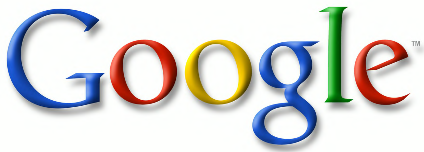
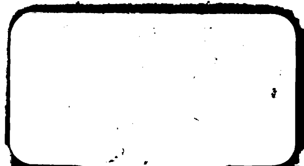




COLLECTION MICHEL LÉVY

# LES AMOURS

DU

# BEAU GUSTAVE

MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS

## OUVRAGES

DE

# ALFRED DE BRÉHAT

Format gr. in-18.

| | |
|---|---|
| LES AMOUREUX DE VINGT ANS | 1 vol. |
| L'AMOUR AU NOUVEAU MONDE | 1 — |
| LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE | 1 — |
| LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME | 1 — |
| LE BAL DE L'OPÉRA | 1 — |
| BRAS-D'ACIER | 1 — |
| LA CABANE DU SABOTIER | 1 — |
| LES CHASSEURS D'HOMMES | 1 — |
| LES CHASSEURS DE TIGRES | 1 — |
| LE CHATEAU DE VILLEBON | 1 — |
| LES CHAUFFEURS INDIENS | 1 — |
| LES CHEMINS DE LA VIE | 1 — |
| LE COUSIN AUX MILLIONS | 1 — |
| DEUX AMIS | 1 — |
| UN DRAME A CALCUTTA | 1 — |
| UN DRAME A TROUVILLE | 1 — |
| LES MAÎTRESSES DU DIABLE | 1 — |
| LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC | 1 — |
| LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES | 1 — |
| SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE | 1 — |
| LE TESTAMENT DE LA COMTESSE | 1 — |
| LA VENGEANCE D'UN MULATRE | 1 — |

Saint-Omer, imprimerie de Ch. Guermonprez, rue des Tribunaux, 4.

# LES AMOURS

DU

# BEAU GUSTAVE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT [pseud. of

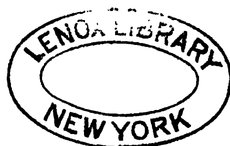
A Guézenec






PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870


LENOX LIBRARY
NEW YORK

# LES AMOURS

## DU

# BEAU GUSTAVE

## I

Fernand Duperron, le héros de cette véridique histoire, avait un peu la tournure de ces aimables vauriens de bonne compagnie, élégants, braves, railleurs et spirituels, que nos grand'mères adoraient, dit-on, mais que nos contemporaines considèrent fort peu:

Le moindre millionnaire
Ferait bien mieux leur affaire.

Une femme eût été jalouse de ses cheveux

blonds, fins, soyeux et coquettement bouclés. Ils contrastaient d'une façon assez heureuse avec ses grands yeux bruns, au regard vif, spirituel et quelque peu effronté. Au-dessous de fines moustaches hardiment retroussées, ses dents, d'une éblouissante blancheur, faisaient ressortir la couleur vermeille de ses lèvres, aussi fraîches que celles d'une jeune fille. Assez grand, mince et bien pris de sa personne, il avait dans tous ses mouvements cette souplesse, cette élasticité qui dénotent un homme leste et actif. Ajoutez à cela une grande séduction dans le regard et surtout dans la voix. Vous voyez que de cet ensemble devait résulter un fort beau cavalier.

Si le physique était exempt de reproche, je dois avouer que, pour des esprits sévères, la partie morale laissait quelque peu à désirer.

A vingt-cinq ans, Fernand aimait les chiens, les chevaux, le jeu et les femmes. En fait de plaisirs, il n'était pas du tout exclusif. Au contraire. S'il courtisait volontiers la dame de trèfle ou de pique d'un jeu de baccarat,

cela ne lui faisait nullement négliger la dame de cœur. Les mauvaises langues lui reprochaient seulement d'oublier, quelquefois, au détriment des maris, la première partie du commandement :

« Bien d'autrui tu ne prendras...
« Ni retiendras aucunement. »

Quant à la seconde partie, comme il était fort inconstant, on prétendait qu'il s'y conformait beaucoup plus volontiers que ne l'auraient désiré quelques-uns des biens d'autrui en question.

Un jour, qu'une vieille amie de sa famille lui faisait quelques observations au sujet d'un ménage qu'il avait troublé, disait-elle, Fernand lui répondit en riant :

— C'est la faute de mon tuteur, M. Baumin : « Tu ne dois chercher le bonheur que dans le mariage, » répétait-il chaque fois qu'il me grondait au sujet de quelque grisette. Je me conforme à sa recommandation, voilà tout.

Là-dessus, il baisa les mains de sa vieille

amie par un geste si respectueux et si caressant en même temps, que son mentor désarmé se mit à rire en haussant les épaules.

Je suis tout honteux, pour Fernand, d'être obligé d'avouer que cette profession de foi ne l'empêchait nullement de faire la cour à toutes les jolies filles qu'il rencontrait sur son chemin. Il était brave et ne se faisait point tirer l'oreille pour répondre à une provocation. En revanche, ses créanciers se plaignaient qu'il les faisait attendre. En vain leur répondait-il avec assez de logique que la bonne volonté ne lui manquait pas plus pour les payer que pour se battre, mais qu'il lui était beaucoup plus facile de se procurer une épée ou un pistolet que des billets de banque. Tout en ne contestant pas la justesse de ce raisonnement, les créanciers n'en trouvaient pas moins la conclusion fort déplaisante. Ils en appelaient à M. Casimir Baumin, l'oncle de Fernand et de Gustave Duperron.

M. Baumin, l'un des plus riches négociants du Havre, avait deux choses en exécration :

l'état militaire et les payements en souffrance. Tuteur de ses deux neveux, qui étaient ses seuls héritiers, il les avait fait élever avec l'espoir de donner à la France deux grands négociants de plus. Par malheur, l'aîné, Fernand, ne rêvait que chevaux, armes, batailles, dangers et gloire ; Gustave, lui, n'aimait que le repos et l'agriculture.

Au fond, Fernand était le favori du bonhomme. Un jour, son oncle l'ayant menacé de le déshériter, à propos de je ne sais quelle fredaine, maître Fernand avait couru chez le colonel du 8e de hussards (alors en garnison à Paris) pour demander à s'engager dans son régiment.

L'oncle Baumin, ayant eu vent de la chose, était arrivé à Paris sur les talons de son neveu, et l'avait supplié de renoncer à son projet. Insensible aux menaces, Fernand se laissait très-facilement attendrir par des paroles d'affection.

— Tu veux donc me quitter, lui disait M. Baumin en pleurant, abandonner ton vieil oncle

qui t'aime tant et qui t'a servi de père !...

Fernand, tout ému, s'était jeté dans les bras de son oncle, qui l'avait bien vite ramené au Havre. Tout heureux de son succès, le digne homme combla Fernand de caresses jusqu'à Rouen ; mais le naturel reprit bientôt le dessus. Avant d'être arrivé à Yvetot, il avait recommencé à faire de la morale à Fernand, qui serait certainement reparti pour le régiment, si le voyage avait duré deux heures de plus.

Peut-être cela eût-il mieux valu. Duperron serait devenu un excellent officier ; il fit un assez mauvais négociant. Cette surabondance de vie et d'action, ce besoin de lutte et de dangers, qu'il y avait en lui, le jetèrent dans un tourbillon de plaisirs et de folles parties qui scandalisèrent étrangement l'honnête ville du Havre. C'est alors que commencèrent les soupers, les duels, les dettes, etc.

M. Baumin sentit la nécessité de calmer ce caractère effervescent et mobile. Sous prétexte de lui faire étudier le commerce des divers

ports français, il l'envoya chez M. Morandier, son correspondant de Marseille. Ce M. Morandier possédait une importante maison de commerce, un fils de vingt ans parfaitement décidé à ne jamais devenir négociant, et une fort jolie fille de dix-sept ans. Étant donnés la maison de commerce, la fille et Fernand, on devine aisément qu'un mariage était le quatrième terme de l'équation, l'X poursuivi par M. Baumin.

Fernand se mit en route pour Marseille. Une fois à Paris, il se trompa probablement de chemin de fer, car, huit jours après, il se trouva à Bade. Tandis qu'il perdait son argent à la roulette, un gros Autrichien, son voisin de table, gagnait force billets de banque au trente-et-quarante.

Pour faire compensation et ne pas laisser l'Autriche humilier la France, Fernand enleva la femme de l'Allemand, laquelle était encore assez jolie. Il s'ensuivit un duel; Fernand fut blessé légérement. Pendant qu'il se rétablissait, la sensible Allemande, qui tenait décidé

ment à se faire enlever, disparut avec un lieutenant de carabiniers. Pour s'en venger, Duperron fit la cour à une charmante Française, qui ne se montra pas, dit-on, trop cruelle aux soupirs du blessé. Malheureusement, elle avait deux ou trois adorateurs. Tandis qu'ils avaient tous été malheureux de compagnie, ils s'étaient détestés mutuellement, mais ils n'avaient eu rien à se dire. Du moment où il y eut un heureux, tous se coalisèrent contre l'ennemi commun. Fernand fut obligé de se battre une seconde fois. Il était en plein dans son élément et se fût trouvé le plus heureux des hommes, si la roulette avait bien voulu l'honorer aussi de quelque faveur; mais celle-ci le traitait avec une rigueur désespérante.

Pour comble de malheur, M. Morandier apprit, par un de ces amis charitables qu'on rencontre partout, la singulière route que Fernand avait prise pour gagner Marseille, et la méthode plus singulière encore qu'il employait pour faire la cour à sa future. Il l'écrivit aussitôt à M. Baumin, en lui décla-

rant nettement qu'il ne fallait plus songer au mariage de leurs deux maisons de commerce, je veux dire de leurs deux enfants.

On devine la fureur du brave négociant. Il enjoignit à son neveu de revenir immédiatement au Havre. Fernand répondit qu'il ne demandait pas mieux, mais qu'il lui fallait de l'argent pour payer son voyage, son hôtel, etc. Il reçut quinze cents francs, accompagnés d'une lettre foudroyante. Il brûla la lettre, paya son hôtel et donna tout ce qui lui restait à une petite actrice des Variétés, à cause de laquelle il s'était brouillé avec madame Adrienne Varanges, la jolie Française dont nous avons parlé. Un ami lui prêta de quoi revenir au Havre.

Ceci se passait au mois de juillet.

Nous n'avons pas besoin de dire comment Duperron fut reçu par son oncle. Dans les temps anciens, on tuait le veau gras en pareille circonstance, mais cet usage a bien passé de mode.

— Mon ami, lui dit le négociant, tu vas

partir immédiatement pour Pierzac. Voici deux lettres que tu remettras à ton frère. L'une lui est destinée ; l'autre est pour M. Morandier, qui vient de partir pour Biarritz avec sa fille. Puisque tes sottises t'ont fait manquer ce superbe mariage, Gustave te remplacera ; il épousera mademoiselle Morandier. Toi, tu resteras à Pierzac jusqu'au retour de ton frère.

Fernand fit la grimace. Pierzac était un vieux château situé tout près de Blois, autour duquel s'étendaient de vastes terrains que Gustave faisait défricher.

Il était difficile de rencontrer deux caractères plus opposés que ceux des deux frères, qui ne s'en aimaient pas moins pour cela. Autant Fernand était vif, turbulent, mondain et hardi, autant Gustave était doux, timide, craintif même, et surtout désireux de repos et de solitude.

Lorsqu'il vit arriver son frère et que ce dernier lui eut expliqué les intentions de son oncle, le pauvre Gustave jeta les hauts cris. Quitter ses champs, ses ouvriers, ses chevaux,

ses sabots et sa bonne veste de coutil pour s'en aller à Biarritz, au milieu du monde des baigneurs, faire la cour à mademoiselle Morandier ! tout cela bouleversait le malheureux agriculteur. Ce n'était pas qu'il méprisât l'amour. Loin de là, le pauvre garçon ! Il raconta même à son frère qu'il aimait une jeune fille des environs. Il aurait bien voulu l'épouser, car Gustave, au rebours de son frère, ne songeait à l'amour qu'en *mariage seulement ;* mais elle était orpheline et pauvre. Comment obtenir le consentement de l'oncle ? Comment même oser le demander ?

En attendant, Gustave se désespérait et pleurait à la seule pensée de quitter sa Jeanne bien-aimée.

— Voyons, voyons, dit Fernand, ne pleurons pas, et cherchons un moyen de nous arranger.

— Il n'y en a pas ! répondait Gustave.

— Il y en a toujours, reprenait Fernand, qui ne doutait de rien. Prête-moi ton fusil.

— Pour te tuer?...

— Laisse-moi donc tranquille !.... Il y a des

halbrans (jeunes canards sauvages), sur les étangs que je vois là-bas, n'est-ce pas?

— Oui, mais la chasse aux halbrans est fermée depuis avant-hier.

— Eh bien, je la rouvrirai ! Fais-moi donner un bateau, un batelier, un chien et un fusil. Ce soir, je te rapporterai des halbrans et une idée. Je ne puis rien trouver sans mouvement.

Fernand disait vrai. Il arriva, vers huit heures du soir, avec six halbrans et son idée.

— Écoute, dit-il à son frère, voici mon plan. Tu te plais à Pierzac et tu t'ennuierais à Biarritz, n'est-ce pas?

— Oh ! oui.

— Moi, je m'ennuierais à Pierzac et je me plairais à Biarritz. Saisis-tu la conclusion ?

— Non.

— Eh bien, il faut que tu restes à Pierzac et que j'aille à Biarritz.

— Mais mon oncle?

— Il n'en saura rien. Je serai à Biarritz sous le nom de Gustave. Tu resteras à Pierzac

sous celui de Fernand. Franchement, il y gagnera, car je suis un triste agriculteur.

— Mais M. Morandier?

— M. Morandier ne nous connaît que de nom... et de réputation, hélas! ajouta-t-il en riant.

— Mon oncle verra bien, au timbre de nos lettres...

— Que tu es jeune! Je t'enverrai mes lettres pour lui. Je serai censé les écrire d'ici et tu les mettras à la poste à Pierzac. Toi, tu dateras tes lettres de Biarritz et tu me les expédieras.

— Je ne saurai que lui dire.

— Je t'enverrai des brouillons. D'ailleurs, je te laisserai François, mon domestique: c'est un vaurien fort intelligent et fort rusé que tu pourras consulter à l'occasion. En fait de mensonges et de ressources, il n'a pas son pareil.

— Tout cela me paraît bien difficile.

— Je ne te dis pas le contraire; mais enfin il faut essayer. Voyons, veux-tu épouser mademoiselle Morandier?

— Puisque j'en aime une autre !

— Veux-tu écrire à notre oncle que tu refuses ?

— Je n'oserai jamais.

— Alors, connais-tu quelque meilleur moyen que le mien ?

— Non.

— Eh bien, que diable ! essayons, puisqu'il n'y en a pas d'autre. Il me semble que mon raisonnement est logique.

— Tu as raison, reprit Gustave, qui était la timidité personnifiée.

Les deux frères passèrent le reste de la journée à convenir de leurs faits. Le lendemain matin, Fernand se mit en route pour Bordeaux, emportant la lettre destinée à M. Morandier.

Il avait contracté, durant ses voyages, l'habitude de faire une inspection générale des wagons avant de monter en voiture. Comme les touristes qui s'arrêtent de préférence devant les plus beaux points de vue, il se décidait toujours pour le compartiment où il

apercevait les plus jolies figures. Cette fois, il découvrit à la portière d'une diligence une tête de jeune fille si ravissante, que, sans chercher davantage, il s'élança dans la caisse qu'elle occupait avec une femme de quarante à cinquante ans.

Cette dernière était la tante de la jeune fille, ainsi que Duperron ne tarda pas à l'apprendre par leur conversation.

Plus Fernand examinait sa jeune compagne de voyage, plus il admirait l'ovale charmant de sa figure, les boucles capricieuses de ses magnifiques cheveux noirs et l'expression de ses grands yeux bruns, qui pétillaient d'esprit, quoique leur éclat fût adouci par de longs cils noirs. Son teint avait cette carnation chaude et, pour ainsi dire, veloutée particulière aux femmes du Midi. Il y avait dans tous ses mouvements une grâce à la fois naïve, chaste et mutine qui souriait au cœur. Chaque fois qu'elle parlait et qu'un rire argentin entr'ouvrait ses lèvres roses, Fernand ne pouvait se lasser d'admirer de petites dents

éblouissantes de blancheur qui lui trottèrent dans la cervelle pendant toute la journée. Un petit chapeau de paille, simple et de bon goût, encadrait à merveille la fraîche et gracieuse figure de la jeune fille, dont la toilette annonçait une femme du monde.

Comme, malgré son admiration, Fernand mettait à son examen la réserve d'un homme bien élevé, son attention ne paraissait pas trop déplaire à la jeune fille, qui feignit naturellement de ne pas la remarquer.

Tout occupée de s'installer dans le wagon, de caser son sac de voyage, ses couvertures, ses parapluies, etc., la tante ne fit pas d'abord grande attention au jeune homme. Celui-ci ne manqua pas, bien entendu, de lui rendre tous les petits services que l'usage permet entre compagnons de route.

Peu à peu, la conversation s'engagea.

Quoique d'une nature moins distinguée que sa nièce, la tante ne manquait pas d'esprit La conversation vive et spirituelle de Duperron

la stimula si bien, que l'entretien devint bientôt fort animé.

Malheureusement pour Fernand, la jeune fille était si jolie, qu'il s'oubliait parfois à la contempler avec un ravissement que la tante finit par remarquer. D'un autre côté, Léonie montrait aussi plus d'animation que de coutume. L'admiration de son élégant et spirituel voisin contribuait peut-être bien un peu à faire briller ses yeux et à colorer son joli visage.

La tante se refroidit peu à peu. En remontant en voiture, après une station à l'un des buffets, Fernand comprit que l'on avait fait quelques observations à la jeune fille. Elle se tenait droite dans un coin, comme un voltigeur de faction, et serrait ses lèvres roses pour ne pas sourire aux saillies de son trop aimable voisin.

Peu à peu, cependant, la conversation recommença, mais il y avait fréquemment des temps d'arrêt. Évidemment, la tante ne cédait que malgré elle à l'entrain de Duperron, et

cherchait à le maintenir un peu à distance. La pauvre femme avait affaire à forte partie. Sans jamais s'écarter du ton de la bonne compagnie, et sans même se rendre importun, Fernand était toujours sur la brèche, se retirant discrètement dès que la conversation devenait confidentielle entre les deux femmes, et lançant ensuite quelques saillies, quelques remarques, qui faisaient rire sa voisine ou la forçait de répondre.

Il faut avouer aussi que Léonie ne se montrait pas trop hostile à cette petite diplomatie, et que sa tante avait en elle une alliée fort suspecte.

On arriva ainsi à Bordeaux. Il fallut se séparer. Duperron ne manqua pas de courir aux bagages et de profiter d'un moment d'inattention de la tante pour regarder l'adresse inscrite sur les colis des deux dames.

— Maintenant, je les retrouverai, se dit-il en inscrivant sur son portefeuille :

« Madame Frémont, hôtel de France, rue Esprit-des-Lois, à Bordeaux. »

Il salua ses deux compagnes de voyage et prit une voiture qui le conduisit, lui et ses bagages, hôtel de France. Mais la tante avait de meilleurs yeux que ne le supposait maître Fernand. Elle avait fort bien deviné le projet du jeune homme, et l'avait malicieusement laissé partir en avant. Dès qu'il eut disparu, elle fit demander à son tour une voiture et donna ordre de la conduire à l'hôtel Richelieu.

— A l'hôtel Richelieu? dit Léonie surprise; je croyais que nous devions descendre à l'hôtel de France...

— J'ai changé d'avis, répondit madame Frémont.

— Mon père ne saura plus où nous retrouver.

— Sois donc tranquille; je lui enverrai un mot à l'hôtel de France.

Léonie se renfonça dans son coin avec un mouvement involontaire de dépit. Comme elle ne demanda pas à sa tante d'où provenait un changement de détermination si imprévu, il

est probable qu'elle l'avait fort bien deviné.

Duperron eut beau monter la garde à la fenêtre de sa chambre et questionner tous les domestiques de l'hôtel, il ne put retrouver la trace de ses deux voisines. Il lui fallut s'avouer qu'il avait été joué. Il passa toute la journée du lendemain à battre le pavé de de Bordeaux, dans l'espoir que le hasard, ce dieu des amants, lui fournirait l'occasion de rencontrer madame Frémont et sa nièce.

En désespoir de cause, il dépassa même les limites de sa discrétion habituelle et fit une tournée générale des hôtels, sous prétexte de chercher une dame et une demoiselle Franger, qui n'avaient jamais existé que dans son imagination.

A l'hôtel Richelieu, on lui dit enfin qu'on n'y connaissait aucune dame Franger, mais qu'une dame Frémont et une jeune fille y étaient descendues la veille. C'était justement ce qu'il voulait savoir.

Tout en causant, Fernand apprit que ma-

dame Frémont était partie avec sa nièce par le bateau à vapeur de Pauillac.

Têtu comme un Breton qu'il n'était pas, Duperron courut au bateau à vapeur ; mais, cette fois, il ne put retrouver les traces de Léonie. Décidément, la tante l'avait bel et bien battu.

Il se reprocha amèrement sa maladresse, s'injuria énergiquement, s'arracha quelques cheveux et se cogna tant soit peu la tête contre le bois de son lit. Puis, il songea qu'il était grand temps de partir pour Biarritz et se mit en route.

Le pauvre garçon était décidément amoureux, et amoureux comme il ne l'avait jamais été.

Il était si triste et si découragé, que, cette fois, il monta dans le premier wagon venu, sans regarder s'il contenait des hommes ou des femmes. Cette indifférence était un symptôme bien grave chez un garçon du caractère de Fernand. Il s'enfonça dans un coin et fit pendant en diagonale à un jeune Anglais,

son unique compagnon de voyage, qui s'était confortablement étendu sur l'autre banquette.

Cet Anglais, nommé Thomas Grenning, appartenait à la variété des Anglais gras. Ses bonnes joues rosées reluisaient de santé, de bière et de roast-beef, entre deux favoris ébouriffés, véritable taillis que le coiffeur aurait bien dû soumettre à un système de coupe réglée.

Arrivés à Dax, les deux voisins ne s'étaient pas encore adressé la parole. L'Anglais fumait et rêvait au grand menu du dîner qu'il se commanderait à Bayonne. Fernand fumait et maugréait contre la Fortune et contre les ruses des tantes de jolies filles.

Au moment où le convoi allait se remettre en mouvement, après avoir laissé quelques voyageurs à la gare de Dax, le bruit d'une altercation s'éleva sur le trottoir du débarcadère. Un gros monsieur, d'honnête apparence, se querellait fort vivement avec le conducteur de la diligence de Pau, laquelle

attendait tout attelée à cinq ou six pas de la gare. Il s'agissait d'une caisse que le conducteur avait laissée tomber du haut en bas de la voiture, et qu'il rejetait à l'un de ses chargeurs, sans plus de cérémonie que si la caisse eût été une balle élastique.

Une jeune fille, qui tournait en ce moment le dos au convoi, s'efforçait de calmer le voyageur; celui-ci gesticulait et menaçait le conducteur avec une violence toute méridionale. Comme le train marchait déjà, Fernand s'était penché en dehors pour voir comment finirait l'altercation. Tout à coup, il poussa un cri de surprise : la jeune fille venait de se retourner et il avait reconnu Léonie.

Son premier mouvement fut d'ouvrir la portière et de se précipiter vers la jeune fille. Par bonheur, il fut obligé de soulever d'abord le loquet extérieur du wagon, ce qui donna le temps à son compagnon de le saisir à bras-le-corps et de l'empêcher de sauter sur la route.

— Laissez-moi donc, morbleu! s'écria Fernand en se débattant.

— Non, dit le brave insulaire, ma conscience ne me permet pas que je consente à votre suicide.

— Eh! monsieur, je ne veux pas me suicider, je veux la rejoindre.

— Oh! cela..., je comprends; mais où est-elle?

— Là, dans la gare, avec un inconnu qui se querelle avec le conducteur.

— Ho! très-bien; mais, monsieur, si vous sortez maintenant, vous vous casserez le cou.

— Qu'importe, si je la vois!

— Si vous avez le cou cassé, vous ne la verrez pas, dit l'Anglais avec la même tranquillité.

— Bah! on ne se tue pas pour cela, dit Fernand, qui commençait pourtant à trouver que son compagnon avait assez raison.

— Mais si vous cassez le nez et les dents de vous, reprit l'insulaire, ce ne sera pas bien joli pour vous montrer...

— Au fait, c'est vrai, dit Fernand en se rasseyant dans son coin. Merci, monsieur ; je vous demande pardon de vous avoir repoussé si brusquement tout à l'heure..., mais, vous comprenez, le premier mouvement...

— Et moi, je vous demande pardon d'avoir déchiré le *battant* de votre jaquette, dit l'Anglais en montrant la basque du vêtement de Fernand, qu'il avait presque arrachée dans son charitable empressement.

— Bah ! dit Duperron, j'en serai quitte pour ouvrir ma malle à la première station.

— Je croyais que vous alliez à Bayonne.

— Je n'y vais plus ; je reviens à Dax.

— Vous voulez rejoindre le monsieur querelleur ?

— Précisément.

— Savez-vous où ils vont ?

— Hélas ! non.

— Comment ferez-vous pour les retrouver ?

— Je n'en sais rien, mais je les retrouverai.

— Ho ! très-bien ! très-bien ! répéta l'Anglais,

enchanté de cette ferme volonté. Moi, je vais vous dire cela.

— Vous les connaissez?

— Non; mais, au moment où je prenais mon *ticket*, mon billet, comme vous dites en France, le vieux querelleur a demandé si le convoi arriverait à Dax assez tôt pour prendre la correspondance des Eaux-Bonnes.

Duperron faillit s'élancer au cou de l'Anglais. Dans sa reconnaissance, il jeta sur les genoux de M. Grenning sept ou huit superbes régalias qui restaient encore dans son porte-cigares et qui lui avaient été donnés à Bade par un planteur de la Havane; puis, il lança une pièce de cinq francs à un petit pâtre qui gardait ses moutons à côté de la voie et qui demeura, la bouche béante et les yeux écarquillés, à considérer la pièce d'argent; il n'osait la ramasser, tant il hésitait à croire à une telle générosité.

L'Anglais avait deux ou trois *Guides du voyageur* qu'il tira de son sac de voyage, et il les consulta successivement.

— Voulez-vous m'écouter? dit-il à Fernand.

— Ah ! je crois bien ! s'écria l'autre, vous parlez d'or...

— Eh bien ! il faut venir jusqu'à Bayonne. Là, vous dînerez et vous vous coucherez ; car, voyez-vous, l'amour ne nourrit pas. Puis, vous partirez de Bayonne demain matin, à cinq heures, et vous arriverez aux Eaux-Bonnes vers quatre heures et demie, juste à temps pour le dîner.

Ils compulsèrent ensemble les *Guides* de l'Anglais, et Fernand finit par se rendre au sage avis de son compagnon de route.

Il poussa jusqu'à Bayonne, dîna convenablement, dormit à poings fermés, et s'embarqua à cinq heures du matin dans la diligence qui fait le service de Bayonne aux Eaux-Bonnes.

## II

Dans son charmant et spirituel *Voyage aux Pyrénées*, M. Taine a si bien décrit le village des Eaux-Bonnes, que je n'essayerai pas de lui faire concurrence. J'aime mieux mériter la reconnaissance de mes lecteurs en les renvoyant à son volume. Disons seulement que ce village se compose d'une seule rue, qui est la grand'route, et vis-à-vis de laquelle se trouve le jardin anglais.

Vers quatre heures de l'après-midi, Fernand fit son entrée aux Eaux-Bonnes. Depuis Laruns, il n'avait cessé de tenir la tête à la portière. Chaque fois qu'il apercevait de loin une jeune fille, il se penchait en dehors de manière à épouvanter les dames qui partageaient avec lui l'intérieur de la voiture, et qui commen-

çaient à être fort inquiètes sur l'état de son cerveau.

— Où diable vais-je me faire conduire ? se dit-il en mettant le pied en face du jardin anglais, autour duquel se groupent les hôtels.

Ainsi que cela a lieu dans toutes les villes d'eaux, un assez grand nombre de baigneurs assistaient à l'arrivée de la diligence. Aux Eaux-Bonnes surtout, où les distractions ne sont pas trop abondantes, c'est un plaisir qu'on s'accorde volontiers.

Tout en donnant au diable sept ou huit garçons d'hôtel qui lui parlaient à la fois, Duperron reconnut dans la foule un monsieur d'une quarantaine d'années avec lequel il avait passé plusieurs soirées pendant son séjour à Bade.

Il se précipita vers lui avec l'empressement d'un naufragé vers la terre.

— Monsieur Garan ! s'écria Fernand.

— Comment, c'est vous, monsieur Duperron ! répondit le baigneur en tendant la main au nouveau débarqué ; qui diable vous amène ici ?

— Je vous le raconterai plus tard ; mais, d'abord, indiquez-moi donc le meilleur hôtel ?

— L'hôtel de France, chez Taverne.

— Où se trouve-t-il ?

— Là, tenez, à deux pas.

— Est-ce à cet hôtel que vous logez ?

— Oui.

— Du diable si je me serais attendu à vous rencontrer ici ! Avec une telle mine de prospérité, vous ne pouvez être malade...

— Moi ! non certainement, répondit M. Urbain Garan avec une fugitive nuance d'embarras.. Je ne suis venu ici que pour la santé de ma femme.

— Comment, vous êtes marié ?

— Mon Dieu, oui.

— Tout récemment, alors ?

— Il y a bien quatre ou cinq ans.

— Oh ! oh !... Eh bien, franchement, je ne m'en serais pas douté.

— Pourquoi donc ?

— Vous meniez si bien la vie de garçon à

Bade..., avec cette petite Zoé... Vous en souvient-il?

— Chut! fit Urbain en regardant autour de lui... Qu'elle était gentille! ajouta-t-il à demi-voix avec un soupir de regret et d'admiration.

— Et cette Marseillaise, reprit Fernand, cette brûlante Marseillaise qui vous écrivait des lettres si tendres dont vous nous lisiez quelquefois des passages, le soir, après le champagne et le punch!... Vous rappelez-vous? Pour mon compte, je me souviendrai toujours d'une de ses lettres, celle qui commençait ainsi: « Étoile de ma vie, toi dont l'amour est pour le cœur de ton Éléonore ce qu'est le ruisseau pour l'herbe altérée; ce qu'est l'astre des nuits pour le voyageur perdu dans le désert... » Je ne sais pourquoi cette diable de phrase m'est toujours restée dans la tête!

— La peste soit de sa mémoire! se dit Garan, qui paraissait au supplice. S'il venait à savoir... Gardez-vous bien de parler de tout cela! reprit-il à voix haute; et, surtout, ne

prononcez jamais le nom d'Éléonore devant ma femme... Ce seraient des scènes!...

— Madame Garan la connaît?

— Mon Dieu, oui.

— Soyez tranquille, je ne dirai rien de vos escapades conjugales à madame Garan, à qui, j'espère, vous voudrez bien me présenter?

— Comment donc!... avec le plus grand plaisir, répondit Garan, qui paraissait beaucoup moins charmé qu'il ne voulait bien le dire. N'allez pas lui faire la cour, au moins! reprit-il d'un ton de plaisanterie un peu forcé.

— Ah!... la femme d'un ami!

— C'est justement..., murmura M. Garan.

— Au fait, reprit Duperron en riant, si j'allais suivre vos principes de Bade, alors que vous faisiez une cour si assidue à cette jolie madame de Servières, et que vous disiez que les maris avaient été créés pour...

— Vous savez bien qu'il y a une foule de choses qui se disent comme cela dans la conversation...

— Dieu me pardonne! je commence à croire

que vous parlez sérieusement, s'écria Duperron en riant. Ah çà! décidément, me prenez-vous pour un Lovelace, pour un don Juan?

— Eh mais! un enlèvement et deux duels en six semaines..., sans parler de ce qui s'est passé à mon insu... Il me semble que cela constitue des états de service que n'eussent répudiés ni l'un ni l'autre de ces conquérants!

— Eh bien, mon cher Garan, je vous assure que ces états de service, comme vous les appelez, ne sont nullement prisés par les pères des jeunes filles à marier.

— Je le sais. Il paraît que le bruit de vos exploits a couru jusqu'à M. Morandier, et a fait manquer votre mariage.

— Qui diable vous a dit cela?

— M. Morandier est l'oncle de ma femme. A propos, vous savez qu'il est ici avec sa fille?

— Et moi qui allais les chercher à Biarritz!

— Ils devaient s'y rendre, mais mon oncle a voulu consulter auparavant le docteur B..., qui passe tous les étés aux Eaux-Bonnes. Ah çà! est-ce que vous auriez l'intention de re-

nouer les négociations matrimoniales rompues par vos brillants succès ?

— Non pas !

— Eh ! mon cher, vous êtes bien difficile ! Savez-vous que ma cousine aura cinq cent mille francs de dot et qu'elle est jolie comme un ange ?

— Eh ! que m'importe ? Je suis sûr qu'elle n'approche pas de la ravissante jeune fille que j'ai rencontrée en route et dont je suis amoureux fou.

— A propos, il me semble que vous preniez une singulière route pour arriver à Biarritz...

— Tout chemin mène à Rome. Vous voyez que mes détours ont bien réussi.

— Je suis curieux de voir la mine que va faire ma cousine, lorsqu'on lui présentera son futur... passé.

— Vous ne verrez rien du tout, attendu que c'est M. Gustave Duperron et non Fernand que vous allez présenter à mademoiselle Morandier.

— M. votre frère est donc ici ?

— Mon frère, c'est moi... Gustave est resté à notre habitation de Pierzac et je le remplace ici !

— Vous plaisantez ?

— Nullement, répondit Fernand, qui raconta à M. Garan le plan qu'il avait combiné avec son frère.

— Voyons, dit Garan, ce n'est pas sérieux ?

— Sérieux comme un joueur décavé ; je vous avoue même que je compte sur votre obligeance pour me seconder.

— Dieu m'en garde ! s'écria le courtier (car telle était la position de Garan dans la belle ville de Marseille ). Mon cher oncle me gronde bien assez en temps ordinaire, sans que j'aille encore lui fournir un nouveau texte à mercuriale...; *à mercuriale*, répéta-t-il en appuyant l'index sur le bout de son nez d'un air content de lui-même; c'est un mot du métier.

— Ah ! je le vois bien, répondit Fernand avec une intention railleuse qui échappa au

Marseillais. Ainsi, vous refusez de me présenter ?

— Sous le nom de Fernand, tant que vous voudrez ; sous celui de Gustave, non, non et non !

— Allons, soit ! dit le jeune homme avec un soupir. Seulement, je vous préviens que ce mauvais sujet de Fernand, dont la connaissance est d'ailleurs fort compromettante, a une langue d'une intempérance déplorable. Comme désormais il n'aura plus grand'chose à ménager, il racontera toutes ses impressions de voyage, ses souvenirs de Bade...

— Duperron !

— De charmantes excursions...

— Voyons, mon ami !

— A quatre... De délicieux soupers...

— Je vous en prie !

— A quatre... Il parlera de Zoé...

— Il me semble, monsieur...

— D'Éléonore..., et racontera...

— Grâce, grâce, je me rends ! s'écria Ur-

bain, qui ne se sentait pas de force à lutter contre son perfide camarade.

— Ce cher Garan ! reprit Fernand en lui tendant la main, je le retrouve enfin... Toujours bon garçon !

— Hum ! murmura Garan peu satisfait, ce n'est pas généreux de mettre le couteau sur la gorge.

— Mon cher ami, c'est une revanche. Rappelez-vous ce que vous m'avez fait à Bade, à propos de Zoé.

Il paraît que Garan n'avait pas la conscience bien nette à cet égard, car il baissa la tête d'un air embarrassé.

— Mais si vous alliez plaire à ma cousine, sous votre nom de Gustave ! reprit-il.

— Je m'arrangerai de manière à lui paraître tout au moins ridicule.

— Elle est si jolie, que vous n'en aurez pas le courage.

— Puisque j'en aime une autre.

— Cela n'empêche pas.

— C'est bien. Si jamais je connais Eléonore, je lui dirai cela.

— Voilà qu'on charge vos effets, dit Urbain avec un geste d'impatience.

— Enfin, pour vous prouver, mon cher ami, combien je tiens peu à plaire à votre cousine, je vous permets, je vous prie même de lui dire de moi tout le mal possible.

— Ah ! parbleu ! je n'ai qu'à lui révéler votre vrai nom...

— Elle a donc bien mauvaise opinion de moi ?

— Ah ! je crois bien. Si elle était témoin contre vous, votre condamnation serait certaine. Un soir, qu'on parlait de vous et de l'indulgence qu'il faut avoir pour les folies de jeunesse, elle s'est écriée qu'elle aimerait mieux entrer dans un couvent que d'épouser un duelliste et un mauvais sujet comme vous.

— Bah ! dit Fernand en riant ; je vous réponds qu'elle ne voudra pas non plus d'un garçon aussi niais que celui que vous allez lui présenter... Ainsi, c'est bien entendu, vous me jurez de ne pas trahir mon incognito ?

— Je le jure... et, de votre côté vous me jurez de ne parler ni de Zoé ni d'Éléonore.

— Je vous le jure... sur la tête du malheureux époux d'Éléonore ! ajouta-t-il d'un ton solennel.

— Que le diable l'emporte ! grommela Ur bain en frappant du pied.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Fernand.

— J'ai froid aux pieds.

— Par cette chaleur suffocante..., vous êtes bien heureux ! A propos, où demeure M. Morandier ?

— A l'hôtel de France. Vous allez, du reste, le voir à la table d'hôte tout à l'heure.

— Non pas, morbleu ! Je n'ai pas encore préparé ma mise en scène. Il faut que je rase mes moustaches et que je m'arrange un costume de Colin, qui me rappelle continuellement à moi-même le personnage que je représente.

— Quelle folie ! dit Urbain en passant son bras sous celui de Fernand qu'il conduisit à l'hôtel de France.

— Où et quand vous retrouverai-je ? demanda Duperron en le quittant pour monter à sa chambre, dont madame Taverne jeune, la jolie nièce du maître d'hôtel, venait de lui indiquer le numéro.

— Après dîner, soit au Jardin anglais, soit à la Promenade horizontale.

— Et M. Morandier ?

— Il y sera aussi.

— A bientôt, mon cher Garan.

— Adieu, dit gracieusement le courtier de commerce. Au diable ! ajouta-t-il plus bas en descendant à la salle à manger et en s'apostrophant lui-même, à la manière des Provençaux. Voilà, Garan, voilà ce que tu gagnes à te conduire en écervelé, à fréquenter de jeunes étourdis au lieu de te contenter de la société de gens graves et posés. Je conviens que le calme plat de ces scarabées cadre peu avec ton caractère méridional, avec tes passions, avec ta tête de feu, mais...

Son soliloque fut interrompu par la voix

fraîche et perlée d'une jeune fille qui lui disait gaiement :

— A qui en avez-vous donc, mon cousin? Faites-vous le plan d'une tragédie ou d'un moulin à vent!

— Moqueuse! répondit Urbain en effleurant d'un baiser paternel le front de la petite espiègle.

— Bonjour, cher, soupira madame Garan en penchant langoureusement son front vers son mari.

— Bonjour, maudit flâneur, bonjour, dit l'oncle Morandier. Ah! c'est comme cela que tu viens nous rejoindre au kiosque! Du reste, je m'y attendais... Le jour où tu tiendras tes promesses, toi!... Rappelle-toi donc une fois pour toutes, mon ami, qu'un homme d'affaires doit être exact dans les petites choses comme dans les grandes. J'ai remarqué...

— Mon cher oncle, interrompit vivement Garan, qui prévoyait un sermon, j'ai été retenu par quelqu'un de votre connaissance.

— Qui donc?

— M. Duperron.

— Il est donc arrivé par une voiture particulière, car il n'y avait dans la diligence de Pau que des dames, des ecclésiastiques et un vieillard de soixante ans au moins.

— Il est venu par la voiture de Bayonne.

— Ah ! le pauvre garçon ! je parie qu'il sera allé me chercher à Biarritz.

— C'est là qu'il comptait vous rencontrer en effet, répondit Garan qui côtoyait honnêtement la vérité du plus près qui lui était possible.

— J'avais pourtant écrit à son oncle que j'avais changé d'avis ; mais ma lettre sera arrivée trop tard.

— Probablement.

— Comment est-il ?

— Dame, mon oncle, vous le verrez et vous en jugerez.

— Ah ! pour cela, il ne me faudra qu'un seul coup d'œil. Tu sais si je suis bon physionomiste. Quand je rencontre une nouvelle figure, je la regarde comme cela... fixe... du-

rant deux minutes...; c'est fini : je sais mon homme sur le bout du doigt. Tu m'as vu souvent à l'œuvre sous ce rapport, Garan, et tu sais si je réussis dans mes appréciations !

— Certainement, répondit Urbain en réprimant un sourire qui n'annonçait pas une confiance sans bornes dans l'infaillibilité de son oncle.

— J'espère au moins qu'il ne ressemble pas à son... frère?

M. Morandier avait dit : *à son polisson* de frère, mais nous n'osons le répéter.

— Oh ! les deux frères sont les deux extrêmes.

— A la bonne heure ! Entre nous, continua-t-il en se penchant vers Garan, entre nous, je t'avouerai que leur oncle Baumin voudrait bien que j'acceptasse celui-ci pour gendre à la place de ce Fernand (même épithète que ci-dessus ).

— Eh bien ?

— Mon Dieu, moi, je ne demande pas mieux. Baumin a une grande fortune; et, entre

deux maisons comme les nôtres, un mariage est toujours d'un bon effet. Puis, Baumin est mon vieil ami...; mais..., mais il y a ce diable de Darty... A propos, où est-il donc ce soir ?

— Il dîne à l'hôtel d'Orient avec le baron de Sanvré... Est-ce que vous aviez des engagements avec Darty ?

— A peu près..., et maintenant je t'avoue que je le regrette. J'ai eu dernièrement sur son compte des renseignements... Je te raconterai cela plus tard.

— Je vous le disais bien, moi ! s'écria le courtier, dont Darty était la bête noire, parce qu'il le soupçonnait d'avoir été beaucoup trop bien avec madame Garan ; je vous le disais bien, moi, que ce Darty ne valait pas grand'-chose. Vous criez toujours contre cette pauvre humanité, et vous vous engouez du premier venu !

— Engoué ! engoué !... répéta avec humeur M. Morandier..., c'est-à-dire... D'ailleurs, c'est ta femme qui me l'a présenté... Ainsi, tu vois que tout cela est de ta faute.

— J'aurais dû m'y attendre, dit Urbain en se levant de table, car le dîner venait de finir. C'est toujours moi qui suis cause de tout le mal.

— Je ne dis pas cela, reprit M. Morandier en prenant son chapeau et sa canne dans le salon; non..., mais enfin..., enfin je voudrais trouver un prétexte pour rompre avec M. Darty... honnêtement... sans le froisser. Ce diable d'homme a un caractère si raide et la tête si près du bonnet!

— Eh bien! mon père, s'écria mademoiselle Morandier en nouant les brides de son chapeau, dites à M. Darty qu'il me déplaît, que je le trouve ridicule, insupportable... Ce sera bien la vérité, je vous assure.

— En tout cas, ce ne sera pas le moyen honnête que je cherche, repartit le négociant. Qu'est donc devenue Coralie? continua-t-il en s'adressant à Garan.

— Ma femme est remontée dans sa chambre, répondit le courtier; elle est de mauvaise humeur ce soir, je ne sais trop pourquoi.

— Tant pis pour elle, dit M. Morandier; partons-nous ?

— Certainement, dit Garan en offrant le bras à sa cousine.

— Au fait, reprit M. Morandier en s'adressant à sa fille, si M. Duperron venait à te plaire, ce serait une excellente excuse...

— Il ne me plaira pas, interrompit vivement la jeune fille.

— Qu'en sais-tu ?

— J'en suis sûre.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Parce que n'est pas une raison.

— Il doit avoir le même caractère que son frère.

— Eh non ! c'est tout l'opposé.

— Les extrêmes se touchent. D'ailleurs, je ne veux pas vous quitter, mon père. Je suis si heureuse près de vous !

— Chère enfant !

— Tenez, voici M. Duperron, interrompit Urbain en montrant Fernand qui arrivait der-

rière eux, et qu'il voyait depuis quelque temps déjà sans le reconnaître, tant Duperron avait modifié sa physionomie.

Mademoiselle Morandier avait sans doute la vue plus perçante, car elle fit un geste de surprise et rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Oui, mon bon père, reprit-elle avec vivacité, je suis bien heureuse près de vous, et, si je consens à me marier, ce ne sera que pour vous obéir..., pourvu, par exemple, que ce ne soit pas avec M. Darty.

— Quelle soumission, hein!... dit tout bas M. Morandier à son neveu avec un inimitable accent d'orgueil paternel.

— Oui, oui, répondit Garan, je vois qu'elle est disposée à faire tout ce que vous voudrez..., pourvu que cela lui convienne, acheva-t-il entre ses dents.

## III

Pendant ce temps, Duperron s'était approché des compagnons de Garan. Il était réellement méconnaissable. Ses cheveux rejetés en arrière et sa petite cravate nouée à la Colin lui donnaient l'air d'un berger de Florian. Il tenait les yeux baissés, marchait d'un air timide et semblait ne savoir que faire de ses mains, revêtues de gants blancs deux fois trop larges.

En apercevant mademoiselle Morandier, il fit un brusque mouvement. Sa physionomie changea tout à coup, mais il se contint et reprit sa figure de séminariste en vacances.

Mademoiselle Morandier le regardait à la dérobée d'un air tout surpris.

— C'est bien lui, se disait-elle, et pourtant cette tournure, cet air gauche et timide... Il semblait si gai et si hardi, même dans la diligence..., il me regardait avec des yeux si brillants !... Maintenant, on dirait qu'il n'ose plus lever les yeux sur moi...

Tandis que Léonie se creusait la cervelle pour s'expliquer le changement singulier de son ancien compagnon de voyage, Garan, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, s'était acquitté des présentations d'usage.

M. Morandier fit un accueil charmant au neveu de M. Baumin.

— Monsieur Duperron, lui dit-il, vous voyez en moi le vieil ami et correspondant de votre pauvre père et de votre oncle. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez regarder ma maison comme la vôtre. Ma fille Léonie et moi, nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour vous rendre le séjour des Eaux-Bonnes aussi agréable que possible.

Duperron mourait d'envie de répondre sur le même ton de franchise et de cordialité ;

mais il comprit que c'était Gustave, et non Fernand, qu'on accueillait ainsi, et qu'abdiquer son personnage en ce moment serait tout perdre.

Quoique excessivement contrarié de paraître gauche et ridicule aux yeux de celle qu'il aimait, il soutint héroïquement son rôle et répondit à M. Morandier en balbutiant comme un écolier devant ses examinateurs. Il lui remit, en même temps, la lettre d'introduction de M. Baumin.

Tandis que M. Morandier en prenait connaissance et que Fernand restait planté devant Léonie, tortillant son chapeau et les yeux baissés, Garan, fidèle au programme qu'on lui avait tracé, abîmait consciencieusement Duperron auprès de Léonie. Il avait soin, bien entendu, d'élever la voix afin que Fernand pût voir avec quelle loyauté il se conformait à ses instructions.

— Il est bien gauche, n'est-ce pas ? disait-il à Léonie ; une figure efféminée...

— Mais non, répondit la jeune fille.

— Une tournure provinciale, reprenait Garan, qui cherchait vainement à s'expliquer les regards foudroyants que Duperron lui lançait à la dérobée.

Mademoiselle Morandier fit un geste d'impatience et lui tourna le dos avec humeur... Il en profita pour dire vivement à l'oreille de Fernand :

— Mon cher ami, vous avez beau me faire les gros yeux, je ne puis pas dire plus que cela, enfin.

— Taisez-vous donc, bourreau ! répondit Fernand du même ton ; c'est la jeune fille du wagon, celle que j'aime et pour laquelle je suis venu aux Eaux-Bonnes.

— Ah ! bon ! ah ! bon ! s'écria Garan, je comprends : vous l'aurez rencontrée avec sa tante, madame Frémont, chez laquelle Léonie a passé un mois à Paris, et qui l'a ramenée à Bordeaux, où mon oncle est venu les rejoindre.

— Madame Frémont..., c'est précisément le nom qu'il y avait sur leurs caisses.

— Très-bien, très-bien ! murmura Urbain en

se frottant les mains... Au fait, se disait-il, j'aime mieux qu'il s'occupe de Léonie que de ma femme.

En ce moment, M. Morandier l'appela par un signe de tête ; les deux jeunes gens se trouvèrent seuls et un peu en avant de leurs compagnons.

— C'est bien ce que je pensais, dit Moran-randier en montrant à Garan la lettre du négociant havrais. Baumin tient toujours au mariage de nos enfants. Ce qu'il me dit du caractère de son neveu Gustave me convient assez ; car, après tout, on le formerait, ce garçon.

— Certainement, certainement ! fit Urbain avec un accent profondément convaincu.

— Il y a seulement un passage qui me contrarie.

— Lequel ?

— Tenez..., là... M. Baumin me parle d'une amourette avec une petite paysanne de Pierzac.

— Ah oui !... Bah ! reprit Garan, un enfan-

tillage qui passera. Léonie est si jolie, que Duperron n'aura pas de peine à oublier sa villageoise.

— Je le crois aussi, dit Morandier ; mais pourtant...

Tandis que les deux Marseillais se communiquaient leurs pensées, Léonie et Fernand cheminaient en avant, mais un peu écartés l'un de l'autre.

— Pourquoi a-t-il coupé ses jolies moustaches qui lui allaient si bien? se demandait mademoiselle Morandier. Quel changement singulier! Est-ce qu'il ne se décidera pas à me parler, enfin?

— Ah! si je n'étais pas mon frère! pensait Duperron. Hum! Hum! fit-il en se rapprochant un peu.

— Et ma tante qui lui reprochait d'être trop hardi! reprenait Léonie à part. Quelle injustice!

— Elle doit me trouver stupide, murmurait Duperron, se rapprochant encore et toussant pour s'éclaircir la voix. J'ai presque envie

de tout lui avouer... Oui, mais si elle allait le raconter à son père...

— Allons, se dit Léonie, il faut bien avoir pitié de son embarras... Monsieur, reprit-elle à voix haute, mais non sans un certain tremblement, d'après ce que j'ai entendu raconter à mon père, il paraît que vous aimez beaucoup la campagne ?

— Beaucoup, mademoiselle.

— Vous habitez toujours votre château de Pierzac ?

— Oui, mademoiselle.

— M. votre oncle y va sans doute quelquefois ?

— Non, mademoiselle ; la goutte qu'il a continuellement l'empêche de voyager. Depuis six ans, il n'a pas une seule fois quitté le Havre ou Ingouville.

— Vos travaux vont souffrir de votre absence.

— Mon frère m'a remplacé à Pierzac, mademoiselle.

— Vous vous aimez beaucoup, M. Fernand et vous ?

— Oh! mademoiselle, plus que vous ne sauriez croire.

— On dit cependant que vos caractères sont loin de se ressembler.

— Oh! si, mademoiselle, beaucoup plus qu'on ne le suppose généralement.

— C'est très-généreux de votre part, de parler ainsi, dit-elle en souriant.

— On a bien exagéré quelques peccadilles de ce pauvre Fernand, reprit vivement Duperron.

— Des peccadilles! répéta Léonie, des peccadilles!... Faire la cour à deux femmes à la fois! et les enlever l'une après l'autre!... ajouta-t-elle à demi-voix.

— C'est qu'il n'en aimait aucune, répondit Fernand.

— Et vous appelez cela une excuse! C'est très-mal, monsieur, reprit-elle d'un petit ton sévère qui lui seyait à ravir. On ne doit jamais faire la cour à une femme qu'on n'aime pas..., à deux surtout... Puis quatre ou cinq duels de suite!

— Deux seulement, mademoiselle, deux pauvres petits duels.

— C'est déjà bien honnête !

— On l'avait poussé à bout.

— N'importe. On ne doit jamais se battre.

— Jamais ?

— Jamais. S'exposer à tuer son semblable !... J'espère bien, monsieur Gustave, que vous n'approuvez pas les duels, vous ?

— Oh ! mademoiselle, je vous assure que mon frère et moi, nous n'avons pas la même façon de voir à cet égard.

— A la bonne heure !

Il y eut un moment de silence.

Fernand se trouvait dans une position fort embarrassante. S'il continuait à paraître timide et niais, il courait risque de se rendre ridicule aux yeux de Léonie et de lui déplaire tout à fait. Si, au contraire, il redevenait aimable, il s'exposait à laisser soupçonner sa ruse et à se trouver éconduit dès le jour même. Son amour-propre souffrait beaucoup, en outre, du personnage qu'il jouait vis-à-vis

de la jolie Marseillaise. Fernand mourait d'envie de lui exprimer combien il était heureux de l'avoir retrouvée, de la contempler et de lui parler.

Après un moment de réflexion, il se dit que le seul parti qu'il eût à prendre était de réhabiliter Fernand aux yeux de Léonie, pour pouvoir ensuite avouer sans danger son vrai nom.

— Vous avez donc une bien mauvaise opinion de mon pauvre frère ? reprit-il en s'adressant à la jeune fille, qui commençait à s'étonner de son silence.

Léonie ne répondit que par un geste, mais ce geste en disait plus que toutes les paroles du monde.

— Voyons, mademoiselle, reprit Duperron, si ce pauvre Fernand, qu'on a d'ailleurs beaucoup calomnié, se repentait cependant... Si, pour vous plaire, il devenait sage et raisonnable; s'il se réconciliait avec M. votre père ?

— Eh bien ! il va plaider pour que j'épouse

son frère, maintenant! pensa Léonie, tout attristée... Cela serait fort inutile, monsieur, dit-elle d'une voix dans laquelle perçait une nuance de dépit : rien ne me fera désormais revenir sur le compte de M. Fernand.

— Je vous assure, mademoiselle, qu'il est bien changé.

— Tant mieux pour lui, répliqua Léonie avec un dépit croissant. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je sais que mon père a pour moi d'autres projets et qu'il a presque donné sa parole à M. Darty.

— Mais il l'avait aussi donnée à mon oncle ! s'écria Fernand... Et vous, mademoiselle, vous, est-ce que vous aimez M. Darty?

— Je ne pense pas, monsieur Duperron, que M. votre frère ait été assez indiscret pour vous charger de m'adresser une pareille question, répondit sèchement Léonie.

Mademoiselle Morandier était une charmante enfant, un peu gâtée, mais franche, naïve et d'un cœur excellent. Toutes ses impressions se ressentaient de sa vivacité méridionale.

Pendant le voyage, Duperron et elle avaient causé non-seulement des lèvres, mais aussi des yeux, et je dois avouer que ce dernier langage avait été, de beaucoup, le plus employé. Cela tenait peut-être à ce que la tante Frémont ne pouvait pas s'en mêler. En retrouvant aux Eaux-Bonnes son aimable compagnon de voyage, Léonie s'était sentie tout émue, tout heureuse. Quelque chose lui disait au fond du cœur que c'était elle que Duperron avait suivie jusque-là.

Comme elle ne pouvait comprendre le vrai motif qui poussait Duperron à prendre si chaleureusement les intérêts de Fernand, elle crut un moment qu'elle s'était trompée auparavant sur les sentiments du jeune homme. Cette déception lui alla au cœur; elle en eût volontiers pleuré.

Duperron s'aperçut enfin du dépit de la jeune fille et du motif qui le causait. S'il s'était trouvé seul avec elle en ce moment, il n'aurait certainement pas eu le courage de résister à sa joie. Il serait tombé aux ge-

noux de Léonie pour la remercier et la prier de lui pardonner. Au moment où il ouvrait la bouche pour dire que la jalousie avait seul arraché de son cœur une indiscrète question au sujet de M. Darty, Morandier et Garan rejoignirent les deux jeunes gens.

— N'oublions pas qu'il y a bal ce soir à l'hôtel, dit le négociant, tandis que Léonie s'éloignait de Duperron avec un petit mouvement d'humeur. J'espère, monsieur Gustave, que vous savez danser?

— Oui, répondit assez vivement Duperron, qui ajouta ensuite de son ton endormi : — J'ai appris à danser, mais je n'aime pas la danse.

— A votre âge! fit M. Morandier en levant les épaules, tandis que Garan causait avec Léonie... Ah! je vous vois venir, mon gaillard, vous aimez mieux les promenades..., hein! à la campagne, comme à Pierzac?

— Oh! oui, monsieur; une promenade dans la montagne, avec une petite bêche et une boîte de fer-blanc pour cueillir des simples.

Impatienté de cette niaise réponse, le négo-

ciant planta là le malheureux Fernand et rejoignit son neveu. Ce dernier, qui semblait avoir pour mission de consoler les affligés, se remit à marcher à côté de Fernand.

## IV

— Eh, bien, mon ami, comment vont les affaires ? lui demanda-t-il d'un air compatissant.

— Aussi mal que possible, répondit Duperron. Je suis dans une position diabolique... Si j'avoue que je suis Fernand, on va me donner immédiatement mon congé. Si je continue encore à représenter Gustave, on va me détester... Mon pauvre ami, je suis bien malheureux ! A propos, qu'est-ce que vous a dit de moi votre charmante cousine ?

— Rien, rien, répondit Garan de ce ton qui signifie qu'on n'a que des nouvelles désagréables à annoncer.

— Mais si... Voyons, je vous en conjure, dites-moi la vérité.

— Eh bien, elle a dit que vous étiez par trop... par trop..., niais.

C'était exactement, en effet, ce que Léonie répondait en ce moment à son père. Celui-ci s'efforçait vainement de relever Duperron dans l'esprit de sa fille.

— Il n'est que timide, lui disait-il. Songe donc qu'il a toujours vécu à la campagne...

— Eh bien, qu'il y reste! répondait Léonie encore sous l'influence du dépit que lui avait causé la maladresse de Duperron. Ce n'est certes pas moi qui me chargerai de son éducation.

Sur ces entrefaites, on était arrivé à l'hôtel. On se sépara pour aller faire sa toilette.

Tout en s'avouant que la timidité du prétendu Gustave était poussée trop loin, M. Morandier songeait aussi que ce défaut offrait ses bons côtés.

— C'est une pâte molle dont je ferai ce que je voudrai et que je pétrirai à ma guise, se disait le négociant. Il demeurera avec moi. Je conserverai ma fille, et je n'aurai

pas à craindre auprès d'elle une autorité plus puissante que la mienne. Il ne s'agit que de le dégourdir un peu.

Comme il entrait au bal, il aperçut Duperron assis sur une banquette tout près de la porte.

— Je suis sûr, dit-il à Garan, que le malheureux est arrivé le premier et qu'il se tient là depuis une heure... Comment diable faire pour le former avant que ma fille l'ait pris tout à fait en grippe?

— Ah! il se formera bien tout seul, répondit Garan, que cette circonstance inquiétait naturellement fort peu.

Pendant ce temps, Fernand saluait mademoiselle Morandier. Le cœur d'une jeune fille est tellement disposé à l'indulgence, que Léonie avait déjà oublié ses petits griefs contre Duperron. Elle répondit fort gracieusement à son salut, et ses jolis yeux se fixèrent furtivement sur la physionomie du jeune homme comme pour tâcher d'y retrouver quelque reflet de l'expression si vive et

si passionnée qui animait les traits de son compagnon de voyage.

L'examen fut assez satisfaisant. Sous l'empire d'une certaine préoccupation, Fernand oubliait en ce moment de veiller sur lui.

Madame Garan, qui venait d'entrer avec son mari et M. Morandier, était allée s'asseoir à côté du piano. Elle feuilletait un album de quadrilles tout en causant avec un grand bellâtre de trente-sept à trente-huit ans. Ce dernier ne quittait pas des yeux Duperron et mademoiselle Morandier.

Madame Garan avait dû être fort jolie dans sa première jeunesse; mais elle se défigurait à force de minauderies et de petits airs penchés et naïfs. Ils pouvaient avoir leur prix chez une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, mais ils seyaient mal désormais à la figure fatiguée de Coralie. Elle portait de grands bandeaux, dont la longueur et le désordre apparent révélaient une certaine prétention. Ses yeux, vraiment fort beaux, perdaient tout leur mérite par suite de la manie

qu'avait madame Garan d'agiter ses paupières en parlant ou de perdre son regard dans le plafond d'un air rêveur. La douceur un peu affectée de sa voix faisait encore ressortir un léger accent provençal, charmant chez Léonie, mais qui, chez madame Garan, rappelait beaucoup trop la Cannebière.

Coralie était la fille d'un frère de M. Morandier. Malgré sa fortune, elle était restée longtemps sans se marier. Elle se montrait fort difficile et réclamait de ses prétendants des perfections d'autant plus difficiles à réunir, qu'elle eût voulu qu'ils y joignissent un titre et de la fortune. En désespoir de cause, elle finit par s'amouracher de Garan et l'épousa presque malgré sa famille. Cela avait jeté d'abord un peu de froid entre l'oncle et le neveu; mais Urbain était un excellent garçon, d'un caractère gai et serviable, qui ne tarda pas à se réconcilier avec M. Morandier. En revanche, il eut à supporter plus d'un orage dans son intérieur conjugal. Coralie était d'une exigence incroyable. Il aurait fallu

que le pauvre Garan passât sa vie à l'adorer et à lui répéter sur tous les tons ces riens charmants qui font partie du cortége de la lune de miel, comme les marrons glacés de celui du jour de l'an. Tour à tour adoré et grondé, caressé et tourmenté, Urbain avait fini par prendre en grippe un intérieur si orageux. Aussi cherchait-il avec empressement tous les moyens de se donner un peu de vacances. Aussitôt délivré de sa trop tendre moitié, il usait (et nous sommes forcé d'en convenir à sa honte) il abusait même de sa liberté.

Ce qu'il y avait eu de pis dans les absences de Garan, qui était censé retenu à Paris par des affaires importantes, c'est qu'en revenant à Marseille, il avait trouvé M. Darty installé dans son ménage d'une manière assez familière. Il y était même si bien accueilli, que le pauvre Urbain put craindre, non sans raison, que sa femme n'eût pas dépensé tous ses loisirs et toute sa tendresse dans les épîtres quotidiennes qu'elle lui envoyait. La chroni-

que scandaleuse de Marseille en racontait beaucoup à ce sujet. Plus d'une fois, Garan avait été sur le point de se brouiller avec Darty; mais ce dernier lui inspirait une certaine frayeur par ses allures de matamore et sa réputation d'habileté à manier les armes. Il portait le chapeau sur l'oreille, espadonnait volontiers avec sa canne contre les arbres des promenades, cassait assez joliment les poupées et ne se faisait pas trop prier pour raconter quelques duels dans lesquels il avait naturellement tué ou blessé ses adversaires.

Comme, depuis l'arrivée de M. Darty, Coralie tourmentait un peu moins son mari, celui-ci avait fini par renoncer à approfondir la chose et par se consoler des propos de quelques railleurs, en savourant les loisirs que lui faisaient les nouvelles préoccupations de sa moitié. Dans un jour de gaieté, il avait appelé M. Darty le « déversoir à sentiment » de sa femme, et il avait eu la sottise de répéter ce mot, qui avait naturellement obtenu un grand succès.

Depuis quelque temps, cependant, un peu de froid régnait entre Coralie et M. Darty. Tous deux commençaient à être ennuyés l'un de l'autre. Darty avait probablement épuisé tout son répertoire, qui ne devait pas être très-varié, car l'esprit n'était pas son fort. De son côté, madame Garan semblait fort disposée à se débarrasser d'un adorateur dont les qualités étaient loin de répondre à l'idéal que rêvait son cœur mélancolique. Fort positif de sa nature, le banquier avait du sentiment par-dessus la tête et prenait en grippe les étoiles, le soleil et la lune, ainsi que le murmure des ruisseaux et le souffle de la brise, qu'on lui avait fait admirer à doses trop multipliées.

Grâce à ce refroidissement sympathique, la bonne harmonie n'avait pas cessé de régner entre Coralie et Darty. Leurs cœurs, se maintenant toujours à la même température l'un que l'autre, restaient dans la meilleure intelligence. Darty s'occupait ouvertement de mademoiselle Morandier, et madame Garan, loin

de s'en montrer jalouse, semblait favoriser les vues de son ancien adorateur.

Ce dernier était un de ces gaillards à larges épaules que le peuple, dans son langage énergique et trivial, appelle de « beaux mâles ». Des cheveux très-noirs et encore fort épais se bouclaient prétentieusement autour de son front, que le rasoir du coiffeur était obligé d'agrandir chaque matin. Il avait les dents fort belles, de petits yeux assez brillants, des traits réguliers, quoique un peu empâtés, une superbe barbe noire et une physionomie sans autre expression qu'un grand contentement de lui-même.

De grosses mains et de grands pieds mis à la torture par des chaussures et des gants trop étroits, une toilette riche et voyante, une démarche de tambour-major et un port de tête assez impertinent, tel était M. Victorien Darty, qui s'était établi comme banquier à Marseille depuis bientôt trois ans.

— Savez-vous, lui disait madame Garan, savez-vous, mon cher ami, que votre rival est

fort joli garçon, malgré son air timide et emprunté? Il pourrait bien vous enlever le cœur de Léonie.

— J'ai trop bonne opinion de mademoiselle Morandier pour croire qu'elle se laisse charmer par ce petit séminariste. Quelque faible que soit mon mérite, ajouta-t-il avec une feinte modestie, que démentait son sourire plein de suffisance, il me semble que je puis encore lutter avec ce Tircis havrais.

— Qui peut pénétrer les mystères du cœur des jeunes filles? soupira Coralie. Léonie m'a l'air fort occupée de M. Duperron : prenez garde!

— Bah! dit le banquier; le jour où ce petit bonhomme me gênera, je n'aurai que deux mots à lui dire pour qu'il batte en retraite.

— Vraiment?... et quels mots?

Darty passa la main sur ses moustaches et secoua la tête d'un petit air menaçant très-facile à interpréter.

— Il n'a pas l'air bien belliqueux, en effet,

reprit madame Garan, habituée aux manières de Darty, qui, manquant de vivacité dans l'élocution comme dans l'esprit, remplaçait volontiers la parole par la pantomime. Si, cependant, il allait se trouver doué des mêmes talents que son frère ! On dit que M. Fernand Duperron est d'une adresse extraordinaire à toutes les armes.

— Tant mieux, répondit le banquier :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire !

— Oui, mais on triomphe plus sûrement, pensa madame Garan, qui regardait toujours M. Duperron.

— On va jouer une valse, reprit Darty ; je vous réponds qu'il ne la dansera pas avec mademoiselle Morandier.

— Comment ferez-vous pour l'en empêcher ?

— Vous allez voir, répondit le banquier, qui se dirigea vers mademoiselle Morandier d'un pas lent et retentissant qu'il croyait fort majestueux.

## V

Madame Garan avait eu raison de faire remarquer que l'entretien de Léonie et du prétendu Gustave était fort animé. Leur conversation avait pourtant commencé d'une façon assez singulière.

Choqué de la persistance de Darty à le regarder, Duperron avait demandé à la jeune fille quel était ce monsieur qui prenait tant de plaisir à l'examiner.

— C'est M. Darty, avait répondu Léonie.

A ce nom, les yeux de Fernand avaient laissé échapper un éclair auquel mademoiselle Morandier avait reconnu son ancien compagnon de voyage, et qui avait réchauffé,

comme un rayon de soleil, le cœur attristé de la jeune fille.

— Ah! c'est là M. Darty, répéta Duperron, oubliant son personnage. Il a une singulière manière de regarder les gens, ce monsieur. J'ai envie d'aller lui demander s'il est myope ou presbyte...

— Y pensez-vous? s'écria Léonie. Une querelle?

— Une querelle! répéta M. Morandier d'un air consterné. Ah! monsieur Gustave!

— Le ciel m'en préserve! reprit bien vite Fernand. Je les déteste trop!... Je lui aurais demandé cela comme autre chose.

— Et il vous aurait bien reçu, mon pauvre garçon! dit M. Morandier d'un air de compassion. Ce diable de Darty est si chatouilleux!

— Je mettrai des gants! murmura Duperron.

— Ne vous frottez pas à des gaillards de cette trempe-là, reprit le négociant.

— On ne peut pourtant pas se laisser dévi-

sager ainsi sans rien dire, reprenait Duperron, qui rongeait déjà son frein.

— Je ne suppose pas que vous ayez envie de le provoquer? demanda M. Morandier.

— Moi! oh! grand Dieu! non! fit Duperron, qui en mourait d'envie.

— A la bonne heure. Les duels, voyez-vous, mon jeune ami, les duels sont une aberration de la raison humaine. Je ne comprends pas que deux créatures raisonnables...

Et M. Morandier commença une diatribe contre les duels, que Fernand écouta religieusement, mais dont il n'entendit pas un mot, attendu qu'il était trop occupé à regarder tour à tour Léonie et M. Darty.

Mademoiselle Morandier s'aperçut du mécontentement de Duperron, et fit son possible pour l'en distraire en causant avec lui.

Ils ne tardèrent pas à reprendre la conversation au point où ils l'avaient laissée sur la Promenade horizontale.

— Mon pauvre frère a déjà bien assez de choses sur le dos sans que je le charge

encore de mes propres torts, dit Fernand. Ce n'est pas lui qui m'a prié de vous faire, relativement à M. Darty, cette question dont vous m'avez si spirituellement fait comprendre l'indiscrétion. L'inquiétude seule l'a arrachée de mon cœur... Si je vous ai parlé de mon frère, ce n'a été, croyez-le bien, que pour accomplir une promesse ; je n'aurais pas eu le courage de la faire, si j'avais su, à cette époque, que mademoiselle Morandier était cette charmante jeune fille que je devais rencontrer en chemin de fer, et qui deviendrait ma seule pensée.

— Je croyais que vous ne me reconnaissiez pas, dit Léonie avec un sourire, en détournant la tête pour cacher la rougeur de ses joues.

— Ah ! mademoiselle, s'écria Fernand, nous n'avons passé ensemble que quelques heures, mais je ne les oublierai jamais... Que de recherches j'ai faites pour vous découvrir ! J'avais entendu dire à madame votre tante que vous descendiez à l'hôtel de France.

— Nous sommes allés à l'hôtel de Richelieu.

— Pourquoi ce changement?

La jeune fille baissa les yeux.

— Vous n'y étiez peut-être pas tout à fait étranger, dit enfin Léonie en rougissant un peu, car elle se rappelait les motifs qui avaient dicté la résolution de sa tante.

— Comment cela?

Léonie ne répondit pas.

— J'ai parcouru Bordeaux dans tous les sens pour vous retrouver, reprit Duperron.

— Ma tante m'avait emmenée chez elle, auprès de Pauillac, où mon père est venu me chercher.

— Si vous saviez quelle a été ma joie lorsque je vous ai aperçue à la gare de Dax!

— Comment! monsieur, vous m'avez vue?

— Oui, mademoiselle, M. votre père avait à ce moment une discussion avec le conducteur de la voiture. Je voulais descendre pour vous rejoindre, quoique le train fût en marche. Mais mon compagnon de voyage, un brave Anglais, m'a retenu de force. C'est lui

qui m'a appris où vous alliez. Il avait entendu M. votre père demander des renseignements sur les correspondances de Pau à Bonnes. Aussitôt à Bayonne, j'ai pris la voiture qui devait me ramener près de vous.

— Ainsi, vous ignoriez qui j'étais ?

— Sans doute... Quand je pense que je résistais à la volonté de mon oncle, et que je venais à Biarritz avec l'intention bien arrêtée de faire mon possible pour déplaire à M. Morandier et à vous !

— Est-ce bien vrai ?

— Je vous le jure !... Pouvais-je songer à en épouser une autre après vous avoir vue ? Nul pouvoir au monde ne m'aurait fait oublier l'ange de grâce et de beauté que le ciel avait mis sur ma route.

Léonie secoua la tête en souriant.

— Vous ne me croyez pas ? s'écria Fernand.

— Je ne dis pas cela, interrompit vivement mademoiselle Morandier. Seulement, je vous avoue, monsieur Gustave, qu'il y a en vous quelque chose que je ne puis m'expliquer.

Dans le wagon, vous n'aviez pas l'air timide..., pas assez même, car c'est ce qui a fâché ma tante. Puis, ici, je vous vois arriver comme...

Elle s'arrêta avec un peu d'embarras.

— Eh bien? demanda Fernand.

— Cela ne vous fâchera pas?

— De vous, rien ne saurait me fâcher.

— Eh bien, je vous vois arriver comme un grand écolier, timide, gauche et embarrassé de sa personne. Ensuite, voilà maintenant que, tout d'un coup, vous redevenez... comme autrefois, enfin.

— Plus mal encore?

— Non..., au contraire! dit-elle si vivement qu'elle en rougit. Je veux dire, ajouta-t-elle précipitamment, que vous n'avez plus l'air gauche du tout... Enfin, je vous avoue, monsieur Duperron, que tout cela ne me semble pas naturel.

— Bon! se dit le pauvre garçon, je me suis encore oublié, et voilà ce que j'y gagne.

Il s'aperçut en même temps que M. Morandier l'observait depuis quelques minutes. Bien qu'il ne pût entendre la conversation des

deux jeunes gens, le négociant remarquait avec plaisir que la figure de Duperron commençait à s'animer.

C'est à ce moment que Darty s'approcha de mademoiselle Morandier.

## VI

— J'entends le prélude harmonieux de la valse, lui dit-il d'un ton aussi prétentieux que ses paroles ; vous me combleriez de joie en me l'accordant.

— Le prélude ? demanda la moqueuse jeune fille, qui avait pour Darty l'aversion la plus complète.

— Charmant !... La valse, mademoiselle ?

— Je l'ai promise à M. Duperron, monsieur, répondit mademoiselle Morandier.

— En effet, dit Fernand avec empressement.

— Monsieur Duperron voudra-t-il m'octroyer deux minutes d'entretien ? dit le banquier en fixant un regard impertinent sur le jeune homme.

— Volontiers, monsieur, répondit Fernand. Après la valse, je serai à votre disposition.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, reprit M. Darty. Vous voyez, d'ailleurs, que la valse ne commence pas encore.

Duperron se leva pour suivre M. Darty.

— Messieurs, messieurs ! s'écria M. Morandier, j'espère que cette explication...

— Soyez tranquille, soyez tranquille, répondit M. Darty d'un ton protecteur ; c'est une explication tout amicale, un simple renseignement que je veux demander à M. Duperron.

Les deux rivaux s'éloignèrent de quelques pas. Alors Darty s'arrêta et se campa devant Duperron, le torse en arrière, la main dans le gilet et le regard fixé sur la figure impassible du jeune Havrais, qui se tenait à quatre pour ne pas envoyer au diable et l'explication et celui qui la réclamait.

— Monsieur, demanda enfin Darty après un silence imposant, vous êtes bien M. Gustave Duperron ?

— Oui, monsieur, répondit Fernand, un peu inquiet de ce début.

— Neveu de M. Baumin, négociant au Havre ?

— Oui, monsieur.

— C'est vous qui habitez le château de Pierzac, non loin de Blois ?

— Oui, monsieur... Décidément, c'est un juge d'instruction, se dit Fernand. Où diable veut-il en venir ?

— C'est bien mon homme, se disait de son côté M. Darty, qui reprit ensuite à haute voix :

— Il paraît que M. votre oncle désire que vous épousiez mademoiselle Morandier ?

— Oui, monsieur.

— Et vous comptez lui obéir ?

— Oui, monsieur.

Il y eut encore un silence. Darty fixait sur Duperron un regard rempli d'orage.

— Et l'infortunée que vous avez séduite, monsieur ? reprit-il enfin en secouant la tête avec un majestueux mouvement d'indignation.

— Laquelle, monsieur? demanda Duperron, qui regardait Léonie et pensait beaucoup plus à elle qu'à l'interrogatoire de Darty.

— Comment, laquelle? s'écria Darty un peu interloqué... Jeanne, monsieur, la malheureuse Jeanne!

— La mal...heu...reuse Jeanne? répéta Fernand... Ce nom-là n'est pas sur mes tablettes, se disait-il en même temps... Excepté le roman de ce nom par George Sand, reprit-il à haute voix, je ne connais pas...

— Trêve aux plaisanteries! interrompit Darty avec indignation. Demain, nous aurons à causer sérieusement, monsieur!

— Soit, répondit Fernand. Si nous dansions en attendant?

— Dansez si vous voulez, jeune homme; mais rappelez-vous que c'est à moi qu'appartient la première valse avec mademoiselle Morandier.

— Elle vous a dit elle-même qu'elle me l'avait promise.

— Vous lui direz le contraire.

— Non certes !

— Vous le direz !

— Jamais, morbleu !

— Vous le direz reprit Darty en élevant encore la voix ; sinon, je raconterai à M. Morandier vos amours avec mademoiselle Jeanne Seillan de Pierzac.

— Miséricorde ! pensa Fernand : la voisine de Gustave ! Et c'est sur moi qu'elle va retomber...! Monsieur, reprit-il à haute voix, qui vous a dit...?

— Je vous apprendrai cela plus tard, interrompit le banquier d'un air dédaigneux.

Duperron fit un geste de colère, mais il n'osa pas éclater avant d'avoir réfléchi à loisir au meilleur parti à prendre pour sortir de la situation singulière dans laquelle il se trouvait.

Il suivit piteusement M. Darty, qui s'avançait vers mademoiselle Morandier avec la feinte humilité d'un vainqueur modeste et généreux.

— J'ai fait comprendre à M. Duperron qu'il était dans l'erreur, dit le banquier. La valse est bien à moi.

— Vraiment ! dit Léonie, qui rougit de honte pour Duperron et de dépit pour son propre compte. Je me serai trompée, alors. Il est vraiment fort heureux que vous vous soyez trouvé là, monsieur Darty, vous qui valsez si bien !

Elle n'en pensait pas un mot, mais elle espérait faire enrager ainsi le pauvre Gustave.

Ce dernier n'avait cependant pas besoin de ce petit supplément d'irritation. Il eût donné deux ans de sa vie pour pouvoir souffleter, immédiatement, l'impertinent banquier qui lui faisait jouer un personnage si ridicule aux yeux de Léonie.

Pendant que la jeune fille s'éloignait avec Darty, Fernand se laissa tomber d'un air consterné sur la première chaise qui se trouva à sa portée, et se creusa la cervelle pour trouver un moyen de sortir de sa diabolique situation.

M. Morandier et Garan, assis à côté de lui, avaient assisté à cette scène avec des sentiments bien différents. Très-contrarié de la

manière dont on avait traité son futur gendre, le premier lui en voulait de sa faiblesse. Quant à Garan, il riait sous cape et se réjouissait de voir son intime ennemi, M. Darty, se préparer une querelle avec un duelliste aussi redoutable que Fernand.

— Il est bien jeune, dit enfin M. Morandier à son neveu, en lui montrant Duperron du coin de l'œil.

— Ça lui passera, répondit Garan, qui ne pouvait s'empêcher de rire de la figure consternée de Fernand.

— Que trop vite! reprit le négociant ; mais c'est de son caractère que je voulais parler... Ah! s'il avait un peu plus de ce que son frère a de trop!

— Ou bien, dit Garan, si son frère avait un peu de moins de ce que celui-ci a de trop peu!

M. Morandier n'était pas en train de rire. Il haussa les épaules et se tourna vers Duperron.

— Que devient donc M. votre frère? lui demanda-t-il.

— Il est à Pierzac, monsieur, répondit Fernand, qui tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut.

— Ah ! ah ! dit le négociant ; Baumin l'aura mis en pénitence pour le punir de toutes ses fredaines : c'est, parbleu ! bien fait.

— Je parie, mon oncle, que Duperron n'est pas de votre avis, dit Garan.

— Je vous assure, monsieur, qu'on a bien calomnié ce pauvre Fernand, repartit Duperron, qui semblait avoir cette phrase stéréotypée sur les lèvres.

— Calomnié, lui !... un Faublas, un duelliste ! fit M. Morandier avec indignation. Monsieur, j'avais chez moi un commis qui apprenait à faire des armes... Quand je l'ai su, monsieur, j'ai congédié mon individu... Ah ! mais net !... Aussi, quand je songe à votre spadassin de frère...

— Je suis sûr, mon oncle, interrompit Garan, que tout ce que vous dites là de Fernand fait beaucoup de peine à Duperron.

— Tu as raison, fit le négociant. Laissons

de côté ce mauvais sujet... Il y est, ajouta-t-il en riant aux éclats.

— Quoi? demanda Garan... Ah! oui, le mot... mauvais sujet... ah! oui, très-joli!

— Il n'a pas compris, lui! murmura M. Morandier en regardant d'un air de compassion méprisante Duperron, qui songeait toujours à Darty... Ah çà! mon jeune ami, reprit-il en s'adressant à Gustave, savez-vous que vous n'êtes pas galant?

— Moi, monsieur! fit Duperron.

— Sans doute... Ne fût-ce que par politesse, il fallait, tout à l'heure, dire comme Léonie.

— Je vous assure, monsieur, que mademoiselle Léonie ne m'avait pas promis cette valse.

— N'importe, il y a des circonstances où l'on doit...

— Je croyais qu'il n'était jamais permis de mentir, dit Fernand d'un air si naïf, que Garan ne put retenir un éclat de rire.

— Je n'ai point parlé de mentir, reprit M. Morandier un peu embarrassé; j'ai dit seulement... Qu'est-ce que tu as donc, toi! con-

tinua-t-il en se tournant vers son neveu... Avec tes éclats de rire, tu me fais perdre le fil de mes idées.

— Vous disiez qu'il y avait des circonstances où..., reprit Duperron avec empressement.

— C'est bien, c'est bien, interrompit M. Morandier, qui ne tenait nullement à poursuivre son raisonnement, dont il sentait le danger. Dites-moi, monsieur Duperron, est-ce que, par hasard, Darty vous aurait défendu de danser avec ma fille ?

— A peu près, monsieur, répondit Fernand d'un ton piteux.

— Ah ! c'est trop fort ! Et que lui avez-vous répondu ?

— Moi, monsieur ?... rien.

— Rien !

— Dame, monsieur, il avait l'air si méchant...

— Tant pis, corbleu ! s'écria M. Morandier. Il fallait l'envoyer...

Il s'arrêta court en voyant un sourire se dessiner sur les lèvres de Garan...

— L'envoyer inviter une autre danseuse

continua-t-il en changeant de ton. Mais que diable as-tu donc à rire? reprit-il en épanchant sa mauvaise humeur sur le pauvre courtier, son *patira* habituel.

— Rien du tout, s'empressa de répondre Garan. Je riais de la naïveté de Duperron, voilà tout.

— Il est par trop naïf, en effet! reprit M. Morandier avec un soupir. Tu devrais bien te charger de le former un peu, mon ami.

— Le former, moi! s'écria Urbain.

— Au fait, tu le formerais peut-être si bien qu'il deviendrait pis que son frère. Il faudrait... Pardieu! voilà mon affaire, dit-il en voyant approcher madame Garan. Je m'en vais le recommander à ta femme.

— Du tout, mon oncle! du tout! s'écria Garan, peu charmé de cet arrangement. J'aime mieux m'en charger.

— Les hommes n'y entendent rien.

— Mais, mon oncle...

— Ta femme s'en acquittera bien mieux que toi.

— Je vous assure...

— Il n'y a rien de tel que les femmes, vois-tu, pour former un jeune homme. C'est souvent dangereux pour le mari, par exemple, ajouta-t-il en riant.

— Parbleu! murmura Urbain.

— Mais, avec ce pauvre Gustave...

— Tant que vous voudrez, mon oncle; mais je ne me soucie pas...

— Aurais-tu peur, par hasard?

— Pas du tout, mais enfin...

— Voyons, regarde-le donc! Je suis physionomiste, moi, tu le sais. Eh bien, je te garantis que si jamais ce pauvre garçon fait des conquêtes!...

Il s'interrompit pour tendre la main à sa nièce.

— Ma chère Coralie, lui dit-il, je te présente M. Gustave Duperron, le neveu de mon vieil ami Baumin.

— Et mon ami particulier, à moi, ajouta Garan avec empressement; un cœur franc et dévoué..., incapable de trahir un ami, conti-

nua-t-il en serrant la main du jeune homme avec une intention que ce dernier comprit aisément.

— J'ai si souvent entendu parler de votre famille, que nous sommes presque d'anciennes connaissances, dit gracieusement Coralie au jeune Duperron. Vos relations avec M. Garan me font espérer, monsieur, que nous aurons le plaisir de vous voir quelquefois.

— Certainement, madame, répondit Fernand avec toute la timidité que lui imposait le personnage de Gustave... J'aurais maintenant un double motif de... Je... je... vous remercie, madame.

— Le voilà déjà embarrassé ! s'écria Morandier en riant de tout son cœur. Je dois te prévenir, ma chère amie, que M. Gustave a un grand défaut..., un défaut que n'ont pas d'habitude les jeunes gens de notre époque, qui en ont tant cependant !

— Quel est donc ce défaut si terrible ? demanda Coralie en minaudant.

— Trop de modestie et de timidité, répondit M. Morandier.

— Vraiment ! dit madame Garan en souriant avec indulgence au jeune homme.

— Je crains, monsieur, que vous ne vous abusiez beaucoup sur mon compte, dit Fernand d'un air modeste.

— Oh ! oui, grommela Urbain.

— Nullement, nullement, repartit le négociant. Oh ! je suis physionomiste, moi... J'ai tant observé !... Aussi, maintenant on ne me trompera plus.

— Bah ! mon oncle, fit Garan, voilà bien longtemps que je vous entends dire cela, et pourtant...

— Eh bien ?

— Et pourtant je vous ai vu subir plus d'une cruelle déception.

— Ah ! tu crois cela, toi ?

— Dame ! ce courtier de Bordeaux qui vous a fait perdre quarante-deux mille francs sur les indigos, vous lui trouviez une figure si honnête...

— Je ne l'avais pas suffisamment étudiée; maintenant, il ne m'y prendrait plus.

— Et ce négociant de Trieste, dont la faillite...

— Oui, je sais. Le jour où je l'ai vu, j'avais la fièvre; je n'étais pas dans mon état normal.

— Et le...

— Que diable! je ne suis pas infaillible, interrompit M. Morandier avec humeur. D'ailleurs, l'exception confirme la règle. Laisse-moi donc poursuivre mon idée, car tu m'agaces, à la fin. Je te disais donc, ma chère amie, reprit-il en s'adressant à Coralie, que notre pauvre société humaine est si vile, si pervertie, si... Enfin la modestie, la franchise et la naïveté, ces précieuses qualités d'un jeune homme, sont considérées maintenant comme de grands défauts, et bien pis, comme des crimes.

— La foule peut penser ainsi, mon oncle, répondit madame Garan avec un regard à l'adresse de Fernand; mais il y a pourtant

des âmes d'élite qui savent apprécier à sa valeur une touchante modestie.

— Sans doute, reprit M. Morandier ; mais elles sont si rares ! Au reste, M. Gustave ne se corrigera malheureusement que trop tôt de ce défaut-là. Il trouvera bien quelque femme charitable qui consentira à lui donner de bons conseils.

— Sacrebleu ! sacrebleu ! que mon oncle est agaçant ! murmura le pauvre Garan, qui commençait à perdre patience.

— Sans doute, dit Coralie, à laquelle la naïveté du prétendu Gustave ne paraissait pas trop déplaire ; M. Duperron a l'air si doux, si bon !

— Comment ! mon oncle, dit encore le courtier, exaspéré de la manière dont sa femme regardait Duperron ; comment, vous qui vous dites observateur, pouvez-vous vous laisser prendre ainsi aux apparences ?

— Comment ! aux apparences ? reprit M. Morandier avec humeur. Il me semble que, cette fois, tu choisis bien mal ton moment pour

m'attaquer ; car ici, les apparences sont assez justifiées par ce que tu m'as dit toi-même du caractère de M. Gustave.

— Éléonore et Zoé ! murmura Fernand à l'oreille du courtier, que ces deux noms firent tressaillir.

— Impossible de m'en dépêtrer maintenant ! se dit le malheureux Urbain avec désespoir... Duperron, reprit-il après un instant de silence, voulez-vous que nous allions faire une partie d'écarté ?

— Je m'y oppose, moi ! s'écria M. Morandier. Allez-vous déjà me le pervertir, mauvais sujet que vous êtes ?... Ne l'écoutez pas, monsieur Gustave... Écoutez plutôt sa femme, croyez-moi. Tenez, on va jouer un quadrille... Offrez votre bras à madame Garan et dansez comme un jeune homme que vous êtes, au lieu de vous asseoir à une table de jeu... Venez avec moi, Garan ; j'ai quelque chose à vous raconter.

— Volontiers, mon oncle, fit le pauvre courtier... Je vous suis tout à l'heure... Je vous

recommande Duperron, dit-il à sa femme. C'est un ami sûr, dévoué, incapable...

— Allons, viens donc, bavard, dit M. Morandier en lui prenant le bras.

Urbain le suivait à regret, les yeux fixés sur sa femme, qui s'éloignait avec Duperron au moment où M. Darty ramenait Léonie à côté d'une des amies de la jeune fille.

— Ah çà ! voyons, est-ce que tu serais jaloux, par hasard ? dit M. Morandier en riant.

— Moi ? s'écria Garan, ah ! certes non.

— Et jaloux de ce pauvre garçon encore ! reprit le négociant. Ah ! si c'était Fernand, je comprendrais...

Il reprit le bras d'Urbain, qui lui avait échappé, l'entraîna vers la salle de jeu, où il le fit asseoir à une table de whist. Dieu sait quelles écoles fit le malheureux courtier, qui perdit partie sur partie, et finit par être envoyé au diable par les autres joueurs, exaspérés de ses distractions. On lui donna un remplaçant, et il s'empressa de revenir dans la salle de danse.

## VII

Pendant que Garan se faisait maudire par ses partenaires, Coralie et Fernand prenaient place à un quadrille.

Une fois le quadrille installé, il y eut un moment de silence pendant lequel madame Garan examina du coin de l'œil son danseur, qui avait pris un air candide et modeste des plus touchants.

— Vous devez bien regretter votre campagne de Pierzac, monsieur? demanda enfin avec une profonde mélancolie madame Garan, qui débutàit, à son insu, de la même façon que Léonie,

— Oh! oui, madame, répondit Fernand en soupirant.

Nouveau moment de silence.

— D'autant plus, reprit madame Garan, qui aimait à savoir tout de suite à quoi s'en tenir; d'autant plus que, malgré ce qu'en dit mon cher oncle, vous y avez peut-être laissé quelque objet dont la pensée vous préoccupe.

— Oh ! oui, madame. Si vous saviez quels beaux pêchers, quels magnifiques dahlias j'ai à Pierzac !... Et mes roses, madame ! Ah ! si vous voyiez mes roses !

— A vous, monsieur, dit Coralie, en faisant la chaîne anglaise. Ah ! que je voudrais que mon mari eût les mêmes goûts que vous ! reprit-elle lorsqu'on eut terminé la figure. J'aime tant la campagne !

— Oh ! la campagne, la campagne ! dit Fernand, que les mines sentimentales de Coralie amusaient beaucoup.

— Le printemps y est si vert ! reprit-elle.

— L'automne si jaune ! répondit Fernand.

— J'aime tant les prés fleuris !

— Qu'arrose la Seine, murmura Duperron, qui ajouta tout haut : — Les ruisseaux limpides !

— La voûte ombreuse des bois, riposta Coralie.

— Les feux expirants du soleil!

— Le ciel étoilé !

— Ah ! ah ! fit avec admiration Fernand, qui commençait à se trouver à bout.

— Puis, il est si doux d'aller ensemble dans la ferme voisine goûter le laitage !

— Aigre ou doux.

— Le pain bis.

— Le beurre frais.

— Les fraises.

— Les radis ! fit avec distraction Fernand ; je veux dire les fruits dorés des jardins, reprit-il en voyant le geste de surprise de Coralie.

— Puis, on revient ensemble...

— Elle tient à l'ensemble, pensa Fernand... Le long du sentier d'aubépine, dit-il à haute voix.

— Échangeant ses pensées.

— Ses regards...

— Ah ! fit Coralie avec sentiment.

— Ah !... répondit l'écho de Fernand.

Puis il ajouta en reprenant un air niais :

— Pour vous, madame, c'est très-facile à réaliser.

— Hélas ! soupira Coralie.

— Avec M. votre mari.

— Mon mari !... Ah ! oui, au fait, répondit madame Garan, dont l'accent surpris révélait assez que, dans ses rêves champêtres, ce n'était pas le pauvre Urbain qui faisait partie de l'ensemble auquel elle tenait tant.

— Quelle naïveté, mon Dieu ! dit-elle à part. C'est un excellent homme que M. Garan, reprit-elle à haute voix.

— Excellent ! répondit Duperron. Elle va l'abîmer, pensa-t-il.

— Mais je puis bien vous l'avouer, à vous qui êtes son ami, reprit Coralie : il n'a aucune poésie, aucune élévation dans les idées.

— Vraiment ? fit Duperron.

— C'est à vous, monsieur Gustave, dit Coralie... — Cotons, cafés, sucres, indigos.

— Change, etc., reprit-elle lorsqu'ils eurent

fait leur part de la finale, voilà la seule préoccupation, le seul entretien de M. Garan !

— Hélas ! soupira Fernand d'un ton compatissant.

— Sans cesse occupé de ses spéculations, il me laisse seule, toujours seule, avec mes rêveries !

— La rêverie a des charmes bien doux, dit Fernand.

— Oui, pour vous, messieurs, qui pouvez égarer vos pensées dans l'avenir, tout désirer et tout rêver ! Mais pour nous autres, pauvres femmes, esclaves du devoir et des lois du monde...

Elle continua ainsi sur ce ton pendant tout le reste du quadrille. Fernand n'avait garde de l'interrompre. Toute son attention était concentrée sur Léonie, qui causait d'une manière fort animée avec un beau jeune homme, et vis-à-vis de laquelle Darty se tenait comme un point d'admiration.

Lorsqu'on eut fini le dernier balancé, Duperron reconduisit sa danseuse à sa place et

se perdit dans la foule. Quelques minutes après, Garan profita de la fin d'un rob de whist pour venir causer avec sa femme.

— Eh bien, ma charmante, lui demanda-t-il de son ton le plus câlin, comment trouves-tu M. Duperron ?

Madame Garan, plongée dans ses rêveries, ne répondit pas.

— Bien gauche, n'est-ce pas ? reprit Urbain alarmé de ce symptôme. Hein ? continua-t-il en élevant la voix ; bien gauche, n'est-ce pas ?

— Ah ! fit madame Garan, arrachée enfin à sa préoccupation par le crescendo de son époux, pardon !... M. Duperron ? Mais non, pas trop gauche...

— Bien naïf ?

— Cette naïveté ne manque pas d'un certain charme.

— Quand je dis naïveté, je devrais appeler cela d'un autre nom. Entre nous soit dit, il manque complétement d'usage.

— Il en acquerra peut-être.

— Et même d'esprit.

— Je ne le connais pas assez pour pouvoir en juger. Peut-être concentre-t-il ses sentiments.

— Très-peu intelligent ?

— La timidité lui nuit probablement.

— Diable ! diable ! diable ! diable ! fit Garan à part, la voilà déjà entichée de ce maudit Duperron. Si je lui disais la vérité... Bah ! ce serait bien pis. Puis, je la connais, elle est incapable de garder un secret durant cinq minutes. Après tout, je puis bien au moins dire à Coralie qu'il est amoureux de notre cousine. Il ne m'a pas défendu de parler de cela.

— Que marmottez-vous donc là ? lui demanda sa femme, qui faisait payer cher au pauvre courtier la fortune qu'elle lui avait apportée.

— Si j'étais bien certain de votre discrétion...

— Il me semble que je ne vous ai jamais donné le droit d'en douter, interrompit avec vivacité la sentimentale Marseillaise.

— Non certainement, ma charmante !

— Alors, parlez ! Voyons, parlez donc !

— Eh bien... Duperron est amoureux.

— Ah ! fit Coralie. Et de qui ?

— De Léonie.

— De Léonie !

— Amoureux fou ! C'est tout un roman, ma chère. Il a voyagé avec Léonie. Il se trouve que celle qu'il adorait sans la connaître est précisément la femme qu'on lui destinait.

— C'est un vaudeville que vous me contez là ?

— C'est la vérité.

— Il me semblait que mon oncle était engagé avec M. Darty.

— Pas tout à fait. Je crois même que, dernièrement encore, il a reçu des renseignements assez défavorables sur le compte de M. Darty.

— Par votre entremise, sans doute ? fit Coralie avec aigreur.

— Par exemple !

— Oh ! ne vous récriez pas tant. Je connais tout votre mauvais vouloir à l'égard de ce pauvre Darty. Il suffit, du reste, que je lui

porte quelque intérêt pour que vous le preniez en grippe.

— En vérité, Coralie, on croirait que ce que je viens de te dire relativement à M. Duperron te contrarie.

— D'abord, je vous prie de ne pas me tutoyer. Dieu, que vous êtes donc bourgeois!... Ah!... Quant à M. Duperron, que voulez-vous que cela me fasse, à moi, qu'il aime Léonie ou toute autre personne? En vérité, vous avez parfois des idées...

— Mais, chère amie...

— Quel intérêt voulez-vous que je prenne à un étranger?... Car c'est la première fois que je vois ce monsieur... Il ne nous a même pas fait visite, ce qui n'est pas fort poli, par parenthèse.

— Il n'est arrivé que cette après-midi.

— Il est vrai que vos amis, à vous!... Tenez, on vous appelle pour le whist. Allez jeter vos petits carrés de papier sur le tapis vert... Amusez-vous bien...

— Ce M. Duperron m'intrigue, se dit Coralie, lorsque son mari l'eut quittée... Il y a

en lui quelque chose... Je suis sûre qu'il est beaucoup moins naïf qu'il n'en a l'air... Par moments, ses yeux..., ils sont fort beaux, ses yeux..., ont des regards! Tout ce roman qu'Urbain vient de me raconter me semble bien suspect. Au reste, je saurai ce qu'il en est. Madame Preuilly, qui est en ce moment aux Eaux-Chaudes, m'a parlé d'un M. Fernand Duperron qu'elle a connu autrefois en Suisse. Ce doit être le frère de celui-ci. Elle saura peut-être quelque chose relativement à M. Gustave. Il faut que j'aille la voir une de ces après-midi.

Un danseur qui vint l'inviter pour la valse coupa court à ses conjectures. Cinq minutes après, elle tourbillonnait dans le salon, la tête dans le gilet de son valseur, qui avait un pied au moins de plus qu'elle.

Pendant ce temps, Duperron se voyait condamné au supplice de Tantale. Il avait vainement essayé d'obtenir une valse ou un quadrille de mademoiselle Morandier. Celle-ci était furieuse contre lui. Elle eût été pour-

tant fort embarrassée de définir le principal motif de sa colère contre Duperron. Elle lui en voulait pour bien des choses : d'abord, à cause du démenti qu'il lui avait si maladroitement donné relativement à la valse ; puis, pour s'être montré si faible et si poltron devant M. Darty. Enfin, au fond du cœur, peut-être lui gardait-elle aussi quelque rancune de sa conversation trop animée avec madame Garan.

Grâce à la mauvaise humeur provoquée par toutes ces circonstances, Léonie se montra impitoyable.

Quoiqu'elle ne fût aux Eaux-Bonnes que depuis deux jours seulement, on savait déjà que son père était fort riche et qu'elle aurait une très-belle dot. Chacun admirait en outre sa jolie figure, ses beaux yeux et la grâce de tous ses mouvements. Il n'en fallait pas tant pour lui faire un succès d'autant plus complet, que le nombre des jolies femmes était assez restreint. Dès le premier quadrille, il lui arriva un régiment de danseurs qui lui

demandèrent tant de quadrilles, valses, polkas, etc., que, pour danser seulement une fois avec chacun d'eux, Léonie aurait été obligée de veiller jusqu'à cinq ou six heures du matin. Or, ces excès-là ne sont point tolérés aux Eaux-Bonnes. En temps ordinaire, on se retire à neuf heures. Les mauvais sujets, les gens dérangés se permettent de veiller jusqu'à onze heures; mais ils sont bien mal notés à leur hôtel.

Les jours de bal, on se couche à minuit, une heure tout au plus, et je vous prie de croire que les bals ne sont pas fréquents.

Vers minuit, à l'instant où Fernand, profitant d'une place vide, allait se glisser à côté de mademoiselle Morandier, Léonie dit au docteur B... avec lequel elle causait en ce moment :

— Docteur, je commence à être fatiguée.

— Cela m'étonne, répondit le docteur en fixant son regard fin et railleur sur la jeune fille qui baissa les yeux. Voilà plusieurs jours que vous êtes en voyage ; arrivée depuis

hier, vous vous promenez toute l'après-midi et vous dansez toute la soirée... Eh bien, en pareille circonstance, il est fort rare qu'une jeune fille convienne qu'elle est fatiguée... à moins que...

— A moins que ? répéta Léonie qui se sentit rougir.

— A moins qu'elle ne soit fatiguée par les émotions du bal, murmura le docteur dont lè spirituel sourire compléta la pensée.

— Donnez-moi le bras, méchant docteur, dit la jeune fille en riant pour cacher son petit mouvement d'embarras. Aidez-moi à rejoindre mon père et à l'enlever à son maudit whist.

Elle passa dans le petit salon sans honorer Fernand d'un regard. Lorsqu'elle reparut avec son père, Duperron vint dire adieu à M. Morandier, mais son salut et son regard suppliant n'obtinrent de Léonie qu'une révérence roide et glacé.

## VIII

On se figure bien à tort que la population des Eaux-Bonnes ne se compose que de gens dangereusement malades, passant leur journée à tousser et pouvant à peine se traîner de leur hôtel à l'établissement.

La plupart des malades se permettent de nombreuses excursions, et leurs parents valides sont naturellement tout disposés à les accompagner dans leurs promenades.

Comme il faut presque toujours monter, on a généralement recours aux ânes et aux chevaux dès que l'on veut faire quelque excursion en dehors du village. Outre le major polonais Kuncewiez, dont les chevaux sont surtout destinés aux promenades sur la grande

route, plusieurs guides louent aux voyageurs d'excellents petits chevaux de montagne, peu brillants, mais ayant beaucoup de fond, doux d'allure et d'une sûreté de pied à toute épreuve.

Parmi ces diverses écuries, la mieux montée est sans contredit celle de Lanusse, qui est maintenant le guide le plus employé des Eaux-Bonnes, et qui le mérite du reste par sa prudence, son intelligence et sa politesse.

Léonie ayant témoigné le désir de visiter tous les environs des Eaux-Bonnes, ce fut ce Lanusse qu'on chargea de diriger les promenades et de fournir les chevaux pour toute la petite société. Il fut décidé qu'on commencerait par la Montagne-Verte. On appelle ainsi une montagne, en partie cultivée, qui s'élève de l'autre côté du torrent du Valentin, à cinq ou six portées de fusil des Eaux-Bonnes. Pour arriver au large plateau qui en forme le sommet, il faut sortir des Eaux-Bonnes par la rue des Cascades, passer le pont du Valentin, et traverser le village d'Aâs composé d'une douzaine de misérables

maisons. On suit après cela le sentier sinueux et souvent fort étroit qui contourne le flanc de la montagne et conduit au sommet après force zig-zags destinés à diminuer la pente.

Au moment où l'on arrivait auprès du village d'Aâs, deux ouvriers qui travaillaient en ce moment sur la route qui va du pont à ce village, accoururent au-devant de la petite caravane. Ils annoncèrent qu'on allait faire partir une mine, et prièrent les promeneurs d'attendre quelques minutes avant d'aller plus loin. On s'arrêta.

Quoiqu'il n'y eût aucun danger, Duperron conseilla aux femmes de passer à l'arrière-garde à cause de leurs chevaux, qui seraient ainsi moins exposés à s'effrayer de l'explosion.

A l'instant même où l'on mettait le feu à la mèche, un malheureux enfant de cinq à six ans, qui jouait sur le seuil d'une maison voisine, arriva en courant pour voir la caravane. Les ouvriers poussèrent un cri d'effroi et lui firent signe de s'éloigner. Épouvanté

de ces cris et de ces gestes, le pauvre petit perdit la tête et se mit à pleurer sans changer de place. Duperron s'élança à bas de son cheval et courut à l'enfant. Au moment où il l'enlevait dans ses bras, la mine fit explosion. Un cri d'angoisse partit de toutes les poitrines. Par un mouvement instinctif, Duperron se courba sur l'enfant dont le frêle petit corps se trouvait ainsi comme enveloppé par celui de son protecteur. Par bonheur, la mine avait été modérément chargée, et ses débris ne furent pas lancés très-loin. Quelques-uns, cependant vinrent tomber à cinq ou six pas de Duperron.

Dès que le danger fut passé, les ouvriers se précipitèrent vers le jeune homme. Il se redressa en élevant l'enfant au-dessus de sa tête, afin de rassurer les spectateurs qui tremblaient pour la pauvre petite créature.

Tout effrayé du danger qu'il sentait avoir couru, l'enfant avait jeté ses deux petits bras autour du cou de son protecteur, et collait

ses joues roses contre celles du jeune homme qui le rassurait avec douceur.

A ce moment, une femme éperdue, échevelée et les yeux égarés, s'élança vers Duperron. Elle saisit l'enfant, le contempla un instant sans rien dire et le couvrit ensuite de baisers et de larmes avec un délire de joie et de tendresse.

— Maman! maman! criait l'enfant qui se blottit dans le sein maternel tout en continuant à regarder furtivement Duperron.

— Oh! merci, monsieur, merci! dit enfin la pauvre mère en s'adressant à Fernand qui sentait des larmes rouler dans ses yeux; que Dieu vous récompense!... Mon Dieu, que j'ai eu peur! j'ai cru mon fils mort... Mon pauvre petit François! Ah! monsieur, je vous ai vu le couvrir de votre corps... le pauvre petit!... je lui apprendrai à prier Dieu pour vous, monsieur... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai eu peur!

Tout cela était entrecoupé de sanglots et

de baisers donnés à l'enfant, qui souriait déjà avec l'insouciance de son âge.

Tout le monde avait les larmes aux yeux, excepté peut-être M. Darty, qui venait d'être la victime d'un accident que nous raconterons tout à l'heure.

— Comment diable aussi ne veillez-vous pas sur vos enfants? dit M. Morandier qui cachait son attendrissement sous un ton de brusquerie.

— Hélas ! Monsieur, répondit la pauvre femme en pleurant, son père est malade et je nourris son petit frère. François s'est échappé pendant que j'aidais son père à se soulever dans son lit.

Elle prit l'enfant dans ses bras; mais l'émotion l'avait tellement brisée qu'elle fut obligée de le mettre à terre.

— Laissez-le marcher, lui dit Fernand avec bonté.

— Oh! non, dit-elle, il n'aurait qu'à s'échapper encore.

— Eh bien, je vais le porter, moi, reprit

Duperron. Veux-tu venir avec moi, petit étourdi? ajouta-t-il en s'adressant à l'enfant qui le regardait toujours, la tête à demi-cachée dans le tablier de sa mère... Viens, et je te donnerai de quoi acheter des gâteaux.

Le bambin se laissa prendre sans trop de résistance, en se contentant de tenir toujours le coin du tablier de sa mère. Celle-ci se confondait en excuses.

— Voulez-vous que je porte le petit, monsieur? demanda Lanusse en s'avançant vers Duperron.

— Merci, répondit Fernand, qui avait remarqué l'air de dénûment de la pauvre femme et qui tenait à ramener l'enfant jusqu'à sa demeure.

Il s'éloigna, suivi de la mère qui ne savait comment le remercier de sa bonté.

— Je suis sûre que cette femme est très-pauvre, dit Léonie en essuyant furtivement les larmes qui roulaient sur ses joues, comme des perles sur une feuille de rose. Si nous faisions une petite collecte pour elle?

— Bravo ! s'écria Garan, j'en suis. Voilà vingt francs pour ma part.

Chacun suivit son exemple. Le chapeau du courtier, transformé en sac de quêteuse, renferma bientôt quatre ou cinq louis. On chargea Lanusse de les porter à la mère du petit François.

Le guide se croisa avec Duperron qui venait rejoindre ses compagnons et qu'on felicita chaleureusement.

Un instant après Lanusse rallia aussi la petite caravane.

— La Castella est joliment contente, dit-il en se frottant les mains. Je les ai trouvés, son mari et elle, en train de compter l'argent que M. Duperron leur a donné. Le petit m'a dit : « Le monsieur a donné de belles pièces jaunes, afin de m'acheter des habits neufs. » Il y a de quoi les rendre heureux toute l'année avec cela ; et c'est tant mieux. Castella est un brave homme qui gagnerait honnêtement sa vie, sans la maladie qui l'empêche de bouger depuis deux mois.

— Si nous nous remettions en marche, maintenant, dit M. Morandier ?

— Et M. Darty ? fit madame Garan.

— Où est-il donc ? demanda Duperron.

— Il est allé changer de vêtements, répondit Urbain.

— Changer, pourquoi ?

— Dame ! mon cher ami, vous êtes la cause innocente de sa mésaventure. Pour courir à l'enfant, vous avez lâché votre cheval qui, naturellement, a voulu retourner à son écurie. Au lieu d'écouter Lanusse qui lui criait de barrer le passage à l'animal, M. Darty s'est rangé contre la montagne. Il a sans doute mal pris ses mesures, car son cheval s'est mis en travers, juste au moment où arrivait le vôtre, qui a renversé le cheval et le cavalier du même coup.

— M. Darty a-t-il été blessé ?

— Pas le moins du monde. Seulement il est tombé dans un endroit mouillé, et ses vêtements en ont gardé des traces. Il avait l'air d'un porteur de mortier à la fin de sa jour-

née de travail. Nous l'avons envoyé se changer.

— Marchons toujours, dit M. Morandier, nous n'irons qu'au pas, et M. Darty nous rejoindra facilement.

— Et mon cheval? demanda Fernand,

— Le voilà, dit Lanusse, qui avait profité du temps d'arrêt causé par l'abordage des deux coursiers pour ressaisir le cheval de Fernand.

La petite expédition traversa le chétif village d'Aâs duquel dépendent les Eaux-Bonnes, et prit le petit sentier qui conduit au sommet de la Montagne-Verte.

En dépit de la froideur avec laquelle mademoiselle Morandier traitait M. Duperron, elle ne pouvait s'empêcher de songer à lui beaucoup plus qu'elle n'osait se l'avouer. Le souvenir de son aimable compagnon de voyage luttait toujours dans sa pensée contre les gaucheries de son prétendant. Peut-être même n'en aurait-elle pas voulu autant à ce dernier de toutes ses maladresses, si elle n'avait pas

conservé au fond du cœur un secret penchant pour lui.

Désireuse de trouver un prétexte pour se justifier envers elle-même de sa secrète indulgence, Léonie fut vivement touchée du courage et de la générosité que venait de montrer M. Duperron. Elle eût voulu être homme pour avoir le droit de lui serrer la main, comme venaient de le faire M. Morandier et M. Garan.

Quand il s'approcha d'elle avec l'air inquiet et suppliant d'une personne qui craint de se voir mal accueillie, elle lui sourit gracieusement et fit appuyer son cheval sur la gauche pour laisser de la place à celui du jeune homme.

— Prenez garde, monsieur Duperron, dit à ce dernier madame Garan, un peu mortifiée de se voir si promptement abandonnée par son taciturne compagnon, le chemin est à peine assez large pour deux cavaliers. Quand M. Darty reviendra, vous ne pourrez jamais marcher trois de front.

Elle lui lança deux ou trois autres railleries aigres-douces et ne l'abandonna que lorsque le sentier ne lui permit plus de cheminer à côté des deux jeunes gens.

— Qu'a donc ma cousine contre vous ce matin? demanda Léonie à Duperron.

— En vérité, je n'en sais rien, mademoiselle.

— Vous lui aurez dit quelque chose de désagréable?

— Moi! répondit Fernand de l'air le plus naïf, je n'ai pas ouvert la bouche. C'est tout au plus si je répondais à ses questions; la moitié du temps je ne les entendais même pas.

— Pourquoi cela?

— Ma pensée était ailleurs.

— A Pierzac, sans doute?

— Oh! non, plus près.

— Ma cousine ne vous aura pas trouvé fort poli.

— Je le crains.

— Puisque vous paraissez tenir si vivement

à vous mettre bien avec mon père, vous devriez cependant ménager madame Garan.

— Je suis si timide, reprit Fernand; je ne trouve rien à lui dire.

— Vous n'avez qu'à lui faire un peu la cour et vous serez tout de suite bien dans ses papiers.

— Vous me disiez hier cependant... à propos de mon frère.... que, sous aucun prétexte, on ne devait faire la cour à une femme qu'on n'aimait pas.

— Nous parlions de votre frère qui est un mauvais sujet, lui... Mais vous, c'est bien différent... Puis il y a cour et cour... Je ne vous dis pas de lui faire une déclaration; mais vous pourriez vous montrer plus aimable.

— Hélas! fit Duperron,

— Oui, je sais bien que ce n'est pas votre fort, reprit Léonie en souriant, quoique, durant notre voyage, cependant...

— Eh bien?

— Rien; je voulais dire que vous n'avez

pas du tout le caractère que je vous supposais, lorsque je vous ai vu pour la première fois.

— Je suis sûr que maintenant vous me trouvez sot et ridicule ?

— Oh ! non, monsieur Duperron !

— Depuis quelques jours cependant vous me traitez si mal !

— Mais non.

— Oh ! si.

— Faut-il vous dire la vérité ?... Eh ! bien, l'autre jour, je vous en ai un peu voulu pour cette valse, vous savez ?...

— Mon Dieu, mademoiselle, que devais-je faire ?

— D'abord, il ne fallait pas me donner un démenti, dit-elle en riant. Puis il ne fallait pas céder aux menaces de M. Darty, comme vous l'avez fait.

— Il se serait fâché tout à fait.

— Qu'importe !

— Cela aurait fait une querelle sérieuse.

— Tant pis.

— Je venais de vous entendre dire que vous ne pardonneriez jamais à mon frère à cause de ses duels.

— Et je le dis encore... un querelleur... qui se bat pour des riens.

— C'est vrai.

— Tandis que vous... Enfin, il ne faut pas vous laisser mener comme un petit garçon par M. Darty.

— Sans doute, mademoiselle.

— Je parie qu'il vous a défendu de danser avec moi ?

— Oui, mademoiselle.

— Quelle impertinence !

— N'est-ce pas ?

— Puis ceux qui ne vous connaissent pas pourraient croire...

— Que c'est lâcheté de ma part, n'est-il pas vrai ?... Je suis sûr que vous l'avez cru.

— Oh ! je ne le crois plus maintenant ; c'est pour cela que j'ai été si heureuse tout à l'heure du courage que vous avez montré quand vous avez sauvé ce pauvre enfant.

— N'importe, reprit Fernand, tout le monde peut ne pas être revenu sur mon compte. Comme vous l'avez fort bien dit, je ne dois pas me laisser insulter par ce M. Darty... Le voici justement qui arrive... et je vais...

— Oh! non, n'allez pas le provoquer, s'écria Léonie qui, très-brave en imagination, comme beaucoup de femmes, sentait faiblir son courage au moment de mettre ses théories en pratique.

— Vous ne voudriez pas cependant qu'on me prît pour un lâche, qu'on me méprisât?

— Oh! non, non!... mais, cependant... monsieur Gustave, promettez-moi de ne vous fâcher qu'à la dernière extrémité.

— Je vous le promets, dit Fernand... Tenez, pour vous prouver ma modération, j'irai même jusqu'à lui faire des avances...

— Pas trop non plus.

— Soyez sans crainte à cet égard; mais, s'il continue, malgré mes bonnes dispositions, à me traiter par trop cavalièrement, vous me pardonnerez de lui montrer un peu les dents,

L'occasion que Duperron se promettait bien de faire naître faillit se présenter dès les premiers mots qu'il échangea avec M. Darty. En homme habitué à ce que tout cédât devant lui, le banquier poussa son cheval de manière à passer entre Léonie et Fernand. Celui-ci se hâta de lui barrer le passage en appuyant un peu du côté de mademoiselle Morandier. Darty tint bon : alors Fernand éperonna vigoureusement son cheval, tout en le retenant d'une main ferme. Le pauvre animal riposta à son attaque par la défense habituelle de ses pareils en semblable circonstance, c'est-à-dire par une ruade qui faillit envoyer M. Darty et son coursier au bas de la montagne.

Le banquier poussa un cri de frayeur.

— Prenez donc garde à votre cheval, dit-il à Fernand d'un ton mécontent.

— Dame! répondit Duperron, la pauvre bête n'aime pas sans doute qu'on lui marche sur les talons...

— Laissez-moi passer alors, reprit l'autre.

— Passez, répliqua Fernand sur le même ton que son interlocuteur.

— Il arrêta son cheval et fit place à Darty qui ne manqua pas de s'arrêter à côté de Léonie. Celle-ci retint son cheval, de sorte qu'elle se retrouva presque aussitôt de front avec Fernand, qui manœuvra de manière à forcer le banquier de marcher en avant.

Depuis l'aventure de la mine, l'opinion de Darty sur la poltronnerie de Duperron s'était beaucoup modifiée. Il n'avait plus la même certitude à cet égard et sa conduite s'en ressentait un peu. Au lieu de brusquer Duperron comme il n'eût pas manqué de le faire la veille, il rongea son frein et marcha tout seul en avant jusqu'au sommet de la montagne.

La petite caravane fit halte en cet endroit. On attacha les chevaux aux pierres amoncelées d'un talus et l'on se répandit par groupes sur la pelouse de gazon rabougri et desséché qui couvre le plateau de la Montagne-Verte.

Fernand offrit son bras à mademoiselle Morandier ; Darty les suivit en cherchant quelque chose de désagréable à lancer à son rival. Ce dernier se livrait de son côté à la même recherche.

## IX

Darty engagea l'action en parlant d'une petite soirée dansante qui devait avoir lieu le soir même chez une amie de madame Garan.

— J'espère que vous me réserverez la première valse, dit-il à mademoiselle Morandier.

— Mademoiselle me l'a promise, répondit Fernand avec une vivacité dont Léonie ne pût s'empêcher de sourire.

— Bah ! vous serez bien assez aimable pour me la céder ? reprit Darty d'un ton cavalier.

— Oh ! non, monsieur. Je me reprocherais toute ma vie de compromettre votre précieuse santé en abusant de votre obligeance.

— Je ne vois pas ce que ma santé peut

avoir à faire dans tout cela, répliqua le banquier.

— La danse doit beaucoup vous fatiguer.

— Pas plus que vous, je suppose.

— Ah ! quelle différence !... C'est là un des nombreux mérites par lesquels vous l'emportez sur moi... Nous autres, jeunes gens, nous dansons par plaisir, sans fatigue... aussi personne ne nous en sait gré... tandis que pour les hommes d'un certain âge... et d'une certaine corpulence... comme vous, continua-t-il sans avoir l'air de remarquer le haut-corps de Darty... c'est un rude travail. Aussi, comme vos danseuses vous sont reconnaissantes des pénibles efforts que vous vous imposez pour leur plaire !

Toute cette tirade avait été débitée avec une telle apparence de naturel et de naïveté, que Darty, soutenu d'ailleurs par la bonne opinion qu'il avait de lui-même et par son erreur sur le compte de Duperron, en était encore à se demander si Fernand parlait sérieusement ou se moquait de lui.

— Monsieur, dit-il d'un air hautain, si je croyais...

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Darty, interrompit mademoiselle Morandier qui commençait à avoir peur, ne trouvez-vous pas que ma cousine a joué hier d'une façon ravissante les deux sonates de Beethoven?

— Quelles admirables compositions! exclama Darty.

— Je parie qu'il ne sait pas un mot de musique, se dit Duperron.

Il mit la conversation sur ce chapitre et il amena bientôt Darty à débiter tant d'absurdités que Léonie avait mille peines à s'empêcher de rire.

Le banquier finit par s'apercevoir qu'on se moquait de lui et rougit de colère.

— Ce nigaud-là commence par m'échauffer les oreilles, se dit-il. Heureusement que j'ai un moyen de le mettre à la raison.

Il lança son cheval au trot. Dès qu'il eut gagné un peu d'avance, il tira une lettre de son portefeuille et la plaça dans la poche

de sa redingote, de manière à l'avoir promptement sous la main. Cela fait, il ralentit l'allure de son cheval et attendit ses compagnons.

— Vous voyez comme il reçoit mes prévenances, disait Duperron à mademoiselle Morandier pendant ce temps-là.

— Il les aura mal interprétées, répondit Léonie qui trouvait que les prévenances de Duperron ressemblaient singulièrement à des railleries.

— Comment! fit Duperron d'un ton surpris... il aurait cru que je me moquais de lui?

— On dirait que cela vous étonne, répartit Léonie.

— Si j'avais pu prévoir... reprit Fernand d'un ton désolé.

Léonie se mit à rire; mais, en apercevant, à deux pas d'elle, Darty qu'un coude du sentier lui avait masqué jusque-là, elle redevint sérieuse.

— Il me semble avoir entendu prononcer mon nom, dit M. Darty; vous parliez de moi?

— En effet, monsieur, balbutia Léonie un peu embarrassée.

— Je disais que vous ressembliez beaucoup à un député de mon département, ajouta Fernand, un homme fort distingué.

— Ah! vraiment?

— Oui, monsieur, vous lui ressemblez beaucoup... physiquement. Il est à peu près du même âge que vous... gros et très-coloré... comme vous... grand amateur de musique... comme vous.

— Si nous pressions un peu nos chevaux, dit mademoiselle Morandier inquiète de la tournure que prenait l'entretien.

— Volontiers, répondit le banquier, que l'air à la fois naïf et sérieux de Duperron jetait dans de cruelles perplexités.

Mais Duperron n'entendait nullement lâcher son homme, et comptait le pousser sournoisement à quelque impertinence. S'il en résultait une querelle, il pouvait alors la soutenir sans que mademoiselle Morandier eût aucun reproche à lui faire, surtout après ce

qu'elle venait de lui dire quelques minutes auparavant. Malheureusement, Darty, dont l'épiderme était un peu dur, n'avait pas compris des railleries qui eussent suffi pour blesser un homme habitué à la conversation à demi mot des salons.

Forcé d'employer un éperon en rapport avec la sensibilité de l'animal qu'il voulait aiguillonner, Fernand continua sa comparaison entre Darty et le prétendu député.

— Je vous assure que la ressemblance est frappante, dit-il. C'est tout à fait la même tête que M. Dorvillers, qui était un des meilleurs orateurs de la chambre; une tête remplie d'intelligence..., excepté le front pourtant, car celui de monsieur est plus bas et plus étroit... et les yeux... qui sont très-petits, chez monsieur... Mais il y a quelque chose dans la bouche... surtout lorsqu'elle est fermée...

— En vérité, dit M. Darty à mademoiselle Morandier qui faisait inutilement signe à Duperron de se taire, sans que ce dernier parût

s'en apercevoir; en vérité, si la naïveté de ce pauvre jeune homme n'était gravée sur sa physionomie, il y a des moments où je croirais qu'il veut se moquer de moi.

— Oh! je vous assure bien que non, répondit vivement Léonie. Il fait ce qu'il peut pour vous être agréable; mais vous ne le secondez nullement.

— De quoi voulez-vous que je parle à un individu si borné? fit Darty en haussant les épaules. Enfin, puisque cela vous fait plaisir, mademoiselle, je vais essayer de trouver quelque sujet de conversation à sa portée.

Il mit alors l'entretien sur l'agriculture et sur Pierzac. Fernand essaya de détourner ce sujet périlleux; mais Darty tint bon à son tour, avec plus de persévérance que de tact et de bon goût, car il oubliait un peu trop qu'il parlait devant une jeune fille.

— Les femmes des environs de Pierzac sont ravissantes! reprit-il avec un regard moqueur; n'est-ce pas, monsieur Duperron? De beaux yeux, des tailles élégantes, de la grâce...

— Oui, monsieur, répondit Fernand; en revanche les hommes y sont assez communs... Est-ce que vous seriez de Pierzac, monsieur? ajouta-t-il de son air naïf.

— Moi, non; mais j'ai entendu parler de ce pays et de ses jolies femmes... d'une surtout qui demeure, je crois, tout près de votre château, mademoiselle Jeanne Seillan.

— Je ne la connais pas, monsieur, reprit Fernand, qui commençait à se trouver fort mal à l'aise... Voulez-vous que nous fassions un temps de trot, mademoiselle? continua-t-il en s'adressant à Léonie, qui regardait les deux jeunes gens d'un air un peu intrigué.

— Oui, tout à l'heure, répondit-elle; le chemin est encore trop mauvais... Elle est donc bien belle, cette demoiselle Seillan dont vous parlez, monsieur Darty?

— Charmante, mademoiselle... Du reste, monsieur Duperron, qui fait si bien les portraits, pourrait vous tracer celui de mademoiselle Jeanne. Quoi qu'il en dise, il la connaît parfaitement.

— Il me semblait vous avoir déjà dit que non, repartit Fernand d'un ton sec.

— On assure pourtant quo c'était à cause de ses beaux yeux que vous restiez à Pierzac.

— Ah! je comprends, dit Léonie, dont les sourcils avaient eu un froncement involontaire.

— Mais non! mademoiselle, s'écria Fernand désolé... Je trouve fort étrange que monsieur se permette...

— Et moi, monsieur, interrompit Darty en élevant aussi la voix, je trouve fort extraordinaire que vous preniez un pareil ton vis-à-vis de moi... et si ce n'était la présence de mademoiselle...

— Monsieur Darty! monsieur Duperron!... s'écria la pauvre Léonie fort effrayée... Mon père! mon père! venez vite.

— Qu'y a-t-il donc? demanda M. Morandier en arrivant de toute la vitesse de ses petites jambes.

— Rien, monsieur, répondit Duperron en se contenant, rien; M. Darty et moi nous causions.

— Mon Dieu, oui, dit le banquier d'un ton railleur; nous causions de mademoiselle Jeanne Seillan.

— Comment! fit Morandier surpris, vous savez...

— Mais c'est donc vrai, mon père? dit Léonie dont la voix émue démentait le ton de plaisanterie. Voilà donc les goûts champêtres qui retenaient M. Duperron à Pierzac?

— Tu vois bien que non, puisqu'il est ici, répondit M. Morandier que cette révélation à brûle-pourpoint devant sa fille avait un peu démoralisé.

Léonie fit un geste d'impatience.

— Eh bien! oui, là, dit le négociant; son oncle m'en a dit deux mots dans sa lettre... Un enfantillage...

— De l'histoire ancienne, répéta Fernand.

— Vraiment? dit Darty d'un air provoquant.

— Si ancienne, que je ne reconnaîtrais seulement pas mademoiselle Seillan, si on me la montrait.

— Comme il s'est déjà formé, le malheu-

reux! murmura M. Morandier en regardant son futur gendre.

— Ainsi, il y a longtemps que vous n'avez vu mademoiselle Seillan? demanda le banquier.

— Plus longtemps que vous ne le croyez, monsieur.

— Plusieurs années, par conséquent?

— Oui, monsieur.

— Que vous ne lui avez ni parlé, ni écrit?

— Oui, monsieur.

— Hum! fit Léonie en secouant la tête d'un air peu convaincu.

— Je vous jure, mademoiselle.

Monsieur Darty mit la main à sa poche, prit la lettre que nous l'avons vu tirer de son portefeuille et la déploya tranquillement.

— « Ma Jeanne bien-aimée, » lut-il à haute voix... Regardez, monsieur, dit-il à M. Morandier en lui montrant le papier.

— Une vieille lettre! s'écria Duperron.

— Du mois d'avril de cette année.

— Du 1er avril, sans doute, répondit Fernand; une mystification.

— Ah! monsieur! fit Darty.

— Ah! répéta Léonie.

— D'ailleurs, cette lettre n'est pas de moi! s'écria Fernand.

— « Gustave Duperron, » lut M. Darty en montrant du doigt la signature.

— Ah! fit Duperron en serrant les poings. Au surplus, monsieur, reprit-il, comment cette lettre se trouve-t-elle entre vos mains, et de quel droit?...

Darty lui posa la main sur le bras et l'emmena à deux ou trois pas.

— Je vous le dirai demain, jeune imprudent, murmura-t-il d'un ton sombre et mystérieux.

— Je l'espère, fit Duperron avec rudesse; j'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain, monsieur.

Pendant cette courte explication, M. Morandier, un peu remis de sa première surprise, avait fait comprendre à sa fille que sa présence n'était pas fort convenable en pareille circonstance. La jeune fille n'y avait pas songé

jusque-là, tant elle avait été entraînée par la vivacité de l'entretien et surtout par le vif intérêt qu'elle y apportait. Aux premiers mots de son père, elle rougit, et se sentit si confuse que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Elle rejoignit précipitamment sa cousine qui observait de loin cette petite scène d'un air aussi intrigué que satisfait, car elle en devinait le sens à la physionomie des acteurs.

Malheureusement pour Darty, M. Morandier avait reçu le matin même des renseignements assez peu satisfaisants sur son compte. L'opposition que le banquier faisait à Duperron et la manière dont il prenait à tâche de le ridiculiser aux yeux de Léonie, déplurent au négociant, dont Darty traversait ainsi les projets. M. Morandier était d'ailleurs fort mécontent, et cela, non sans raison, que Darty se fût permis d'entamer un tel sujet de conversation devant une jeune fille comme Léonie.

Dans sa mauvaise humeur, il accueillit fort mal le banquier et lui dit très-vertement tout ce qu'il avait sur le cœur. Humilié d'être

ainsi traité devant son rival et de s'entendre déclarer aussi nettement qu'il devait renoncer à toute prétention sur la main de Léonie, Darty essaya de l'intimidation. Il prit ses grands airs et finit par dire à M. Morandier.

— Vos paroles me surprennent et me blessent d'autant plus, monsieur, que vous m'avez promis la main de votre fille.

— Jamais! s'écria le négociant, qui avait bien cependant quelque petite chose à se reprocher sous ce rapport, non pas une promesse, il est vrai, mais tout au moins une espérance.

— Je vous demande pardon, monsieur, reprit Darty encouragé par l'attitude silencieuse de Duperron qui n'était pas fâché de faire sentir à M. Morandier la nécessité d'un appui vigoureux; je vous demande pardon; mais laissons cela pour aujourd'hui. Vous êtes en colère et vous vous emporteriez; or, une querelle entre vous et moi...

— Croyez-vous, par hasard, que je me battrais avec vous? s'écria impétueusement Mo-

randier ; à mon âge... avec mon gros ventre... avec mes principes... jamais, monsieur... jamais, jamais !... Plutôt mourir sur l'échaufaud !

— Calmez-vous, monsieur, reprit Darty dont cette profession de foi redoublait le courage. Dieu me préserve de jamais croiser le fer avec un homme aussi respectable que vous !... Si, ce qu'à Dieu ne plaise, un refus humiliant me mettait dans la nécessité de venger mon honneur les armes à la main, c'est à monsieur votre fils que je m'adresserais d'abord...

Il salua M. Morandier, s'éloigna majestueusement et rejoignit monsieur et madame Garan. Celle-ci resta un peu en arrière avec le banquier. Il lui raconta, avec force amplifications, la scène qui venait de se passer.

— Que le diable emporte ce féroce spadassin ! s'écriait M. Morandier pendant ce temps-là. Me voilà dans une jolie situation !... Il veut tuer mon pauvre Henri... Ah ! mais non !... Et Henri qui est si vif... Encore si ce nigaud de Gustave avait l'adresse et l'in-

9

trépidité de son mauvais sujet de frère! Au fond, je crois qu'il n'est pas poltron... il l'a bien prouvé aujourd'hui. Mais il n'entend rien aux armes, et Darty est un pilier de tir au pistolet et de salles d'escrime. Mon Dieu, mon Dieu! comment donc sortir de là?

La promenade s'acheva fort tristement. Léonie boudait M. Duperron et lui tournait le dos dès qu'il cherchait à lui adresser la parole. M. Morandier se creusait la cervelle pour trouver un moyen de soustraire son fils et lui-même au ressentiment du terrible Darty. Enfin, malgré ses allures de matamore, ce dernier ne songeait qu'avec une certaine inquiétude à la visite que Duperron lui avait annoncée pour le lendemain.

Toute la soirée se ressentit de ces diverses préoccupations.

Léonie et son père remontèrent dans leur chambre après dîner, et ne reparurent plus. Quant aux deux rivaux, M. Darty passa la soirée chez les Garan, et Duperron resta à lire les journaux dans le salon de l'hôtel.

Aux Eaux-Bonnes on se lève généralement de très-bonne heure. Le premier verre d'eau se prenant à huit heures ou huit heures et demie, chacun est sur pied peu de temps après le lever du soleil.

Vers neuf heures du matin, Duperron rencontra M. Darty à la buvette.

— J'allais me rendre chez vous, monsieur, lui dit-il. Vous savez que j'ai quelques explications à vous demander.

Darty le regarda d'un air sombre, digne d'un des sombres héros des sombres romans de la sombre Anne Radcliffe.

— Veuillez me suivre, dit-il au jeune homme d'une voix en harmonie avec l'expression de sa figure.

Comme la plupart des gens réellement braves et sûrs d'eux-mêmes, Fernand savait attendre et montrer autant de calme que de modération jusqu'au moment décisif. Il s'inclina poliment et suivit M. Darty. Celui-ci le conduisit au tir au pistolet du père Labeille, qui se trouve à une centaine de pas de l'établissement.

# X

— Est-ce qu'il se figure que nous allons nous battre comme cela sans témoins ! se dit Fernand, qui crut d'abord que son rival cherchait des pistolets pour vider immédiatement l'affaire.

— Chargez-moi six balles, commanda le banquier au maître du tir.

— Pardon, monsieur, dit Fernand, est-ce que...

— Attendez, interrompit Darty.

Il prit le pistolet que lui tendait le père Labeille et visa longuement le point mobile de la plaque qui fait résonner une sonnette quand il est touché par la balle. Il le manqua.

— C'est étonnant, murmura-t-il ; je ne suis pas en train ce matin. Habituellement je ne le manque jamais, n'est-ce pas, père Labeille ?

— Certainement, monsieur, répondit ce dernier qui n'eut garde de contrarier l'amour-propre de son client.

Duperron commençait à comprendre et trouvait la chose fort originale.

Darty prit l'autre pistolet et tira gravement lęs cinq balles qui restaient. Sans être de première ni même de seconde force, il tirait passablement.

— Vous voyez, dit-il du même ton solennel en montrant à Duperron toujours silencieux les marques des balles sur la plaque. Maintenant seriez-vous assez bon pour m'accompagner jusque chez moi ?

Fernand s'inclina comme la première fois et suivit de nouveau son dramatique rival.

En entrant dans l'appartement du banquier, qui s'était donné le luxe assez rare aux Pyrénées d'un logement de trois pièces, Fernand reconnut dans le domestique de

Darty un garçon, nommé Justin, qu'il avait vu jadis au service de madame Preuilly.

— Si ce garçon me reconnaît et parle de moi tout est perdu, se dit Fernand.

Tandis que M. Darty ouvrait la porte de son salon, Duperron mit un doigt sur sa bouche et fit signe au domestique de garder le silence. Justin resta impassible.

— M'a-t-il compris ? se demanda Fernand.

Après lui avoir fait les honneurs de son salon, Darty, toujours grave comme un augure, détacha d'une sorte de panoplie, pour les présenter à Fernand, deux fleurets dont les fusées étaient recouvertes de maroquin rouge et enjolivées d'arabesques en fil de laiton.

— Ils sont très-jolis, répondit Fernand après avoir attentivement examiné les deux armes.

Darty haussa les épaules et sourit avec une condescendance un peu dédaigneuse.

— Veuillez en choisir un, dit-il à Duperron. Vous avez vu comment je tire le pistolet,

je tiens à vous prouver quelle est ma supériorité à l'escrime.

— Je n'ai pas besoin d'essayer, monsieur, répondit Fernand que tout cela commençait à ennuyer. Je l'admets parfaitement, si cela peut vous faire plaisir : mais je prendrai la liberté de vous faire remarquer que je ne suis pas venu ici pour faire des compositions de tir au pistolet ou d'escrime. Veuillez m'expliquer comment la lettre que vous nous avez montrée hier se trouve en votre possession.

— Je vais vous le dire, monsieur; mais je tiens à vous prouver en passant que, dans le cas d'un duel entre nous deux... ce qu'à Dieu ne plaise... vous seriez un homme mort.

— Je vous suis très-reconnaissant, monsieur, de cette gracieuse attention, dit Duperron en s'inclinant.

— Je puis, du reste, reprit Darty, vous donner un renseignement qui vous éclairera suffisamment sur ma supériorité à l'escrime.

Votre frère Fernand passe pour un tireur hors ligne. Eh bien, je le touche dix fois sur quinze.

— Ah ! vous avez fait des armes avec mon frère Fernand, monsieur ? dit le prétendu Gustave en réprimant un sourire.

— Oui, monsieur.

— Tiens, tiens, tiens ! Comme cela se trouve !

— Ne raillez pas, monsieur ; il s'agit ici d'intérêts fort sérieux. Je vais vous révéler un secret... important ;... mais, songez-y bien, monsieur, ce secret vous tuera si vous le trahissez.

— Voyons ce secret homicide, dit Fernand qui n'avait pas sourcillé.

— Monsieur... je suis l'oncle de mademoiselle Jeanne Seillan... le frère de sa mère... Comprenez-vous ?

— Cela s'éclaircit, répondit Fernand.

— C'est au nom de ma parente, monsieur, que je viens vous sommer de réparer vos torts envers ma nièce infortunée.

— Je vous jure que je n'ai jamais eu un

seul tort à me reprocher à son égard! s'écria Duperron.

— Oh! monsieur! monsieur! monsieur!... faut-il donc que j'ajoute que je suis le confident de Jeanne? Pauvre orpheline, sans appui, sans famille...

— Ah! pardon, monsieur, puisque vous êtes son oncle...

— Sans parents auprès d'elle, veux-je dire, reprit Darty un peu démonté par le sang-froid de Fernand... elle a senti le besoin d'épancher ses peines dans...

— Dans un cœur ami, acheva Duperron qui vit que Darty cherchait péniblement son expression.

— Oui, monsieur... Elle m'a tout dit. Elle m'a même envoyé quelques-unes de vos lettres. En un mot, monsieur, je sais tout ce qui s'est passé entre vous.

— Eh bien, il est plus avancé que moi, se dit Fernand.

— Ah! M. Gustave, continua Darty, ne rougissez-vous pas de votre conduite?

— Ma foi non, répondit Duperron.

— Comment, monsieur, vous qui avez de bons sentiments... car vous en avez...

— Vous croyez, monsieur?

— Oh! oui, vous en avez! Comment avez-vous pu concevoir l'idée de tromper une pauvre créature qui s'était confiée à vous? Dites-moi, M. Gustave, dites-moi que vous ne trahirez pas la foi jurée à ma pauvre nièce.

— Oh! pour cela, je vous en donne ma parole, s'écria Fernand.

— Et cependant il est question de votre mariage avec mademoiselle Morandier?

— C'est mon oncle qui le désire.

— Mais vous?...

— Dame! je n'ose pas désobéir à mon oncle.

— Et Jeanne, monsieur?

— Mais mon oncle, monsieur? fit Duperron d'un air désespéré.

— Écoutez-moi bien, reprit Darty de son ton le plus dramatique. Cette triste affaire se résume pour moi à ceci: M. Gustave

Duperron a juré d'épouser mademoiselle Jeanne Seillan...

— C'est possible, dit Fernand.

— C'est possible! répéta Darty d'un air indigné... Maintenant! reprit-il, ce même Gustave Duperron fait la cour à mademoiselle Morandier.

— Je vous jure que vous êtes dans l'erreur, monsieur, dit Duperron.

— Vous le jurez?

— Des deux mains!

— Étrange!... fit le banquier en laissant retomber sa tête sur sa poitrine; eh bien, monsieur Gustave, je reçois votre serment; je veux, je dois y croire. Je vais écrire à ma pauvre nièce pour calmer les inquiétudes que ma lettre a dû lui inspirer.

— Vous lui avez écrit? s'écria Fernand qui entrevit un nouveau danger.

— Hier, au retour de notre promenade.

— Nous sommes arrivés une heure après le départ du courrier. Votre lettre doit être encore à la poste. Courez la reprendre.

— On ne me la rendrait plus. D'ailleurs elle est partie par le courrier de ce matin.

— Maudit contre-temps ! murmura Duperron.

— Mais je vais lui écrire immédiatement pour la consoler, la pauvre enfant.

Fernand ne répondit pas. Il songeait aux moyens de parer le coup qui le menaçait.

— Ainsi vous me promettez de ne plus faire la cour à mademoiselle Morandier?

— Dame, monsieur, je ne puis pas vous promettre cela tout à fait. Comprenez donc ma position. Mon oncle m'envoie ici pour épouser mademoiselle Léonie. Si je n'ai pas l'air de m'en occuper un peu, M. Morandier l'écrira à mon oncle qui me déshéritera. Je suis certain que votre nièce elle-même en serait désolée.

— Je le crois bien, se dit le banquier qui reprit à haute voix :

— Vous avez raison ; mais comment faire?

— Il faudrait que le refus vînt de mademoiselle Léonie.

— C'est une idée, fit Darty en se regardant du coin de l'œil dans la glace. On tâchera de l'y décider.

— De mon côté, je vais faire mon possible pour lui déplaire à elle et à M. Morandier.

— Bravo ! A votre place j'afficherais quelques-uns des défauts qui leur sont le plus antipathiques.

— Si je me donnais ceux à cause desquels on a congédié mon frère Fernand?

— Très-bien, très-bien, mon jeune ami... Il faut jouer.

— Aimer.

— Vous enivrer.

— Me battre.

— Diable, fit Darty, ce serait peut-être pousser l'imitation bien loin.

— Je veux dire me quereller, reprit Fernand avec vivacité ; car, pour me battre...

Un geste négatif compléta sa pensée.

— C'est charmant, d'honneur! c'est charmant, dit le banquier en se frottant joyeuse-

ment les mains. Oh! nous allons bien nous amuser.

— Je l'espère, repartit Duperron en saluant son futur oncle qui le reconduisit avec force révérences.

— Comment diable vais-je faire? se disait Duperron en descendant l'escalier... Cette maudite lettre dérange tous mes plans... Impossible de l'intercepter. Si je l'avais su plus tôt j'aurais bien vite écrit à mon valet de chambre, à François, que j'ai laissé auprès de mon frére. C'est un garçon intelligent ; il aurait trouvé moyen de confisquer la missive; puis, il aurait peut-être pu m'obtenir aussi quelques renseignements sur les parents de mademoiselle Jeanne Seillan. J'ai un souvenir confus d'avoir entendu raconter je ne sais quelle histoire sur le compte de cette famille, Mademoiselle Jeanne est évidemment une petite intrigante qui profite de la naïveté de mon pauvre frère pour lui passer au cou la corde de quelque mariage. François me découvrira tout cela. Mais comment l'avertir

à temps? Il n'y a que le télégraphe... Voyons : on compte environ douze lieues d'ici à Pau ; je prendrai un cheval chez le major, et je le laisserai à Louvie où l'on m'en donnera un autre. En trois heures, trois heures et demie au plus, je puis aisément faire le trajet.

Au moment où Fernand se dirigeait vers l'écurie du major, située vis-à-vis de la buvette, il aperçut le domestique de M. Darty qui le suivait à quelques pas de distance.

Il s'arrêta et lui fit signe de venir lui parler.

— Vous m'avez reconnu? dit-il à Justin, qui avait tout l'air d'un drôle effronté et rusé.

— Oh ! oui, monsieur.

— Je désire que vous ne parliez pas de moi à votre maître et que vous ne lui disiez pas que vous me connaissez.

— Monsieur sera obéi. Monsieur veut-il me permettre une question ?

— Parlez.

— Faut-il appeler monsieur, M. Gustave ou M. Fernand ?

— Gustave, diable! Gustave! C'est là le point important... Je ne veux être ici que Gustave Duperron, comprenez-vous bien?

— Monsieur est si généreux qu'on le comprend toujours, répondit le valet, qui avait pu, en effet, se convaincre autrefois de la libéralité de Fernand.

Celui-ci se mit à rire et glissa cinq louis dans la main du domestique, qui les empocha sans sourciller.

— Pourquoi avez-vous quitté madame Preuilly?

— Madame m'a donné mon congé parce que je m'étais chargé des billets de monsieur pour elle avant que madame ne me l'eût permis. Cette réflexion est venue à madame depuis qu'elle a fait la connaissance de M. du Barrier qui l'a accompagnée aux Eaux-Chaudes.

— Madame Preuilly est aux Eaux-Chaudes?

— Oui, monsieur; elle vient d'arriver.

— Autre tuile! dit Fernand. Et comment vous trouvez-vous chez M. Darty, votre nouveau maître?

— Bien mal, monsieur; c'est rien du tout, ce monsieur-là.

— Vraiment?

— Pour en donner un idée à monsieur, mon maître fume des cigares à cinq sous dehors, et, chez lui, il fume des cigares à deux sous. Voyez plutôt, ajouta-t-il en montrant une douzaine de cigares à M. Duperron; et, encore, c'est tous les meilleurs que j'ai choisis.

— Naturellement, dit Fernand.

— Ensuite, reprit le domestique, croiriez-vous que monsieur, qui boit à son dîner du vin à six francs la bouteille a « chipoté » pendant deux heures avec le maître d'hôtel pour ma pension? Il voulait qu'on ne me « donnasse » pas de vin pour que ça lui « coûtasse » moins cher. Ah! monsieur, cela m'a bien humilié pour lui, je vous assure!

— Ainsi, vous le quitteriez volontiers?

— Oh! oui, monsieur! ma fierté souffre d'être au service d'un homme de rien comme cela. Si monsieur, qui a de si belles connaissances, pouvait me placer à Paris...

— Nous verrons, dit Fernand, je trouverai bien quelque ennemi chez qui vous faire entrer. Pour le moment, parlons d'autre chose. Voulez-vous gagner vingt-cinq louis?

— Si c'est pour vous servir, monsieur...

— Précisément, dit Fernand.

Il expliqua au domestique ce qu'il attendait de lui. Il s'agissait de confisquer les lettres qui arriveraient à M. Darty, revêtues du timbre de Pierzac.

— Faudra-t-il vous les remettre, monsieur? demanda Justin, toujours impassible.

— Non, non, répondit Fernand qui se sentit pris d'un scrupule. Il s'agit seulement de faire en sorte qu'il ne les reçoive que dans sept ou huit jours. Je tiens même à ce qu'elles lui parviennent sans avoir été ouvertes.

— Très-bien, monsieur.

— S'il écrivait à Pierzac, il faut aussi que les lettres subissent le même retard.

— Monsieur sera obéi, dit Justin, qui s'éloigna du pas roide et compassé particulier au domestique de bonne maison.

En quittant ce Frontin moderne, Fernand courut chez le major. Il se fit seller un cheval et gagna Louvie sans avoir quitté le trot ou le galop. Trois heures tout au plus après son départ, il arrivait à Pau. Il courut au bureau du télégraphe électrique et fit partir la dépêche suivante pour son valet de chambre :

« Mademoiselle Jeanne Seillan ne doit recevoir aucune lettre des Pyrénées avant trois jours ; il faut avoir le temps de la préparer à une mauvaise nouvelle. Agissez en conséquence, sans regarder à l'argent. »

Cette dépêche n'était pas fort claire, mais Fernand comptait sur l'intelligence de son domestique pour suppléer à ce qu'il ne pouvait dire dans une correspondance qui devait être lue par les employés du télégraphe.

En revenant du bureau télégraphique, Duperron écrivit deux lettres : l'une à François, pour compléter ses instructions, le charger de recueillir les renseignements les plus minutieux sur mademoiselle Jeanne Seillan, et

lui recommander de faire en sorte qu'aucune lettre de mademoiselle Seillan ne pût arriver aux Eaux-Bonnes; l'autre, à Gustave qu'il priait aussi de lui fournir quelques détails sur la famille de mademoiselle Seillan. Connaissant le caractère faible et crédule de Gustave, il n'eut garde de lui révéler le véritable motif de sa curiosité et lui donna pour prétexte une lettre de leur oncle questionnant Fernand à cet égard.

Cela fait, et les deux lettres jetées à la poste, Fernand reprit bravement son coursier et s'en retourna à Louvie où il enfourcha le cheval du major qu'il avait eu soin de faire bourrer d'avoine. Grâce à ce système de relais et aux molettes en étoiles de ses éperons, il était de retour aux Eaux-Bonnes avant la fin du dîner de la table d'hôte. Il joua de la fourchette comme un homme qui vient de faire ses vingt-trois lieues à franc étrier, et ne répondit que par des plaisanteries à ceux qui lui demandaient le motif de son retard. Quant à Darty, il ne lui vint

pas même à l'idée que son rival eût fait une pareille expédition.

Pendant l'absence de Fernand, le banquier avait profité de la terreur secrète que ses airs de matamore inspiraient à M. Morandier, pour se réconcilier avec le père de Léonie. La jeune fille aussi, poussée par sa colère contre Fernand, accueillait le banquier avec une bienveillance inaccoutumée. Duperron n'eut pas l'air de remarquer ces diverses nuances. Tout en galopant, il s'était tracé un plan de conduite assez sage. Prévoyant que, tôt ou tard, il faudrait révéler son vrai nom, il s'était promis de ne rien négliger pour se mettre au mieux avec M. Morandier avant le terrible aveu. En tout cas, il était fort important d'éviter toute explication décisive, jusqu'à ce qu'il eût en main de quoi répondre à Darty, et contre-balancer ou peut-être même arrêter ses révélations.

Dès le soir même, et malgré la fatigue de ses vingt-trois lieues, Duperron commença ses manœuvres diplomatiques. Il afficha une

passion désordonnée pour le whist et témoigna un vif désir d'apprendre les échecs qu'il savait déjà un peu. Il poussa le courage jusqu'à écouter, sans fermer les yeux, une dissertation de trois quarts d'heure sur les savons mousseux et non mousseux, et sur l'huile qui convenait le mieux à leur fabrication.

Grâce à cette habile tactique, il commença à reconquérir un peu de terrain auprès de M. Morandier. Il fut moins heureux avec Léonie, qui mettait à le fuir une persévérance que madame Garan secondait avec une charité toute chrétienne.

Au fond du cœur, et malgré ses déceptions. Léonie avait toujours conservé un secret penchant pour Duperron. Au moment même où elle commençait à s'avouer cet amour que le courage de Fernand venait de justifier en quelque sorte à ses yeux, les révélations de Darty avaient cruellement froissé le cœur de la jeune fille. Blessée de la perfidie et du mensonge de Fernand, elle était persuadée

en ce moment qu'elle haïssait mortellement le jeune homme. Elle cherchait à expliquer, par ce sentiment d'aversion, la persistance avec laquelle elle pensait toujours au prétendu Gustave. Elle passait ses matinées à faire des projets pour éviter de voir Duperron ; puis, quand l'heure à laquelle Léonie le rencontrait d'habitude commençait à s'écouler, elle se tourmentait de ce retard. En revanche, dès que la présence de Duperron avait calmé des inquiétudes qu'elle ne voulait pas s'avouer, cependant, elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour que Fernand ne pût lui adresser la parole, ni même solliciter sa grâce par des regards suppliants dont elle redoutait instinctivement le pouvoir.

C'était le lundi que Fernand avait écrit à Pierzac. Le jeudi suivant, il reçut deux lettres, l'une de son frère, l'autre de son valet de chambre.

## XI

« Mon cher ami, disait Gustave, Jeanne, ma bien-aimée Jeanne, appartient à une excellente famille. Son père était capitaine dans l'armée d'Afrique. Malheureusement il est mort avant la naissance de sa fille ; tous les papiers qu'il portait sur lui ont été déchirés par les Bédouins, sous les coups desquels il avait succombé.

» Quant à la mère de Jeanne, c'était une élève de Saint-Denis, fille d'un major de la grande armée. Ce major, le brave entre les braves, avait de magnifiques états de services. Ils ont été perdus pendant la guerre d'Espagne ; mais Jeanne m'a raconté bien souvent les traits héroïques de son grand-père. Le

reste de la famille est très-bien posé. Quant au frère de sa mère, c'est un riche propriétaire, déjà d'un certain âge et sans enfants, qui veut beaucoup de bien à sa nièce pour laquelle il a une vive affection. Il a gagné une grande fortune à la Bourse, et demeure maintenant auprès de Nice, à cause de sa santé un peu chancelante.

» Oh ! mon ami, que ne connais-tu ma Jeanne adorée ! Quel ange ! quel cœur ! quelle bonté ! quelle douceur ! quel esprit ! quelle naïveté ! quelle affection pour moi ! Oh ! si tu savais comme elle m'aime !

» L'autre jour, une guêpe m'a piqué au doigt ; eh bien, le petit cri que j'ai poussé involontairement a tellement bouleversé ma belle Jeanne qu'elle a failli perdre connaissance. Toute la journée elle en a été malade. Pour dissiper cet état d'agitation et la distraire un peu, je n'ai trouvé d'autre moyen que de lui faire cadeau de mon joli petit cheval arabe. Mais que de ruses il m'a fallu employer pour lui faire accepter ce présent !

Je me suis jeté à ses pieds; encore ne l'a-t-elle accepté que parce que je lui ai dit qu'il ne coûtait que quatre cents francs, tandis que je l'ai bel et bien payé dix-huit cents francs.

» Heureusement Jeanne a près d'elle une excellente femme, veuve d'un capitaine de vaisseau, ruinée par des malheurs, qui lui sert de mère. Cette bonne créature m'a pris en amitié depuis quelques faibles services que j'ai eu l'occasion de lui rendre, et me seconde dans mes petites ruses pour aller au devant des désirs de ma bien-aimée !

» Oh ! mon ami, qu'un amour pur et désintéressé comme celui-là vaut mieux que toutes ces folles intrigues auxquelles tu te laisses entraîner et qui te coûtent si cher ! A propos de cela, donne-moi donc l'adresse de ce banquier qui t'a prêté de l'argent à ton retour de Bade. Je continue à dire qu'il t'a pris des intérêts trop forts ; mais cela a moins d'importance pour moi, parce que je n'aurai besoin de ses fonds que pour quelques mois.

» Que je voudrais te trouver une femme pareille à Jeanne, mon ami ! »

— Merci ! murmura Fernand.

« Figure-toi que, l'autre jour, j'ai vu briller des larmes dans ses yeux tandis que je lui montrais le beau collier de perles qui a appartenu à notre pauvre mère.

» — Ce sera pour votre femme, n'est-ce pas ? a-t-elle dit en soupirant.

» — Oui, ai-je répondu pour l'éprouver.

» Elle s'est sauvée sans rien dire. Je l'ai trouvée qui pleurait dans une allée du jardin. Elle était tellement absorbée dans son chagrin qu'elle ne m'a pas entendu approcher. Je suis arrivé tout doucement, et je lui ai passé le collier au cou sans qu'elle s'en aperçût.

» — Le voilà rendu à destination, lui ai-je dit, tout tremblant de me voir mal accueilli, car elle est si susceptible, si délicate et s'effarouche si facilement !

» Ah ! si tu avais vu sa joie !... non pas qu'elle songeât à la valeur du collier, la pau-

vre enfant !... mais parce que ce collier avait appartenu à ma mère.

» Comment peux-tu concevoir des soupçons contre une si admirable nature ? Tiens, je ne répondrai même pas à cette partie de ta lettre. J'en rougis pour toi. Voilà, mon pauvre frère, ce qu'on gagne à fréquenter les salons et les femmes du monde. On doute de tout... Ah ! que la vie des champs est différente ! Jeanne et moi nous le disions encore l'autre jour : le monde est la mort du cœur ; il n'y a qu'aux champs qu'on trouve l'amour vrai et désintéressé. »

— En voilà assez pour un jour, se dit Fernand en repliant la lettre qui continuait sur ce ton durant trois grandes pages. Allons, mon cher frère a bel et bien mordu à l'hameçon, et s'y cramponne vigoureusement. Si je ne casse la ligne de mademoiselle Seillan, je crains pour lui bien des chagrins ; mais je ne le laisserai pas confier son nom et le bonheur de sa vie à une intrigante dont le jeu me paraît désormais fort clair. Voyons

maintenant ce que m'annonce maître François.

« Monsieur, écrivait le valet de chambre, je dirai à monsieur que la lettre de monsieur m'honore infiniment, parce qu'il a bonne opinion de mes faibles talents que je mets à ses ordres avec empressement, vu que j'avais été au-devant des désirs de monsieur et que je dirai à monsieur que la petite Zoé, la bonne de mademoiselle Seillan, a des bontés pour moi, et qu'il n'y a pas de fatuité de ma part, si je le raconte à monsieur; car il n'y a pas de concurrents, excepté des rustres en sabots qui ne peuvent pas compter. »

— Le maraud ! fit Duperron en riant; Justin et lui feraient un attelage joliment bien appareillé.

« Je dirai à monsieur, pour continuer, que cette petite est vraiment folle de moi, sans compter que je lui ai fait quelques cadeaux, ainsi que la générosité de monsieur me l'ordonnait, mais ce n'est pas pour les cadeaux; mais enfin je dirai à monsieur que mainte-

nant je sais tous les secrets de la maison.

» D'abord, je dirai à monsieur qu'on a arrêté la lettre des Eaux-Bonnes et qu'on veille sur les autres, et puis je dirai à monsieur, pour commencer, que j'ai appris bien des choses par Zoé qui écoute naturellement ce qu'on dit entre mademoiselle Seillan et madame Saint-Ernesti, qui est la dame de compagnie de mademoiselle Seillan ; ce qui fait que je dirai à monsieur que M. Seillan le père était comme employé dans un théâtre où il y avait des chevaux, un cirque que je pense que ça doit être ; mais c'est comme cela que m'a dit Zoé, qui n'est jamais sortie de son village, que c'est fort heureux pour cette petite que je me suis occupé d'elle, car elle a beaucoup gagné depuis ; ce qui fait donc que M. Seillan remplissait les rôles de militaire et d'officier à son théâtre.

» Quant à madame Seillan, je dirai à monsieur que Zoé m'a dit qu'elle croit qu'elle avait entendu dire que c'était la fille d'un sergent-major de quelque chose comme du

train ou des soldats qui font les ponts, qui avait gagné de l'argent à la cantine; avec duquel argent il avait monté un café à Grenoble, où ce qu'allaient tous les messieurs du régiment. C'est lui qui a fait élever mademoiselle Jeanne dans une pension après que madame Seillan s'est laissée enlever pour le bon motif; mais mademoiselle Jeanne était née auparavant son mariage, qui a été contracté à la mort du bonhomme Dartichaut, le père de madame Seillan.

» Et je dirai à monsieur que madame Saint-Ernesti, comme elle se fait appeler, je ne sais rien de son histoire, et qu'elle parle très-mal français, et qu'elle boit beaucoup d'élixir de Garus, ce qui n'est pas une liqueur pour les dames du grand genre, et qu'elle est très-sottisière avec les domestiques, sans qu'elle leur donne des gratifications suffisantes pour avaler ses propos inconvenants, et même qu'elle m'a tutoyé l'autre jour, au point que j'ai été obligé de

lui faire sentir son offense par un regard imposant et même offusqué et digne.

» Si monsieur me permet d'émettre bien modestement mon petit jugement, cela prouve que ce M. Darty étant le frère de madame Seillan, née Dartichaut (puisque madame Saint-Ernesti plaisante souvent sur ce nom-là), il s'appelle aussi Dartichaut, ce qui fait que c'est un drôle de nom tout de même. Puis je dirai à monsieur, pour continuer, que ce M. Darty ou Dartichaut a été acteur en province, puis marchand de choses du midi, comme qui dirait des figues et des raisins secs, des olives, oignons brûlés, et autres douceurs, et qu'il a gagné beaucoup d'argent, au moins soixante mille francs, en vendant des huiles à manger qu'il devait fournir parce qu'il ne les avait pas, ce qu'il fait qu'il a gagné soixante mille francs, à cause qu'il ne les avait pas et qu'elles ont baissé, car c'est comme cela que Zoé m'a expliqué la chose, vu que cette petite n'est pas bien forte à la Bourse, comme monsieur doit bien le penser.

» Et je dirai à monsieur que je finis ma lettre, parce que l'heure du courrier est passée, et que j'ai été obligé de louer un cheval pour porter la lettre au bureau qui est à deux lieues, de sorte que je l'ai vue partir moi-même ; ce qui fait, avec les soixante francs que j'ai donnés à Zoé, soixante-dix francs, en plus cent deux francs soixante-quinze centimes de menus frais pour les lettres, car monsieur sait bien que l'argent fait tout pour réussir ; moi je ne demande pas de récompense à monsieur qui est généreux, que d'être satisfait de son très-humble et très-obéissant serviteur et valet de chambre.

» FRANÇOIS TABRELANT,

« Valet de chambre. »

— Le drôle est impayable, dit Duperron en fermant la lettre. C'est bien le domestique le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. Aussi, comme je le changerai bien vite si je me marie !

Sur cette réflexion philosophique, il courut à la buvette où il rencontra M. et mademoi-

selle Morandier. Comme il faut séparer par un intervalle de trois quarts d'heure au moins les verres d'eau du matin et faire un peu d'exercice entre les deux, on se mit en route pour la promenade accoutumée.

Soutenu par son propre aplomb d'abord, ensuite par la bienveillance de Coralie, la faiblesse de Garan et la terreur qu'il inspirait à M. Morandier, Darty se joignit aux promeneurs. Le temps était magnifique. M. Morandier, ranimé par l'air pur et vivifiant des montagnes, se sentait joyeux et dispos. Fernand voulut profiter de ses bonnes dispositions pour lui reparler de mariage.

— Mon cher ami, dit M. Morandier avec ce claquement de langue contre les gencives qui annonce des objections, vous me plaisez beaucoup, je ne vous le cache pas ; mais vous êtes aussi par trop... comment dirai-je, pour ne pas vous blesser ?... par trop jeune... D'abord, je ne sais trop si vous seriez capable de diriger une femme et un ménage. Pour cela, il faut du caractère et de la déci-

sion; il faut enfin savoir se faire respecter et faire respecter au besoin sa femme et ses parents. Or...

— Je me formerai, monsieur, avec vos conseils.

— Je ne doute pas de vos bonnes dispositions, mais tout cela c'est dans l'avenir. En attendant, voilà mon fils qui nous arrive... car il sera ici dans cinq ou six jours... et je ne veux pas que ce spadassin de Darty lui fasse payer les frais de votre mariage avec Léonie. Je vous avoue d'ailleurs, mon pauvre garçon, que ma fille vous déteste.

Fernand poussa un gros soupir.

— Je tâcherai de la ramener à force de soins et de tendresse, dit-il.

— Ah! mon ami, reprit le négociant, je vous crois un excellent cœur, mais je crains que vous ne connaissiez pas beaucoup les femmes... D'ailleurs, je vous le répète, je ne puis exposer la vie de mon fils.

— Mais, monsieur, c'est avec moi que M. Darty aura affaire ; et, dès à présent...

— Ta, ta, ta; je ne doute nullement de votre courage, seulement cela ne suffit pas; il faut encore l'habitude des armes. Darty commencera par vous tuer, puis il passera à mon pauvre Henri... Non, non, mille fois non; pas de mariage pour le moment...

— Voyons, M. Morandier, faisons un arrangement.

— Lequel?

— Si je parviens : 1° à me réconcilier avec mademoiselle Léonie et à la décider à m'accepter pour mari?...

— Ah! mon pauvre Gustave!

— Laissez-moi achever... 2° à vous débarrasser de M. Darty.

— Mais comment?

— C'est mon secret. Me promettez-vous que, ces deux conditions accomplies, vous m'accorderez votre consentement?

— Hum... Mais comment pourrez-vous...?

— Promettez-vous? interrompit vivement Duperron.

— Eh bien, oui!

— Quoi qu'il arrive par ailleurs?

— Comment, par ailleurs!

— Dame, il ne faut pas que vous puissiez trouver quelque prétexte pour reculer l'accomplissement de votre promesse.

Ce doute injurieux soueva une tempête chez le négociant, qui attachait une importance excessive à sa réputation de fidélité à ses engagements.

— Moi, chercher un prétexte pour ne pas tenir ma parole! s'écria-t-il; moi, Théodore-Saturnin Morandier! moi qui suis connu de tout Marseille pour mon irréprochable loyauté!

Duperron eut mille peines à l'apaiser; mais, dans sa colère, le bonhomme prit l'engagement que lui demandait Fernand.

Une fois certain de ce premier point, Duperron avait encore à fléchir mademoiselle Morandier. Comme la promenade touchait à sa fin, il ne jugea pas à propos d'entamer, avec si peu de temps devant lui, ce sujet important. Il affecta, au contraire, de ne pas

s'occuper de Léonie et causa, tout le reste de la promenade, avec madame Garan.

— Est-ce une ruse de sa part? se disait madame Garan en l'observant à la dérobée, ou bien commence-t-il à renoncer à Léonie. Nous verrons bien.

En attendant, elle se laissait aller au plaisir de causer avec Duperron, qui lui parut avoir beaucoup gagné depuis leur première conversation au bal de l'hôtel de France.

Pendant le déjeuner, madame Garan proposa de faire, le lendemain, une excursion à Gabas. Ce village, qui se trouve à seize kilomètres des Eaux-Bonnes, n'a rien de curieux par lui-même, mais la route qui y conduit est fort pittoresque.

La sentimentale Marseillaise avait un projet que Duperron ne devina que trop bien. Pour aller à Gabas, il faut traverser les Eaux-Chaudes qui sont à peu près moitié chemin. Or, madame Garan n'était pas fâchée de mettre en présence M. Duperron et madame Preuilly. La transformation un peu trop

rapide de Fernand avait éveillé les soupçons de Coralie. Ne pouvant faire venir aux Eaux-Bonnes madame Preuilly, assez souffrante en ce moment, elle tenait à confronter M. Duperron avec elle.

Ce dernier fit tout ce qu'il put pour empêcher la promenade, mais madame Garan n'en soutint que plus vivement sa proposition. Comme elle avait beaucoup d'empire sur son oncle, et gouvernait haut la main son volage et pacifique époux, elle eut bientôt une majorité d'autant plus imposante que l'excursion de Gabas est peut-être la plus jolie que l'on puisse faire aux Eaux-Bonnes. Quant à Léonie, il avait suffi de l'opposition de Duperron pour qu'elle appuyât de tout son pouvoir la motion de sa cousine. Voyant qu'il serait honteusement battu, Fernand comprit qu'une plus longue résistance éveillerait les soupçons, et se résigna à braver un péril qu'il ne pouvait plus éviter. Il ne lui restait d'autre espoir que quelque opposition de la part des docteurs B... et M...,

fort rigides tous les deux sur le régime qu'ils ordonnaient à leurs malades.

De ce côté encore, il ne trouva pas d'appui. Aucun des compagnons de Fernand n'étant sérieusement malade, la distraction, ainsi que l'exercice, ne pouvaient que leur faire du bien. En présence de ces consulations des deux premiers médecins de Bonnes, il n'y avait plus rien à dire.

On prévint seulement les voyageurs qu'ils couraient grand risque de mal déjeuner à Gabas, où les provisions faisaient souvent défaut.

— Voilà une occasion toute trouvée d'essayer de la cuisine de Dorothée, dit Garan, qui avait un certain penchant à la gastronomie. Il faut lui demander si elle veut nous accompagner, ou plutôt partir en avant-garde pour préparer le déjeuner.

— Allons chez Dorothée, dirent MM. de Vatinel et de Cordouan, deux jeunes gens de bonne famille et d'excellente façon, qui avaient lié connaissance avec M. Morandier,

à côté duquel ils se trouvaient placés à table d nôte.

Dorothée est une des illustrations des Eaux-Bonnes. Elle tient le seul café du pays, et jouit d'une certaine réputation comme cordon bleu.

Son café n'est qu'une petite baraque adossée à la montagne, et séparée par le jardin anglais de la rue des Eaux-Bonnes. Mais presque tous les clients se font servir en plein air, sous les arbres du jardin anglais. Les consommations consistent principalement en café et en bouillon. Souvent aussi, quelques gourmets viennent chez Dorothée déjeuner ou dîner, en plein air, sur une table dressée au pied d'un arbre magnifique.

Quoique le voyage effrayât un peu Dorothée, elle consentit à se charger du déjeuner, pourvu qu'on lui garantît une réception cordiale de l'hôtesse de Gabas, dont l'amour-propre pouvait se trouver offensé de cette méfiance à l'endroit de ses talents culinaires.

— Moi, je n'aime pas à me disputer, disait

Dorothée de sa voix traînante, et je veux la tranquilité partout.

Pour calmer ses soupçons et ses craintes, et en même temps pour retenir une ou deux chambres, on expédia, séance tenante, un exprès à Gabas. Rassurée de ce côté, Dorothée se mit à discuter le menu avec M. Morandier et M. Garan. Ceux-ci traitaient sérieusement cette question importante, en dépit des jeunes gens qui s'amusaient à faire causer Dorothée.

Durant cette conversation, Duperron avait fait deux ou trois tentatives pour s'esquiver; mais Coralie, qui veillait sur lui comme un chat sur un souris, n'eut garde de le laisser s'éloigner.

— Si c'est Fernand et non Gustave Duperron, se disait-elle, il est capable de courir aux Eaux-Chaudes et de décider madame Freuilly à ne pas le reconnaître. Je la crois mal disposée à son égard; mais nous autres femmes, nous sommes si bonnes!

Madame Garan raisonnait assez juste; car

telle était en effet la pensée de Fernand. Ce dernier avait encore, il est vrai, la ressource d'écrire, mais ce parti offrait bien des inconvénients, et la lettre pouvait devenir une preuve accablante contre lui. Voyant que son prisonnier allait lui échapper, madame Garan comprit que Léonie seule était capable de mettre obstacle aux projets d'évasion du conpable.

— Ma chère, lui dit-elle à demi-voix, si tu veux que nous ayons demain la clef d'un mystère fort curieux et qui t'intéresse particulièrement, fais en sorte que M. Duperron ne nous quitte pas de toute la journée.

— Que veux-tu dire?

— Je t'expliquerai cela demain. Pour le moment, veille sur M. Duperron; car je crois qu'il brûle de partir pour les Eaux-Chaudes.

— Je n'ai aucun pouvoir sur lui.

— Menteuse!

— D'ailleurs si ce mystère le concerne...

— Précisément.

— Il m'est fort indifférent de le connaître.

— N'en parlons plus alors, dit tranquillement Coralie qui connaissait le cœur féminin : nous en serons quittes pour ne rien savoir.

Et sans paraître y attacher plus d'importance, elle se mit à causer avec M. de Vatinel, tout en surveillant du coin de l'œil sa jolie cousine.

XI

Celle-ci s'était bien juré de continuer à éviter Duperron, mais ce que venait de lui dire madame Garan excitait vivement sa curiosité. Qui sait d'ailleurs si, au fond de l'âme, elle n'était pas enchantée d'avoir un prétexte envers les autres et envers elle-même pour s'entretenir avec le prétendu Gustave? Au bout de quelques minutes, et sans trop savoir comment, elle se trouva à côté de lui. Insensiblement, la conversation s'engagea. Fernand se montra d'abord aussi froid que Léonie elle-même. Cette réserve piqua la jeune fille. Elle voulait bien avoir le droit de bouder, mais elle le permettait d'autant moins à M. Duperron, que c'était

lui qui avait tous les torts à se reprocher. S'il avait eu la maladresse de parler de son amour en ce moment, il est probable qu'elle lui aurait promptement imposé silence ; mais, quand elle vit qu'il marchait à côté d'elle en causant froidement de choses insignifiantes, cette indifférence piqua son amour-propre et sa curiosité.

A deux ou trois reprises, Fernand, qui songeait toujours à son voyage des Eaux-Chaudes, prit en quelque sorte congé de mademoiselle Morandier. Elle lui disait alors adieu d'un ton calme et froid; aims, sans avoir l'air d'y penser, elle lui adressait en même temps quelque question qui le forçait de renouer la conversation.

Préoccupés de leurs secrètes pensées et entraînés par leur entretien qui s'animait peu à peu, les deux jeunes gens se trouvèrent bientôt assez loin en avant de leurs compagnons. Dès que Fernand vit qu'il pouvait parler durant quelques minutes sans craindre d'être entendu ou interrompu, il se

hâta d'entamer une justification que, cette fois, Léonie ne put éviter d'écouter... Quand je dis justification, c'est faute d'un meilleur mot; car il se contenta de parler de son amour, et de jurer, sans citer pourtant aucune preuve à l'appui de son serment, qu'il n'avait jamais aimé mademoiselle Seillan.

— Mais la lettre, la lettre? répondait toujours Léonie, dont le cœur ne parlait que trop en faveur du coupable.

— Tenez, mademoiselle, repartit Fernand, si je vous prouve clairement et de votre propre aveu que je n'ai jamais aimé mademoiselle Seillan, me promettez-vous de me pardonner tous mes torts?

— Vous ne pourrez jamais prouver cela. reprit Léonie avec impatience. Comment expliquer alors?...

— Je n'explique rien du tout, mademoiselle, le moment n'en est pas encore arrivé. Seulement, je vous demande une promesse, promesse qui ne vous engage pas beaucoup, puisqu'elle est entièrement subor-

donnée à la preuve de mon innocence. Voyons, soyez bonne, et, afin de me prouver que ce n'est pas un prétexte que vous prenez pour me refuser et me désespérer, promettez-moi mon pardon si je prouve que je n'ai jamais aimé mademoiselle Seillan.

— Mais si vous avez d'autres torts de ce genre, monsieur ? reprit Léonie en le regardant cependant d'un œil moins sévère.

— A cela je n'ai rien à répondre maintenant, répliqua Fernand. Il ne faut pas tout exiger en même temps. Vous m'en voulez à cause du mensonge dont vous me croyez coupable. Si je prouve mon innocence à cet égard, me pardonnerez-vous ?

— Eh bien... oui ! murmura Léonie, mais...

— Oh ! pas de mais... Soyez bonne et généreuse tout à fait.

— Cependant, cependant..., reprit Léonie.

Duperron se hâta de l'interrompre. Il ne lui donna pas d'autres explications, mais il parla si bien de son amour, il lui dépeignit si adroitement ses efforts pour plaire à M. Mo-

randier, le chagrin que lui avait causé la bouderie de Léonie et la jalousie que lui inspirait Darty, bref, il parla avec tant de chaleur et de passion, que mademoiselle Morandier n'eut pas le courage de lui garder rancune. Je crois même que le cœur de la jeune fille n'attendit pas la justification complète pour pardonner, et qu'il n'y avait plus aucune trace de ressentiment dans la poignée de main qu'elle échangea avec Duperron, au moment où ils allaient être rejoints par les autres promeneurs. Malheureusement, tandis que Fernand gagnait son procès auprès de Léonie, il laissait passer le temps de courir aux Eaux-Chaudes. La demie de huit heures, qui sonnait à l'horloge du bourg, fit tressaillir Duperron et lui rappela que le moment était désormais passé de voir madame Preuilly, qui devait se coucher à neuf heures comme la plupart des malades des Eaux-Chaudes.

— A la grâce de Dieu ! se dit-il.

Une fois son parti pris, il s'abandonna à la joie que lui causait sa réconciliation avec

Léonie, et fut d'une gaieté charmante tout le reste de la soirée. Madame Garan commençait à n'y plus rien comprendre.

Comme on partait à neuf heures du matin le lendemain, il n'y avait pas non plus moyen de songer à voir madame Preuilly auparavant, et d'être en même temps de retour à Bonnes pour le départ de la caravane. Tout ce que put faire Duperron, en désespoir de cause, ce fut de glisser deux mots de son embarras à Justin. Il aurait voulu s'en expliquer avec lui plus longuement, mais Darty étant là, il ne pouvait guère causer avec le valet sans risquer de donner l'éveil au maître. L'intelligent Frontin ne put même répondre que par un signe de tête aux paroles rapides de Fernand.

De Bonnes aux Eaux-Chaudes, la route est magnifique. Elle serpente sur une chaussée parfaitement entretenue, qui monte en tournoyant entre deux énormes murailles de rochers taillés à pic et de l'effet le plus pittoresque. A droite, et parallèlement à la

route, un torrent précipite par cascades, sur un lit de rochers, son eau limpide qui bondit, écume et scintille au soleil, et dont le murmure semble sortir du fond d'un gouffre.

La petite caravane se composait de quatre amazones, de six cavaliers et de quatre personnes d'un âge respectable, confortablement installées dans une calèche attelée de trois chevaux de poste.

Poussé par la curiosité et probablement même par un sentiment moins louable, madame Garan aurait bien voulu qu'on s'arrêtât aux Eaux-Chaudes, en y passant le matin. Mais l'air frais de la montagne agissait déjà sur les estomacs; avant d'être à moitié chemin, chacun criait famine. La proposition de s'arrêter aux Eaux-Chaudes au lieu de gagner immédiatement Gabas où l'on devait déjeuner, fut accueillie par un murmure expressif. Seule de son avis, car Darty lui-même l'avait abandonnée (par gourmandise, nous sommes honteux de l'avouer), madame Garan dut retirer sa motion. Il fut convenu que le

soir, au retour, on ferait une halte d'une heure aux Eaux-Chaudes.

On arriva à onze heures et demie à Gabas. C'est un petit village moitié espagnol, moitié français, situé au pied du pic du Midi. Il est très-sale et se compose de huit ou dix masures, dont trois hôtels... mais quels hôtels, grand Dieu! Après le déjeuner, sur lequel on se précipita comme si l'on était à jeun depuis huit jours, on fit quelques excursions dans les environs. Puis on se remit en route, afin d'arriver à Bonnes pour le verre d'eau du soir, c'est-à-dire vers cinq heures.

Duperron fit son possible pour qu'on passât aux Eaux-Chaudes sans y faire halte, mais ce fut à son tour d'être vaincu.

— O Vénus! ô Cupidon! se disait Fernand, venez à mon secours. Inspirez-moi quelque bonne ruse pour écarter l'orage qui s'amasse sur ma pauvre tête!

Mais Cupidon, qui a beaucoup de besogne sur la terre, était sans doute occupé ailleurs,

car il n'envoya pas la moindre inspiration à son fervent adorateur. Faute de mieux, et peut-être aussi pour épancher un peu sa mauvaise humeur, Fernand malmena M. Darty qui se permettait de lui lancer quelques épigrammes sur sa répugnance à visiter les Eaux-Chaudes.

Le banquier, de son côté, en voulait beaucoup à Duperron. Ce dernier avait accaparé Léonie pendant tout le voyage. Quand Darty s'approchait des deux jeunes gens, ceux-ci gardaient le silence ou continuaient à causer entre eux, exactement comme si M. Darty n'avait jamais existé.

Enchanté de trouver un prétexte pour se venger de l'impertinence de son rival, Darty revint sur le chapitre de mademoiselle Seillan et des fameuses lettres. Il tombait d'autant plus mal, que Fernand venait de songer qu'une querelle avec Darty serait un excellent prétexte pour fausser compagnie à la cavalcade et pour éviter la confrontation qui l'attendait aux Eaux-Chaudes.

Après avoir d'abord reculé devant M. Darty, afin de laisser ce dernier se bien engager et mettre les torts de son côté, il prit à son tour l'offensive avec une brutalité en dehors de ses habitudes.

— Que vous êtes vif, monsieur! dit-il à son rival! Vous deviez certainement jouer autrefois le capitaine Fracasse, monsieur Dartichaut!

Déconcerté par cette attaque si imprévue, Darty balbutia qu'il ne comprenait pas ce que voulait lui dire Duperron.

— Allons, allons, reprit Fernand, ne prenez pas votre air moitié figue et moitié raisin. Nous savons que vous jouez fort bien la comédie; ainsi ce n'est pas la peine de dissimuler plus longtemps.

C'était briser les vitres. Dans toute autre circonstance, Duperron eût employé des railleries moins dures et moins brutales; mais il avait fort peu de temps devant lui et il fallait bien, d'ailleurs, proportionner la force de l'étrille à l'épiderme qu'il se proposait

d'entamer. La discussion devint bientôt si vive que M. Morandier fit arrêter la calèche pour savoir ce qui se passait. Duperron prit la parole et raconta toute l'histoire des Dartichaut d'une manière si originale et si mordante, que tout le monde se mit à rire, excepté, bien entendu, madame Garan et le patient.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Darty n'avait que de l'aplomb et de la faconde. Il manquait du véritable esprit, et surtout de cette assurance calme et fière de l'homme de cœur prêt à soutenir ses paroles de toutes les manières possibles, assurance qui est à l'effronterie ce que la fierté est à la vanité. Personne, d'ailleurs, ne l'aimait, à cause de ses airs suffisants, de sa servilité envers les gens hauts placés et de son insolence envers les autres. Tout le monde se mit à rire du récit de Fernand et de la pantomime désespérée de Darty qui levait les yeux au ciel et poussait des exclamations dramatiques, à l'instar de toutes les innocences calomniées du boulevard.

Abandonné de tous, Darty tenta un dernier effort pour se raccrocher à M. Morandier; mais ce dernier, furieux d'apprendre qu'il avait été joué, envoya promener le banquier « démillionnarisé » d'une façon plus commerciale que parlementaire.

Ainsi qu'il arrive en pareille circonstance aux individus de l'espèce de Darty, ce dernier perdit complétement la carte.

Il appela la malédiction céleste sur M. Morandier et sur Duperron, et quitta la caravane en disant que le soleil du lendemain ne descendrait pas à l'horizon avant qu'il n'eût lavé dans le sang les insultes de Duperron et le manque de parole qu'il persistait à reprocher à M. Morandier.

Cette menace fut pour ce dernier le trait que les Parthes décochaient en fuyant. Le digne négociant commença à réfléchir que sa mauvaise humeur l'avait poussé bien loin. Le duel qu'il entrevoyait à l'horizon, soit pour lui, soit pour son fils, lui semblait une épée de Damoclès des plus désagréables.

Fernand, qui voulait le rassurer, fut reçu, suivant l'expression consacrée, comme un chien dans un jeu de quilles. Il prit ce prétexte pour se retirer à son tour et quitta la petite caravane dont le retour fut moins gai que le départ.

Furieux des épigrammes que madame Garan lui avait lancées au moment où il partait, et désolé du regard plein de tristesse et de reproches que lui avait jeté mademoiselle Morandier, Fernand épancha sa colère sur son pauvre cheval. Il traversa comme une flèche l'unique rue des Eaux-Chaudes. Mais il était écrit que toute sa diplomatie ne le sauverait pas de la rencontre qu'il voulait éviter. Au moment où il passait devant l'hôtel de France (il y a une maison de ce nom dans tous les établissements d'eaux des Pyrénées), il leva machinalement les yeux et aperçut à une croisée de l'hôtel une jolie tête brune qu'il n'eut pas de peine à reconnaître. Quelques mois auparavant, ce charmant point de vue lui aurait fait pousser

une exclamation de joie. Cette fois, au contraire, nous avouons à sa honte que ce fut un mot d'impatience qui lui échappa. Il éperonna son cheval de plus belle, et fila comme un trait, sans avoir même aperçu Justin qui, debout sur la porte de l'hôtel, remuait les bras comme un télégraphe pour lui faire signe de s'arrêter.

Jeune encore, fort jolie et surtout très-coquette, madame Preuilly changeait quelquefois d'inclination; mais elle ne pouvait admettre qu'on en fît autant à son égard, et que le cœur qui lui avait appartenu se donnât si promptement à une autre femme. Ce n'était pas une Pénélope, tant s'en fallait. Elle avait un peu fait parler d'elle. Néanmoins, comme elle jouissait d'une grande fortune et appartenait à une famille de fonctionnaires très-haut placés, on la recevait partout.

Fernand regrettait maintenant de n'être pas allé la voir aux Eaux-Chaudes le jour même, bien qu'il ignorât pourtant comment sa visite

eût été reçue par madame Preuilly. D'après ce qu'avait dit Justin, elle était accompagnée d'un nouveau Sigisbé, qui aurait bien pu n'être pas satisfait de la rentrée d'un prédécesseur si récemment détrôné.

Tout en se justifiant à ses propres yeux par cette dernière considération, Fernand n'en comprenait pas moins que madame Preuilly devait être mal disposée à son égard. Cela le tourmentait beaucoup.

Il était fort malheureux pour Fernand qu'il n'eût pas remarqué le signe télégraphique de Justin.

Aussitôt après le départ de la caravane pour Gabas, Justin s'était rendu aux Eaux-Chaudes, et s'était présenté chez son ancienne maîtresse, madame Preuilly, sous prétexte de lui demander un certificat.

Le drôle avait son plan. Tout en répondant à madame Preuilly, qui le questionnait sur les baigneurs des Eaux-Bonnes, il trouva moyen de glisser dans la conversation le nom de Duperron. La veuve ne manqua pas

de questionner le rusé domestique au sujet de son ancien adorateur.

— Ah ! madame, j'ai appris de drôles de choses sur son compte, répondit Justin après s'être fait un peu prier.

— Quoi donc ?

— Eh bien, madame, il s'appelle Gustave et non pas Fernand.

— C'est son frère, qui s'appelle Gustave.

— Non, madame. Voici la chose : je la tiens d'Antoine Cholage, un valet de chambre de mes amis, qui est du même pays que ces messieurs Duperron, et qui les connaît depuis leur enfance.

Il y a M. Fernand et M. Gustave. Ce dernier, le plus jeune, est celui que madame a rencontré en Suisse, et qui est maintenant aux Eaux-Bonnes.

— Comment se fait-il alors qu'en Suisse il portât le nom de Fernand ?

— Parce qu'il avait pris celui de son frère. Il paraît, sauf le respect que je dois à madame, que M. Gustave est un petit hypo-

crite, qui fait le sage et le raisonnable auprès de son oncle, mais qui n'en vaut pas mieux. Tandis qu'on le croit à son château de Pierzac, il court les aventures. Afin que son oncle ignore ses escapades, il prend alors le nom de son frère, et se fait appeler Fernand. Toutes les fredaines que commet M. Gustave, tombent ainsi sur le dos de M. Fernand. Madame comprend-elle ?

— Parfaitement, répondit la jeune femme, qui donna d'autant plus facilement dans le panneau qu'elle ne voyait aucun motif pour que Justin cherchât à la tromper.

Vers cinq heures et demie, Duperron, qui allait et venait dans le jardin anglais comme un loup dans sa cage, vit enfin paraître la petite caravane. Le cœur inquiet et palpitant, il courut au devant de ses amis. Comme Ravel dans le Caporal et la Payse, il aurait bien voulu n'être pas dans sa position.

M. Morandier et sa fille lui firent un accueil glacial. La malignité satisfaite rayonnait sur

la physionomie hypocritement compatissante de Coralie.

— Monsieur Duperron, j'ai à causer avec vous, dit M. Morandier de son ton le plus grave. Voulez-vous bien m'accompagner à l'hôtel.

Fernand s'inclina et suivit le négociant.

Madame Garan et Léonie rentrèrent avec eux, mais elles restèrent toutes deux dans la chambre de Léonie, qu'une simple porte séparait de celle de son père.

Toujours grave et majestueux comme la statue du Silence, M. Morandier fit signe à Duperron de prendre un siége, puis il s'assit lui-même devant son bureau.

— Monsieur, commença Fernand, je vous...

— Pas un mot maintenant, interrompit Morandier d'un ton solennel. Quand j'aurai achevé cette lettre je suis tout à vous...

Et il se mit à écrire, écrasant le papier sous sa plume et lançant des jambages effervescents qui annonçaient des pensées bien

énergiques. Jamais Fernand n'avait eu tant de peur de sa vie.

— A qui diable écrit-il? se demandait le pauvre garçon. Pourquoi ce mystère, ce délai, ce ton solennel? Que va-t-il me dire?

Lorsque la lettre fut terminée, Morandier se leva avec la même vigueur et la même solennité qu'il avait mise à l'écrire, et sonna. Un domestique de l'hôtel ouvrit la porte.

— Cette lettre à la poste immédiatement! dit Morandier, qui aurait fait envie à la statue du commandeur par son impassible gravité.

— Je crains qu'il ne soit trop tard, monsieur, fit observer le domestique.

— Voici cinq francs pour vous si elle part. Attendez...

Il reprit la lettre des mains du domestique et en montra l'adresse à Fernand.

— « M. Camille Baumin, quai d'Orléans, au Havre, » lut le pauvre Duperron de plus en plus intrigué.

— Allez! dit le négociant au domestique

qui partit avec une vitesse de cinq francs la course.

— Monsieur, je vous en conjure... reprit Duperron.

— Encore cinq minutes de patience, interrompit le solennel Morandier.

Il prit un morceau de papier et se mit à le rouler entre ses doigts en regardant le plafond afin d'éviter le regard suppliant de sa pauvre victime.

Le domestique reparut haletant, mais rayonnant.

— La lettre est en route, monsieur, s'écria-t-il. Je suis arrivé comme la voiture partait.

— Voilà vos cinq francs, dit le négociant. Allez.

— A nous deux maintenant, reprit-il en se retournant vers Duperron.

— Oui, monsieur ; ma nièce Coralie m'a appris ce que madame Preuilly n'avait pu me dire.

— Comment, vous croyez que j'ai voulu séduire madame Garan, moi ? s'écria Fernand. Elle vous l'a dit, elle, tandis qu'au contraire...

— Monsieur ! s'écria Coralie, qui s'élança dans l'appartement, oubliant dans sa colère qu'elle révélait ainsi son indiscrète curiosité et celle de sa complice.

La pauvre Léonie, toute rouge et toute confuse, restait en effet sur le seuil, mourant d'envie de suivre sa cousine et craignant d'être renvoyée par son père. Heureusement pour elle, M. Morandier était tellement absorbé par la discussion de Fernand et de Coralie, qu'il ne remarqua pas la présence de sa fille.

— Que signifie « cet au contraire », monsieur ? demanda Coralie en s'avançant vers Duperron assez embarrassé.

— Il signifie, madame, que loin d'avoir eu

aucun projet de séduction à votre égard, j'éprouvais pour vous un tel sentiment de respect et de vénération...

— On dirait à vous entendre que j'ai soixante ans, murmura Coralie avec aigreur.

— Voyons, voyons, ne nous querellons pas, interrompit M. Morandier qui prévit un orage. Monsieur Gustave, vous m'avez mal compris. Je voulais dire que Coralie m'a expliqué, relativement à votre liaison avec madame Preuilly, ce que cette jeune femme elle-même ne pouvait décemment m'avouer. Du reste, mon jeune ami, désormais la feinte est inutile. Nous savons que vous nous avez joués avec vos airs de rosière et de garçon timide. Ce n'est pas généreux de compromettre ainsi votre pauvre frère, qui a déjà bien assez de peccadilles sur son compte sans que vous le chargiez encore des vôtres.

— Gustave! des peccadilles?...

— Eh non! votre frère Fernand. Ne faites donc pas l'étonné. Madame Preuilly nous a tout expliqué. Lorsqu'elle vous a connu en

# XII

— Je sais tout, monsieur Gustave... tout, monsieur Gustave, dit M. Morandier en appuyant sur le nom.

— Pourquoi continue-t-il à m'appeler Gustave alors? se demanda Fernand.

— Une des amies de ma nièce, madame Preuilly, que nous sommes allés visiter aux Eaux-Chaudes, nous a dit qu'elle vous avait connu en Suisse. Vous comprenez, monsieur Gustave, en Suisse!

— Je vous en prie, monsieur Morandier, ne me condamnez pas sans m'entendre. Depuis que j'ai vu votre charmante fille...

— Ta, ta, ta, ta, interrompit le négociant laissons ma fille de côté, s'il vous plaît,

mon jeune ami. Il ne s'agit pas d'elle, mais de vous. Je comprends maintenant vos efforts pour éviter qu'on s'arrêtât aux Eaux-Chaudes. Vous sentiez bien que votre fourberie allait se découvrir. Ah! monsieur Duperron! monsieur Duperron!... C'est très-mal ce que vous avez fait là, monsieur. Prendre le nom de votre frère!

— Ah! monsieur, je vous jure que c'était dans les intentions les plus loyales!

— Les plus loyales! s'écria Morandier en bondissant dans son fauteuil dont les gémissements douloureux firent un accompagnement aux cris d'indignation du négociant... les plus loyales! Ah! monsieur Gustave!

— Encore Gustave! se dit Duperron tout à fait dérouté.

— Des intentions loyales lorsque vous vous proposiez de séduire une femme mariée! reprit Morandier qui faisait allusion à madame Preuilly.

— Moi, monsieur! fit Duperron qui se figura qu'on voulait parler de madame Garan.

Suisse, vous portiez le nom de Fernand; ce nom, celui de votre frére aîné, est celui que vous prenez lorsque vous voulez faire quelque escapade hors de Pierzac. Tandis que votre pauvre oncle vous croit à votre château et plongé dans l'agriculture, vous faites vos petites fredaines qui retombent naturellement sur ce pauvre Fernand.

— Comment, monsieur, on vous a dit tout cela? s'écria Fernand qui ne savait encore s'il devait se réjouir ou se désoler de ce nouvel incident, dans lequel il devinait la main de Justin.

— Oui, monsieur. Quant à la femme que vous avez cherché à séduire lors de votre voyage en Suisse, madame Preuilly en a parlé comme d'une de ses amies intimes, mais sa rougeur la trahissait, et Coralie nous a complété l'histoire. Évidemment cette pauvre jeune femme voulait parler d'elle-même. Oh! monsieur Gustave!

— Oh! monsieur Gustave! répéta madame Garan.

— Oh! monsieur Gustave! dirent les yeux attristés de Léonie.

— Ainsi, reprit Duperron, vous êtes persuadé maintenant que ce pauvre Fernand est beaucoup moins coupable qu'on ne le croyait?

— Parbleu!... Mon Dieu, moi je ne suis pas un père plus exigeant qu'un autre, je sais ce que sont la plupart des jeunes gens... mais vous comprenez bien que vos propres escapades, réunies à celles de Fernand sur la tête de ce dernier, formaient un total par trop considérable.

— Sans doute, sans doute! fit vivement Duperron emporté par son idée.

— On dirait que cela vous fait plaisir, remarqua M. Morandier... Tant mieux, tant mieux, mon jeune ami. Je vois que vous prendrez plus gaiement que je ne l'espérais la nouvelle que j'ai à vous annoncer.

— Laquelle, monsieur?

— Mon Dieu, monsieur Gustave, j'en suis vraiment désolé; mais vous devez comprendre

que désormais tout projet d'union entre ma fille et vous devient impossible.

— Je comprends, monsieur, répartit Fernand d'un ton offensé. Soyez persuadé que mon oncle interprétera comme moi votre refus. Après avoir repoussé l'aîné de ses neveux sous le premier prétexte venu, vous avez réussi à trouver une autre excuse pour refuser le second. En définitive, l'union projetée entre nos deux familles vous déplaît, et vous êtes enchanté d'y renoncer tout en ayant l'air d'avoir la main forcée. Mon oncle vous dira ce qu'il en pense, car je vais lui écrire dès ce soir.

— Et moi, monsieur, je viens de lui écrire pour lui annoncer mon consentement au mariage de Léonie avec votre frère Fernand. Je vais vous montrer la minute de cette lettre, afin de vous prouver que ma détermination est irrévocable.

— Mais, mon père, s'écria Léonie en courant à lui, je ne connais pas M. Fernand, moi, et je ne veux pas que...

— De grâce, mademoiselle, ne contrariez pas M. votre père, interrompit vivement Duperron à voix basse.

— Soit, monsieur, répondit Léonie avec dépit. Puisque cela vous fait plaisir que j'épouse monsieur votre frère...

— Quoi, mademoiselle, dit Fernand, ravi de cette émotion, malgré tout ce qu'on vous a dit de moi, vous pourriez me pardonner?

— Non, monsieur, s'écria la jeune fille, pas maintenant... plus tard... peut-être... aurais-je pu.... si vous vous étiez corrigé, mais tout à fait corrigé...

— Voilà, mon cher monsieur, ce que j'ai écrit à votre oncle, dit M. Morandier en montrant à Fernand le brouillon de sa missive, qu'il lut à haute voix en scandant chaque parole:

« Mon cher Baumin, depuis votre lettre en date du 18 courant, il est survenu des circonstances dont je vous informerai ultérieurement dans une lettre plus détaillée, qui rendent impossible le mariage projeté entre

ma fille et votre neveu Gustave. J'ai appris, en même temps, que Fernand, votre autre neveu, était beaucoup moins répréhensible que nous ne l'avions supposé tous les deux. En conséquence, et pour vous prouver que je tiens toujours à former l'alliance de nos familles, j'accorde par la présente la main de Léonie à votre neveu Fernand et je vous engage ma parole à cet effet. Vous savez que Saturnin Morandier n'y a jamais failli, et qu'elle a toujours valu contrat entre nous.

» Fixez vous-même le jour de la noce et tâchez de nous faire expédition de votre propre personne pour ledit jour, afin d'embrasser votre vieil associé et fidèle ami. »

» SATURNIN MORANDIER. »

— Voilà ce que j'ai écrit à votre oncle, reprit Morandier après avoir achevé la lecture du brouillon qu'il remit à Fernand. Ne m'en veuillez pas de cette précipitation, monsieur Gustave. J'ai voulu nous épargner à tous deux, à vous des instances inutiles, à moi des refus très-pénibles, car, au fond, je

me sens, malgré tout, une certaine affection pour vous.

— Ainsi, monsieur, tout espoir est perdu pour moi? dit Fernand du ton le plus lugubre.

— Ma parole est engagée, monsieur Duperron, c'est tout dire... Nous resterons amis; mais... Qu'as-tu donc, toi? s'écria-t-il en se tournant vers sa fille qui, à bout de forces, venait de se laisser tomber sur une chaise, et couvrait sa figure de son mouchoir pour cacher les larmes qui commençaient à ruisseler sur ses joues.

— Léonie, mon ange bien-aimée!... vous pleurez!... s'écria Duperron en se jetant aux genoux de mademoiselle Morandier dont il couvrait les mains de baisers.

— Laissez-moi, monsieur, répondit la pauvre enfant dont la fierté luttait en vain contre la douleur. C'est vous qui l'avez voulu.

— Ah çà! voyons est-ce que le chagrin vous fait perdre la tête? s'écria le négociant en prenant Duperron par le bras pour l'éloi-

gner de Léonie, dont il continuait à baiser les mains et qui se laissait faire, sans doute par distraction.

— Mon cher monsieur Morandier, mon excellent beau-père! reprit Fernand en sautant au cou du négociant abasourdi.

— Quelle est cette nouvelle comédie? demanda M. Morandier, qui se débarrassa assez rudement des étreintes de ce gendre obstiné.

— C'est moi qui suis Fernand, dit Duperron.

— A d'autres, fit Morandier, moitié riant, moitié fâché. Vos ruses sont trop connues maintenant, mon cher ami.

— Vous jouez parfaitement la comédie, monsieur, fit observer madame Garan avec un sourire aigre-doux; mais, cette fois, nous savons trop bien à quoi nous en tenir.

— Je vous jure!... reprit Fernand.

— Encore! dit Morandier...

Et de trois

Quand nous serons à dix nous ferons une croix.

— Je vais vous prouver...

— Et la lettre de présentation de monsieur votre oncle?

— Il l'avait envoyée à Gustave. Mon frère ne voulait pas quitter Pierzac, parce qu'il était amoureux de cette Jeanne Seillan dont nous parlions tout à l'heure. Nous avons changé de nom, et il m'a remis la lettre que je vous ai portée.

— Et madame Preuilly, monsieur? demanda madame Garan.

— Diable! se dit Fernand... C'est Gustave qu'elle a vu en Suisse, répondit-il effrontément à haute voix. Elle m'aura pris pour lui ce matin. J'ai passé très-vite. Nous nous ressemblons beaucoup.

— Et mon neveu Urbain, monsieur Duperron? Il vous a bien reconnu pour Gustave, lui, cependant!

— Vous m'y faites songer, s'écria Duperron! Je cours le chercher.

— Vous n'irez pas bien loin, dit Morandier... le voici; je reconnais son pas.

A ce moment même, en effet, Garan frappait à la porte. Duperron courut à lui, le prit par le bras et l'amena au milieu du salon.

— Voyons, mon cher ami, lui dit-il, quel est mon vrai nom ?

— Duperron, parbleu ! répondit Urbain en examinant d'un œil inquiet les figures agitées qui l'entouraient.

— Ce n'est pas cela que je vous demande. Mon prénom ?

— Gustave, répondit Garan, fidèle à sa consigne.

— Vous voyez bien ! s'écrièrent à la fois M. Morandier, Léonie et madame Garan.

— Attendez donc, attendez donc, reprit Fernand, qui continua en s'adressant à Urbain. Tout est éclairci maintenant, mon cher ami ; j'ai avoué notre ruse... C'est mon véritable prénom qu'on vous demande... Comprenez-vous ? mon véritable prénom.

— Oui, je comprends bien, murmura Garan fort embarrassé, car son oncle et sa femme le regardaient avec des physionomies cour-

roucées qui le menaçaient d'un orage prochain.

Vous nous avez donc trompés? lui dirent en même temps Morandier et Coralie.

— Ils vont être furieux, songeait le pauvre courtier. Ce sera des scènes... des... Ah! ma foi tant pis! dit-il à demi-voix à Duperron; c'est vous qui l'avez voulu; après tout, je ne puis pas me brouiller avec toute ma famille à cause de vous.

— Eh bien? demandèrent Morandier et Coralie d'un ton de plus en plus menaçant.

— Je ne puis que répéter ce que j'ai dit, répondit Garan rouge d'émotion.

— Ainsi, c'est M. Gustave Duperron?

Garan s'inclina par un geste qui pouvait passer pour affirmatif.

— Est-ce clair? dirent M. Morandier et Coralie, en se tournant vers Duperron qui frappait du pied avec impatience.

— C'est à en perdre la tête! s'écria le pauvre garçon... Ah! mes lettres!... Je suis sauvé! reprit-il joyeusement. Je vais vous

donner d'autres preuves, continua-t-il en ouvrant son portefeuille.

— Voyons, dit M. Morandier en tendant la main.

Fernand prit la première lettre venue. En la dépliant pour la remettre tout ouverte à M. Morandier, après lui en avoir montré l'adresse, ses yeux tombèrent sur les mots suivants qui commençaient l'épître : « Si je ne reçois pas pour la fin de ce mois les quatre mille francs que vous me redevez sur ma facture d'il y a deux ans, je vous préviens... »

— Un créancier en souffrance ! se dit Fernand, qui replia la lettre précipitamment.

— Eh bien? fit M. Morandier qui tendait toujours la main.

— A l'instant, monsieur, répondit Fernand ouvrant une autre lettre et lisant à part : « Mon petit Fernand chéri. »

Il paraît que ce préambule était encore plus compromettant que le premier, car l'épître

en question fut promptement réintégrée dans le portefeuille.

— Ces lettres ne sont pas assez concluantes, voyez-vous, dit Duperron à M. Morandier, qui commençait à s'impatienter de ce manége. J'en veux une qui... Ah! enfin!... l'écriture de mon oncle!...

— Donnez, fit M. Morandier en tendant la main.

La lettre que Fernand parcourait des yeux commençait ainsi : « Vos dettes et vos scandaleuses amours... »

Il n'est pas besoin de demander si cette troisième épître subit le sort des deux premières.

— Voyons, vous moquez-vous, à la fin? s'écria M. Morandier.

— L'adresse n'y était pas, fit Duperron qui poussa un soupir de soulagement en ouvrant une quatrième lettre dont l'écriture était de son frère. Lisez, Monsieur, continua-t-il en tendant la lettre à M. Morandier.

Celui-ci se précipita dessus comme un fau-

con sur sa proie, et s'assit pour lire plus à son aise ce précieux document. Sans faire semblant de rien, Léonie appuya la main sur le dossier du fauteuil par un geste caressant, et lut par-dessus l'épaule de son père.

Pendant tout ce temps, Duperron, encore tout exaspéré du mauvais tour que venait de lui jouer Urbain Garan, disait d'un air négligent et tout en s'essuyant le front :

— Chaque fois que je reçois une lettre de mon frère, le garçon le plus sentimental que je connaisse, je pense à l'épître d'une certaine dame qu'on m'a montrée un jour. Cette dame était vraiment née pour comprendre Gustave, continua-t-il en se tournant vers Coralie, afin de ne pas voir les gestes désespérés du malheureux Garan.

— Duperron ! murmura ce dernier d'un ton suppliant.

— Cette lettre commençait ainsi, reprit l'impitoyable Fernand : « Étoile de ma vie, ô toi dont l'amour est pour le cœur de ton Éléonore ce qu'est la rosée pour l'herbe

altérée, ce qu'est l'astre des nuits pour... »

— Monsieur, au nom du ciel! pas un mot de plus devant mon mari, dit madame Garan à demi-voix, en saisissant le bras de Fernand par un geste suppliant.

— Taisez-vous donc, malheureux ! murmurait de l'autre côté Garan dont le front ruisselait de sueur.

— Tiens, tiens, tiens! pensa Duperron aurais-je donc fait coup double?

— M. Darty est un misérable, murmura madame Garan à l'oreille gauche de Duperron. Voilà donc pourquoi il refusait de me rendre mes lettres... Soyez généreux, monsieur, et je vous jure de vous appuyer de tout mon pouvoir auprès de mon oncle.

— Ce diable de Fernand est impayable avec ses histoires, disait M. Garan à l'oreille droite de Duperron en riant d'un rire forcé ;... car c'est bien Fernand, ma chère amie, il faut même que j'aille détromper mon oncle... Allons, venez, mon cousin.

— Pardon, dit Coralie en retenant Fer-

nand... Un mot, monsieur Duperron... Promettez-moi, monsieur, murmura-t-elle, que mon mari ignorera toujours...

— Je vous le jure, répondit Fernand.

— Tenez, mon cher ami, disait Garan en entraînant Duperron vers M. Morandier, il faut que je vous avoue la vérité... Dans les premiers temps de nos amours, ma femme avait désiré que je lui donnasse un petit nom connu de nous seuls... vous comprenez... une idée de femme! A Bade, pour faire comme les autres, pour plaisanter, j'ai eu la sottise de vous lire quelques passages de ces maudites lettres, déjà fort anciennes, comme si elles m'avaient été adressées tout récemment par quelque maîtresse. Eh, eh, vous comprenez cela, vous?... Une simple plaisanterie. Mais si, par malheur, ma femme savait cela!...

— C'était une édition à plusieurs exemplaires, pensa Duperron, l'une à l'amant, l'autre au mari... Économie de rédaction. Je n'en soufflerai mot, reprit-il à haute voix.

Tandis que Garan confirmait les assertions de Duperron à M. Morandier, qui ne savait trop comment prendre la chose, on frappa à la porte de la chambre.

Le domestique courut ouvrir. Alors, suivant la méthode employée par tout roman-feuilleton bien appris pour rendre compte des événements dramatiques :

Darty parut sur le seuil.

Il fit son entrée d'un pas solennel.

Boutonné jusqu'au menton,

Les bras croisés,

L'air sombre,

Les sourcils froncés,

Il réalisait l'idéal du duelliste.

Il s'avança vers M. Morandier,

Et lui dit :

— Monsieur! avant de recourir aux mesures pénibles, mais impérieuses, que m'impose le devoir de mon honneur; avant d'arriver à des extrémités que je déplorerais, je viens vous demander, pour la dernière fois,

monsieur, si vous comptez, oui ou non, tenir la promesse que vous m'avez faite.

— Je ne vous ai fait aucune promesse, monsieur, interrompit M. Morandier avec vivacité.

— Enfin, monsieur, quelles sont vos intentions relativement à mademoiselle votre fille ?

— Vous êtes bien curieux, monsieur, répondit Morandier, qui puisait une singulière assurance dans la présence de Fernand, dont la réputation de duelliste ne lui paraissait plus si déplaisante en ce moment.

— Monsieur ! fit Darty avec l'expression du Jupiter Tonnant.

— Eh bien, monsieur, répondit le négociant, prenant enfin son parti, mes intentions sont de marier Léonie le plus tôt possible avec M. Fernand Duperron, que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Vous voulez dire M. Gustave ?

— Non pas, non pas ; tout s'est éclairci. Mon gendre est bien Fernand Duperron que

voici et qui pourra vous confirmer mes paroles.

Puis M. Morandier se retira un peu à l'écart, laissant les deux rivaux en face l'un de l'autre et s'applaudissant intérieurement de s'être personnellement tiré d'affaire.

Un peu abasourdi, Darty se retourna vers madame Garan et lui dit tout bas :

— Que signifie ?...

— Vous êtes un misérable ! répondit d'une voix basse, mais vibrante, la belle Marseillaise.

— Comment ? s'écria Darty, qui marchait de surprise en surprise.

— Je suis heureux de renouveler connaissance avec vous, monsieur, dit Fernand, en prenant la parole d'un ton à la fois ferme et railleur qui contrastait singulièrement avec celui qu'il avait conservé jusque-là ; car, d'après ce que vous m'avez dit l'autre jour, nous nous sommes déjà rencontrés le fleuret à la main.

— Je me suis trompé, balbutia Darty ; c'était avec M. votre frère.

— Quand je vous disais, à propos de madame Preuilly, que Gustave et moi nous nous ressemblions beaucoup ! s'écria Fernand en se tournant vers son futur beau-père. Monsieur, reprit-il en s'adressant cette fois à Darty, tout à l'heure vous demandiez une explication à M. Morandier ; vous comprenez que c'est moi, son gendre, que cela regarde désormais. Je me mets entièrement à votre disposition.

Darty s'inclina d'un air assez embarrassé. Sa mine belliqueuse avait complétement disparu.

— Mon Dieu, monsieur, reprit-il, du moment que vous êtes M. Fernand Duperron, je sens bien que des engagements antérieurs... cela change toute la question... Je n'ai jamais eu l'intention... seulement je regrette...

Il n'y a rien de plus pénible pour les gens de cœur que le spectacle de la lâcheté, même de la lâcheté d'un ennemi. Quel que

fût le ridicule, pour ne pas dire plus, de la position dans laquelle se trouvait M. Darty, il pouvait encore, avec du courage et de la fermeté, quitter le champ de bataille, non pas avec les honneurs de la guerre, mais au moins sans encourir le mépris de ses adversaires. Malheureusement le courage lui faisait complétement défaut. Ainsi que tous les fanfarons mis au pied du mur, il s'y aplatissait comme un ballon crevé. En voyant sa platitude, Fernand cessa de le railler et lui tourna le dos. Tous les autres en firent autant.

Darty commença une tirade que personne n'écouta, et sortit enfin en murmurant des menaces qu'il ne prononça bien distinctement qu'une fois dans le vestibule et hors de la portée des oreilles de Fernand.

Lorsqu'il eut disparu, Morandier se retourna vers Garan et lui dit en secouant la tête:

— Voilà les hommes!... Quel poltron!... Pour moi, je m'étais toujours défié de la bravoure de cet individu-là.

— Comment ! mon oncle, répondit Urbain, l'autre jour encore, vous disiez...

— Que je ne comprenais pas ton engoûment pour lui... C'est vrai... Il te prend comme cela des amitiés subites !...

— Allons, bon ! c'est moi maintenant.

— Dame, c'est comme cela. A propos, monsieur Fernand, et la nièce de ce Dartichaut ?

— Soyez tranquille, répondit Duperron, je vous donne ma parole qu'elle ne deviendra pas la belle-sœur de mademoiselle votre fille. Je connais Gustave, et j'en sais assez maintenant sur sa belle pour être certain de le guérir de sa folie.

— Ah ! les hommes, les hommes ! fit le négociant en levant les yeux au ciel.

Il allait entamer une diatribe contre l'humanité, mais Coralie l'interrompit en lui montrant M. Duperron et Léonie qui causaient ensemble.

— Quel joli couple ! dit-elle en élevant la voix de manière à être entendue de Fernand.

Je suis sûre qu'ils feront un charmant ménage.

— Comme ton mari et toi, ma chère amie, répondit gracieusement M. Morandier.

— Merci bien! pensa Fernand, peu flatté de la comparaison.

— C'est moi pourtant qui ai fait ce mariage-là, dit Morandier, passant son bras sous celui de Fernand, en lui montrant M. et madame Garan. J'ai la main heureuse, n'est-ce pas?

— Certainement, certainement! murmura Duperron.

— Il y a bien encore quelques points obscurs dans tout ceci, monsieur Fernand, dit tout bas Léonie à Duperron...

— Qu'importe? répondit tendrement le jeune homme, pourvu que vous ne doutiez ni de mon amour ni de ma résolution de consacrer tous mes soins, toutes mes pensées à votre bonheur.

— Tu vois, ma chère Léonie, dit madame Garan qui tenait, et pour cause, à se mettre

au mieux avec Duperron, tu vois qu'il te reste la plus belle part : l'avenir.

— Et à nous le passé, soupira Urbain en regardant tristement sa femme qui lui tourna le dos.

FIN

Saint-Omer, imp. et lith. Ch. Guermonprez.

UN

# DRAME A TROUVILLE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

---

## OUVRAGES

# DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

| | |
|---|---|
| BRAS-D'ACIER. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| LA CABANE DU SABOTIER . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| LES CHASSEURS D'HOMMES . . . . . . . . . . . | 1 — |
| LE CHATEAU DE VILLEBON. . . . . . . . . . . . | 1 — |
| UN DRAME A CALCUTTA. . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| UN DRAME A TROUVILLE. . . . . . . . . . . . . | 1 — |
| LES ORPHELINES DE TRÉGUÉREC . . . . . . . | 1 — |
| LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES. . . . . | 1 — |
| SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE . . . . . | 1 — |
| LE TESTAMENT DE LA COMTESSE . . . . . . . | 1 — |

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

# UN DRAME
# A TROUVILLE

PAR


ALFRED DE BRÉHAT [pseud. of

A. Guézenec






PARIS

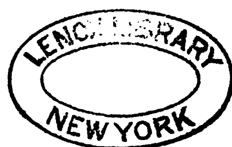
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1869



A MADAME

# LA COMTESSE DU TARDE

MADAME,

Quelques-uns de nos amis prétendent que c'est un devoir pour moi de vous dédier ce volume, attendu qu'ils ont reconnu dans le personnage de l'excellente marquise de Vareilles plus d'un trait de ressemblance avec vous.

Il est bien possible, en effet, qu'en traçant ce portrait d'une femme aussi aimable, aussi spirituelle que bonne et bienveillante, je me sois laissé

entraîner par quelques souvenirs de mon séjour à Château-Lavallière.

Permettez-moi donc, madame, de placer ce livre sous votre patronage, et de vous l'offrir comme un témoignage du respectueux dévouement,

De votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ALFRED DE BRÉHAT.

UN

# DRAME A TROUVILLE

---

## I

Trouville, dans le Calvados, est un des plus jolis établissements de bains de mer que nous ayons en France. Naguère encore, c'était une bourgade habitée par une trentaine de pêcheurs. Quelques années ont suffi pour en faire une ville dont la plage sablonneuse l'emporte de beaucoup sur le *semis* de galets de Dieppe et d'Étretat, et dont le séjour à l'époque des bains offre aussi bien plus d'agréments et de gaieté.

A voir cette ville, blottie au pied d'un coteau, sur la rive droite de la Touque on dirait un nid de petites

maisons blanches et vertes. Le long de la rivière s'étendent les vieux quartiers occupés pour la plupart par des pêcheurs et par des marchands. Sur la grève, depuis la place de la Cahote jusqu'à la maison de M. Vallée (au père duquel Trouville a dû en grande partie sa prospérité), s'échelonnent une foule de jolies maisons nouvellement bâties et précédées pour la plupart de jardins dont la mer vient baigner les murs.

A partir de ces habitations commencent d'autres maisons qui remplissent la vallée et s'échelonnent, jusqu'à la côte, sur le flanc de la colline que domine le chalet de M. Cordier. Cette élégante et hospitalière habitation, que son propriétaire ouvre si gracieusement aux étrangers, semble planer au-dessus de Trouville, et déroule jusqu'à la mer ses riants jardins, d'où l'on aperçoit de superbes points de vue.

Le moment le plus brillant de Trouville est du 20 juillet au 25 août. Passé cette époque, l'invasion des colléges et des pensions prend des proportions désespérantes. Il devient alors impossible de circuler sur la terrasse sans être heurté par quelque bachelier en herbe. Tout étourdis de leur récente liberté, les lycéens s'élancent à toute vitesse comme des chevaux emportés, s'accrochent à vos habits,

renversent vos chaises ou donnent le mal de mer aux cœurs sensibles en se balançant avec frénésie sur l'escarpolette de la terrasse.

Depuis dix ans, le nombre des baigneurs augmente par une progression si rapide et si soutenue, que, chaque année, l'on est obligé de construire de nouvelles maisons, qui sont louées très-souvent avant d'être complétement bâties.

Excepté 1856 et surtout 1857 (qui a été une année exceptionnelle), nulle saison n'a laissé de plus brillants souvenirs aux habitants de Trouville que celle de 1855. Jamais une foule plus nombreuse, plus élégante et plus animée n'avait rempli le salon du Casino ou ne s'était promenée sur la grève aux heures des bains. On se disputait les maisons. Les plus beaux noms de France, aristocratiquement et financièrement parlant, comme dirait M. Prudhomme, figuraient sur la liste des abonnés affichée à la porte du salon. Sur ce répertoire des étrangers s'étalaient des quartiers de noblesse à faire tressaillir un margrave allemand, et des millions qu'aurait salués M. de Rothschild lui-même. De somptueux équipages, des attelages à deux et même à quatre chevaux, à grandes guides ou en Daumont, traversaient les rues, emportant en promenade et en partie de plaisir des femmes élé-

gantes, coiffées de ces charmants chapeaux d'été qui remplacent agréablement aux bains de mer l'affreux petit bonnet, décoré du nom de chapeau, que ces dames plaquent sur leurs chignons pendant l'hiver. Des cavaliers et des amazones galopaient sur la grève et sur les routes qui conduisent aux nombreux buts d'excursion que le touriste rencontre aux environs de Trouville.

Le 15 août 1855, toute la population se pressait sur la plage, entre l'estacade et la terrasse du salon, pour assister aux divertissements donnés à l'occasion de la fête de l'empereur. Trouville est un des rares endroits où ces divertissements méritent leur nom. La municipalité les a bien organisés, et les étrangers y assistent volontiers. Sur la place de la Cahote, à l'angle du quai et de la plage, une petite tente avait la prétention de protéger contre le soleil des gradins destinés aux autorités, ainsi qu'aux gens disposés à sacrifier trois francs pour être bien placés. De cet endroit, principalement occupé par le monde élégant des étrangers, on découvrait la grève depuis l'estacade, à gauche, jusqu'au banc de rochers situé à droite, qu'on appelle les Roches-Noires.

Trois rangées de femmes en grande toilette garnissaient les premiers gradins ou déployaient leurs

vastes crinolines sur les chaises placées en avant de la tente sur le bord du quai. Parmi ces élégantes, celle qui attirait la première tous les regards était une femme de cinquante ans au moins, qui étalait au premier rang une toilette étincelant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En l'examinant attentivement, on était tenté de croire que quelque Pygmalion moderne avait trouvé moyen d'animer une poupée de Nuremberg, et d'en faire une créature humaine buvant, mangeant, marchant et surtout grondant et médisant. Malheureusement, le modèle était mal choisi. La nouvelle Pandore ne ressemblait en rien à son aînée, et sa toilette prétentieuse faisait encore ressortir sa laideur. Une ferronnière en velours noir, avec un diamant au milieu, maintenait sur le front jauni de la noble dame un tour de cheveux qui versait ses anglaises éplorées sur un corsage de soie noire garni de force colifichets. Son nez sec et pointu produisait sur sa longue et anguleuse personne l'effet d'un bec de corbin sur une canne. Il avait l'air de servir de défense à deux lèvres minces et pâles, toujours pincées comme si elles avaient eu peur de laisser échapper le râtelier qui avait remplacé les trente-deux perles, depuis longtemps absentes, dont la nature avait jadis gratifié madame Hildegarde de Grinbavau.

Jamais caractère plus acariâtre et plus égoïste ne se logea dans un corps plus roide et plus disgracieux. Quand elle se mettait en mouvement, on était tout surpris de ne pas entendre craquer ses ressorts.

Fille d'un notaire de Provins, elle était restée jusqu'à trente-trois ans sans trouver à se marier. En 1841, un pauvre diable de lieutenant, séduit par les douze mille francs de rentes que possédait mademoiselle Hildegarde Meurand, laissa de côté ses épaulettes pour la conduire à l'autel. Mal en prit à tous les deux. Leur ménage ne tarda pas à devenir un enfer. Monsieur était infidèle ; madame se montrait exigeante et jalouse. Avec de pareils éléments, la discorde avait beau jeu. Madame tenait les cordons de la bourse, mais son mari tenait, dit-on, ceux de la cravache.

Au bout de deux ans, à la suite d'une conversation, émaillée d'injures et même de coups, M. de Grinbavau, abandonnant sa tendre moitié, s'engagea dans l'infanterie de marine et s'en alla se faire tuer dans les colonies. Il périt dans un combat contre les Maures. Son trépas, qui fut vraiment noble et glorieux, fit oublier tous ses torts. Sa femme même, qui aurait volontiers déblatéré contre lui pendant cinq heures d'horloge, en fit un trésor, un ange

d'amour et de bonté, dès qu'elle n'eut plus à craindre son retour. Malgré cette tendresse posthume, elle se remaria en janvier 1848 à un brave négociant nommé Babolein Grosdot. Il est bon d'ajouter, pour expliquer cette mésalliance, que le dit Grosdot possédait une fort belle fortune. Malheureusement pour lui, la crise de 1848 le ruina presque entièrement. Il se remit courageusement à l'ouvrage. Deux ans après, il était en train de refaire une seconde fortune, lorsque sa femme hérita tout à coup de cinquante mille francs de rente. Un vieux cousin, qu'elle n'avait jamais vu et dont elle soupçonnait à peine l'existence, lui avait légué toute sa fortune.

Jusque-là Hildegarde s'était fait appeler madame Grosdot de Grinbavau. Quand on lui faisait des objections sur ce dernier nom, elle répondait qu'ayant payé 32,000 fr. de dettes pour défunt M. de Grinbavau, elle avait acheté le nom assez cher pour avoir le droit de le porter. Comme vous voyez, c'était une femme d'ordre. A partir de son héritage, elle signa de Grinbavau tout court. Ainsi que le disait un mauvais plaisant, elle ne voulut plus faire *gros dos*. Elle força en outre son mari à renoncer au commerce. Grosdot était la meilleure pâte d'homme qui fût au monde. Pour obtenir la paix, l consentit à tout et ne se montra inflexible que

1.

sur deux points ; il ne voulut jamais avoir de livrée, ni renoncer à la pipe, au domino et aux cravates blanches. Il eut aussi beaucoup de peine à consentir à ce que sa femme l'appelât Alphonse au lieu de Babolein ; mais il n'en conserva pas moins dans son intérieur une prédilection particulière pour ce dernier prénom qui était celui de son parrain.

M. Grosdot de Grinbavau n'allait dans le monde qu'à son corps défendant. Le whist, le piquet et surtout le domino remplissaient tous ses loisirs, de concert avec trois promenades qu'il faisait régulièrement chaque jour aux mêmes heures. Si le digne homme s'entendait mal aux usages de salon, en revanche il savait si bien faire valoir la fortune de sa femme et les débris de la sienne, qu'en 1856, le couple Grosdot de Grinbavau possédait quatre-vingt mille francs de rentes en terres, et surtout en rentes sur l'État ou en obligations de chemins de fer. Malheureusement pour le digne négociant, Hildegarde avait profité de la ruine momentanée de Babolein et de l'héritage qu'elle avait fait, pour s'emparer du gouvernement absolu. Elle en avait si bien contracté l'habitude, qu'au bout de deux ans, rien au monde n'aurait pu lui arracher le sceptre conjugal. Son mari n'y songea

même pas. Pourvu qu'on ne dérangeât ni l'heure de ses repas, ni celle de ses promenades et de ses parties de domino, Alphonse-Babolein s'accommodait de tout. Quand sa chère moitié grondait et tempêtait (ce qui lui arrivait souvent), il commençait par mettre les mains dans ses poches et l'écoutait tranquillement sans l'interrompre. Si l'orage se prolongeait, il allait se promener ou s'endormait du sommeil calme et tranquille de l'innocence.

Au moment où commence cette histoire, une cour nombreuse de jeunes gens élégants entourait madame de Grinbavau. S'épanouissant d'aise derrière son éventail, Hildegarde rappelait un peu (qu'on me pardonne cette comparaison irrespectueuse) la fable de *L'âne chargé de reliques*. Les hommages dont elle s'enorgueillissait s'adressaient bien moins à elle, en effet, qu'aux deux nièces de son mari assises à ses côtés.

L'une de ces jeunes femmes, l'aînée, Hermance Holmes, avait épousé trois ans auparavant un riche Portugais nommé don Manoël Cobrizo. Sa beauté avait quelque chose de saisissant qui attirait les yeux aussitôt qu'elle entrait dans un salon. Une admirable chevelure brune, dont les mains du coiffeur avaient peine à contenir les tresses opulentes, formait comme un soyeux diadème au-dessus d'un

front d'albâtre. Ses sourcils presque noirs et bien arqués faisaient ressortir le bleu de ses yeux qui rappelait celui de la pervenche. Son teint, blanc et rose, avait cette admirable carnation à la fois chaude et transparente des vierges de Murillo.

Elle était d'une taille moyenne. De splendides épaules et des bras ravissants lui donnaient une élégance et une dignité qui lui faisaient aisément pardonner son sourire souvent ennuyé, et la nonchalance un peu affectée de sa démarche et de ses paroles.

On l'accusait d'être assez fantasque, un peu coquette, et surtout d'aimer à réunir autour d'elle un cercle d'adorateurs, parmi lesquels, du reste, on assurait généralement qu'il n'y avait aucun heureux.

La sœur d'Hermance, plus jeune de trois ans, s'appelait Laure. Un aimable vieillard, le comte de Martigles, qui l'avait prise en amitié, la comparait toujours à ces libellules au corsage d'azur et d'émeraude, qui effleurent les prairies de leurs ailes de gaze. Il ne l'appelait que sa belle *demoiselle*. Plus mince et un peu plus grande que sa sœur, Laure avait en effet dans la taille, dans la tournure, dans la démarche, dans les gestes et dans toute sa personne enfin, une sorte d'élégance qu'on eût volontiers appelée aérienne.

Hermance ne pouvait aller dans un salon sans y faire sensation par son opulente beauté ; Laure, au contraire, passait souvent inaperçue au premier abord. Ce n'était qu'au second coup d'œil qu'on s'apercevait des reflets charmants de ses beaux cheveux blonds, plus épais encore que ceux de sa sœur et d'une finesse inouïe. De petites taches orangées moiraient le gris bleu de ses grands yeux, et leur donnaient de loin une teinte vert de mer qui devenait plus ou moins foncée suivant les émotions qu'éprouvait la jeune fille, et doublait ainsi le charme et l'expression de son regard.

Pareilles aux feuilles de rose qui se referment aussitôt que cesse la brise qui les a entr'ouvertes, les lèvres de mademoiselle Holmes avaient un sourire fugitif, d'une grâce indicible. Un cygne eût été jaloux de la blancheur et des molles ondulations de son cou, un peu long peut-être, mais admirablement attaché. Un mot, un regard, une pensée suffisaient pour nuancer d'une teinte rose ses joues un peu pâles, au milieu desquelles souriait une petite fossette qui semblait s'épanouir comme une fleur chaque fois qu'on entendait le rire frais et argentin de la jeune fille. Elle paraissait du reste faire peu d'attention aux hommages de tous les jeunes gens qui l'entouraient. Loin de chercher à rivaliser avec Hermance

elle laissait cette dernière trôner en liberté au milieu de ses admirateurs.

En ce moment, cinq ou six de ces messieurs, le lorgnon dans l'œil et le sourire aux lèvres, expliquaient à madame de Cobrizo l'ordre des divertissements qui allaient avoir lieu.

— Que nous reste-t-il encore à voir ? demanda madame de Cobrizo en s'adressant à M. James Lindsay, beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, au teint transparent, aux cheveux châtain clair et aux favoris soigneusement frisés.

— Voici le programme, madame, dit avec empressement un autre jeune homme à favoris ébouriffés, qu'on appelait Ferdinand de Garlon, et dont la tête semblait divisée en deux compartiments par une raie qui partait du milieu du front pour aboutir à l'épine dorsale.

— Lisez, dit madame de Cobrizo.

Ferdinand se hâta de laisser tomber le carreau qu'il maintenait péniblement sous l'arcade sourcilière, et commença à haute voix la lecture du programme ;

— Assez, assez, monsieur de Garlon, interrompit Laure Holmes. Vous croyez-vous donc obligé de lire depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur ?

Tandis que Garlon repliait le programme et se replantait le lorgnon dans l'œil, un autre jeune homme, nommé Charles de Baillères, prit la parole :

— Nous avons vu, dit-il, le mât horizontal, le classique mât de cocagne, la course à la nage et le steeple-chasse d'ânes...

— Avocat, passez au déluge, interrompit Laure en riant. Je vous demande ce que nous avons à voir et non ce que nous avons vu.

— J'y arrive, reprit-il du même ton de gaieté. Il nous reste encore, en fait de divertissements, la course en sac qui va commencer, la course de haies pour *gentlemen* et enfin le prix réservé aux chevaux du pays.

— Quels sont décidément les concurrents de la course de haies ? demanda madame de Cobrizo.

— MM. Lindsay, de Veillan, Favrier, de Garlon...

— Et M. Spencer, ajouta Garlon.

— Et M. Strettel, dit Lindsay.

— Cela fait six, reprit Laure.

— Et moi, sept, dit un gros joufflu qui répondait au nom de Martin Benavant.

— Alors nous sommes huit en me comptant, dit M. de Baillères.

— Vous aussi ! s'écria madame de Cobrizo.

— Voilà un *aussi* très-humiliant, repartit le jeune homme en riant.

— Mon Dieu, c'est que je vous ai entendu dire que vous saviez à peine monter à cheval.

— En effet. Je n'en ai que plus de mérite dans mon entreprise, et c'est pour cela que je compte sur votre sympathie. Honneur au courage malheureux !

— Alors, messieurs, nous serons neuf, dit M. de Cobrizo qui venait d'arriver par l'escalier de la grève.

— Comment, monsieur, vous montez ? fit Hermance.

— Sans doute.... Est-il donc défendu aux gens mariés de disputer cette superbe guirlande de fleurs que vous avez tressée pour le vainqueur ?

— Et le bouquet qu'il aura le droit d'offrir à la dame de son choix ? ajouta madame de Grinbavau en minaudant.

— D'Altorf les chemins sont ouverts.... à tout le monde, repartit Laure en riant ; mais vous n'avez pas compris, monsieur de Cobrizo, ce qui inquiète ma sœur. Le *gentleman* qui remportera le prix ne doit-il pas gagner aussi une superbe cravache ? L'habitude que vous avez contractée de vous en servir dans vos pays à esclaves n'aurait qu'à vous revenir ?

On se mit à rire de cette plaisanterie, mais un nuage passa sur le front du Portugais dont les lèvres eurent une imperceptible contraction.

Don Manoël Cobrizo était un homme de quarante ans environ, d'une taille moyenne, dont les membres souples et nerveux annonçaient autant de force que d'agilité. Il avait d'assez beaux traits, mais son front peu développé et ses petits yeux noirs, profondément enfoncés sous d'épais sourcils, donnaient à sa physionomie quelque chose de faux et de sinistre qui était loin de prévenir en sa faveur. Le cercle de bistre qui entourait ses paupières était tellement foncé qu'il ressortait encore sur le teint olivâtre du Portugais.

Quoique d'une nature excessivement impérieuse et violente, Manoël semblait peser chacune de ses paroles. Il s'exprimait d'une manière prétentieuse et avec une recherche qu'on remarquait d'autant plus que sa personne, ses manières et son esprit manquaient de cette distinction naturelle dont l'usage même du monde ne saurait complétement dissimuler l'absence. Comme l'avait dit un jour M. de Baillères, don Manoël Cobrizo n'était qu'un sauvage bien verni.

— A propos, dit madame de Cobrizo, et M. de Morieux?

— Son bras n'est pas encore assez bien remis pour qu'il puisse remonter à cheval, répondit Garlon.

— Personne ne montera son cheval alors ! dit mademoiselle Holmes.

— A moins d'avoir l'envie bien arrêtée de se faire tuer, personne ne s'y risquera, répondit M. de Veillan. Savez-vous que Morieux est la troisième personne que cet enragé *Blue-Bonnet* a estropiée en moins de quinze jours.

— C'est donc une bête féroce ? dit Hermance.

— A peu près. Ce qui le rend surtout dangereux, c'est son habitude de se cabrer à pic et de se renverser sur son cavalier.

— Pour qui nous faudra-t-il parier ? demanda la baronne de Grénan, jeune et jolie Parisienne, amie de madame de Cobrizo.

— Pour M. Lindsay, repartit Garlon.

— Le cheval de M. Cobrizo est plus vite que le mien, fit observer l'Anglais.

— Le vôtre saute mieux, répliqua le Portugais.

— Voici l'ordre d'arrivée, dit Charles en riant : 1er, M. Lindsay ; 2e, M. de Cobrizo ; 3e, M. de Veillan ; 4e, M. Spencer.

— Et vous ? demanda Hermance.

— M. de Garlon et moi, nous nous disputerons énergiquement la place de dernier.

— Et M. Bonavant? fit mademoiselle Holmes.

— Il n'arrivera pas, répondit Charles.

— Tiens, s'écria M. de Veillan en se levant, que se passe-t-il donc là-bas, du côté du Gymnase?

Tout le monde jeta les yeux dans cette direction.

On vit la foule réunie sur la place de la Cahote se séparer précipitamment devant un cavalier qui arrivait au galop par le quai. Le cavalier fit d'abord un mouvement pour prendre par la grève en passant devant la maison de la comtesse de Brabantane. Puis, voyant sans doute que, pour revenir vis-à-vis des gradins, il lui faudrait remonter jusqu'au delà de la rue de Paris, il fit volte-face, traversa la place de la Cahote et sauta bravement sur la grève tout près de l'estacade, d'une hauteur de sept à huit pieds au moins.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette prouesse.

— Je parie que c'est René de Gavery! s'écria M. de Baillères.

— En effet, dit Garlon, qui venait de grimper sur une chaise pour apercevoir le hardi cavalier au milieu de la foule dont il était entouré.

Ce nom, lancé à l'improviste, parut produire une certaine impression sur plusieurs personnes,

madame de Grinbavau pinça les lèvres d'un air mécontent, et se redressa comme un coq prêt à combattre. Hermance pâlit un peu, et l'agitation de son corsage trahit une certaine émotion. Quant à mademoiselle Holmes, elle fit un mouvement involontaire pour se lever et pour chercher des yeux, au milieu de la foule, la personne dont on parlait. Puis, se sentant pâlir et rougir tout à la fois, elle se couvrit la figure de son mouchoir sous prétexte d'enlever quelques grains de sable lancés par le vent.

Le nom de Gavery avait sans doute aussi quelque signification pour M. de Cobrizo; car, en l'entendant prononcer, il se retourna en souriant vers sa femme. Comme elle parlait en ce moment à voix basse à mademoiselle Holmes, il ne put voir sa figure. Il s'approcha nonchalamment de Garlon et se fit indiquer M. de Gavery, qui descendait de cheval en ce moment. Le Portugais, fit tout à coup un brusque mouvement de surprise. Il tressaillit, et ses yeux brillèrent d'un éclat farouche.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Garlon.

Cobrizo le regarda un instant sans répondre. Puis, comme rappelé à lui-même par la question du jeune homme, il répondit avec un sourire contraint qu'il était mécontent qu'on ne lui eût pas encore amené son cheval.

— Je vais voir s'il est temps de le faire venir, dit-il en sautant sur la plage.

Il se mêla au groupe qui s'était formé autour de M. de Gavery, et se mit à examiner ce dernier avec une attention singulière.

## II

— Quel est donc ce M. de Gavery? demanda M. de Veillan. Il me semble avoir vu ce nom quelque part.

— Dans le *Moniteur*, peut-être, répondit Charles. Gavery a été décoré pour une expédition sur les côtes d'Afrique, dont tous les journaux ont parlé dans le temps. Avec une chaloupe montée par une dizaine de marins, il s'est emparé, de vive force, d'un négrier dont l'équipage était deux fois plus nombreux. Puis il a attaqué et détruit l'établissement fondé sur la côte par un des grands marchands d'esclaves du pays, un *marchand de bois d'ébène*, comme on appelle là-bas ces trafiquants de chair humaine.

— L'horrible commerce! s'écria madame de Grin-

bavau ; quels misérables que ces gens qui vendent ainsi comme du bétail des créatures de Dieu !

— Je suis bien de votre avis, répondit Charles ; mais cela n'empêche pas quelques-uns d'entre eux d'avoir gagné des millions à ce commerce.

— Ils n'en sont pas moins méprisables, dit Laure avec vivacité.

— D'accord, répondit Charles, mais ils en sont moins méprisés.

— Quel grade a maintenant ce M. de Gavery ? demanda madame de Grénan.

— Aucun. Voilà deux ans qu'il a donné sa démission.

— Pourquoi cela ?

— Je l'ignore. Aucun de ses amis n'en sait, du reste, plus que moi là-dessus.

— C'est votre ami ? dit la jeune femme.

— Oui, madame : et un ami auquel je suis sincèrement attaché.

— C'est une liaison dont je ne vous félicite pas, interrompit madame de Grinbavau d'un ton aigre : un mauvais sujet, buveur, joueur, débauché.

— Vous êtes trop sévère, madame, reprit Charles avec vivacité. Gavery a été reçu le septième à l'École polytechnique : il en sortit le troisième, et, s'il a choisi la marine, ç'a été par suite d'une vocation

toute particulière. Sa décoration et son avancement rapide prouvent sa bravoure et sa capacité.

— Ou ses protections, répliqua Hildegarde.

— Ses chefs en faisaient le plus grand éloge.

— C'est sa mère qui le disait.

— J'ai vu de mes propres yeux des lettres très-flatteuses sur son compte.

— Écrites par quelques camarades du même caractère.

— Par l'amiral Ferrier, madame, qui commandait la station dont René faisait partie.

— Vous êtes trop entêté pour que je discute avec vous, monsieur de Baillères, répliqua Hildegarde, que la moindre contradiction mettait de mauvaise humeur ; mais laissons le passé. Parlons un peu du présent, s'il vous plaît. Me soutiendrez-vous aussi que, depuis son retour du service, votre M. de Gavery est resté le modèle des jeunes gens?

— Non, madame ; mais ce changement est tellement inexplicable, tellement incompréhensible, qu'il doit y avoir là-dessous quelque grand chagrin.

— Allons donc ! s'écria madame de Grinbavau qui apportait à cette discussion une acrimonie singulière ; je vais, moi, vous expliquer la cause de ce changement *inexplicable*, comme vous l'appelez.

madame de Gavery, morte il y a quatre ans, a laissé à son fils une petite fortune qu'il s'est hâté de manger en arrivant. Une fois la bride sur le cou et la poche bien garnie, il a pu s'abandonner aux mauvais instincts que son hypocrisie avait dissimulés jusque-là. Avec l'éducation qu'il avait reçue, du reste, cela ne pouvait manquer, car sa mère....

— Ma tante! interrompit madame de Cobrizo d'un ton suppliant.

— Car sa mère, continua madame de Grinbavau, sa mère, avec tous ses airs de douceur et de piété, était bien la femme la plus incapable, la plus ridicule, la plus....

— Je vous en prie, ma tante, n'en dites pas davantage, interrompit Laure avec vivacité. Madame de Gavery a eu pour ma sœur et pour moi tous les soins et toute la bonté d'une mère. Elle nous a recueillies et traitées comme ses filles, nous, pauvres orphelines, qui n'avions d'autre titre auprès d'elle que d'être les filles d'une de ses amies de pension. Vous nous feriez beaucoup de peine à ma sœur et à moi, en disant du mal de cette excellente femme.

— C'est bien, mademoiselle, répondit madame de Grinbavau, rouge de colère et les dents serrées. Puisque madame de Gavery vous est plus chère que votre propre famille, je ne me permettrai pas de

lui trouver le plus léger défaut. Seulement, je me souviendrai en temps et lieu de votre préférence.... Comptez-y.

Laure s'inclina sans répondre et d'un air respectueux.

Avec son humeur acariâtre, Hildegarde aurait probablement continué ses récriminations, si M. de Garlon n'était arrivé à cheval devant les gradins.

— Je vous annonce du nouveau, mesdames, leur cria-t-il de la grève.

— Qu'est-ce donc?

— Nous avons un dixième gentleman.

— Qui?

— M. René de Gavery. Il va monter le cheval de Morieux.

— Ce cheval si méchant, qui a déjà blessé trois personnes?

— Précisément; le fameux *Blue-Bonnet* enfin. Il y a des gens qui ne doutent de rien. Je ne donnerais pas cinq sous de Gavery.... Nous allons rire tout à l'heure.

— Prenez garde de perdre vos bottes en route, Garlon, lui cria M. de Baillères.

Un éclat de rire général accueillit cette apostrophe, car les jambes longues et grêles du *gentle-*

*man-rider* flottaient littéralement dans les tiges de ses bottes à revers.

Piqué de cette hilarité, Garlon chercha une répartie mordante ; mais, comme elle ne venait pas très-vite, force lui fut de s'éloigner sans avoir répondu à M. de Baillères. Dans sa mauvaise humeur, il attaqua si brusquement son cheval, qu'il faillit se faire jeter par terre.

— Dites donc, Garlon, lui cria Charles, il me semble qu'on rit déjà. Est-ce Gavery qui arrive ?

Le jeune homme à la raie n'en attendit pas davantage et partit au galop.

— Vous avez toujours quelque chose de désagréable à lancer à M. de Garlon, dit madame de Grinbavau d'un ton mécontent. Il est pourtant fort bien.

— A cheval ?

— De toutes les manières, monsieur.

— Je crois bien. On l'a découpé tout vivant dans une gravure de modes....

— Il y a des gens qui ne feraient pas mal de l'imiter sous plus d'un rapport, dit Hildegarde d'une voix aigre-douce.

— J'en conviens, répondit le jeune homme en souriant : mais il ne faudrait pas pousser l'imitation trop loin.

— Parce que ?...

— Parce qu'avec l'élégance des gravures de modes, Garlon a pris aussi leur platitude et leur nullité.

— Vous êtes bien méchant aujourd'hui, M. de Baillères, dit Hermance à demi voix.

— Mon Dieu, madame, je n'ai qu'un degré de férocité de plus que l'éléphant de la ménagerie. Il se défendait quand on l'attaquait; moi je défends en outre mes amis quand on les attaque. Garlon est un niais méchant qui, tout en ayant l'air de rire, attaque tout ce qui lui est supérieur, et cela, non en face, mais par derrière, et par des calomnies. Quand on fait tant que de viser à la méchanceté, il faut au moins y joindre deux qualités, l'esprit pour amuser, et le courage pour soutenir ce qu'on a dit. Garlon n'ayant ni l'un ni l'autre, je ne reconnais aucune circonstance atténuante en sa faveur.

— Vous êtes pire que le Desgenais des *Filles de marbre*, répliqua madame de Grinbavau de plus en plus irritée. Désormais, quand il arrivera un étranger, nous n'oserons lui parler qu'après vous avoir demandé si vous le saluez.

— Gavery n'est pas un étranger pour M. de Garlon; ils se connaissent, et René lui a rendu plus d'un service. Cela n'a pas empêché ce monsieur à raie dans le dos de parler assez peu charitablement de Gavery hier matin à table d'hôte.

Il remarqua enfin les signes que lui faisait mademoiselle Holmes, qui craignait que sa tante n'éclatât, et, cessant de répondre à madame de Grinbavau, il parut prêter une vive attention à ce qui se passait sur la plage.

Tandis qu'Hildegarde épanchait sa colère en récriminations contre M. de Gavery et contre son ami, mademoiselle Holmes disait à demi-voix à ce dernier :

— Vous m'avez demandé le cotillon pour ce soir, monsieur de Baillères ?

— Et vous me l'avez refusé sans hésitation, répondit-il en riant.

— C'est que....

— C'est que je valse mal, reprit-il : dites la vérité ; je ne m'en fâcherai pas.

— Eh bien, oui ! mais, malgré tout, si vous y tenez encore, je vous le donne.

— Auriez-vous donc découvert en moi depuis ce matin un talent de valseur ?

— Non, mais je viens de vous reconnaître une qualité que j'estime beaucoup plus.

— Laquelle ?

— Celle de défendre vos amis. C'est bien, monsieur Charles.

Il allait la remercier, mais elle l'arrêta en lui

montrant des yeux madome de Grinbavau qui se penchait pour écouter leur conversation.

— Mademoiselle, dit-il en se levant, si vous voulez voir le fameux Blue-Bonnet, le voici qui arrive. Vous pouvez, dès à présent, vous faire une idée de son aimable caractère. Quant à moi, je vais monter à cheval et choisir la barrière à laquelle je tomberai.

— Il fait bien de rejoindre son ami, dit madame de Grinbavau en suivant d'un œil courroucé le jeune homme qui s'éloignait. Ils font bien la paire; deux mange-tout, deux joueurs, etc.

Tandis que l'excellente créature continuait à dévider son écheveau d'épithètes peu flatteuses, ses deux nièces et madame de Grénan examinaient le cheval qu'on venait de leur montrer.

C'était un magnifique animal de pur sang anglais et de haute taille. Sa robe alezan-brûlé était comme mouchetée de longues plaques plus foncées qui la faisaient paraître presque noire. Il avait le rein court et l'encolure puissante, le garrot très-élevé, la tête sèche et nerveuse. Comme personne n'avait osé le monter depuis l'accident arrivé à M. de Morieux, il se montrait plus difficile et plus ombrageux encore que d'habitude. Il faisait de tels bonds qu'il entraînait à chaque instant avec lui les deux

grooms qui le tenaient. Ceux-ci n'avaient pas, il est vrai, la peine de crier *gare*, car chacun se rangeait précipitamment sur le passage du sauvage animal.

On le conduisit ainsi auprès du groupe des *gentlemen-riders* qui arrangeaient entre eux les conditions de la course.

— Quel est donc ce monsieur ? demanda tout à coup René de Gavery en désignant M. de Cobrizo à Morieux qui était en train de lui expliquer l'élevage des chevaux irlandais.

— C'est don Manoël Cobrizo.

— Le mari de mademoiselle Holmes ? fit René avec une singulière vivacité.

— Oui.

— De l'aînée ? de mademoiselle Hermance ?

— Précisément. Vous la connaissez ?

— Ah ! c'est là son mari ! répéta Gavery du même ton et sans quitter des yeux M. Cobrizo.

— C'est un Portugais. Il passe pour être énormément riche, reprit Morieux. Je vous disais donc, continua-t-il en reprenant son premier sujet de conversation, que, dans les pâturages irlandais, on laisse toujours une foule d'obstacles naturels, haies, talus, fossés, etc., de sorte que les jeunes chevaux....

Mais René ne l'écoutait plus. Il avait aperçu Charles de Baillères qui venait à lui et dont il serra la main avec une vive affection.

Tandis qu'à l'abri du cercle d'hommes formé autour d'eux, ils passaient, Charles une casaque verte et Gavery une casaque rouge que lui prêtait M. de Morieux, ils échangèrent quelques mots.

— A propos, dit M. de Morieux en intervenant, vous savez, Gavery, quelles récompenses on réserve au vainqueur ?

— Non.

— Nous sommes en pleine Arcadie, mon cher ; ces dames ont fabriqué de leurs blanches mains une superbe couronne de fleurs et un gigantesque bouquet. Le premier arrivé aura le droit d'offrir le susdit bouquet à la reine de son cœur, et de recevoir de ses mains la couronne....

Et pardonne,
Quand elle donne
La couronne
Du martyr.

chantonna Baillères.

— Le meilleur de l'affaire, c'est la cravache, reprit Morieux, qui ne se piquait pas de galanterie. C'est moi qui l'ai rapportée de Londres pour le

compte de la mairie; une vraie tresse anglaise, mon cher, tout baleine et boyaux.

— Allons, messieurs, à cheval, s'écrièrent quelques personnes, le public s'impatiente.

— C'est son métier, repartit Baillères en riant. D'ailleurs les haies ne sont pas encore placées.

— Pardon, monsieur, répondit l'un des commissaires, il n'en reste plus qu'une.

— Vous savez que la dernière doit être une barrière fixe, s'écria Lindsay.

— Ce sera bien dangereux, murmura Bonavant.

— Mais non, reprit Lindsay, MM. Baillères, Strettel, Veillan, Spencer et moi, nous ne montons d'ailleurs à cheval qu'à cette condition. Si les obstacles ne sont pas sérieux, autant vaut laisser M. de Cobrizo courir tout seul.

— Il y a de quoi se tuer, murmura M. Bonavant, qui semblait plongé dans de profondes réflexions.

— Bah ! dit Baillères, ne viens donc pas nous effrayer; sois au moins *Bon avant* si tu ne veux pas l'être *pendant*.

De joyeuses acclamations accueillirent ce stupide calembour que Baillères lançait du reste sans aucune prétention.

— *Bon avant* ou *bon après*, comme vous voudrez, interrompit le gros jeune homme, les che-

vaux arriveront fatigués sur la barrière fixe, qui a bien trois pieds et demi de hauteur. Ils croiront qu'ils peuvent *brousser* comme aux autres haies, et nous nous casserons le cou. Quant à moi, je me retire.

— Une proposition, messieurs, dit M. de Cobrizo tandis que l'on clouait les planches de la dernière barrière, qui fut placée en face des gradins ; si nous faisions une poule ?

— Bravo ! s'écria Baillères, une poule à deux louis ; le vainqueur offrira ce soir des glaces et du punch.

— Mettons cinq louis, fit M. Lindsay.

— Dix plutôt, reprit M. Bonavant.

— Vingt ! cria M. de Cobrizo.

— Mettons-en vingt-cinq, ajouta Gavery.

Il y eut un instant de silence. L'engagement commençait à mériter réflexion ; mais l'amour-propre des neuf jeunes gens était en jeu, et nul n'osa reculer.

— Soit, répondirent-ils tous, à l'exception de Baillères, qui se sentit rougir.

Bien que destiné à une certaine fortune, le pauvre garçon était tenu de fort près par ses parents et n'avait que très-peu d'argent. En ce moment, son porte-monnaie renfermait toute sa fortune qui se

composait de huit louis. Cédant à cette mauvaise honte que bien peu de gens ont le courage de braver, il hésitait cependant d'autant plus à refuser la poule qu'il se savait le moins riche de ses compagnons.

—Qui reçoit l'argent ? demanda M. de Cobrizo.

—Bonavant, parbleu, puisqu'il renonce à courir, répondit M. de Veillan.

Chacun remit ses vingt-cinq louis au gros joufflu.

La sueur perlait sur le front de M. de Baillères.

— Voici ma mise et celle de Baillères, dit en ce moment René de Gavery, qui avait deviné la vérité, et qui jeta un billet de mille francs dans le chapeau de Bonavant.

Charles respira comme un homme qu'on vient de décharger d'un énorme poids. Il prit René par le bras et le tira un peu à l'écart.

—Mon cher ami, lui dit-il, je suis forcé de t'avouer....

— Bah ! interrompit René, rengaîne donc ton aveu. Est-ce que nous n'avons pas tous passé par là ? Tu me rendras cet argent dans dix ans.... si tu veux.... et si je vis encore, ajouta-t-il avec un sourire si triste que Charles lui tendit la main par un mouvement involontaire plein d'une affectueuse sympathie.

Une larme brilla dans les yeux de René, qui serra énergiquement la main de son ami, et s'éloigna pour monter à cheval.

— Vous savez qu'on part des Roches-Noires, cria l'un des commissaires. Il est temps de vous y rendre. M. de Charney vous accompagnera à cheval et donnera le signal.

— Votre cheval saute-t-il franchement, Morieux? demanda René en mettant le pied dans l'étrier.

— Il a ses jours, répondit le jeune homme. C'est l'animal le plus quinteux que je connaisse. Peut-être passera-t-il les haies sans trop se faire prier; mais je crains pour vous la barrière fixe. S'il refuse, ne vous entêtez pas, et surtout ne l'attaquez pas trop rudement, car il se cabrerait et se renverserait sur vous : c'est une de ses spécialités.

— Nous verrons bien, dit René qui se mit en selle malgré les défenses de Blue-Bonnet.

— Lâchez, dit-il aux deux grooms.

Le cheval resta un instant immobile. Puis, après quelques bonds épouvantables, il se rua comme un ouragan sur la foule qui se dispersa en criant. René le ramena sur la piste et parvint à le mettre en route en dépit de ses ruades et de ses bonds désordonnés.

Dix minutes plus tard, les neuf cavaliers réunis aux Roches-Noires se mettaient en ligne, les yeux fixés sur le pavillon rouge que tenait le commissaire chargé de donner le départ.

## III

Dans toutes les sociétés du monde, et plus encore aux eaux que partout ailleurs, il se forme une foule de petites rivalités de castes, de fortunes, de salons et d'amours-propres qui donnent de l'importance aux choses les plus insignifiantes.

Cette année-là, Baillères prétendait que la société de Trouville représentait une armée composée de deux corps principaux comprenant chacun plusieurs divisions et subdivisions. Il avait même fait un dénombrement régulier des forces, créé des régiments imaginaires, et décerné leurs commandements aux dames qu'il savait à la tête de chaque coterie.

« Tel ou tel régiment a eu les honneurs aujourd'hui » disait-il après chaque bal.

D'après sa classification, le corps d'armée Grinbavau se composait des deux divisions Cobrizo et Grénan, comprenant chacune deux régiments : la première, les régiments Holmes et Cobrizo ; la deuxième, les régiments de Grénan et de Versannes (la comtesse de Versannes était une amie de madame de Grénan).

Chaque régiment ayant fourni son contingent de coureurs ce jour-là, leurs rivalités donnaient à la lutte un intérêt tout particulier. La conquête du bouquet était devenue une affaire d'amour-propre, et l'on sait quelle est sur les femmes l'influence d'une question de ce genre.

Madame de Cobrizo avait deux champions : d'abord son mari, qui l'adorait et qui s'en montrait jaloux comme un tigre, puis M. Lindsay, dont l'amour et les soupirs n'étaient un mystère pour personne. Mademoiselle Holmes avait sous sa bannière MM. de Baillères et de Garlon. Au fond du cœur, ce dernier préférait peut-être la splendide beauté d'Hermance ; mais la dot de Laure lui souriait beaucoup pour combler les trous faits à sa fortune par les dents des *rats* du corps de ballet, le lansquenet, les paris et la Bourse. Spencer aussi, malgré ses airs de glaçon et sa roideur, laissait percer une certaine prédilection pour mademoiselle Holmes. M. de Veillan et

M. Favrier portaient les couleurs de mesdames de Grénan et de Versannes.

Sur les neuf concurrents, M. de Gaverny et l'Américain Strettel étaient les seuls qui n'eussent pas de bannière reconnue.

L'intrépidité, l'adresse et la bonne grâce de René lui avaient conquis les sympathies des indifférents. Il avait d'ailleurs une figure extrêmement sympathique, avec son large front ombragé d'épais cheveux bruns naturellement bouclés, ses grands yeux d'un bleu foncé, presque de la couleur du bleu de Sèvres, son regard fier et triste, ses petites moustaches retroussées et sa taille souple et bien prise. « C'est un gaillard qui a du *cœur*, » disaient les marins en se servant d'une expression plus énergique que nous ne pouvons reproduire.

Ce qui contribuait aussi à valoir à René les sympathies de la foule, c'est qu'il était le seul Français qui parût avoir quelque chance de succès. Le bruit circulait que le prix serait probablement remporté par M. Lindsay, dont le cheval irlandais sautait parfaitement, ou par M. Cobrizo, qui avait un cheval pur sang très-vite. M. Spencer paraissait aussi avoir quelque chance, mais moins cependant que les deux premiers. Or, en Normandie comme en Bretagne, le sentiment patriotique est fort développé et la

plaudissements enthousiastes. Le cheval de M. Lindsay, au contraire, s'étant *ramassé* pour sauter, comme la plupart des chevaux irlandais, perdit de deux longueurs au moins. Spencer arriva le troisième, suivi de MM. de Veillan et Favrier, qui luttaient énergiquement pour la quatrième place, de même que Baillières et Strettel pour l'avant-dernière. L'Américain aurait eu une bien meilleure place, si, à la deuxième haie, son cheval ne s'était abattu grâce à M. de Garlon qui était venu rouler entre ses jambes. Strettel s'était hâté de remonter à cheval ; mais, en dépit de tous ses efforts, il n'avait pu rejoindre que Baillères dont la monture ne valait pas grand'chose. Quant à M. de Cobrizo, dont le cheval avait continué de refuser la barrière, il fut pris d'un tel accès de rage en mettant pied à terre, qu'il tira un couteau de sa poche et l'enfonça dans le poitrail du pauvre animal. Quelqu'un lui ayant heureusement retenu la main, le couteau ne pénétra pas fort avant et ne fit au cheval qu'une légère blessure.

Un mouvement d'indignation accueillit cet acte de sauvage brutalité.

Ivre de fureur, le Portugais darda des yeux de tigre sur la foule qui l'apostrophait en termes peu parlementaires, et menaça de sa cravache les gens qui se trouvèrent le plus près de lui. La patience

n'étant pas la qualité dominante des marins normands, M. de Cobrizo allait certainement s'attirer une mauvaise affaire, lorsque quelques-uns de ses amis se jetèrent entre lui et ses adversaires. Ils lui retirèrent sa cravache et parvinrent à emmener le Portugais, qui écumait de colère et ressemblait en ce moment à une bête féroce plutôt qu'à une créature humaine.

Pendant ce temps les commissaires remettaient la couronne et le bouquet au vainqueur, en lui expliquant qu'il avait le droit de choisir une dame pour le couronner et lui décerner la cravache d'honneur qui formait le premier prix.

Après un moment d'hésitation, M. de Gavery monta sur le môle en face des gradins. Un vif mouvement de curiosité se produisit à son arrivée. Chacun était empressé de savoir à qui le vainqueur allait donner le bouquet et demander la consécration de sa victoire. Les femmes s'y intéressaient d'autant plus que M. de Gavery était vraiment un fort joli cavalier. Sans avoir ni la beauté aristocratique de Lindsay, ni les traits réguliers de Bailières, ni la figure spirituelle de Favrier, il avait ce je ne sais quoi qu'on ne peut définir, mais qui plaît à tout le monde et surtout aux femmes.

En ce moment pourtant, le sourire sardonique

qui crispait ses lèvres, dénaturait un peu l'expression triste et fière de sa physionomie.

Lorsqu'il salua, en passant madame de Grinbavau et ses nièces, on crut qu'il allait s'arrêter ; mais il continua son chemin d'un air indifférent. Puis, écartant une chaise qui lui barrait le passage, il monta sur les gradins et s'approcha d'une jeune femme assise au rang le plus élevé des banquettes. L'isolement de cette dame, non moins que sa toilette tapageuse, faisaient assez deviner qu'elle appartenait à une famille peu nombreuse à Trouville, celle des *Camellias*. Il la salua avec une exquise politesse, et lui offrit le bouquet avec un petit compliment fort bien tourné, que n'eût pas désavoué son grand-père, M. Guillaume de Gavery, capitaine aux gardes du roi.

A cet hommage inattendu, la jeune femme rougit de plaisir.

Un murmure désapprobateur s'éleva en même temps sur les autres gradins ; plusieurs personnes se mirent à rire avec affectation.

A ce bruit, Gavery se redressa brusquement et parcourut l'assemblée des yeux en fixant son regard fier et railleur sur deux ou trois jeunes gens qui se faisaient remarquer par leurs bruyantes exclamations. Il y a quelque chose de si imposant dans le

regard d'un homme de cœur que, cette hilarité intempestive s'arrêta tout à coup. Les femmes seules, fortes de leur faiblesse, continuèrent à chuchoter avec cette intrépidité féminine qu'une batterie de canons n'empêcherait pas de dire une méchanceté.

Cette fois, du reste, il faut avouer que ces dames avaient raison d'être mécontentes. S'être donné la peine de composer un bouquet et une guirlande, elles, femmes honnêtes et femmes du monde, pour les voir offrir publiquement, devant elles, à une créature de ce genre, c'était pis que blessant, c'était humiliant, ce que les filles d'Ève pardonnent bien moins encore. Il n'y avait, en outre, aucun prétexte pour excuser cette inconvenance et ce manque d'égards. M. de Gavery appartenait évidemment au meilleur monde, et ne s'était nullement mépris sur le compte de la dame qu'il venait de choisir. Il avait, par conséquent, agi dans cette circonstance avec une impertinence calculée et un mépris complet des lois de la bonne société.

— Quand je vous disais que c'était un mauvais sujet, dit madame de Grinbavau en employant un mot plus énergique que nos grand'mères se permettaient volontiers, mais que leurs petites-filles ont rayé de leur dictionnaire habituel.

Hermance et Laure ne répondirent rien.

Toutes deux avaient pâli. Un sourire de dédain plissait les belles lèvres de madame de Cobrizo. Laure, au contraire, baissait tristement la tête, comme si elle eût été complice de la faute de René.

Bientôt M. de Gavery descendit tranquillement et repassa la tête haute devant les dames assises au premier rang. Elles le foudroyèrent d'un regard hautain et d'un sourire moqueur. Il n'eut pas l'air de s'en apercevoir et s'approcha lentement d'un groupe de jeunes gens qui venait de se former autour de Charles de Baillères. Celui-ci s'évertuait à défendre son ami contre les autres coureurs. Piqués de leur défaite, et poussés par le sentiment instinctif de jalousie qu'éprouve la plupart des hommes en voyant arriver un jeune homme, hardi, bien tourné, de nature à plaire aux femmes, ces messieurs attaquaient en termes fort peu mesurés la conduite de M. de Gavery. Baillères le défendait de son mieux, bien qu'au fond du cœur il lui donnât tort. La discussion était tellement animée, que M. de Gavery arriva tout près du groupe sans qu'on remarquât sa présence.

— C'est une impertinence calculée de la part de ce monsieur, criaient deux ou trois jeunes gens ; nous ne devons pas la supporter.

—Voyons, dit Baillères, vous êtes dix contre moi et vous parlez toujours. Comment diable voulez-vous que je puisse répondre? Je connais Gavery depuis longtemps, et je vous assure...

—Merci, Baillères, interrompit René en posant la main sur l'épaule de Charles, merci. Je reconnais là ton amitié. Maintenant laisse-moi le soin de m'expliquer avec ces messieurs. Quelques-uns d'entre vous, messieurs, continua-t-il en élevant sa voix ferme et accentuée, ont déclaré tout à l'heure qu'ils ne pouvaient supporter l'impertinence que je venais de commettre. Je suis tout prêt à leur en rendre raison, s'ils veulent se faire connaître.

Il y eut un moment de silence. Gavery promena sur ses auditeurs un regard hautain, en l'arrêtant surtout sur ceux qu'il avait entendus crier le plus haut.

— J'attends, messieurs, reprit-il. Qui de vous a proféré le mot d'impertinence?

— C'est moi, s'écria M. de Cobrizo, heureux sans doute de trouver une occasion d'épancher sa colère.

— Ah! c'est vous, répéta Gavery dont l'œil étincelant fit baisser celui du Portugais.

— Moi, je n'ai pas employé le mot impertinence, dit Lindsay; mais j'ai trouvé, monsieur, votre con-

duite fort inconvenante, et je comptais vous en faire l'observation.

M. de Veillan et M. Favrier en dirent autant. Ces deux messieurs, ainsi que Lindsay, s'étaient pourtant montrés les plus modérés. Mais, les individus qui avaient crié le plus haut ne disant plus rien, ainsi qu'il arrive toujours en pareille circonstance, les autres avaient craint qu'on ne les accusât eux-mêmes de reculer. Par amour-propre, ils s'avancèrent beaucoup plus qu'ils ne l'auraient fait sans cela.

— Très-bien, messieurs, dit René avec le sourire le plus calme et le plus naturel. Vous êtes quatre, je crois?

— Oui, monsieur, répondit de Veillan. M. de Cobrizo, M. Lindsay, M. Favrier et moi.

— Alors, messieurs, reprit Gavery, il n'y a qu'une chose à faire, veuillez tirer au sort entre vous : je me mettrai d'abord à la disposition du n° 1, puis, du n° 2, et ainsi de suite jusqu'à ce que je vous aie tous passés en revue, ou jusqu'à ce que l'un de vous m'ait mis hors de combat... ce qui est plus probable, ajouta-t-il en souriant.

Ils s'inclinèrent en faisant un signe affirmatif comme pour dire qu'ils acceptaient cet arrangement.

— Tu me serviras de témoin, n'est-ce pas, Baillières ? demanda René à son ami.

— Certainement.

— Et vous, Garlon, reprit-il en se tournant vers celui-ci, voulez-vous me rendre le même service ?

— Tiens, ce serait assez original, murmura Charles qui avait remarqué Garlon parmi ceux qui récriminaient le plus haut contre Gavery.

— Mon Dieu, mon cher, balbutia le dandy embarrassé, je ne demanderais pas mieux ; mais je suis lié avec tous ces messieurs ; et je ne voudrais pas... d'autant plus que... puis, vraiment je trouve que vous auriez mieux fait de...

— N'en parlons plus, interrompit René avec un sourire moqueur.

Il jeta les yeux autour de lui, et aperçut, à quelques pas, un lieutenant de dragons en petite tenue, qui contemplait cette scène les deux mains dans ses poches.

René prit son parti et s'approcha de l'officier.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez probablement entendu notre conversation. Je m'appelle René de Gavery. J'ai porté l'épée, d'abord comme élève de l'École polytechnique, puis en qualité d'enseigne de vaisseau. Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu

de vous, je viens vous demander de vouloir bien être mon second témoin.

— Volontiers, monsieur, répondit l'officier sans hésiter un seul instant. Je me nomme Roger de Bauvron. Disposez de moi.

— Merci, dit René en lui tendant la main que le lieutenant serra cordialement.

Il présenta alors ses deux témoins l'un à l'autre, et leur dit qu'il les laissait parfaitement libres de fixer à leur gré les conditions du combat.

— N'importe, dit M. de Bauvron, nous ferons bien de causer un peu de tout cela tous les trois avant notre entrevue avec les témoins de vos adversaires. Voulez-vous que nous allions faire un tour sur la terrasse? Je vous avoue que je meurs de soif.

—Moi aussi, dit Baillères... et je crois que tout le monde est comme nous, grâce au soleil qui darde ses rayons sur nos têtes depuis trois heures.

— Je vous accompagne, dit René, qui avait déjà fait avant la course sept lieues à franc étrier et en plein soleil.

Comme les principaux divertissements avaient fini avant six heures, beaucoup de personnes étaient déjà établies sur la terrasse du salon, lorsque René y arriva avec ses deux témoins.

A l'instant où Gavery montait le petit escalier qui conduit de la terrasse inférieure à la buvette établie au coin de la terrasse couverte, il se trouva à l'improviste face à face avec une vieille femme à la figure noble et bienveillante qui l'appela par son nom. Il reconnut la marquise de Vareilles, une ancienne amie de sa grand'mère et de sa mère.

Depuis plusieurs années, cette dame habitait Trouville pendant l'été; spirituelle, bonne, pieuse et charitable, ayant un grand nom et une magnifique fortune, elle y jouissait d'une grande considération.

En reconnaissant une vieille amie de sa famille, René se sentit rougir. Ce fut avec une certaine émotion qu'il porta à ses lèvres la main que lui tendait amicalement la marquise.

— Vous voilà, mauvaise tête, dit-elle en le menaçant du doigt. Venez ici, que je commence par vous gronder. Mais, d'abord, donnez-moi votre bras pour que vous ne puissiez m'échapper. Voyons, René, quelle est cette incartade que vous venez de commettre et qui fait le sujet de toutes les conversations?

— Permettez-moi d'abord, madame, de m'informer de votre santé.

— Ma santé va mieux que la vôtre, mon cher enfant, car vous me paraissez bien changé et bien maigri. Mais revenons à nos moutons. Pourquoi, tout à l'heure, lorsque vous aviez devant vous une foule de jolies femmes, êtes-vous allé vous compromettre et vous salir, en vous faisant couronner par une de ces créatures qu'une honnête femme ne devrait jamais trouver sous ses pieds? Vous la connaissiez?

— Pas le moins du monde.

— Elle est donc bien jolie, alors?

— Franchement, je ne l'ai pas bien regardée.

— Votre passion pour elle me paraît des plus modérées. S'il en est ainsi, pourquoi l'avez-vous choisie?

— Une idée qui m'a passé par la cervelle.

— Ah! mon pauvre ami, reprit la vieille marquise d'un air d'affectueuse compassion, depuis quelque temps on dit qu'il vous en vient beaucoup de ces malheureuses idées. Vous que j'ai connu si aimable, si distingué, comment avez-vous pu abandonner la bonne société que vous aimiez tant autrefois, pour vous dégrader auprès de pareilles femmes, dignes tout au plus de cirer les bottes de votre cocher? Voyons, René, répondez-moi donc.

— Je m'en garderai bien, dit-il en souriant, ma

justification vous mettrait tout à fait en colère contre moi.

— Non. Je vous regarde comme un échappé de Charenton, et je vous permets de tout dire.

— Eh bien, reprit Gavery, ces pauvres filles valent mieux que leur réputation, car leur conduite a une excuse. Elles se vendent ou se laissent vendre pour une toilette ou pour un morceau de pain. Or, dans notre monde, combien de jeunes filles ne se vendent-elles pas pour avoir une riche corbeille, un titre ou une loge à l'Opéra. Il n'y a de différence que dans le prix et dans la signature du maire, en plus ou en moins.

— Ce qui est déjà bien quelque chose, sans compter celle du curé que vous oubliez, reprit madame de Vareilles en haussant les épaules. En vérité, mon cher ami, de telles raisons valent d'autant moins la peine d'être réfutées que vous n'y croyez pas vous-même. Vous me faites l'effet de parler des femmes du monde comme le renard de la fable parlait des raisins. Voyons, mon cher René, un peu de franchise. Avouez qu'il retournait cœur, et que vous avez perdu.

— Peut-être bien, répondit Gavery avec un sourire forcé.

— Dieu a mis le remède à côté du mal. Aimez

une autre femme, mon ami, et vous aurez bien vite oublié vos griefs contre la première.

René soupira et ne répondit pas.

— Eh bien ! dit-il après un instant de silence, puisque j'ai péché, permettez-moi d'expier ma faute. Je sais que vous connaissez tous les pauvres du pays. Voulez-vous me rendre le service de leur distribuer ces billets de banque que la course d'aujourd'hui m'a rapportés.

— Comment, s'écria madame de Varcilles, 3,500 fr. ! Êtes-vous fou ?

— Nullement... c'est le seul acte de bon sens que j'aie fait depuis longtemps.

— C'est trop, mon ami ; je ne puis accepter.

— Aimez-vous mieux que cela passe aux infidèles.

— Quels infidèles ?

— Ces pauvres camellias que vous haïssez tant.

— Vous les *lui* donneriez ?

— A qui ?

— A cette créature de la tente.

— A elle ou à une autre, peu m'importe.

— On dirait, en vérité, que vous les prenez au hasard de la fourchette ? murmura la marquise.

— A peu près, répondit-il. Acceptez-vous, madame ?

— Il le faut bien. Mais pour vous récompenser et vous convertir en même temps, je vais vous présenter aux deux plus jolies femmes de Trouville, dit-elle en lui montrant madame de Cobrize et sa sœur qui n'étaient plus qu'à deux pas de Gavery.

## IV

René fit un mouvement pour fuir, mais madame de Vareilles s'y attendait et le retint en riant. De son côté, à la vue de René, madame de Grinbavau se redressa et tendit le cou comme une cigogne qui va prendre son vol. La satisfaction de se voir accostée par la marquise de Vareilles, qui ne se prodiguait point, et qui était à la tête de l'aristocratie de Trouville, l'emporta néanmoins sur toute autre considération.

Tandis que, radieuse d'un tel honneur, elle assassinait la marquise de saluts et de révérences, Gavery échangeait quelques mots avec les deux sœurs.

Au premier moment, les trois jeunes gens parurent presque aussi embarrassés l'un que l'autre.

René était très-pâle et si ému qu'il ne songea pas à ce qu'il y avait d'insolite dans sa position vis-à-vis de madame de Cobrizo, avec le mari de laquelle il allait se battre le lendemain. Hermance avait pâli comme lui, et ses beaux yeux restaient fixés à terre avec une sorte de confusion. Quant à Laure, bien que fort émue aussi, ce fut elle qui fit les premiers pas.

— Que nous sommes heureuses de vous revoir, monsieur René ! dit-elle, en tendant sa jolie main au jeune homme ; voilà si longtemps que nous ne vous avons rencontré !

Il y avait tant de franchise et d'expansion dans les paroles de Laure, que, malgré ses dispositions misanthropiques, René ne put s'empêcher de répondre gracieusement à la charmante jeune fille. Après un instant d'hésitation, madame de Cobrizo tendit aussi la main à M. de Gavery; il ne fit que l'effleurer du bout des doigts, et la laissa aussitôt retomber.

Il y eut un instant de silence assez embarrassant.

— Qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps ? demanda mademoiselle Holmes pour faire cesser ce moment de malaise. Depuis trois ans, vous ne nous avez pas donné signe de vie ; vous n'avez pas même

répondu aux lettres que nous avons écrites. Les avez-vous reçues au moins ?

— Oui, mademoiselle, répondit-il. Je ne saurais vous dire combien j'ai été touché de celle que vous m'avez écrite au moment de la mort de ma pauvre mère.

Ce souvenir fit briller une larme dans les beaux yeux de mademoiselle Holmes.

— Ah ! pour parler de madame de Gavery, je n'avais besoin que d'écouter mon cœur, reprit-elle avec élan. Elle était si bonne, si aimable, si bienveillante ! Les années que j'ai passées auprès d'elle sont les plus heureuses de ma vie. Ma sœur et moi, nous n'oublierons jamais ce que nous devons à madame de Gavery.

— Tout s'oublie, murmura René avec une profonde amertume.

— Pas la reconnaissance, répliqua vivement madame de Cobrizo.

— Quand on n'a pas de cœur, on oublie tout, répondit René d'une voix rude et mordante.

Hermance rougit. Elle prit un air de hauteur et se rapprocha de sa tante.

— Vous avez bien mauvaise opinion du monde ! monsieur René, reprit Laure d'un ton attristé. Vos paroles me feraient beaucoup de peine, si

si je pouvais croire que vous parlez sérieusement.

— Ce que j'ai dit ne s'appliquait pas à vous, répondit René avec douceur. Je vous crois bonne et sincère, mademoiselle Laure.

— Bien vrai ?

— Je vous le jure ! dit-il en lui tendant la main, dans laquelle la jeune fille laissa tomber la sienne en souriant.

Elle la retira, non sans rougir un peu.

— Ainsi la paix est signée ? reprit-elle en souriant.... une paix générale, je l'espère.

— Ne vous rappelez-vous donc plus qu'autrefois nous étions toujours alliés ? dit-il en évitant une réponse directe.

— Excepté contre Hermance.

— C'est vrai ; mais, lorsque vous aviez toutes les deux de petites querelles, je vous défendais toujours.

— Vous avez raison, monsieur René. Je me rappelle qu'un jour vous l'avez boudée pendant une demi-journée, parce qu'elle m'avait fait gronder par Suzette, la femme de chambre de madame de Gavery.

— Je m'en souviens : un jour que vous aviez donné votre beau mouchoir de baptiste brodée à un

petit mendiant qui avait reçu un coup de pierre au front, et qui était couvert de sang.

— Pauvre Suzette ! comment va-t-elle ?

— Bien, très-bien ; mais vous devez le savoir, car elle m'a dit que vous lui envoyiez tous les mois de l'argent et des cadeaux.

— Je lui devais bien cela.... L'ai-je assez fait enrager ! ma sœur lui en envoie aussi.

— Elle ne m'a parlé que de vous. C'est d'autant mieux de votre part, qu'autrefois vous n'étiez pas sa favorite.

— Je n'étais la favorite de personne, murmura Laure avec un accent involontaire de tristesse.... excepté de madame votre mère, pourtant.

— En effet, dit René ; elle me l'a souvent avoué.

— Je l'aimais tant ! murmura Laure.

Puis elle reprit avec vivacité :

— Vous rappelez-vous aussi nos parties à l'île des Cygnes, en face du parc ?

— Et les excursions à la ferme du père Mathurin ?

— Comme il doit être content d'avoir ses deux filles mariées près de lui ?

— Qui vous a appris cela ?

— Mon démon familier.

— Votre démon familier c'est votre cœur, murmura René ; je vois qu'il n'a oublié personne.

— C'eût été bien ingrat de ma part ! répondit-elle avec vivacité.

Il baissa la tête, et reprit tout à coup son air triste et sombre. Elle le contempla quelque temps en silence. Madame de Cobrizo les observait de loin, tout en ayant l'air d'écouter la conversation de la marquise de Vareilles et de madame de Grinbavau.

— Que devenez-vous ? reprit-elle au bout de quelques instants.

— Je ne sais trop. Je vis un peu partout, à Paris, à la campagne, aux eaux.

— Que faites-vous maintenant ?

— Des folies.

— Vous ne vous occupez plus à rien ?

— Si fait ! à me ruiner,

— Et quand... ? (Elle s'arrêta).

— Achevez.

— Je n'ose ; vous allez me trouver indiscrète.

— Non ; continuez.

— Eh bien ! quand vous aurez tout dévoré ?

— Bah, dit-il en riant, j'ai pris mes précautions. J'ai mis ma fortune dans le plateau d'une balance, ma santé dans l'autre, et je fais en sorte de maintenir l'équilibre entre les deux plateaux, afin qu'ils se trouvent vides en même temps.

— Si vous vous trompiez pourtant, et si le plateau de la santé se vidait plus lentement

— Je le renverserais, dit-il d'un ton insouciant, mais avec un accent qui annonçait une pensée bien arrêtée.

— Oh ! monsieur René ! s'écria Laure avec un accent de reproche et les larmes aux yeux.

— Je plaisante, reprit-il en essayant de sourire ; une sotte plaisanterie, n'est-ce pas, mademoiselle Laure ?

— Plût à Dieu que ce fût véritablement une plaisanterie ! dit-elle tristement,

Comme elle achevait ces paroles, Charles de Baillères et M. de Bauvron s'approchèrent de René et lui firent un signe. Gavery s'excusa près de mademoiselle Holmes, et les rejoignit ; il s'assit avec ses deux amis dans l'encoignure que forme sur la terrasse supérieure le grand salon de danse.

— Eh bien ? demanda René.

— Tout marche : nous venons de nous consulter avec les témoins de tes adversaires, qui sont M. Strettel et le baron de Larolles. Le rendez-vous est pour demain, à huit heures du matin, auprès des ruines du château de Lassay. Maintenant, je te dirai qu'il y a une discussion entre nous et les autres témoins.

— A quel propos ?

— Ces messieurs prétendent que leurs amis sont offensés et ont le choix des armes.

— Eh bien?

— M. de Bauvron et moi, nous disons avec raison que cette offense est tout imaginaire. S'il me passe par la tête de trouver mauvais que tu mettes un chapeau gris au lieu d'un noir, aurai-je donc le droit de venir te demander raison et me poser en offensé parce que ton chapeau est noir?

— Bah! dit René avec impatience, cela m'est bien égal. Au fond, je crois même qu'ils ont raison, car, entre nous, ma conduite était fort déplacée. Ainsi, accorde-leur tout ce qu'ils voudront sous ce rapport. Je te répète d'ailleurs que cela m'est égal. J'accepte toutes les armes, excepté le sabre.

— Pourquoi cela?

— Peu m'importe d'être tué, mais je ne veux pas qu'on me découpe tout vivant.

Ils échangèrent encore quelques paroles, puis René les quitta pour aller prendre congé des dames avec lesquelles il causait auparavant. Il fut frappé de l'altération des traits de mademoiselle Holmes.

— Monsieur René, lui dit-elle avec une profonde émotion, j'ai entendu toute votre conversation.

— D'ici? demanda-t-il avec surprise.

— Non, dit-elle en rougissant, mais sans hési-

tation. Je m'étais placée là, ajouta-t-elle en désignant la croisée la plus voisine de l'encoignure. Je me doutais de ce que vos amis avaient à vous dire. Ainsi, vous vous battez demain ?

— Il le faut bien, répondit-il en souriant.

— Avec quatre adversaires ?

— Il n'y manque que le caporal, n'est-ce pas ? continua-t-il en essayant de plaisanter.

— Oh ! monsieur René, comment avez-vous le courage de rire en parlant d'une chose si affreuse ! Si votre pauvre mère vivait encore !

Il baissa la tête et ne répondit pas.

— Vous voulez donc vous faire tuer ?

Il haussa imperceptiblement les épaules, comme pour dire que peu lui importait !

— Et vos amis ? reprit-elle.

— En ai-je ? murmura-t-il.

— Et vos compagnes d'enfance ?

Un sourire amer crispa les lèvres de Gavery.

— Elles se marieront et m'oublieront, murmura-t-il.

— Non ! reprit-elle avec vivacité ; non ! vous êtes injuste, M. René !.... Oh ! si j'avais quelque influence sur vous... Hermance, dit-elle en se levant avec vivacité pour prendre le bras de sa sœur et l'amener auprès d'elle, M. de Gavery doit avoir de-

main quatre duels! Viens joindre tes instances aux miennes et le supplier de renoncer à ce cruel dessein.

Vraiment émue cette fois, Hermance fit un effort sur elle-même et essaya d'adresser quelques paroles à M. de Gavery; mais les réponses mordantes et le sourire sardonique de René ne tardèrent pas à froisser la jeune femme. Elle se rapprocha de nouveau de sa tante. En dépit de l'attention qu'elle paraissait prêter à la conversation de madame de Grinbavau, elle s'arrangea néanmoins de façon à ne pas perdre un mot de l'entretien de Laure avec M. de Gavery.

Touché malgré lui de l'émotion et des instances de la charmante jeune fille, René lui prit la main et la serra avec effusion; mais, tout en cherchant à calmer son inquiétude, il ne put naturellement lui faire aucune promesse positive.

La position de René devenait d'autant plus embarrassante qu'un de ses adversaires, M. de Cobrizo, était le beau-frère de la jeune fille, et que l'arrivée du Portugais sur ces entrefaites pouvait amener quelque scène désagréable. Aussi Gavery se décida-t-il à prendre congé de madame de Vareilles et de madame de Grinbavau. Il salua madame de Cobrizo avec une politesse glaciale, et échangea une

dernière poignée de main avec mademoiselle Holmes, en détournant les yeux pour ne pas rencontrer le regard suppliant de la jeune fille.

Le soir, René revint au Casino ; mais, au lieu d'entrer dans le grand salon où l'on dansait, il resta sur la terrasse et se contenta de regarder par la fenêtre.

Au bout de quelque temps, la vue de tout ce monde qui dansait et causait avec une joyeuse animation redoubla la tristesse de Gavery. Il s'assit à l'une des encoignures. Là, les yeux collés contre les carreaux et les traits contractés, s'enivrant de l'amertume de ses chagrins, il fut pris d'un de ces accès de désespoir muet et de rage concentrée, dans lesquels le cœur semble se gonfler et se tordre.

Au bout d'une heure, il se leva et se décida à rentrer chez lui. Il se mit au lit, mais il était trop violemment surexcité pour qu'il lui fût possible de trouver le repos. Il ne s'endormit qu'à six heures du matin, et fut obligé de se lever une heure après, afin d'être exact au rendez-vous.

Gavery avait l'air si défait et si fatigué en arrivant au château de Lassay, que ses témoins lui proposèrent de remettre l'affaire au lendemain.

Il les remercia en souriant.

— Une fois les armes à la main, cela se passera,

leur dit-il. Je vois là-bas mes adversaires et leurs témoins. Allons les rejoindre.

Les antagonistes de René avaient attendu son arrivée pour décider l'ordre dans lequel ils se battraient contre lui. On mit quatre billets dans un chapeau. M. de Veillan tira le n° 3; M. de Cobrizo le n° 4; M. Lindsay le n° 1 et M. Favrier le n° 2.

M. de Gavery ayant déclaré qu'il n'entendait nullement contester à ses adversaires le choix des armes, Lindsay demanda le pistolet, M. de Veillan l'épée. Quant à M. Favrier et à M. de Cobrizo, ils choisirent aussi le pistolet. Les témoins de René firent alors remarquer que leur ami aurait la main très-fatiguée s'il se battait au pistolet contre MM. Favrier et Cobrizo, après avoir tiré l'épée cinq minutes auparavant contre M. Veillan.

Les deux autres témoins, trouvant l'observation juste, proposèrent d'intervertir l'ordre des duels; mais Gavery déclara que c'était inutile et qu'il désirait que chacun conservât le numéro que le sort lui avait attribué.

Après quelques pourparlers sur d'autres conditions moins importantes, Lindsay et Gavery furent placés à quarante-cinq pas de distance, avec faculté d'avancer chacun de quinze pas, en marchant l'un sur l'autre.

Tous deux étaient fort calmes et montraient, le premier beaucoup de sang-froid, le second une grande insouciance. Lorsqu'ils eurent fait chacun huit ou dix pas, Lindsay déchargea son pistolet, dont la balle effleura la poitrine de Gavery, qui ne s'était presque pas effacé. Gavery riposta aussitôt et atteignit M. de Lindsay sur le dessus de l'épaule. Par bonheur, la balle n'entama que les chairs et ne causa qu'une légère blessure.

Les deux adversaires se donnèrent alors une poignée de main. On appela M. Favrier qui se plaça devant Gavery, tandis qu'on pansait l'égratignure de l'Anglais. Cette fois, les combattants, qu'on avait fait tirer au commandement, échangèrent leur coup de feu sans résultat. Favrier parlait de recommencer; mais les témoins, qui n'assistaient qu'à contrecœur à cette lutte d'un seul contre quatre, s'y refusèrent positivement.

On proposa à M. de Gavery de prendre un moment de repos avant de se battre avec M. de Veillan. Il déclara qu'il aimait mieux en finir tout de suite.

Les deux jeunes gens étant à peu près de même force à l'escrime, la lutte dura cinq ou six minutes.

Le sang-froid de René et le peu d'importance

suite sur le sol avec tant de violence qu'il en brisa le chien.

M. de Cobrizo exigeait qu'on recommençât ; mais les quatre témoins furent unanimes pour s'y opposer.

Ils déclarèrent que tout était terminé, et que M. de Gavery ayant satisfait aux exigences de l'honneur, nul n'avait le droit de lui demander d'autre explication.

En présence de cette décision formelle des témoins, Cobrizo dut dévorer sa colère et renoncer, pour le moment du moins, à prendre sa revanche. Malgré l'invitation de ses deux témoins et l'exemple des autres jeunes gens, il refusa d'aller tendre la main à Gavery.

De son côté, René semblait se soucier médiocrement des témoignages de gratitude du Portugais, car il se contenta de saluer ce dernier avec une froide politesse que rendait plus frappante encore la cordiale franchise de sa réconciliation avec ses trois autres adversaires.

— Je vous avoue, mon cher monsieur, dit Roger de Bauvron en s'éloignant avec Gavery et Baillières, je vous avoue qu'un moment je n'aurais pas donné vingt centimes de la vie de M. de Cobrizo. Vous, si calme jusque-là, vous le regardiez avec des

yeux de tigre. Aussi suis-je resté tout surpris de votre générosité.

— Comment ! dit René avec un sourire forcé, ne comprénez-vous pas que si j'avais tué M. de Cobrizo, j'aurais mis en deuil les plus jolies femmes de Trouville et attristé toute la société.

— Vous avez, pardieu ! raison, fit l'officier. Mais, du diable, si je me serais douté d'un tel calcul en pareille circonstance !

# V

L'amitié d'une vieille femme, bonne, aimable et spirituelle, est un des plus grands bonheurs qui puissent arriver à un jeune homme. Cette amitié prend tout de suite quelque chose de maternel. A un certain âge, on éprouve un tel besoin d'indépendance, qu'on se sent volontiers disposé à se révolter contre toute autorité, voire même celle d'un vieil ami. Mais le caractère le plus ombrageux, le cœur le plus ulcéré, cèdent sans s'en apercevoir à la main légère et affectueuse d'une femme.

Madame de Vareilles avait pris M. de Gavery en amitié. Outre le souvenir de sa mère, qui plaidait pour lui auprès de la marquise, René avait dans le caractère quelque chose de réellement sympathique qui ne pouvait manquer de séduire une femme de

cœur et d'esprit comme l'était Madame de Vareilles. Avec sa grande expérience et ce talent d'observation que développe l'habitude du monde, elle avait bien vite deviné que la tristesse et les folies de René provenaient de quelque amour malheureux. Sachant qu'à cet âge rien n'est éternel, elle avait entrepris de guérir son protégé et de le ramener dans un monde qu'il n'aurait jamais dû quitter. Ce qu'elle redoutait par-dessus tout pour lui, c'était la société de certaines femmes près desquelles tant de jeunes gens dépensent leur fortune, ruinent leur santé et trop souvent dessèchent leur cœur et avilissent leur nom. Comme ces anciens repaires de mendiants et de bohémiens qui existaient autrefois dans Paris, ce monde à part a ses lois et ses usages. Lorsqu'un malheureux s'est laissé engrener dans ses rouages avilissants, chaque jour épaissit sur ses yeux le bandeau qui lui fait voir la vie sous les plus fausses couleurs. Il arrive à se faire gloire de ce dont il eût rougi autrefois, et à regarder les plus nobles sentiments comme de ridicules préjugés.

Dans la disposition d'esprit de René, il était à craindre que, tout en reconnaissant la corruption de ce monde, il ne s'y jetât à corps perdu, non par l'attrait des plaisirs, mais pour braver, pour insulter la société dans laquelle il avait rencontré quel-

que cruelle déception. A son âge, d'ailleurs, le cœur a encore trop de sève pour qu'un malheur, quelque grand qu'il soit, puisse l'anéantir complétement. Madame de Vareilles le savait. Le tout était de trouver un nouveau soleil qui fît fondre les glaçons accumulés autour du cœur de René, et reparaître ces deux fleurs de la jeunesse, l'espoir et l'amour, que le vent de l'adversité courbe souvent, mais qu'il n'arrache que dans de bien rares exceptions.

Le moment était alors excellent pour forcer Gavery à rentrer dans le monde. Avec son nom, son esprit, sa tournure, la bonne grâce et l'élégance de ses manières, il avait déjà tout ce qu'il fallait pour réussir dans un salon; son arrivée romanesque et ses duels le mettaient en outre sur un piédestal qui l'élevait au-dessus des autres jeunes gens. Or, quelles que soient la situation d'esprit d'un homme et son indifférence pour tout ce qui l'entoure, il est rare qu'il parvienne à se dépouiller assez complétement de tout amour-propre pour être insensible aux succès qu'il obtient.

Comptant un peu sur ce sentiment, qui exerce une si grande influence sur presque toutes nos actions, madame de Vareilles s'empressa de donner une soirée, afin de présenter M. de Gavery à ses nombreux amis. Elle poussa même l'affection pour René jus-

qu'à inviter les Grinbavau et les Cobrizo, qu'elle avait jusque-là constamment refusé d'admettre dans son salon.

René fut naturellement le lion de la soirée. C'était un écueil à redouter, car bien des gens auraient eu de la peine à se tirer convenablement de la position dans laquelle se trouvait le jeune homme; madame de Vareilles, qui l'observait en cachette, vit avec plaisir qu'elle n'avait pas eu tort de compter sur son esprit et sur son tact parfait. Il eut le bon goût de ne montrer ni un orgueil déplacé, ni une de ces fausses modesties qui ne sont que l'hypocrisie de la vanité. Quoique forcé de causer et de s'animer un peu, il parla le moins possible et fit tout ce qui dépendait de lui pour amoindrir l'importance qui s'attachait à lui ce jour-là.

Un des côtés les plus singuliers du duel, c'est qu'il fait souvent deux amis de gens qui seraient restés des ennemis irréconciliables s'ils n'avaient croisé le fer ensemble. Aussi tous les adversaires de René vinrent-ils lui tendre la main et le traitèrent-ils comme une ancienne connaissance. Cobrizo seul se tint à l'écart et conserva une contenance embarrassée. Sa femme aussi parut fort troublée lorsque René vint la saluer. Elle fit un

mouvement pour lui tendre la main, mais elle ne l'acheva pas, et, de son côté, Gavery n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

Laure, au contraire, avança franchement sa jolie main et serra celle de René avec une vive émotion. Il resta quelques instants à causer avec la jeune fille ; puis il alla saluer madame de Grénan. Celle-ci l'accapara si bien qu'il passa presque toute la soirée à côté d'elle. Nous sommes forcé d'avouer qu'il ne fit pas grand effort d'amabilité. En réalité, chacun d'eux se préoccupait beaucoup moins de son interlocuteur qu'on ne l'aurait supposé en les regardant. Madame de Grénan était enchantée de retenir auprès d'elle le lion de la soirée, et de l'enlever à madame de Cobrizo dont les yeux se portaient involontairement à chaque instant du côté de M. de Gavery. Quant à ce dernier, bien qu'il eût l'air de ne prêter aucune attention à madame de Cobrizo, il ne restait si longtemps auprès de madame de Grénan que parce qu'il lui semblait découvrir un peu de dépit sur la physionomie d'Hermance.

Ce petit manége, qu'un observateur a très-souvent occasion de remarquer dans le monde, n'échappa ni à madame de Vareilles, ni à mademoiselle Holmes. Lorsque René revint causer avec Laure, elle l'accueillit avec un sourire un peu triste. Comme il était

lui-même dans ces dispositions mélancoliques qui succèdent presque toujours aux élans d'une gaieté factice, leur conversation roula sur des sujets sérieux et souvent même fort tristes.

M. de Cobrizo, qui les observait de loin, s'approcha des deux jeunes gens, en causant avec une autre personne, et se plaça de manière à entendre une partie de leur conversation. Il paraît qu'elle lui parut d'une nature fort rassurante, car il perdit l'air soucieux qu'il avait conservé jusque-là et s'éloigna avec son interlocuteur. Il y avait cependant chez M. de Gavery quelque chose qui éveillait la curiosité du Portugais. Au moment, en effet, où l'on sortait de l'hôtel de madame de Vareilles, il s'approcha d'un homme en blouse qui se tenait devant la porte, et lui montra du doigt M. de Gavery qui s'éloignait avec M. de Baillères.

— C'est bien lui, n'est-ce pas ? lui dit-il... celui de droite ?

— Oui, senor, répondit l'individu qui fit en sorte de passer deux fois auprès de Gavery dont la figure était éclairée en ce moment par les lanternes de la voiture.

Comme il repassait une troisième fois, il se heurta contre le domestique de Gavery qui était venu se planter sur son chemin. Le choc fut si rude que

l'inconnu, qui ne s'y attendait pas, faillit tomber à la renverse. Tout furieux de sa quasi-culbute, il montra le poing au domestique qui le regardait d'un air narquois.

— Tâche un peu de carguer ta langue, mal blanchi, dit enfin ce dernier avec le plus pur accent bas-breton; une autre fois, ne t'avise plus de venir regarder mon maître sous le nez, ou bien, foi de Mathurin Lequellec, je t'envoie une bordée comme tu n'en as jamais reçue, entends-tu bien, affreux macaque?

L'individu recula de manière à se trouver dans l'ombre et s'éloigna lentement en faisant un geste de colère.

Mathurin Lequellec était un type assez singulier. Fils d'un cultivateur de Douarnenez, il avait servi en qualité de matelot avec M. de Gavery. Comme il avait été blessé deux fois auprès de René, ce dernier l'avait pris en amitié et s'était beaucoup occupé de lui à bord de la frégate. Lequellec ayant obtenu sa libération du service à peu près au moment où Gavery donnait sa démission, René l'avait emmené avec lui et avait fini par le garder comme domestique. Nous sommes forcé d'avouer cependant que Mathurin était loin de faire un Frontin modèle. Par sa bravoure et son attachement, il rachetait en re-

vanche ce qui lui manquait sous les autres rapports.

Comme la plupart des Bas-Bretons, il aimait les chevaux, qu'il soignait par conséquent fort bien. C'était, en outre, un cavalier, sinon fort gracieux, du moins très-solide. Il tirait admirablement le bâton, maniait assez bien le sabre, et manœuvrait surtout avec beaucoup d'adresse les deux poings de fer que Dieu lui avait mis au bout de ses bras. Ses larges épaules, un peu voûtées, eussent fait envie à un fort de la halle et annonçaient une force prodigieuse. Le courage et la franchise se lisaient sur sa physionomie grave et caractérisée, qu'éclairait de temps en temps le demi-sourire un peu méfiant du paysan bas-breton.

— Monsieur, dit-il à son maître (auquel il n'avait jamais pu s'habituer à parler en employant la troisième personne), quel est donc ce monsieur brun qui est sorti en même temps que vous avec deux jeunes personnes et une vieille ?

— C'est M. de Cobrizo, répondit Gavery. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que, l'autre jour, comme je pansais votre cheval dans la cour du Bras-d'Or, ce monsieur est entré. Il s'est mis à me regarder..., puis sous prétexte de me parler du cheval, il m'a beaucoup ques-

tionné sur vous et sur vos voyages; j'ai bien vu que cela l'intéressait plus qu'il ne voulait en avoir l'air.

Préoccupé de bien d'autres pensées, René ne répondit pas et congédia de la main Lequellec, qui éteignit la lanterne avec laquelle il était venu chercher son maître et regagna sa mansarde.

La vie des eaux a cela de charmant que les personnes qui se plaisent peuvent se rencontrer presque à chaque instant de la journée. Le matin, avant déjeuner, on va faire un tour de promenade sur la grève, ou se baigner, suivant l'heure des marées. De trois heures à six heures, on se tient sous la tente de la plage et surtout sur la terrasse. On revient au Casino le soir après dîner; suivant la température, on reste à causer sur la terrasse, ou bien l'on entre dans les salons. On y danse fréquemment dans la semaine, sans compter les bals réguliers du dimanche et du jeudi.

Comme les environs de Trouville offrent de charmants buts d'excursion, on organise très-souvent des parties de cheval, de voiture ou de bateau, qui réunissent pour toute une journée les membres de la même société.

Pour bien des gens, cette vie, libre et pleine d'imprévu, a d'autant plus de charme, qu'elle leur offre

tous les agréments du monde, en leur permettant de se dispenser de la majeure partie de ses ennuis, c'est-à-dire de la toilette et des visites.

Aussi, tout en se disant qu'il partirait le lendemain, M. de Gavery prolongeait-il son séjour à Trouville de semaine en semaine.

Bien qu'il continuât à se montrer aussi froid et aussi dur auprès de madame de Cobrizo, à laquelle il ne parlait presque jamais, il ne pouvait se décider à s'éloigner d'elle. Il cherchait tous les prétextes possibles pour se trouver à ses côtés, sans avoir l'air de le désirer. Bien souvent, après avoir sournoisement travaillé pendant une journée à conquérir une place à côté d'Hermance, il n'avait rien de plus pressé que de quitter cette place, aussitôt qu'il l'avait obtenue, en ayant l'air de maudire intérieurement le prétendu hasard qui la lui avait donnée.

Afin d'avoir un prétexte envers lui-même et envers les autres pour accompagner partout madame de Cobrizo, René s'occupait asssidûment de la baronne de Grénan, et quelquefois de mademoiselle Holmes. Soit que l'amour-propre empêchât la baronne de deviner ce petit manége, soit qu'il lui fût indifférent, elle accueillait très-gracieusement les hommages de René.

Fort sage en réalité, en dépit de sa coquetterie et de ses airs d'étourderie, elle semblait se contenter parfaitement d'avoir Gavery à ses ordres pour monter à cheval, pour valser ou pour lui donner le bras à la promenade.

Quant à Laure, elle voyait fort clairement le manége de Gavery. Quoiqu'elle s'en attristât quelquefois, elle n'en laissait rien paraître et recevait toujours le jeune homme avec la même cordialité et le même plaisir. Comme elle était aussi instruite que bonne et spirituelle, Gavery s'habitua bientôt à sa société! De toutes les jeunes femmes, c'était celle avec laquelle il causait avec le plus de plaisir et de laisser aller. Près d'elle, il lui arrivait quelquefois d'oublier sa sombre tristesse, et de se surprendre causant, sinon avec gaieté, du moins avec intérêt et vivacité. Malheureusement, un regard, un mot de madame de Cobrizo, suffisaient pour le rejeter dans ses humeurs noires et pour remplir ses paroles d'aigreur et d'amertume.

Un jour, on avait organisé une partie pour visiter le château d'Hébertot, situé au fond d'une vallée, à trois lieues et demie de Trouville. Mesdames de Grénan, de Versannes et de Cobrizo étaient à cheval, ainsi que mademoiselle Holmes. Elles avaient pour cavaliers les jeunes gens de leur société habi-

tuelle. Madame de Cobrizo marchait en avant avec M. Lindsay; à quelques pas derrière eux, venaient Laure et M. de Gavery. Leur conversation était tombée sur des souvenirs d'enfance et se poursuivait avec une certaine animation. La figure de René avait perdu pour un moment son expression sardonique. Quant à Laure, elle rayonnait, et ses jolis yeux pétillaient d'esprit et de tendresse. Malheureusement, soit que madame de Cobrizo fût contrariée de les voir causer ainsi, soit qu'elle voulût s'isoler avec M. Lindsay, elle pressa son cheval et disparut avec le jeune Anglais au tournant d'un sentier.

Par un mouvement instinctif, René activa son cheval, mais celui de Laure conserva la même allure qu'auparavant.

— Si nous trottions un peu plus vite, dit Gavery avec une impatience mal dissimulée.

— Soit, dit Mademoiselle Holmes en soupirant.

Comme elle ne pressait cependant que fort peu son cheval, madamme de Cobrizo et l'Anglais restaient toujours hors de vue. Laure essaya de continuer la conversation, mais René n'y était plus et répondait à tort et à travers.

— Marchons un peu plus vite, dit-il encore un instant après, au lieu de répondre à une question que lui adressait mademoiselle Holmes.

Les larmes vinrent aux yeux de la jeune fille. Elle donna un tel coup de cravache à sa jument, que celle-ci, bête vive et ardente, fit un bond épouvantable et partit ventre à terre. René poussa un cri et s'élança après mademoiselle Holmes, qu'il rattrapa au moment où elle arrivait à côté de sa sœur.

— Que vous m'avez fait peur! lui dit-il.

— Vraiment! répondit-elle avec un peu d'amertume.

— Comme vous êtes imprudente! reprit-il. Pourquoi frapper ainsi cette pauvre Brunette, qui est déjà si vive.

— Bah! murmura-t-elle avec un imperceptible mouvement d'épaules, la pauvre bête est comme bien d'autres; elle pâtit des fautes d'autrui.

Puis elle remit son cheval au pas. Gavery essaya de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée; mais, cette fois, Laure ne fit aucun frais et se contenta de répondre d'un air distrait. En arrivant à Hébertot, elle prit le bras de M. de Baillères et resta presque tout le temps avec ce dernier.

Quant à René, il s'occupa quelque temps de madame de Grénan, mais d'un air si distrait et si ennuyé, que la jeune femme se moqua de lui. Elle le pria, en riant, de dormir un peu et de revenir avec une physionomie plus gaie. Dans sa mauvaise hu-

meur, il prit au mot madame de Grénan et se jeta sur la mousse pour essayer de dormir. Une demi-heure après, il avait encore les yeux ouverts et maudissait le sommeil qui refusait de venir le délivrer de ses ennuis. En désespoir de cause, furieux contre lui-même et contre les autres, sans trop savoir pourquoi, il prétexta une violente migraine et revint tout seul à Trouville de toute la vitesse de son cheval. Malheureusement, en changeant de place, il ne pouvait changer en même temps de dispositions. Il rentra dans sa chambre, et se mit à lire; mais il ne put jamais parvenir à fixer son attention sur le livre qu'il tenait. Il alla passer quelques minutes au salon, et le quitta bien vite parce qu'il avait envie de dire des choses désagréables à tous les gens qui lui adressaient la parole. Il se réfugia enfin sur la plage et s'assit sur un rocher auprès de la maison de M. Vallée.

Perdu dans une de ces immenses tristesses que la vue de la mer inspire aux cœurs disposés à la mélancolie, il était là depuis plus d'une heure, lorsqu'en levant les yeux, il aperçut la marquise de Vareilles, qui venait de s'arrêter vis-à-vis de lui.

— Cher comte, dit-elle à M. de Martigles qui lui donnait le bras, je vous rends votre liberté. Vous pouvez rejoindre vos maudits fumeurs et vous em-

pester tous les quatre à loisir. Ayez soin seulement de vous maintenir à une demi-lieue de moi, ajouta-t-elle en riant et en serrant la main du comte, qui rejoignit trois de ses amis.

— Eh bien! mon pauvre René, vous voici donc encore dans vos idées noires? dit l'excellente marquise en s'asseyant à côté de Gavery.

— Je conviens que, sous le rapport de la gaieté, je laisse beaucoup à désirer, répondit-il en s'efforçant de sourire.

— Oh! oui, beaucoup! dit madame de Vareilles; trop même pour votre âge, mon ami... Voyons, René, reprit-elle après un moment de silence, vous connaissez assez mon affection pour être certain qu'une vaine curiosité n'entre pour rien dans mes questions. Pouvez-vous, voulez-vous me dire franchement ce qui s'est passé entre Mademoiselle Hermance Holmes et vous, avant son mariage avec M. de Cobrizo?

— La blessure n'est pas encore bien cicatrisée, répondit-il, et les souvenirs qu'il faudra réveiller pour vous répondre me sont toujours amers; mais nul autre motif ne s'oppose à la confidence que réclame votre amitié. Je suis trop heureux de pouvoir vous donner cette marque de confiance en échange de votre affectueuse bonté.

## VI

— Mme Holmes, commença René, la mère de madame de Cobrizo et de mademoiselle Laure, était Française et sœur de M. Grosdot, ce brave négociant que sa femme a gratifié du nom de Grinbavau. Mamoiselle Grosdot avait été élevée dans le même couvent que ma mère, dont elle était la meilleure amie, malgré la différence qui existait entre la position de leurs familles. M. Holmes emmena sa femme à Québec. C'était un cerveau brûlé, un de ces hardis aventuriers qui font quelquefois d'énormes fortunes, et, plus souvent encore, finissent par des catastrophes. M. Holmes finit de cette dernière façon. Un jour, il s'aperçut qu'il allait être obligé de suspendre ses payements. Comme, au fond, c'était un honnête homme, il ne voulut pas aller plus avant

et résolut de tout liquider pendant qu'il pouvait encore désintéresser ses créanciers. Sous prétexte de pourvoir à l'éducation de ses deux filles, il les envoya en France avec leur mère. Comme celle-ci, et surtout son mari, étaient brouillés avec M. Grosdot, ce fut chez ma mère que descendit madame Holmes. Il y avait à peine un mois que la pauvre femme était en France avec ses filles, lorsqu'elle reçut une lettre de son mari. Il lui avouait leur ruine complète, la suppliait de vivre pour leurs enfants, et lui annonçait qu'il allait partir pour les Montagnes-Rocheuses afin d'y faire le commerce des fourrures et d'y recommencer sa fortune. Depuis ce moment, on n'a plus entendu parler de lui. D'après le peu de renseignements qu'on a pu recueillir sur son compte, il aurait été massacré par les sauvages des Montagnes-Rocheuses.

» Vous comprenez, madame, le coup que dut éprouver cette pauvre madame Holmes. Comme un malheur n'arrive jamais seul, elle apprit presque en même temps la faillite du banquier chez lequel elle avait placé tout ce qui lui restait de sa fortune, c'est-à-dire l'argent que son mari lui avait remis au moment du départ.

» Huit jours après, en enterrait la malheureuse femme. A son lit de mort, elle confia ses deux filles

à ma mère ; Hermance entrait alors dans sa douzième année ; Laure venait d'avoir dix ans.

» Vous qui avez connu ma pauvre mère, madame de Vareilles, vous savez combien elle était bonne et généreuse. Les filles de son amie devinrent ses enfants. Elle les fit élever au couvent où elle-même avait passé sa jeunesse avec madame Holmes.

» Chaque année, les deux jeunes filles venaient passer leurs vacances à notre château de Gavery. Mes deux mois de congé s'écoulèrent ainsi, pendant trois ans, entre ma mère et les deux demoiselles Holmes. J'étais à un âge où le cœur ne demande qu'à aimer.... Je devins tellement épris d'Hermance que, pour rester auprès d'elle, je voulais renoncer à ma carrière et tout abandonner. Ma mère s'y opposa.

» Écoute, René, me dit-elle, malgré mon affection pour Hermance, je crains qu'elle ne réunisse pas toutes les qualités que j'aurais désirées pour ton bonheur. Je ne mettrai pas, néanmoins, d'opposition à votre mariage, mais vous êtes bien jeunes tous les deux. Avant de conduire une femme, des enfants, un ménage, il faut que tu aies appris à te conduire toi-même et que tu connaisses un peu la vie. Je ne te demande qu'une chose. Fais un voyage d'un an ou deux. Si, à ton retour, tu per-

sistes dans ton intention d'épouser Hermance, je te promets de te donner mon consentement.

» Malgré ma folle passion, je sentis que ma mère avait raison, et j'eus le courage de lui obéir; je puis dire le courage, madame; car l'idée seule de quitter Hermance me brisait le cœur !... Elle aussi pleurait et se désolait... Elle m'aimait alors... Elle le disait du moins... et moi, pauvre fou, je la croyais!... Nous échangeâmes les plus tendres serments, des cheveux... Enfin, nous suivîmes le programme de tous les amoureux qui vont être séparés. Le 21 juillet 1849, je partis sur *la Néréide* pour une croisière sur les côtes d'Afrique. J'avais alors vingt-un ans.

» Par suite d'événements qu'il serait trop long de vous raconter, notre voyage dura trois ans et demi. Malgré le charme qu'avaient pour moi la vie de bord et les expéditions que nous faisions de temps en temps, je n'aspirais qu'au retour. Mon cœur était resté en France. Ma seule consolation était les lettres que je recevais de ma mère.

» Un jour, en m'écrivant pour me féliciter de la décoration que je venais d'obtenir, ma mère m'annonça que M. Grosdot de Grinbavau avait repris ses deux nièces.

» Le cœur m'a saigné en me séparant d'elles, me

disait ma mère. Je les regardais comme mes filles; mais leur oncle est riche et sans enfants. Je n'ai pas le droit de sacrifier leur fortune à mon affection.

» Cette nouvelle me fit peur. Tant que je savais mademoiselle Holmes à Gavery, il me semblait que ma mère veillait sur mon bonheur comme je l'aurais fait moi-même. J'étais triste, mais tranquille... Malgré la nouvelle position d'Hermance, je ne croyais pas cependant qu'elle pût trahir les serments que nous avions échangés; mais des inquiétudes sans nom, des pressentiments sans doute, me tourmentaient jour et nuit.

» Tout se réunit pour prolonger mon supplice. *La Néréide* fit naufrage dans le golfe de Guinée. On ne put la renflouer. Il fallut attendre pendant quatre mois un autre navire, qui relâcha encore à Saint-Louis avant de nous ramener en France. Je débarquai à Toulon le 28 juin 1853. Je courus à Gavery...

— Pauvre enfant! murmura la vieille marquise émue du désespoir qui se peignait sur les traits de René.

— Ma mère était morte depuis un an, reprit Gavery en contenant sa profonde émotion, morte sans que je fusse là pour lui fermer les yeux...

Il passa la main sur son front et reprit après un instant de silence.

— « J'appris en même temps qu'Hermance était mariée. Deux mois avant mon arrivée, elle avait épousé don Manoël Cobrizo, un Portugais riche à millions que ce mariage avait fixé à Paris.

» J'étais arrivé le cœur plein de joie et d'ivresse, les bras étendus pour embrasser ma mère et celle que je regardais comme ma fiancée.... Tout me manquait à la fois. Je crus un moment que j'en deviendrais fou. Je faillis succomber à une fièvre typhoïde. Maintenant, ne me demandez pas ce que j'ai fait depuis; je n'en sais rien moi-même, et d'ailleurs, je n'oserais vous dire le peu dont je me souviens. Je rougis maintenant de toutes les folies que j'ai commises et de toutes les orgies auxquelles j'ai pris part. Si je ne me suis pas tué vingt fois, c'est que quelque mauvais génie....

— Ingrat, interrompit madame de Vareilles, c'était votre bon génie, au contraire; c'était votre pauvre mère qui veillait sur vous du haut des cieux.

— Pardon, madame, dit-il avec émotion en tendant la main à madame de Vareilles.... mais j'ai tant souffert!... Quand je parle de ces mauvais jours, l'amertume revient aussitôt sur mes lèvres. Il a fallu tout mon désir de vous prouver ma reconnaissance

de votre bienveillant intérêt pour me décider à ces tristes confidences.

— Je le sais, mon ami, et je vous remercie de votre confiance. Je vous plains de tout mon cœur, mon pauvre René; mais peut-être êtes-vous injuste envers madame de Cobrizo? Qui vous dit qu'elle n'a pas été contrainte à ce mariage, trompée peut-être par quelque fausse nouvelle de votre mort.

— Hélas! madame, j'ai commencé par me dire tout cela; mais j'ai bien vite appris la cruelle vérité.... En épousant M. de Cobrizo, Hermance n'a cédé à aucune contrainte.... Madame de Grinbavau poussait, il est vrai, sa nièce à ce mariage; mais M. de Grinbavau, au contraire, a fait tous ses efforts pour la dissuader de ce qu'il regardait comme une ingratitude envers ma mère et envers moi. Il n'a pas caché son opposition à M. de Cobrizo, et n'a cédé qu'aux instances de sa femme et de sa nièce. Aussi M. de Cobrizo, que vous voyez si jaloux de M. Lindsay, n'a-t-il aucune inquiétude à mon égard.

Comme il achevait ces mots, le comte de Martigles revint avec deux de ses amis. Après avoir échangé quelques paroles de politesse avec les nouveaux venus, René s'éloigna. Madame de Vareilles lui serra affectueusement la main et ne le laissa

partir que sur sa promesse formelle de venir passer la soirée chez elle.

Pendant ce temps, mademoiselle Holmes, qui se repentait déjà de son mouvement d'impatience, se reprochait de n'avoir pas montré plus d'indulgence pour le cœur ulcéré de son ami d'enfance.

Lorsqu'il vint la saluer le lendemain, elle lui tendit la main avec une affectueuse vivacité. Ses grands yeux se fixèrent d'un air presque suppliant sur ceux du jeune homme et semblèrent lui demander pardon.

Comme René, de son côté, s'était fait les mêmes reproches, la paix fut bien vite signée. Gavery s'installa sur la terrasse et fit plus de frais que d'habitude pour soutenir l'entretien. Quelques personnes s'approchèrent des deux jeunes gens et la conversation devint générale. René fit un mouvement pour se retirer; mais, en levant les yeux, il rencontra le regard inquiet et attristé de mademoiselle Holmes. Il se rassit. Elle le remercia par un doux sourire et lui adressa sur ses voyages quelques questions qui le forcèrent de répondre avec certains développements, et de garder quelque temps le dé de la conversation. Comme il racontait bien et sans prétention, il eut un certain succès. Un cercle assez nombreux se forma insensiblement autour de lui.

Hermance elle-même, après avoir longtemps fait semblant de ne pas écouter, finit par suivre l'exemple général et par se rapprocher peu à peu avec sa petite cour. En la voyant arriver, René fut encore sur le point de se lever et de partir : le regard de Laure l'arrêta de nouveau. Il continua son récit. Surexcité par la présence d'Hermance, par laquelle il se sentait écouté avec un intérêt croissant, il eut un véritable succès, qui lui fit immédiatement une réputation d'homme spirituel et instruit.

Cobrizo, qui avait aussi beaucoup voyagé, voulut essayer de contre-balancer le triomphe de René. Il commença à son tour le récit de quelques épisodes de ses excursions. Mais, outre sa difficulté à s'exprimer en français, il était loin d'avoir la verve et l'esprit naturel de M. de Gavery.

Malgré la politesse avec laquelle on écoute toujours le mari d'une jolie femme, surtout lorsqu'il est millionnaire, Hermance s'aperçut bien vite du mauvais effet que produisait son mari. Elle l'interrompit avec une impatience mal déguisée, et l'emmena dans une autre pièce pour l'empêcher de continuer.

A partir de ce moment, une sorte de lutte s'établit peu à peu entre René de Gavery, M. de Cobrizo et M. Lindsay.

Les grandes fortunes dont jouissaient ces deux derniers leur donnaient un immense avantage sur M. de Gavery, auquel il ne restait désormais que fort peu de chose. En revanche, Gavery rachetait cette infériorité par son esprit plus vif et plus séduisant, et surtout par son caractère plus sympathique que celui de M. Lindsay. Il avait aussi plus de nobles sentiments et de tact que M. de Cobrizo, qui, malgré sa politesse outrée, eût passé pour un homme mal élevé, si ses millions et la beauté de sa femme ne l'avaient entouré d'un prisme favorable, à travers lequel ses nombreuses imperfections passaient quelquefois pour des qualités. Mais ce prisme qui pouvait tromper la foule n'abusait ni les observateurs, ni surtout madame de Cobrizo et sa sœur.

Toutes deux souffraient souvent des maladresses du Portugais et faisaient tous leurs efforts pour les réparer, ce qui leur valait tantôt des scènes d'une violence incroyable, tantôt des témoignages de reconnaissance tout aussi exagérés.

C'était surtout devant René que madame de Cobrizo souffrait des bévues de son mari. M. de Gavery était de trop bonne compagnie pour les faire remarquer; mais son sourire et le regard qu'il fixait alors sur madame de Cobrizo, n'en disaient que trop pour l'amour-propre de la jeune femme.

Quoi qu'elle fît pour le dissimuler, elle ne pouvait s'empêcher de comparer de temps en temps René à son mari et de sentir toute la différence qu'il y avait entre eux. Elle se rejetait alors du côté de Lindsay, que ces éclairs de faveur rendaient plus amoureux, sans pourtant l'abuser complètement.

Cinq ou six jours après la partie d'Hébertot, on en proposa une autre qui se présentait avec les plus grandes proportions. Il s'agissait de se rendre à Étretat, où se réuniraient le même jour les baigneurs du Havre et de Sainte-Adresse appartenant à la même société que les Grénan, Cobrizo, etc. D'autres amies de ces dames, qui se trouvaient en ce moment dans quelques châteaux voisins du Havre, avaient aussi promis de se rendre à Étretat le même jour. La proposition fut accueillie avec enthousiasme. Il fut convenu qu'on irait au Havre par le bateau à vapeur, et que, de là, on se rendrait en voiture à Étretat. Dès qu'on eut fixé le jour, on se hâta d'en prévenir les amis d'Étretat, du Havre, etc.; puis chacun prit ses dispositions pour le départ.

Par suite de ces petites rivalités dont nous avons parlé, chacun attachait de l'importance aux choses les plus futiles. Le trajet par le bateau à vapeur

étant le même pour tous, on réserva l'amour-propre pour le voyage du Havre à Étretat.

On savait que mesdames de Lansac et de Schwerin avaient amené au Havre un équipage à quatre chevaux, et qu'elles s'en serviraient pour se rendre à Étretat. Il était probable aussi que les jolies châtelaines de Preuilly et de Carville feraient atteler quatre chevaux à leurs breaks et à leurs calèches pour conduire les amis qu'elles avaient chez elles en ce moment.

Il n'en fallut pas davantage pour exciter l'émulation des baigneurs de Trouville. Les dames commencèrent à méditer leurs toilettes. Les hommes se concertèrent pour organiser des équipages, de façon à ce que toute la société trouvillaise arrivât à Étretat avec des attelages à quatre chevaux, capables de rivaliser avec ceux du Havre et des châteaux voisins.

L'avant-veille du départ, on se rassembla au salon pour récapituler les moyens de transport. M. de Cobrizo et M. Lindsay se réunissaient pour mettre chacun deux chevaux sur la calèche du Portugais, que Lindsay se chargeait de conduire à grandes guides. M. de Veillan offrait un break, sur lequel il attelait ses deux chevaux, et deux autres appartenant à M. Bonavant. Un troisième *four-in-hands* devait se composer des chevaux de MM. de Mo-

rieux, Strettel et Spencer. Aucun de ces chevaux n'ayant fait partie d'un attelage à quatre, toutes les dames déclarèrent que, pour rien au monde, elles n'oseraient monter dans le break de Morieux qu'on laissa en toute propriété aux jeunes gens. Comme il restait encore plusieurs personnes à caser, Gavery dit qu'il se chargeait de former un quatrième équipage.

— Avec quelle voiture et quels chevaux, s'il vous plaît ? demanda madame de Grénan. Il me semble que tout est pris.

— Il y a des loueurs de voiture au Havre, répondit-il en souriant.

Elle fit une petite moue dédaigneuse.

— Ils n'auront pas d'attelage à quatre chevaux, dit-elle.

— Pardon; je vous réponds que *Bouju* trouvera moyen d'en organiser.

— En tous cas, ce ne sera pas brillant, reprit-elle.

— C'est probable, mais je ne crois pas qu'on trouve mieux.

Après avoir bien cherché, on fut obligé de convenir qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Restait encore à décider comment on composerait le personnel de chaque voiture. Avec les pe-

tites rivalités féminines et l'amour-propre d'enfant que mettaient ces dames à faire une entrée triomphante à Étretat, la chose était difficile. Chacune d'elles prétendait d'ailleurs n'y attacher aucune importance, et offrait gracieusement le choix aux autres; mais, au fond du cœur, elle eût été fort contrariée qu'on acceptât sa proposition.

Après maints pourparlers et maintes cérémonies de part et d'autre, madame de Grinbavau, qui avait tenu à faire partie de l'expédition, au grand chagrin de tout le monde, décida qu'elle irait dans la calèche avec sa nièce Hermance. Fort mécontente de voir Hildegarde disposer ainsi des meilleures places, suivant sa constante habitude, madame de Grénan prit un air boudeur et refusa de choisir à son tour, en disant qu'elle irait dans la voiture dont les autres ne voudraient pas. La comtesse de Versannes et madame de Boucart acceptèrent les deux places que leur offraient M. Bonavant et M. de Veillan, proche parent de madame de Boucart. Quant à Laure qui, dans toutes les circonstances, montrait beaucoup de réserve et d'abnégation, en dépit des efforts de sa tante pour la pousser en avant, elle se trouva naturellement à faire partie de la troisième voiture avec madame de Grénan. Comme cette voiture était celle de M. de Gavery, il est permis de croire que

la réserve de Laure fut un peu moins méritoire ce jour-là que d'habitude.

Cette grave affaire ainsi décidée, on se mit à danser et la soirée se termina gaiement pour tout le monde, excepté pour madame de Grénan, qui persistait dans sa bouderie et ne souriait que du bout des lèvres.

René le fit remarquer à mademoiselle Holmes.

— Je crois, dit-il, à la jeune fille, que l'idée de mon attelage d'occasion sourit médiocrement à madame de Grénan.

— Bah, dit Laure, elle a été piquée de voir ma tante disposer des deux places de la calèche; mais c'est une aimable personne; demain, elle n'y pensera plus.

— Et vous, mademoiselle? demanda René, cela ne vous contrarie-t-il pas d'être si mal partagée?

— Pas le moins du monde, répondit-elle en riant. Pourvu que nous ne versions pas, voilà tout ce que je vous demande. Je suis persuadée d'ailleurs que nous serons parfaitement bien avec vous, ajouta-t-elle avec une inflexion de voix involontairement si douce, que René l'en remercia par un regard reconnaissant.

Le bateau à vapeur ne faisant en ce moment

qu'un voyage par jour, Gavery fut obligé de prendre *l'Alcyon*, le petit bateau du père Toutain, pour se rendre au Havre, afin de retenir son équipage.

— Eh bien ! lui demanda madame de Grénan, lorsqu'il arriva le soir, qu'avez-vous trouvé ?

— Nous aurons une calèche passable, lui dit-il, et quatre chevaux assez présentables.

Madame de Grénan fit encore sa petite moue; mais, comme elle avait un charmant caractère, elle finit par se mettre à rire et parla gaiement de sa future charrette.

# VII

La bande joyeuse partit le lendemain par le bateau à vapeur. Les voitures et les chevaux qu'on avait expédiés la veille par le chemin de fer attendaient leurs maîtres au Havre devant Frascati. C'est là qu'on avait fixé le point de réunion pour le départ général, à cause des baigneurs du Havre qui devaient faire partie de l'expédition et qui demeuraient à cet établissement.

En arrivant à l'hôtel, les voyageurs aperçurent sept équipages sur la pelouse. En tête se trouvait la calèche de M. de Cobrizo, puis le break de M. de Veillan, celui de M. de Morieux et deux calèches appartenant au marquis de Chauvrières et à madame de Lansac qui habitaient Frascati. Un omnibus de campagne fort élégant et fort bien attelé

attendait sa propriétaire, madame de Schwerin, qu'il avait amenée de Graville avec quelques-uns de ses amis. Enfin, un peu en arrière, le regard inquiet de madame de Grénan découvrit une espèce de break-char-à-bancs attelé de quatre chevaux d'assez piètre mine.

Quoique fort présentables pour des *locatis*, les pauvres animaux faisaient triste figure à côté des chevaux de sang et des autres voitures.

— Est-ce là votre équipage ? demanda madame de Grénan d'un air mélancolique.

— Je n'en vois pas d'autre, répondit M. de Gavery.

Elle étouffa un gros soupir.

— Il n'est pas trop mal, dit-elle, en dissimulant par politesse sa contrariété. C'est mieux encore que je n'espérais.

— Bah ! dit mademoiselle Holmes avec gaieté, il sera toujours assez bon pour nous transporter jusqu'à Étretat. Nous n'aurons pas à craindre que nos chevaux prennent le mors aux dents.

— Certes non, murmura madame de Grénan.

Laure et René échangèrent un sourire d'intelligence, en se montrant de l'œil la figure consternée de la baronne, véritable enfant gâtée s'il en fut jamais.

A ce moment, une magnifique calèche bleue à

rechampis paille arriva sur la pelouse au grand trot de quatre chevaux anglais de toute beauté, que conduisaient deux petits postillons portant une casaque bleu foncé, une toque de même couleur et la culotte de daim blanc.

— Oh ! quelle jolie *daumont !* s'écrièrent les jeunes gens.

— Ce sont les chevaux du duc de Maran, dit M. de Morieux.

— Ce n'est pas sa livrée, répondit Baillères. A qui diable cela appartient-il ?

— A quelque baigneur de l'hôtel Frascati, probablement, dit Veillan. Voici M. de Chauvières qui va nous apprendre cela.

Malheureusement ni M. de Chauvières ni madame de Lansac n'en savaient plus long que les Trouvillais auxquels ils allaient eux-mêmes demander des renseignements sur l'équipage en question.

— Eh bien, demanda madame de Grénan à M. de Gavery, qui venait de parler au postillon de la calèche, dont l'élégance et la bonne tenue faisaient l'admiration de tout le monde, à qui appartient cette daumont ?

— Il paraît que c'est à moi, madame, répondit René en offrant sa main à madame de Grénan pour l'aider à monter dans la calèche. Je ne pouvais l'étrenner

d'une manière plus agréable qu'en ayant l'honneur d'y recevoir mademoiselle Holmes et vous.

— Quelle plaisanterie! fit la jeune femme en reculant.

— Sur l'honneur, je parle sérieusement; veuillez monter, à moins pourtant que vous ne préfériez le char-à-bancs, que je n'avais commandé que dans le cas de malheur imprévu.

— Franchement, j'aime mieux la calèche, s'écria gaiement madame de Grénan, qui sauta dans la voiture en riant comme une enfant.

Mademoiselle Holmes s'assit auprès d'elle; mais, loin de partager la satisfaction de sa compagne, elle était devenue toute triste. Durant le trajet, elle ne parla presque pas et laissa madame de Grénan faire tous les frais de la conversation.

— Depuis quand as-tu cet équipage? demanda M. de Baillères à René qui s'était assis vis-à-vis des deux jeunes femmes.

— Depuis hier matin, répondit Gavery en souriant.

— Comment avez-vous fait pour former si promptement ce bel attelage? dit madame de Grénan.

— Je n'aurais jamais eu le temps de tout rassembler en vingt-quatre heures, repartit Gavery. Je

savais que le duc de Maran, qui part pour l'Italie, avait le dessein de vendre ses équipages, et qu'il était en ce moment à sa terre de Varenville, tout près de Rouen. Je suis allé le trouver, et j'ai acheté voiture, chevaux, harnais, etc., à condition qu'il me cédât aussi les postillons fouet en main. Seulement, pour ne pas leur laisser porter la même livrée que celle du duc, j'ai commandé des casaques et des toques d'une autre couleur à deux tailleurs qui ont passé la nuit à les faire.

— En vérité c'est admirable, s'écria madame de Grénan. Un grand seigneur du dix-huitième siècle n'aurait pas mieux fait.

Baillères et mademoiselle Holmes échangèrent un regard attristé. Tous deux savaient que René n'avait que fort peu de fortune et, que dans sa position, l'acquisition de ce nouvel équipage était une folie sans nom. Peut-être Laure se disait-elle aussi que cette folie était encore une preuve de l'amour de Gavery pour Hermance, car il n'avait acheté cette voiture que pour écraser celle de Cobrizo.

Taquiné par madame de Grénan que la surprise de René avait mise en belle humeur, Baillères finit cependant par oublier sa contrariété passagère et par répondre gaiement à l'aimable babil de la jolie baronne. Laure, au contraire, resta silencieuse, et

durant tout le trajet, les plaisanteries de ses compagnons de voyage obtinrent à peine un sourire distrait de la jeune fille.

— Souffrez-vous, mademoiselle Laure? lui demanda deux ou trois fois Gavery avec un profond intérêt.

— Non, répondit-elle en s'efforçant de sourire.

Au moment où les voitures arrivaient à Étretat, tous les baigneurs se trouvaient sur la plage, occupés les uns à prendre leur bain, les autres à examiner deux poissons curieux que venait d'apporter une barque de pêche. L'hôtel Blanquet étant à deux pas du rivage, les nouveaux arrivés n'eurent rien de plus pressé que de courir sur la grève.

Gavery, que la tristesse de Laure paraissait inquiéter, resta à côté d'elle et lui demanda d'une voix affectueuse pourquoi elle était si pensive et si taciturne.

— Je ne puis vous le dire, répondit-elle. Les observations que je vous ferais seraient déplacées dans ma bouche et vous m'en voudriez peut-être de ma franchise.

— Pour cela, non! s'écria-t-il. Je sais que vous ne me les adresserez que par un sentiment d'intérêt, et loin de vous en vouloir, je vous en serais sincèrement reconnaissant.

— Eh bien ! reprit-elle après un moment d'hésitation, je suis tout attristée de la folie que vous avez faite en achetant l'équipage dans lequel vous nous avez conduits ce matin.

— Pourquoi donc ?

— Il a dû vous coûter horriblement cher. Est-ce une indiscrétion d'en demander... ?

— Le prix ? Cette daumont, fouet en main, me revient à vingt-huit mille francs.

Laure joignit les mains avec tristesse.

— Vingt-huit mille francs ! reprit la jeune fille... et vous m'avez dit l'autre jour qu'il ne vous restait presque plus de fortune.

— C'est malheureusement vrai, répondit-il en riant ; si je conserve longtemps cette daumont, je finirai par être obligé de manger mes chevaux pour vivre ; mais j'aurai soin de faire descendre les postillons auparavant.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, monsieur René, dit la jeune fille d'un ton de reproche affectueux ! Si votre pauvre mère vous entendait ? »

Il baissa la tête et sa gaieté factice s'éteignit tout à coup.

— Tenez, reprit-elle, laissez-moi vous parler franchement. De si graves sujets ne sont guère dans les attributions d'une jeune fille ; mais il me semble

que, du haut du ciel, madame de Gavery me pousse à vous parler comme je le fais. On dirait que vous n'avez d'autre but que de venir le plus tôt possible à bout de votre fortune et de votre santé. C'est un véritable suicide que vous commettez là. Si cette pensée ne suffit pas pour vous arrêter, songez à ce que doit souffrir votre pauvre mère qui, de là-haut voit votre conduite. Songez à la profonde affliction que votre ruine et votre mort causeraient à vos amis.

A ce mot d'amis, René haussa doucement les épaules d'un air incrédule.

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

— Ah! monsieur René! continua-t-elle avec une pénible émotion et d'un ton de reproche.

Le regard et l'accent de mademoiselle Holmes pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de M. de Gavery, qui se repentait déjà de son mouvement.

— Pardon, mademoiselle Laure, s'écria-t-il en saisissant la main de la jeune fille, pardon! je suis un fou, un ingrat, de parler ainsi devant une amie aussi bonne et aussi sincère que vous.

— M. de Baillères, aussi, a pour vous une grande amitié, reprit-elle en détournant la tête pour cacher sa rougeur et ses larmes.

— C'est vrai. Il m'est sincèrement dévoué.

— Eh bien ! si vous croyez à notre affection à tous deux, pourquoi nous affliger à plaisir ? Si vous ne faisiez encore que vous ruiner.... c'est déjà bien mal..... mais ce qui nous désole, c'est que nous voyons que toutes vos actions se ressentent de cette idée fixe de ne pas rester en ce monde. Chaque folie que vous commettez nous peine profondément, parce que c'est un pas de plus que vous faites vers votre tombe. Il faut se roidir contre le chagrin, monsieur René ; Dieu nous a mis en ce monde pour regarder le ciel et non pas la terre.

— Quelle bonne et noble créature vous faites ! murmura René avec une reconnaissance attendrie.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous, pécheur endurci, reprit-elle vivement en essayant de sourire au milieu des larmes qui la gagnaient peu à peu. Voyons, puisque vous croyez à mon amitié et à celle de M. de Baillières, ajouta-t-elle avec vivacité, faites quelque chose pour vos deux amis. Promettez-moi de ne plus commettre de folies.

— Diable ! repartit Gavery en souriant, vous me demandez-là un engagement.....

— Vous me refusez ?

— Non, non ! mais vous comprenez que maintenant j'ai tellement l'habitude de faire des sottises,

que je pourrais bien recommencer sans m'en apercevoir.

— Il y a des circonstances où vous avez le temps de réfléchir. Le plus souvent, il en est ainsi. Promettez-moi de penser à vos deux amis et à votre pauvre mère chaque fois que vous serez sur le point de faire quelque folle dépense ou de braver un danger inutile. Voyons, me le promettez-vous?

— Eh bien, oui, je vous le promets, dit-il, en serrant avec émotion la main que lui tendait la jeune fille.

Elle détourna la tête pour cacher une larme qui roulait sur sa joue rosée.

— Vous pleurez? s'écria-t-il.

— Je pense à votre mère, répondit-elle, et je la remercie d'avoir béni mes efforts pour acquitter la dette de reconnaissance que j'avais contractée envers elle.

Comme elle achevait de parler, quelques personnes s'approchèrent des deux jeunes gens qui se hâtèrent de dissimuler leur émotion et furent obligés de parler de choses indifférentes.

Il faisait un temps magnifique; quelques petits nuages blancs mouchetaient seuls l'azur du ciel. La brise était si faible, qu'elle imprimait à peine quelques plis à la masse immense de cristal qui s'é-

tendait du pied de la falaise à l'horizon, et que des mouettes et des goëlands effleuraient de leurs ailes rapides. Quelques bateaux de pêche, dispersés dans le lointain, dormaient paresseusement sur les flots.

Afin de jouir de cet admirable spectacle, la petite société, composée de baigneurs de Trouville, du Havre et de Sainte-Adresse, avait fait porter le dîner au sommet de l'une de ces falaises escarpées dans lesquelles semble découpée la plage d'Étretat, et qui s'élèvent à pic au-dessus de la mer comme de gigantesques remparts. Ainsi qu'on devait s'y attendre, la gaieté la plus vive anima le repas.

Les nouveaux venus témoignaient une certaine curiosité au sujet de M. de Gavery. Le bruit de ses excentricités et de ses quatre duels avait naturellement circulé d'un établissement de bains à l'autre. Obligé, bien malgré lui, de rester en évidence et de répondre aux frais qu'on faisait envers lui, puis animé par ses propres paroles et par les saillies des autres, René fut un moment étourdissant de verve et d'entrain. Aussi obtint-il un très-grand succès parmi les baigneurs étrangers à Trouville. Vers la fin du repas, sa gaieté s'éteignit peu à peu, et bientôt, profitant de l'animation générale, il resta silencieux dans son coin. Au dessert, il se leva et

quitta la table, sans que personne remarquât son départ, excepté peut-être Hermance et sa sœur.

La première, assise près de M. Lindsay, à deux pas de René, n'avait pu s'empêcher d'être frappée du succès de M. de Gavery.

Comme l'a si bien dit Alphonse Karr, la plupart des femmes aiment leurs amants, moins pour les qualités qu'ils ont que pour celles que les autres femmes découvrent en eux. Hermance était un peu de ce caractère. En voyant madame de Lansac, le marquis de Chauvière et madame de Schwerin apporter tant d'animation et d'intérêt à leur conversation avec Gavery, madame de Cobrizo s'étonnait de n'avoir pas encore apprécié à sa juste valeur l'esprit et la distinction de son compagnon d'enfance.

Elle lui adressa plusieurs fois la parole. Sans qu'elle se l'avouât, elle aurait voulu que chacun devinât combien elle avait été adorée par ce jeune homme qui plaisait à tout le monde, et que tant d'autres femmes eussent été si flattées de voir à leurs pieds. Peut-être même, au fond du cœur, un peu d'amour naissant, ou, pour être plus exact, *renaissant*, se mêlait-il à ce sentiment de vanité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se préoccupait beaucoup de Gavery, et qu'elle éprouvait un mouvement d'humeur contre toutes les

femmes avec lesquelles il paraissait causer d'un ton animé.

A la fin du dîner, lorsque tout le monde se leva, elle mourait d'envie de savoir ce qu'était devenu M. de Gavery ; mais, en dépit de toute sa diplomatie pour obtenir, sans les demander, quelques renseignements à cet égard, elle ne put rien découvrir.

Dans la crainte d'éveiller la jalousie de Lindsay et de son mari, elle n'osa se diriger du côté par lequel avait disparu M. de Gavery. Aussi ce fut avec un véritable dépit qu'elle vit sa sœur Laure s'éloigner dans cette direction.

Il était arrivé à M. de Gavery ce qui arrive souvent aux gens nerveux qui cachent au fond du cœur quelque grande douleur ou des dispositions à la mélancolie. Chaque fois que ces natures impressionnables éprouvent un moment de gaieté, il se produit aussitôt chez elles une sorte de réaction qui leur donne des accès de tristesse inouie. Souvent aussi, et sans qu'il s'y mêle aucun sentiment d'envie, la vue de la gaieté des autres suffit pour développer cette disposition à la tristesse.

Une fois sous l'empire de ces idées mélancoliques, René s'était éloigné de la bande joyeuse. Il était allé s'asseoir au bord de la falaise, à deux ou

trois pas de ses amis que lui masquait une petite éminence de terre. Là, il s'était pris à contempler la mer immense qui s'étendait à perte de vue et se confondait à l'horizon avec le ciel.

Si, dans certaines situations du cœur, presque tous les grands spectacles de la nature nous portent à la mélancolie, il n'en est aucun qui exerce autant cette influence que l'aspect de la pleine mer. Il semble que l'âme se dilate avec cet horizon sans limite dont l'immensité passe dans vos sentiments. Trop faible pour ces enivrantes sensations, la créature terrestre, écrasée par son infériorité, éprouve au moral, ce que ressent physiquement, sur le sommet d'une haute montagne, le voyageur dont les poumons souffrent d'un air trop raréfié.

Sous l'empire de toutes ces circonstances, que chacun de nous a ressenties, mais qu'il est difficile de décrire, une profonde tristesse avait bientôt gonflé le cœur de René. Lorsque mademoiselle Holmes arriva tout doucement auprès de lui, elle s'aperçut que les larmes ruisselaient sur les joues du jeune homme. En voyant mademoiselle Holmes, il se leva brusquement et se couvrit la figure de son mouchoir.

— Pauvre René ! murmura-t-elle en lui tendant la main, comme vous l'aimez !

Il resta un moment silencieux, perdu dans le tumulte de ses pensées.

— Eh bien! non, dit-il en relevant la tête; vous vous trompez, Laure; je ne sais quel changement s'est opéré dans mon cœur, mais je n'y trouve plus cet amour qui était autrefois mon unique pensée.

— Vous n'aimez plus Hermance! s'écria Laure dont le cœur battait avec violence.

— En vérité, j'ai peine à lire dans mes propres pensées. Tout ce que je puis dire, c'est qu'autrefois, en songeant que j'avais perdu son amour et qu'elle était la femme d'un autre; je sentais mon cœur déchiré, ma vie perdue, mon âme sans espoir et même sans désirs, je versais des larmes de rage et de douleur qu'elle seule faisait couler. Eh bien, aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Je souffre de la voir dans les bras d'un autre, j'en suis jaloux encore, mais il me semble que je n'éprouve plus cette douleur morne qui, jusqu'à présent, torturait mes nuits et mes jours. Je pleure du mal qu'elle m'a fait, des illusions qu'elle a brisées dans mon cœur, je pleure de jalousie, de rage peut-être, mais je ne verse plus ces larmes dans lesquelles mon âme semblait épancher autrefois son amour et sa vie.

— Et pourtant vous êtes jaloux? murmura la jeune fille, dont le corsage palpitant trahissait la vive émotion.

— Je l'avoue; je hais son mari, je hais cet Anglais qui l'entoure de ses hommages et qu'elle aime peut-être, ou plutôt je les haïssais, car toutes mes impressions à son sujet se sont amoindries. Enfin, tenez, si quelque fée venait aujourd'hui me dire : « Tu as été le jouet d'un songe; cette » femme t'aime; elle t'a toujours aimé; elle est à » toi. » Eh bien, je sens que je n'éprouverais plus le bonheur céleste dont cette seule pensée m'aurait autrefois enivré.

Mademoiselle Holmes ne connaissait pas encore assez le cœur humain et le caractère des hommes pour se rendre bien exactement compte du changement que lui expliquait M. de Gavery. Un vague pressentiment lui disait néanmoins que René avait déjà cessé d'aimer madame de Cobrizo. Peut-être une autre voix, plus mystérieuse encore, murmurait à l'oreille de la jeune fille, qu'elle-même n'était pas tout à fait étrangère à ce changement.

Émue et rougissante, les larmes dans les yeux et le sourire au cœur, elle restait debout devant M. de Gavery qui contemplait avec une admiration rêveuse sa ravissante physionomie, à laquelle l'é-

motion donnait en ce moment un charme indicible.

Comme elle allait lui répondre, elle entendit dans le lointain madame de Grinbavau qui criait : « Laure ! Laure ! » de sa voix aigre et nasillarde.

— Je me sauve, dit la jeune fille : on viendrait me chercher jusqu'ici, et cela vous contrarierait sans doute de voir tout ce monde autour de vous en ce moment. A bientôt, monsieur René. Voyez comme le ciel est beau, comme la mer est calme ! Ni l'un ni l'autre n'ont gardé de traces de la tempête des jours derniers. Il en sera de même pour votre cœur : Dieu vous enverra de beaux jours pour vous dédommager des mauvais.

En achevant ces paroles qu'elle accompagna de son plus doux sourire et de son regard le plus affectueux, elle serra la main de Gavery et s'éloigna en courant.

A peine avait-elle disparu, qu'un homme qui se tenait caché à plat-ventre à une trentaine de pas de Gavery, leva la tête avec précaution pour voir ce qu'il devenait. René suivit quelque temps des yeux la jeune fille, puis il s'assit de nouveau au bord de la falaise et laissa retomber sa tête entre ses mains.

Dès que l'individu qui épiait M. de Gavery se fut

assuré que ce dernier s'était replongé dans ses préoccupations, il se rapprocha du jeune homme en se traînant sur les genoux et sur les mains avec l'adresse et la patience d'un Indien.

## VIII

Une heure s'étant écoulée sans qu'on vît reparaître M. de Gavery, on commença à s'étonner de son absence. Baillères et Bauvron furent dépêchés à sa recherche. Ils revinrent sans l'avoir rencontré.

— Tout à l'heure, en me promenant avec madame de Grénan, dit mademoiselle Holmes, j'ai aperçu M. de Gavery, assis à quelques pas du petit tertre que vous voyez là.

Baillères courut de ce côté. Il ne tarda pas à revenir en faisant signe qu'il n'avait rien aperçu.

— L'avez-vous appelé? demanda M. Favrier. Il fait déjà presque nuit et vous avez fort bien pu passer tout près de lui sans le voir.

— J'ai crié de toutes mes forces, dit Charles, et personne n'a répondu.

— Tiens, s'écria tout à coup M. de Veillan qui s'était avancé à l'angle d'une falaise et regardait le rivage, qu'est-ce que je vois là-bas sur le sable? Est-ce un homme couché, un rocher ou du varech?

— Cela m'a tout l'air d'un homme, dit Lindsay; mais il ne bouge pas.

— Serait-ce M. de Gavery? reprit M. de Veillan, frappé d'un sinistre pressentiment. Baillères, venez donc voir.

— Il faut l'appeler, dit Bauvron, dont la voix émue se ressentait de l'inquiétude qui commençait à serrer le cœur des amis de René.

Tous leurs appels restèrent sans réponse. L'homme couché sur le sable ne bougeait pas.

En proie à de nouvelles angoisses, Laure courut à l'endroit où elle avait laissé M. de Gavery. Presque aussitôt, elle poussa un cri perçant et tomba sans connaissance.

On accourut auprès d'elle. Tandis que les femmes se pressaient autour de Laure, un des jeunes gens remarqua qu'à cet endroit, quelques fragments de terre semblaient avoir été tout récemment détachés du bord de la falaise. A la place même où mademoiselle Holmes avait laissé M. de Gavery, Lindsay découvrit quelques taches de sang.

Au même instant, on entendit des cris qui par-

taient de la grève. On aperçut alors Baillères et Bauvron, qui étaient descendus en courant par un petit sentier, agenouillés sur le sable à côté de l'homme qu'on avait vu du haut de la falaise. Ils faisaient des signes de détresse et appelaient leurs amis.

Les autres jeunes gens se précipitèrent dans le sentier.

En arrivant sur la grève, ils reconnurent Gavery, dont la tête pâle et inerte reposait sur les genoux de Baillières.

— Est-il mort ? demanda-t-on avec une profonde anxiété.

— Je n'en sais rien encore, répondit Bauvron. J'espère que non, cependant. Aidez-moi à lui enlever sa redingote et son gilet. Que deux personnes courent à Étretat chercher un médecin et un brancard avec des matelas. Il doit y avoir une boîte pour les noyés; prenez tout ce qui pourra nous servir.

De Veillan, Morieux et Strettel partirent en courant. Favrier, Cobrizo et Lindsay se mirent à seconder M. de Bauvron. Quant à Garlon, le lorgnon dans l'œil et le pouce dans le gilet, il regardait bêtement le groupe placé devant lui et se montrait plus prodigue de conseils que de services. Bonavant

s'était laissé choir sur un rocher, pâle comme un linge et à demi évanoui. Spencer le fit revenir en lui jetant à la figure toute l'eau qu'il put puiser dans son chapeau de feutre.

— M. de Gavery a reçu un coup de couteau ou de poignard, s'écria Bauvron en montrant la redingote, entamée du côté gauche, précisément à la hauteur du cœur. Tenez, son portefeuille a été traversé.

Il jeta la redingote sur le sable et déchira la chemise à l'endroit de la blessure. Du premier coup d'œil, il vit que cette blessure avait tout au plus deux ou trois lignes de profondeur et qu'elle devait être peu dangereuse. Le portefeuille que René portait dans sa poche avait arrêté le poignard, qui, sans cela, lui aurait probablement traversé le cœur.

Pendant que Bauvron examinait la blessure, Baillères et Lindsay employaient tous les moyens en leur pouvoir pour rappeler à la vie M. de Gavery. Un d'eux courut demander un flacon aux dames qui étaient restées sur la falaise et n'osaient descendre à cause de l'obscurité croissante et des dangers que présentait le sentier.

Laure avait repris connaissance. Par un sublime effort de courage, elle était parvenue à contenir ses

larmes et sa douleur. En voyant Baillères gravir péniblement la falaise, elle devina ce qu'il venait chercher. Elle enveloppa son flacon dans son mouchoir et dans la petite cravate de soie qu'elle portait au cou et le jeta sur la grève, mesdames de Grénan et de Versannes en firent autant.

Madame de Cobrizo avait aussi passé son flacon à mademoiselle Holmes, pour qu'elle le jetât avec le sien, mais la jeune fille le lui rendit. Se rappelant l'état de tristesse dans lequel elle avait trouvé M. de Gavery, Laure se figurait qu'il n'avait pas eu le courage de résister plus longtemps à son chagrin et qu'il s'était jeté volontairement du haut de la falaise. En ce moment suprême, sa honte naturelle et son affection pour sa sœur n'avaient pu l'empêcher de repousser le secours de celle qu'elle regardait comme coupable de la mort de Gavery.

Voyant que rien ne leur apprenait le résultat des efforts des jeunes gens pour ramener M. de Gavery à la vie, mesdames de Grénan, de Versannes et de Boncart déclarèrent qu'il leur était impossible de supporter plus longtemps oette incertitude, et qu'elles voulaient descendre près du blessé. On eut beau faire pour les retenir, les courageuses jeunes femmes s'engagèrent dans le sentier escarpé et descendirent avec cette bravoure que les femmes

puisent dans leur cœur chaque fois qu'il s'agit d'un malheur à secourir. Mademoiselle Holmes et sa sœur suivirent les autres, en dépit des remontrances et des cris de leur tante, qu'elles feignirent de ne pas entendre.

Au moment où les cinq jeunes femmes arrivaient auprès de René, celui-ci fit un mouvement, mais si faible, qu'on craignit un instant de s'être trompé. Bauvron lui posa la main sur le cœur, tandis que Baillières plaçait devant la bouche de René un petit miroir que venait de lui donner madame de Grénan.

— Il respire ! s'écrièrent en même temps les deux jeunes gens.

Toutes les poitrines se soulevèrent avec effort. Une lueur d'espoir brilla dans les yeux inquiets qui se fixaient sur le blessé. Laure avait saisi l'une des mains de Gavery et la serrait dans les siennes, comme si elle eût voulu faire passer dans le sang du jeune homme toute la chaleur, toute l'énergique tendresse de son propre cœur.

Lorsque le médecin arriva, suivi d'un brancard et d'un matelas, Gavery était enfin sorti de son évanouissement. Mais son regard fixe et terne n'annonçait que trop que la connaissance ne lui était pas encore revenue.

— Que pensez-vous de son état ? demanda Baillè-

res au médecin, sur lequel tous les yeux étaient fixés avec anxiété.

Il secoua la tête en allongeant la lèvre inférieure. « Il y a tout à craindre, » disait assez clairement ce geste désespérant.

— Trouvez-vous quelque fracture, quelque lésion grave? reprit Bauvron.

— Pas à l'extérieur; je ne le crois pas, du moins, répondit le médecin; mais c'est l'intérieur que je redoute. Une chute de cent pieds!

— Il est tombé sur le sable, murmura timidement madame de Grénan.

— S'il était tombé sur le galet, nous n'aurions relevé qu'une masse informe, repartit le médecin; et même, en tombant sur le sable, je ne puis m'expliquer que ce pauvre jeune homme n'ait pas eu quelque membre brisé.... Voyez de quelle effrayante hauteur il a été précipité.

— Sa chute aura été amortie par ceci, dit Baillères en montrant une sorte de contre-fort naturel en terre plaqué au pied de la falaise et s'élevant à une vingtaine de pieds de la grève. Il sera d'abord tombé là-dessus.

— Qu'y a-t-il donc là-haut? s'écrièrent deux ou trois personnes qui avaient levé les yeux vers l'endroit que désignait Baillières.

— Où donc ? demanda Lindsay.

— A l'endroit où la partie supérieure de ce contre-fort se joint à la falaise.... quelque chose de brun...

— On dirait un lambeau de drap accroché à un rocher.

— Je parie que c'est un morceau de la redingote de Gavery ! s'écria Baillières. Voyez plutôt, ajouta-t-il en montrant le vêtement, qu'on avait jeté de côté et auquel manquait une basque presque tout entière.

— Voilà l'explication trouvée, docteur, reprit Lindsay. Dans la chute de M. de Gavery, sa redingote se sera accrochée à l'angle de ce rocher, ce qui aura amorti la rapidité de la descente.

— Eh bien, s'écria l'un des baigneurs d'Étretat, si ce pauvre jeune homme en réchappe, il aura eu de la chance, car c'est peut-être le seul endroit où la falaise ne soit pas coupée à pic.

Pendant ce temps, le docteur, aidé de Baillères et de Bauvron, avait placé Gavery sur un brancard. Un peu avant d'arriver à l'hôtel, René reprit connaissance. Il reconnut Baillères qui marchait à côté de lui et serra faiblement la main de son ami qui tenait celle du blessé dans la sienne. Puis il promena autour de lui un regard encore vague et flottant.

Soit qu'il eût reconnu Laure et Hermance au milieu du groupe de femmes qui entouraient le brancard, soit que son geste s'adressât au groupe tout entier, il fit un mouvement de tête, et un faible sourire entr'ouvrit ses lèvres. On le transporta dans une des chambres de l'hôtel Blanquet, tout près de la plage.

Dès qu'on eut refermé la porte de sa chambre, dans laquelle on ne laissa pénétrer que MM. de Baillères et de Bauvron, chacun commença à former des conjectures au sujet de l'accident dont le jeune homme venait d'être victime.

Excepté Laure et sa sœur, qui croyaient que René avait voulu se donner la mort, on supposait généralement que Gavery avait été frappé par un assassin et précipité du haut de la falaise. Seulement, on cherchait en vain quel avait été le mobile du crime, car on avait trouvé sur René sa montre et son porte-monnaie. Chacun attendait avec une impatience facile à comprendre que le blessé pût parler et donner quelques renseignements au commissaire de police, qui était arrivé à l'hôtel, afin de commencer une enquête.

Au bout de deux heures environ, Baillères vint dire au commissaire qu'il pouvait monter dans la chambre de M. de Gavery. Ce dernier, qui avait

tout à fait repris l'usage de ses facultés et qui parlait avec clarté, quoique d'une voix faible et lente, fit la déclaration suivante :

« A demi-couché, à un pied tout au plus du bord de la falaise et le coude droit appuyé à terre, il regardait les barques dispersées à l'horizon, lorsqu'il avait senti tout à coup une vive commotion au côté gauche. Au même moment, sans qu'il eût le temps de se retourner, un homme qu'il n'avait pu voir, et dont la figure lui avait semblé couverte d'une sorte de mouchoir ou de voile, l'avait poussé brusquement et précipité du haut de la falaise.

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? demanda le commissaire.

— Non, monsieur.

— Vous connaissez-vous quelque ennemi, quelque rival ?

— Non, monsieur. A supposer que je sois en mauvais termes avec quelques individus, aucun d'eux n'est capable d'un crime et ne m'en veut assez pour m'assassiner.

— Ainsi vous n'avez aucune idée du motif qui a pu guider le bras du meurtrier ?

— Aucune.

— Il n'a rien dit en vous frappant ?

— Non. C'est-à-dire, attendez.... il me vient un

souvenir.... mais si confus !.... Je ne suis même pas bien certain si j'ai réellement entendu ou si c'est un effet de mon imagination..... Au moment où je recevais le coup qui m'a étourdi, il me semble avoir entendu ces mots : *Souviens-toi d'un ami !*... Je ne pourrais pas garantir si c'est *d'un ami* ou un mot analogue.... D'autant plus que le sens.... Attendez.... cela me revient.... C'est *Souviens-toi d'Anamy* que j'ai entendu, ou que je me suis figuré avoir entendu.

— Quelle serait la signification de ce mot, *anamy*.

— C'est le nom d'une factorerie de négrier que j'ai détruite sur la côte d'Afrique, à l'époque où j'étais enseigne de vaisseau.

Le médecin, qui àssistait à l'entretien, fit signe au commissaire que M. de Gavery commençait à se fatiguer et qu'il serait imprudent de continuer.

— Que pensez-vous de l'état de votre malade? demanda le commissaire au docteur, lorsqu'ils se trouvèrent tous deux sur le palier de l'escalier.

— Jusqu'à présent, je n'ai découvert aucun désordre de nature à causer la mort ; mais nous ne pouvons lire à l'intérieur. Dans trois ou quatre jours seulement, nous saurons à quoi nous en tenir.

— Pourra-t-on bientôt le transporter à Trouville? demanda Baillères.

— Je crains les secousses et les changements de voiture. Il faudrait le porter de sa chambre à la voiture, de la voiture au bateau, du bateau à son hôtel.

— Il y aurait un moyen, dit le commissaire. Le vent est bon pour retourner à Trouville, la brise fraîchit, la mer est belle. Si on mettait M. de Gavery à bord d'une barque de pêche avec des matelas et des oreillers?

— En effet, répondit le médecin.

— Vous l'accompagnerez, n'est-ce pas, monsieur? demanda Baillères au docteur.

— Certainement, monsieur; et vous aussi?

— Sans doute: je vais m'occuper de trouver une barque.

— Adressez-vous au maître de l'hôtel, lui dit le docteur. Il vous indiquera à qui parler. La mer baisse encore; vous aurez le flot pour vous; et, comme elle va remonter dans une heure ou deux, vous l'aurez encore pour entrer à Trouville.

Après mûre réflexion, il fut cependant décidé que René ne partirait que le lendemain à la marée du matin, afin qu'il n'arrivât pas de nuit à Trouville.

Excepté les deux amis de Gavery, les autres baigneurs de Trouville s'en allèrent coucher au Havre, afin de reprendre le lendemain le bateau à vapeur.

Le retour fut loin d'être aussi gai que le premier voyage. Gavery avait inspiré un vif intérêt à tout le monde. Les baigneurs du Havre et de Sainte-Adresse firent promettre à leurs amis de Trouville de les tenir au courant de la santé du blessé.

René arriva le lendemain à Trouville, accompagné de Baillères, de Bauvron, et du médecin d'Étretat. On le transporta à l'hôtel du *Bras-d'Or*, où il logeait; et l'on envoya chercher le docteur O..., l'un des médecins en renom de Trouville. Il vint se consulter avec son confrère d'Étretat, qui repartait le soir même pour sa résidence. Tous deux examinèrent ensemble le blessé, et leur examen dura fort longtemps.

Ils tombèrent d'accord pour déclarer que jusqu'alors M. de Gavery paraissait n'avoir éprouvé aucun désordre mortel, et que, s'il ne survenait pas de complication imprévue, il reviendrait promptement à la santé. En attendant, il dut suivre un traitement sévère, dont la première prescription fut de garder le lit durant quelques jours et la chambre encore plus longtemps.

Ses deux amis s'instituèrent ses gardes-malades.

La convalescence de René marcha si rapidement qu'au bout de cinq jours il était sur pied et ne gardait plus la chambre que par excès de précaution.

Pendant tout ce temps, il avait reçu de nombreuses visites, trop nombreuses même, car le médecin fut obligé de les interdire, dans la crainte qu'elles ne fatiguassent son malade.

Le juge d'instruction de Pont-l'Évêque vint aussi interroger M. de Gavery et tâcher d'obtenir de lui quelques renseignements de nature à mettre sur la voie du meurtrier, qui restait toujours inconnu et sur lequel on ne pouvait même obtenir aucun indice. Sur l'invitation du magistrat, René lui raconta dans tous ses détails l'affaire de la factorerie d'Anamy.

# IX

— J'étais enseigne à bord de la frégate *la Néréide*, qui croisait du côté du Gabon pour capturer les négriers, très-nombreux dans ces parages, commença M. de Gavery. Un matin, au lever du soleil, nous aperçûmes à quelques lieues sous le vent une goëlette qui ne tarda pas à changer de direction et à s'éloigner de nous.

» Ses allures nous parurent suspectes, et le commandant ordonna de lui donner la chasse. Nous la poursuivîmes toute la journée. Quand la nuit vint nous en dérober la vue, elle n'était plus qu'à deux ou trois milles.

» A la faveur de l'obscurité, elle força de voiles, gagna la côte et se réfugia dans une petite crique. Elle s'y croyait en sûreté, car la frégate tirait trop

d'eau pour pénétrer plus avant, mais notre commandant n'abandonnait pas si facilement la partie. Il mít à l'eau une chaloupe montée de vingt-cinq hommes, y compris le lieutenant et moi. Au moment où nous arrivions à côté du négrier, une tempête s'éleva, et la frégate fut obligée de prendre le large.

» Un de nos matelots, qui connaissait particulièrement cette côte, nous apprit que nous étions tout près d'Anamy, le principal comptoir du senor Peralda, l'un des plus riches marchands de nègres du pays. La goëlette appartenait sans doute à cet homme, qui possédait trois ou quatre bâtiments consacrés à cet ignoble trafic.

» Comme il est fort rare que les négriers aient l'audace de résister ouvertement aux bâtiments de guerre, nous approchâmes sans défiance de la goëlette.

» Tout à coup, une décharge partit de ce bâtiment, nous tua trois hommes, dont le lieutenant, et mit quatre matelots hors de combat. Furieux de ce guet-apens, je pris le commandement. J'ordonnai de laisser arriver sur la goëlette sans tirer un seul coup de fusil, et de l'enlever à l'abordage. La partie était rude, car nos adversaires étaient plus nombreux que nous, et nous avions affaire à

de solides gaillards. Nous apercevions en outre une embarcation remplie d'hommes armés qui se détachait du rivage évidemment pour amener du renfort à nos ennemis. Par bonheur, j'avais un excellent équipage, des matelots presque tous normands ou bretons. Nous sautâmes sur le pont de la goëlette, et, pendant une bonne demi-heure, les coups de sabre, de hache, de pique et de crosse de fusil ne cessèrent pas une seconde. La supériorité de nos armes et surtout notre discipline nous valurent enfin la victoire, en dépit du renfort qu'avaient reçu nos adversaires. Le pavillon de la goëlette fut amené, et son équipage fut mis aux fers. Pendant ce temps, la tempête avait éclaté avec la violence qui caractérise les orages de ce pays. Notre chaloupe avait coulé quelques moments après notre abordage. Quant à la goëlette, ses ancres ne tardèrent pas à *chasser*, et malgré tous nos efforts, nous échouâmes bientôt à la côte.

» A peine la goëlette eut-elle touché le rivage, que nous fûmes assaillis par une bande de nègres à la tête desquels marchaient quelques blancs ou métis. Malgré notre triste situation, nous eûmes bientôt mis tous ces coquins en déroute. Nous les poursuivîmes jusqu'à leur comptoir, que défendait une sorte de petit fort assez bien construit. Comme nous

n'avions ni vivres, ni munitions, ni vêtements, je pensai que le seul moyen de nous procurer tout cela, c'était de nous emparer de l'établissement de nos ennemis. Mes hommes ne demandaient pas mieux ; mais on nous opposa une énergique résistance.

» Nos adversaires avaient à leur tête un homme, que j'ai su plus tard être le gérant de la factorerie, qui se battit comme un tigre jusqu'au dernier moment. Il nous fallut deux heures pour nous emparer du fort et de l'habitation. La plupart des hommes qui défendaient l'établissement nous échappèrent à la faveur de la nuit, ainsi que trois de nos prisonniers. J'espérais que nos adversaires en auraient assez et qu'ils nous laisseraient tranquilles ; mais je comptais sans le gérant. Au moment où mes hommes, affamés par un jeûne de douze heures au moins, allaient profiter de quelques provisions que nous avions trouvées dans la cuisine en compagnie d'un gallon de rhum, un nègre blessé, que nous découvrîmes caché dans un coffre, me révéla que le gérant avait fait empoisonner le rhum et les aliments. J'en fis goûter à un chien et à deux singes. Ces trois animaux moururent presque aussitôt. Il nous fallut passer la nuit sans manger. Le lendemain, à la pointe du jour, *la*

*Néréide* n'avait pas encore reparu. Quant à la goëlette, la mer l'avait littéralement mise en pièces, et ses débris couvraient la plage.

» Craignant que nos ennemis ne fussent cachés dans les bois qui entouraient l'habitation, je poussai des reconnaissances dans toutes les directions et j'établis des sentinelles autour de la maison. Bien m'en prit de ces mesures de prudence. Le marchand d'esclaves et son gérant revinrent nous attaquer à la tête de quelques brigands ramassés sur une habitation voisine, dont le comptoir que nous occupions n'était que la succursale. Cette fois encore, ils furent repoussés. Nous les poursuivîmes l'épée dans les reins jusqu'à l'autre habitation, que je fis livrer aux flammes, après avoir délivré trois cents malheureux nègres qu'on y avait enfermés.

» La frégate, qui avait été obligée de fuir devant le vent et de s'en aller au diable, revint le lendemain et nous envoya le grand canot. Quelques heures après, je m'embarquai avec le reste de mon équipage, après avoir mis le feu au comptoir, dont nous vîmes les flammes durant presque toute la nuit.

» Quant au fortin, qui contenait une certaine quantité de munitions, je fis creuser sous ses fonda-

tions plusieurs trous qu'on chargea de poudre à laquelle on mit le feu au moyen de longues mèches. Nous eûmes le plaisir de le voir sauter au moment où nous arrivions à bord de la frégate.

» Le commandant envoya le lendemain d'autres hommes sous mes ordres pour achever l'œuvre de destruction que j'avais commencée.

» Le marchand de nègres a reçu là une sévère leçon. La perte de sa goëlette, la destruction de ses deux établissements et la mise en liberté de ses nègres, a dû lui causer un dommage de quatre à cinq cent mille francs au moins.

— Reconnaîtriez-vous ce négrier et son gérant, si vous veniez à les rencontrer? demanda le juge d'instruction.

— Non, monsieur. Ils avaient la figure noircie et portaient des chapeaux de feutre à larges bords. D'après ce que nous ont dit les prisonniers, le gérant, qui s'appelait Carlo Straniero, était un misérable capable de tous les crimes, mais brave, résolu et très-dévoué à son maître.

— A quelle nation appartenaient ces deux individus?

— Peralda était Portugais ou Brésilien. Quant à Straniero, on n'était pas d'accord sur sa nationalité. On le croyait pourtant Brésilien.

Le juge d'instruction s'aperçut que Gavery commençait à se fatiguer, et prit congé de lui. Avec cette sagacité que l'habitude de certaines fonctions développe chez les hommes déjà naturellement intelligents, ce magistrat écrivit aussitôt au parquet du Havre. En communiquant au procureur impérial une partie des renseignements qu'il venait de recueillir, il le pria de faire quelques recherches pour savoir si, parmi les étrangers en résidence ou de passage au Havre, on trouverait un individu qu'une analogie quelconque permît de soupçonner d'être José Peralda, Carlo Straniero, ou l'une de leurs créatures.

Tandis que l'information allait son train, sans autre point d'appui que les vagues renseignements donnés par Gavery, ce dernier voyait approcher, avec une joie facile à comprendre, le terme auquel le docteur avait limité son emprisonnement dans sa chambre.

Bien que Baillères se montrât fort complaisant et lui offrît souvent de rester avec lui, René ne voulait pas abuser de l'obligeante prévenance de son ami, qui, malgré toutes ses protestations, ne quittait le Casino qu'avec un très vif regret. Lorsque Charles venait tenir compagnie à René, il lui racontait les nouvelles de leur petite société, et lui répé-

tait toutes les paroles d'intérêt et de sympathie dont chacun le chargeait pour le blessé. Sans que les deux jeunes gens s'en aperçussent, les noms de madame de Cobrizo et de sa sœur revenaient bien souvent dans leurs entretiens. On commençait presque toujours par causer quelques instants d'Hermance, puis la conversation tombait sur Laure, et la plupart du temps ne s'en écartait plus. C'était la danseuse de prédilection de Baillères, qui était devenu son cavalier habituel dans les promenades. Il parlait d'elle avec un véritable enthousiasme. Quoique René en fût quelquefois contrarié, sans trop savoir pourquoi, il aurait volontiers laissé son ami parler sur ce sujet durant des heures entières.

— Une des choses qui me fait trouver le plus de charme à causer avec mademoiselle Holmes, disait souvent Baillères à Gavery, c'est l'amitié qu'elle a pour toi. La première question qu'elle m'adresse est toujours pour demander de tes nouvelles. Elle y revient plusieurs fois. Elle a tant de cœur ! Si tu savais avec quelle reconnaissance elle parle de ta mère !... Ah ! quelle aimable et excellente jeune fille !... Hier soir encore, elle me disait...

Alors il racontait à Gavery quelque mot aimable ou spirituel de mademoiselle Holmes, et finissait par mettre son ami au courant de tout ce qui s'était dit

entre lui et la jeune fille. Souvent René fronçait le sourcil et s'impatientait sans motif contre le bavardage de son ami ; mais il revenait bientôt de lui-même à ce sujet de conversation, que Baillères reprenait aussi sans y songer.

Depuis la partie d'Étretat, il s'était opéré un grand changement dans l'esprit de René. Bien qu'il en voulût toujours à madame de Cobrizo de sa perfidie, il n'était plus, comme autrefois, constamment occupé à méditer le moyen de se venger d'elle et de la punir de son inconstance. Cette vengeance, jusqu'alors le rêve de sa vie, commençait à passer au second plan. En même temps, le désir de plaire à Laure et de reconnaître le bienveillant intérêt de la charmante jeune fille prenait un développement d'autant plus rapide que René n'y songeait pas.

Lorsqu'il obtint la permission de se rendre au Casino, la première pensée de Gavery fut : « Enfin je vais revoir Mlle Holmes et la remercier !... Quelle impression ma présence va-t-elle produire sur Laure ! ajoutait tout bas une autre voix... Avec qui, de Baillères ou de moi, aimera-t-elle le mieux causer ?

Il songea bien aussi au plaisir de blesser madame de Cobrizo par sa froideur méprisante et ses railleries;

mais cette pensée, qui l'aurait uniquement préoccupé quelques mois plus tôt, n'était plus maintenant que secondaire.

Avant d'aller au salon, René se fit conduire chez madame de Vareilles, qui l'avait comblé de marques d'intérêt pendant toute sa maladie.

Elle l'accueillit avec tant d'affection et de bonté que Gavery en fut touché jusqu'aux larmes. Plus sensible que tout autre à ces marques d'affection, dont il était privé depuis si longtemps, René remercia la marquise avec effusion.

— Pauvre enfant, dit madame de Vareilles en le regardant d'un air attendri, que d'inquiétude vous nous avez causé!... Tout le monde s'intéressait à vous. Décidément, ajouta-t-elle en souriant, les mauvais sujets ont un attrait tout particulier pour les femmes. J'ai des neveux que j'aime beaucoup et qui méritent toute mon amitié; eh bien! aucun d'eux ne m'inspire plus d'affection que vous, méchant enfant, qui faites mourir vos amis d'inquiétude et d'impatience.

Après avoir causé quelque temps avec le jeune homme sur ce ton d'enjouement affectueux, elle lui demanda s'il n'avait pas quelques soupçons au sujet de son assassin. Il ne put que lui répéter ce qu'il avait déjà répondu au juge d'instruction.

— Écoutez, René, dit la marquise après un instant d'hésitation, nous sommes seuls et nous pouvons parler à cœur ouvert. Pour mon compte, j'ai peine à croire que ce négrier d'*Anamy* ait fait le voyage de France ou même y ait envoyé l'un de ses séides exprès pour vous assassiner.

— Mon Dieu ! je pense comme vous : cela me semble impossible. Et pourtant comment expliquer autrement ce mot d'*Anamy*, que maintenant je suis parfaitement certain d'avoir entendu ?

— Le jour où nous sommes allés tous ensemble faire une promenade en mer sur le yacht de M. Lindsay, vous avez raconté cette histoire de négrier. Il est fort possible que quelqu'un ayant à se venger de vous ait prononcé ce mot d'*Anamy* pour mieux dérouter la justice.

— A quoi bon, puisqu'il croyait m'avoir tué?

— On pouvait vous manquer. Ces gens-là prévoient tout.

— D'ailleurs, reprit René, parmi toutes les personnes qui se trouvaient à bord du *Trilby*, il n'y en avait aucune qui pût m'en vouloir.

— Qui sait ! dit encore madame de Vareilles.

— Et qui donc, mon Dieu ?

— Mon cher ami, reprit madame de Vareilles, quand on est jeune et joli garçon, brave et entre-

prenant, quand on obtient des succès aussi brillants que ceux que vous avez obtenus en débutant à Trouville, on a toujours des ennemis.

— C'est possible... mais leur haine ne va pas jusqu'à l'assassinat.

— En France, c'est rare, j'en conviens ! mais il y avait des étrangers à bord du *Trilby*.

— M. Lindsay et moi nous nous sommes trouvés rivaux, dit René avec vivacité ; mais, quoique je ne le connaisse que fort peu, je répondrais de lui comme de moi.

— Ne répondez jamais que de vous, mon pauvre enfant, reprit la vieille marquise avec son fin sourire. Quant à M. Lindsay, je crois que vous avez raison..... mais il n'était pas le seul qui pût avoir à se plaindre de votre amour pour madame de Cobrizo.

— Voulez-vous parler de son mari ?

— Peut-être !...

— Comment ! vous croiriez M. de Cobrizo capable d'un pareil crime.

— Il ne faut pas juger les étrangers à notre point de vue exclusif. Tel coup de couteau qui passerait pour un assassinat en France, est regardé comme une chose toute simple dans certains pays. L'amiral Daillé nous le disait encore l'autre jour en parlant des Gauchos de Buénos-Ayres. Les passions de ces

hommes semblent germer sous le soleil ardent de leur climat, comme les instincts féroces des animaux de leurs forêts. Je n'aime pas la figure de M. de Cobrizo. Il a du sang dans le regard.

— Sa physionomie ne m'est pas plus sympathique qu'à vous, répondit Gavery; mais, en le supposant capable d'un assassinat (ce que je ne crois pas), quel motif aurait pu l'y pousser?

— La jalousie peut-être.

— Non. Je vous l'ai déjà dit, il me déteste; je ne sais trop pourquoi, par exemple; peut-être parce qu'il devine mon aversion pour lui; mais je ne le crois pas jaloux. D'ailleurs, je ne parle presque jamais à sa femme.

— Excepté pour lui dire le plus poliment du monde les choses les plus désagréables, interrompit madame de Vareilles en souriant.

— Plus maintenant. Raison de plus d'ailleurs pour qu'il ne soit pas jaloux de moi.

— Il y a des circonstances où une injure est une preuve d'amour plus certaine qu'un compliment.

— Oui, mais ce n'est pas le cas ici. Enfin je vous dirai qu'au moment où l'on m'a précipité du haut de la falaise, M. de Cobrizo était avec Baillères et M. de Veillan et qu'il ne les a pas quittés.

— Il peut avoir chargé quelqu'un de faire le coup.

— Décidément vous le croyez coupable.

— Mon Dieu ! non... Malgré ce que je viens de vous dire, j'avoue que je ne le crois pas moi-même. Seulement, comme il faut bien qu'il y ait un coupable, je crois que M. de Cobrizo est celui que je serais le plus disposée à soupçonner.

En quittant madame de Vareilles, René se rendit au Casino... Comme il était assez bonne heure, il se mit à lire les journaux, et attendit avec une impatience d'enfant le moment où l'on se réunissait d'habitude sur la terrasse dans l'après-midi.

Malheureusement pour lui, mademoiselle Holmes ne parut point au Casino. Sa tante l'avait emmenée faire une longue promenade qui se prolongea jusqu'au dîner. Il ne la revit que le soir au bal.

# X

Lorsque mademoiselle Holmes aperçut M. de Gavery, pâle encore, mais désormais complétement hors de danger, une joie si profonde se peignit sur sa figure et dans ses grands yeux humides, que René en fut touché jusqu'au cœur. Laure avait aussi pâli. René lui en fit la remarque.

— J'ai été un peu souffrante, lui dit-elle ; aussi je ne compte pas danser aujourd'hui.

— Tant mieux, pensa-t-il, nous pourrons causer.

Mais il n'osa le dire, et se contenta de le laisser paraître dans ses yeux.

Enchantée de voir reparaître un de ses courtisans, madame de Grénan accueillit M. de Gavery de la façon la plus cordiale. Sa gracieuse réception fut loin ce-

pendant de causer à René la même émotion que lui avaient causé le serrement de main et le regard de mademoiselle Holmes. La sémillante baronne s'occupa quelque temps du jeune homme ; mais, une fois le bal commencé, la valse, la polka, etc., s'emparèrent bientôt de toutes ses pensées.

Pendant ce temps, René causait avec Laure, qui profitait de sa fatigue réelle ou supposée, pour refuser tous les danseurs.

A la fin de la soirée, les deux jeunes gens auraient été fort embarrassés de dire sur quoi avait roulé leur conversation, et pourtant le temps s'était écoulé bien vite pour tous les deux.

Il arrivait souvent du reste qu'au sortir d'une soirée, madame de Grinbavau grondait sa nièce parce qu'elle avait causé trop longtemps avec M. de Gavery. Mais, sans qu'ils s'en aperçussent, les deux jeunes gens furent protégés à partir de ce jour-là par madame de Vareilles, qui avait cru découvrir chez René un penchant naissant pour mademoiselle Holmes et le favorisait de tout son pouvoir.

Connaissant le faible de madame de Grinbavau, qui, suivant l'expression du comte de Martigles, *craquait* de vanité, et cherchait à user son Grosdot en le frottant contre les fauteuils des gens du faubourg Saint-Germain, la marquise déployait toute son ama-

bilité pour occuper Hildegarde. Elle poussa le dévouement pour René jusqu'à présenter madame de Grinbavau à plusieurs de ses amis, assez étonnés de cette sympathie subite entre deux femmes si peu faites pour s'entendre. Lorsque madame de Vareilles s'apercevait que madame de Grinbavau commençait à s'impatienter d'un trop long entretien entre Laure et Gavery, elle recourait aux grands moyens et détachait à Hildegarde un des vieux amis que l'esprit et la bonté de la marquise lui avait conservés.

Tout heureuse de voir des gens si haut placés s'occuper d'elle et ne se doutant guère qu'ils n'agissaient ainsi que pour obéir à la marquise, madame de Grinbavau ne tardait point à oublier ses nièces, son mari et le reste. Elle réservait toutes ses facultés pour arrondir ses phrases et varier les minauderies dont elle assaisonnait ses moindres paroles lorsqu'elle causait avec des gens dont le suffrage lui semblait précieux.

Malgré toute sa bienveillance, madame de Vareilles ne pouvait malheureusement éloigner des deux jeunes gens les importuns qui venaient à chaque instant se mêler à leur conversation. Mademoiselle Holmes avait plus d'un admirateur, et ses anciens danseurs ne semblaient nullement disposés à permettre à M. de Gavery de confisquer ainsi à son profit la

charmante jeune fille. Baillères surtout venait très souvent tenir compagnie à ses deux amis. Au fond du cœur, René trouvait même qu'il venait trop souvent ; malgré sa sincère amitié pour lui, il ne pouvait quelquefois réprimer un mouvement d'impatience en voyant arriver Charles, que mademoiselle Holmes accueillait toujours avec son plus doux sourire et ses paroles les plus gracieuses.

Un matin que Gavery était allé se promener sur la plage à l'heure des bains, il rencontra mademoiselle Holmes. Il fut frappé de sa pâleur et de son air attristé. Elle avait les yeux rouges comme si elle avait pleuré. Au moment où il l'avait aperçue en débouchant sur la plage, elle causait avec M. de Baillères, qu'elle quitta pour rejoindre sa sœur qui entrait dans le quartier des femmes. Gavery pressa le pas pour rejoindre Baillères ; mais ce dernier, qui paraissait aussi fort soucieux, prit par la rue du Chancelier, et s'éloigna rapidement sans avoir vu son ami.

« Que se passe-t-il donc ? » se demanda René, prompt à s'inquiéter comme tous les gens sincèrement amoureux.

Il s'assit à côté des cabanes et attendit avec impatience que madame de Cobrizo et sa sœur sortissent du quartier réservé.

M. de Veillan et M. de Garlon, qui avaient eu la

même intention, accostèrent les deux jeunes femmes en même temps que lui. Laure répondit d'un air distrait aux profonds saluts de M. de Garlon, et se rapprocha de René, qui la regardait d'un air inquiet.

— Seriez-vous souffrante, mademoiselle Laure? lui demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, c'est le froid, l'effet du bain.

— C'est que, tout à l'heure, je vous ai vue au moment où vous causiez avec M. de Baillères avant d'entrer dans le quartier réservé, et il m'avait déjà semblé...

— J'ai mal dormi, reprit-elle en rougissant un peu ; puis... puis... je suis contrariée...

— Qu'avez-vous donc ?

— Ma tante a reçu ce matin une lettre qui nous oblige à partir pour sa campagne du Nivernais.

— Et pour quand ce départ? demanda Gavery dont le cœur se serra.

— Dans trois ou quatre jours.

René laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et ne répondit rien. Comme tous les gens qui ont été longtemps malheureux, il était disposé à tout voir en noir. Cette nouvelle le frappait comme un coup de foudre.

Au moment où il allait adresser quelques questions à Laure, qui marchait toute pensive, madame de Cobrizo s'arrêta pour les attendre, et resta à côté d'eux. Soit que madame de Cobrizo commençât à sentir quelque penchant pour son ancien adorateur, soit qu'elle obéît seulement à ce sentiment de jalousie par suite duquel une femme supporte difficilement qu'un soupirant, même rebuté par elle, s'occupe d'une autre femme, toujours est-il qu'Hermance troublait fort souvent les entretiens de sa sœur et de M. de Gavery. Elle confirma la nouvelle que Laure venait d'apprendre à René, au sujet de leur départ, et ajouta que, pour son compte, elle regrettait beaucoup de quitter Trouville si précipitamment. Cela fut accompagné d'un regard à l'adresse de Gavery, auquel le jeune homme ne fit pas attention, mais qui ne put échapper à mademoiselle Holmes. Laure eut un petit mouvement de dépit et s'éloigna de René, fort innocent pourtant du regard de madame de Cobrizo.

Lorsque Gavery rentra à l'hôtel, on lui dit que M. de Baillères l'attendait dans sa chambre. Il monta précipitamment.

— Je viens te demander un service important, lui dit Baillières.

— Parle, mon ami.

— C'est assez difficile à te dire... Au rebours de Petit-Jean, c'est mon commencement qui m'embarrasse... Bah ! au diable les précautions oratoires ! René, je suis amoureux, amoureux fou !

— Ah ! fit Gavery, avec un tressaillement involontaire.

— J'aime mademoiselle Laure Holmes.

— Et elle ? fit Gavery.

— Elle... Écoute, je puis te dire cela à toi, mon vieil ami, sans que tu m'accuses de fatuité... Eh bien, je crois que je ne lui suis pas indifférent.

— Ah ! répéta Gavery, avec une inflexion de voix qui eût révélé bien des choses à un homme plus observateur et moins préoccupé que Baillères. Ainsi, tu en es sûr ?

— Sûr..... non..... On n'est jamais sûr de ces choses-là avant de les avoir entendues..... et encore..... mais tout me porte à le croire.

— Tout, quoi ?

— Dame ! une foule de petites choses qu'il est plus facile de sentir que de raconter. D'abord, elle paraît trouver beaucoup de plaisir dans ma compagnie. Tu n'as pas pu voir cela dimanche dernier, parce qu'elle était fatiguée et n'a presque pas dansé ; mais, aux autres bals, pendant tout le temps que tu étais malade, elle dansait quatre ou

cinq fois avec moi.... au point qu'on en plaisantait.

— En effet, murmura Gavery, qui se rappela avoir entendu quelques propos de ce genre.

— Tu vois bien..... Dès qu'il y avait une place à côté d'elle et que j'arrivais, elle me forçait presque de la prendre..... puis sa conversation, sa manière d'être... Elle s'informait de tout ce qui me touche, de mes amis, de toi tout le premier... que sais-je, enfin?... Quand je lui parlais, elle me regardait avec des yeux !... Ce matin encore, quand elle m'a annoncé son départ, elle était si émue qu'elle pouvait à peine parler... et j'ai vu des larmes...

— Allons, soit, interrompit René avec impatience; mettons qu'elle t'aime... qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Comme tu me dis cela !

— Dame ! voilà un quart d'heure que tu me tiens là pour me raconter un tas de balivernes !

— Il fallait bien répondre à tes questions. Dieu ! que tu as le caractère mal fait ce matin !

— Tu as raison, répondit Gavery avec un sourire forcé... j'ai les nerfs surexcités, je ne sais pourquoi... Mais voyons, où veux-tu en venir ?

— Je voudrais épouser mademoiselle Holmes, pardieu !

— Eh! demande-la à sa tante, pardieu!

— Ah! je serais bien reçu! mademoiselle Holmes est beaucoup plus riche que moi, et d'ailleurs madame de Grinbavau me déteste.

— Que diable puis-je y faire?

— Le voici. Mademoiselle Laure a pour toi une affection toute fraternelle. Je voudrais que tu tâches de savoir quels sont au juste ses sentiments pour moi.

— Es-tu fou?

— Nullement... et que tu lui demandes si elle m'autorise à faire une démarche auprès de sa tante.

— Demandes-le lui toi-même.

— D'abord ce ne serait pas convenable, puis... puis je n'ose pas, puisqu'il faut te dire la vérité.

— Je ne te croyais pas si timide.

— Ce n'est pas habituellement mon défaut, j'en conviens. Bien des fois j'ai été sur ce point de dire à mademoiselle Holmes ce que j'avais dans le cœur... Mais, dès qu'elle lève sur moi ses grands yeux bleus, je reste tout interdit... Puis, avec toi, qu'elle connaît depuis son enfance, elle sera plus franche.

— Tu es fou, te dis-je ; une pareille commission à un jeune homme!...

— Tu refuses?

— Positivement.

— Moi qui comptais sur ton obligeance! reprit tristement Baillères.

L'accent résigné de Charles émut le cœur de Gavery... Il se rappela tous les soins que Baillères lui avait prodigués durant sa maladie, et se reprocha la dureté de sa réponse.

— Parce que je suis malheureux, se dit-il, est-ce une raison pour refuser d'être utile à mes amis? Contribuons à leur bonheur autant que je le pourrai; j'irai ensuite me faire tuer quelque part. Ils seront au moins forcés de penser quelquefois à moi... Charles, reprit-il après un instant de silence, ne te désole pas, puisque tu y tiens tant, j'essayerai... je verrai...

Baillères s'élança vers lui et le remercia avec effusion.

— Quand lui parleras-tu? demanda-t-il avec l'impatience d'un amourenx.

— Demain... après-demain.

— Eh! mon ami, il sera trop tard! s'écria Charles. Tâche donc d'aborder la question aujourd'hui.

— Comme tu voudras, reprit tristement René.

Dans l'après-midi, il rencontra mademoiselle Holmes qui partait avec plusieurs autres personnes pour faire une promenade sur la plage. On devait

revenir par la hauteur, en passant devant la cabane des douaniers.

Madame de Grénan lui demanda s'il voulait les accompagner. Il se hâta d'accepter.

Au bout de quelques moments, mademoiselle Holmes et lui se trouvèrent un peu en arrière des autres promeneurs.

— Comme vous avez l'air préoccupé ! lui dit Laure en souriant.

— C'est vrai, répondit René... Je me suis chargé d'une ambassade dont je ne sais trop comment m'acquitter.

— Peut-on vous demander qui concerne votre mission ?

— Vous-même, mademoiselle Laure.

— Moi ?

— Mon Dieu, oui... Tenez, puisque j'ai fait le premier pas, autant vaut vous dire la chose tout de suite. Que pensez-vous de mon ami Charles de Baillères?

— C'est un excellent cœur, répondit avec vivacité mademoiselle Holmes, qui aimait Baillères, surtout à cause l'affection que ce dernier témoignait à Gavery.

— Il a de l'esprit, de l'entrain, et il est très-bien de sa personne, ce qui ne gâte rien.

— Sans doute, reprit-elle en riant, sans compter qu'il joue admirablement les valses.

— C'est encore une qualité, reprit René en se forçant à sourire... Eh bien, mademoiselle Laure, ne croyez-vous pas qu'une femme serait heureuse avec lui ?

— Certainement... mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Le *pourquoi*... le voici, dit René, qui ne pouvait se décider à aborder la question. En ce moment, Baillères songe à se marier.

— A se marier, murmura d'une voix émue Laure, qui commençait à deviner l'intention de Gavery et qui se sentit frappée au cœur.

D'après ce que lui avait dit M. de Baillères, René interpréta autrement l'émotion de la jeune fille et la regarda comme une preuve de ses sentiments pour Baillères.

— Oui, chère petite sœur, reprit-il en faisant un effort sur lui-même et en donnant à Laure un nom qui lui rappelait leur amitié d'enfance, oui... Baillères est amoureux ; mais, comme tous les gens sincèrement épris, il est timide et ne peut se décider à en faire l'aveu à celle qu'il aime. Avant de s'adresser à la famille, près de laquelle, d'ailleurs, il n'est pas en odeur de sainteté, il voudrait cependant savoir s'il lui est permis d'espérer...

— Mais, monsieur René, je ne comprends pas pourquoi...

— Laissez-moi achever, interrompit Gavery qui n'osait lever les yeux sur mademoiselle Holmes de peur de faiblir, et d'oublier la promesse qu'il avait faite à son ami. C'est vous que Baillères aime... et...

— Et c'est vous qui vous êtes chargé de me le dire ! s'écria mademoiselle Holmes, dont la figure se couvrit d'une rougeur brûlante, en même temps que ses yeux se remplissaient de larmes.

— Ne m'en veuillez pas, ma chère petite sœur, reprit Gavery qui se méprit encore sur la cause de cette émotion soudaine. Je sais bien que ma démarche est assez extraordinaire, déplacée même, si vous le voulez ; mais ce pauvre Charles n'ayant pas le courage de vous parler, il fallait bien que quelqu'un se chargeât de sa cause, puisque vous partez ces jours-ci. Vous savez quelle est l'antipathie de madame votre tante contre lui ; il ne pouvait donc pas suivre la marche ordinaire, et commencer par demander votre main à vos parents. Alors il a songé à moi, dont il connaît l'amitié. Il sait que nous avons été élevés ensemble et que vous me regardez comme un frère... et que...

Le pauvre garçon s'arrêta, suffoqué par l'émotion qu'il contenait avec tant de peine.

— Comme un frère, répéta presque machinalement mademoiselle Holmes, qui eût éclaté en sanglots si la pudeur et la fierté ne lui avaient donné le courage de se contenir.

— Ai-je eu tort de me servir de ce mot ? reprit Gavery, dont le cœur eut une faible lueur d'espoir.

— Non, répliqua vivement mademoiselle Holmes, qui craignit d'avoir laissé pénétrer son secret ; non, monsieur René. Vous êtes bien un frère pour moi... Mais, ajouta la jeune fille, cédant malgré elle à son irritation, toute *fraternelle* qu'elle soit, cette amitié ne justifie pas suffisamment une pareille démarche.

— Pardonnez-moi, Laure, reprit-il avec douceur. J'ai peut-être eu tort, mais puisque le mal est fait, je.... Enfin que dois-je répondre de votre part à M. de Baillères ?

— Rien, dit-elle avec impatience.

— Est-ce que Baillères vous déplaît ? demanda Réné d'une voix un peu tremblante.

— Non, non..., se hâta de dire mademoiselle Holmes. Je n'ai pas dit cela... mais... je ne puis répondre... à vous... à un jeune homme... Tenez, s'écria-t-elle en éclatant, je ne comprends pas que vous ne saisissiez pas cela, vous qui avez si bien le sentiment de toutes les délicatesses.... Dites à votre ami...

Elle s'arrêta.

— Eh bien ? demanda René dont la pâleur eût effrayé mademoiselle Holmes, si elle-même n'avait détourné la tête de peur qu'on ne remarquât sa propre émotion.

— Eh bien ! reprit-elle avec une irritation contenue, dites-lui qu'il est un sot, qu'on ne charge pas un autre, et surtout un jeune homme, de ces communications-là... Dites-lui enfin qu'il fasse tout ce qu'il voudra.

— Peut-il s'adresser à madame votre tante ?

— Oui... c'est-à-dire non... pas encore du moins, reprit vivement mademoiselle Holmes, qui commençait à ne plus trop savoir ce qu'elle répondait, tant était violent l'effort qu'elle faisait pour se contenir. Nous en reparlerons auparavant... je verrai... mais, en ce moment je ne puis...

Sentant que les forces allaient lui manquer pour continuer cette cruelle conversation, Laure s'était rapprochée peu à peu des autres promeneurs. Elle adressa précipitamment la parole à la première personne qu'elle rencontra et ne tourna plus la tête vers Gavery, dont elle ne vit pas même le salut d'adieu.

## XI

Par un de ces malentendus si fréquents en amour, surtout chez les gens habitués au malheur, Gavery avait interprété de la manière la plus favorable à Baillères les paroles de la jeune fille et l'émotion qu'elle n'avait pu dissimuler.

« Quel mouvement elle a fait quand j'ai dit que Charles songeait à se marier ! pensait René en regagnant l'hôtel. Avec quel feu elle parle de ses bonnes qualités !... Elle était si émue qu'elle pouvait à peine parler.... Il avait raison... Elle l'aime... Allons, ils seront heureux !... Je l'aimais tant !... oh ! je le sens bien maintenant.... N'y pensons plus.... Est-ce que je suis fait pour être aimé, moi ?... Occupons-nous du bonheur des autres.... C'est la seule consolation qui me soit laissée.... Remplissons

jusqu'à la fin la mission dont je me suis chargé... et puis, à la grâce de Dieu! »

Il alla trouver Baillères, qui se promenait de long en large sur la terrasse comme un loup dans sa cage, et lui raconta sa conversation avec mademoiselle Holmes, ainsi que les conclusions qu'il en tirait.

Baillères faillit lui sauter au cou.

— Ne me fais pas repentir de ma démarche, lui dit René avec un sourire mélancolique ; songe que je regarde Laure comme ma sœur, et rends-la heureuse.

— Je te le jure! s'écria Baillères, mais ce n'est pas le tout que d'avoir son consentement.... il faut maintenant celui de sa tante.

— Pour celui-là, je ne puis t'être utile, répondit Gavery, non sans une certaine satisfaction intérieure.

— Ce sera difficile.... plus difficile pour moi que pour tout autre.

— Pourquoi cela?

— Parce que.... Je ne sais trop comment te dire cela.... c'est si ridicule.... tu vas me rire au nez.

— Non, répondit Gavery qui ne songeait certes pas à rire en ce moment.

— Eh bien! figure-toi.... tu me promets de ne pas te moquer de moi?

— Bonsoir ! fit René qui mourait d'envie d'être seul.

— Attends donc.... Figure-toi qu'avec sa figure anguleuse, ses cinquante printemps et son caractère désagréable, madame de Grinbavau aime beaucoup à discourir sur l'amour et à se perdre dans les nuages du sentiment. J'ai remarqué cela dès le premier jour.... Comme je tenais beaucoup à me mettre bien avec elle, à cause de Laure... de mademoiselle Laure, ajouta-t-il en voyant que, par un mouvement involontaire, René avait froncé le sourcil à cette appellation familière, j'ai entamé avec la tante des conversations qui eussent fait le bonheur des héros de Scudéri.

— Alors vous devriez être bien ensemble, dit René, qui l'écoutait machinalement, de même qu'un homme à moitié endormi compte à son insu les coups d'une horloge.

— Oui, si cela avait duré.... mais voilà le malheur.... figure-toi que cette folâtre quinquagénaire avait pris au particulier ce que je disais au général.... Elle n'avait vu, dans mes dissertations, qu'un moyen détourné de laisser percer une flamme discrète. Un beau jour, je m'aperçus que ses deux petits yeux de couleuvre me bombardaient d'une étrange façon.... L'idée me parut si bouffonne, que

je ne pus d'abord y croire sérieusement.... mais il fallut bientôt me rendre à l'évidence. Le bombardement continuait. C'était pis qu'à Sébastopol.... Tu comprends que j'ai battu en retraite.... trop précipitamment même, car j'ai été maladroit.... impoli.... Que diable veux-tu ? je craignais le ridicule.... Si quelqu'un avait pu se douter de cela, on se serait tant moqué de moi !

En toute autre circonstance, René aurait ri de bon cœur du récit que Baillères lui faisait d'un air si piteux ; mais, en ce moment, rien au monde n'aurait pu faire sourire le jeune homme. A peine comprenait-il Baillères, auquel il répondait machinalement et pour que Charles ne remarquât pas une tristesse dont il n'aurait pu lui révéler le vrai motif. Il prétexta une affaire et quitta M. de Baillères, qui l'aurait volontiers tenu deux heures à lui raconter les détails de son amour pour mademoiselle Holmes.

Dès sept heures du soir, le même jour, Charles courait de la grève à la terrasse et de la terrasse à la grève, en attendant avec une impatience facile à concevoir l'arrivée de mademoiselle Holmes. Le pauvre garçon éprouva une cruelle déception en voyant madame de Grinbavau et madame de Cobrizo faire leur entrée au salon sans être accompagnées de Laure.

— Ma sœur est un peu fatiguée ; elle ne viendra pas ce soir, répondit Hermance aux questions du jeune homme.

Baillères courut à René de Gavery et lui raconta l'incident.

— Que penses-tu de cela ? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit avec impatience Gavery dont tout le système nerveux était violemment surexcité.

— Mais enfin...?

— Eh bien ! dit René avec une héroïque résignation, je crois que la mission dont tu m'avais chargé lui aura causé une certaine émotion.... Peut-être aussi un sentiment de pudeur, une sorte de confusion l'empêchent-ils de paraître ce soir devant nous, après ce qui s'est dit à ton sujet.

— Tu as raison. C'est aussi ce que je pensais. Mais dis-moi, René....

— Oh ! je t'en prie, laisse-moi tranquille, s'écria Gavery qui se contenait avec peine.

— Ne penses-tu pas que la première fois que je verrai mademoiselle Holmes....

— Tu me diras cela un autre jour. Ce soir, je n'ai pas le temps.

— Que fais-tu donc ?

— Je joue à l'écarté, répondit Gavery, qui venait

d'entendre le tintement des pièces d'or dans la salle de jeu et qui saisit avec empressement cette occasion d'échapper à des confidences qui lui déchiraient le cœur.

Il s'approcha de la table du jeu et se mit à l'écarté.... Perdu dans de sombres pensées, il jouait à tort et à travers et engageait son argent de la manière la plus maladroite. Il perdit deux mille francs en quelques heures. Il resta au jeu jusqu'à trois heures du matin, trop heureux de trouver un moyen de s'étourdir et de ne pas rester dans sa chambre à attendre inutilement le sommeil.

Lorsque les amoureux ont une fois entamé le chapitre des confidences, ils ne savent plus s'arrêter. Ils traquent leurs malheureux Pylades de porte en porte, de coin en coin, et les assassinent de variations interminables sur ces deux motifs : « Je l'aime, elle m'aime, » variations aussi intéressantes pour ceux qui les chantent qu'elles le sont peu pour ceux qui les écoutent.

Aussi, dès neuf heures du matin, Baillères se disposait-il à se rendre chez son ami pour lui reparler de mademoiselle Holmes. M. de Veillan qu'il rencontra lui apprit que Gavery ne s'était couché qu'à trois heures du matin et l'engagea à le laisser reposer quelque temps de plus. Après avoir erré

pendant une heure sur la plage comme une âme en peine, Baillères retourna à l'hôtel du Bras-d'Or. On lui dit que Gavery venait de partir et qu'il avait laissé une lettre pour lui.

— Où est-il allé? demanda Baillères.

— Au Havre, lui répondit M. Levasseur.

Le pli qu'on avait remis à M. de Baillères contenait deux lettres, l'une à son adresse, l'autre à l'adresse de madame de Vareilles.

Charles se hâta de décacheter la sienne.

« Mon ami, lui écrivait René, tu sais que je suis l'homme des résolutions imprévues. Depuis longtemps, j'avais envie de faire un voyage en Amérique. Je vois aujourd'hui l'annonce du départ d'un navire dont je connais le capitaine. Je profite de l'occasion. Ce navire part aujourd'hui même par la marée du soir, et, demain, je serai déjà bien loin des côtes de France. Explique mon brusque départ à nos amis communs et excuse-moi auprès d'eux. Quel que soit mon désir de leur dire adieu, je ne puis les aller réveiller à cinq heures du matin.

» Maintenant, mon ami, Dieu sait quand nous nous reverrons; peut-être jamais. Une sorte de pressentiment me dit que je vois pour la dernière fois les côtes de France. Tu sais combien

peu je tiens à la vie, ainsi ne te désole pas et prie Dieu, au contraire, que mon pressentiment se réalise.

» Si je te dis cela, c'est pour que tu ne me refuses pas deux grâces que je vais te faire connaître, et qui sont probablement les dernières que je demanderai à ton amitié.

» J'écris aujourd'hui même à mon notaire, en le priant de régler diverses affaires que je ne puis terminer si promptement. Il te remettra, d'ici à quelques jours, une somme de vingt mille francs.... Je te demande en grâce de ne pas les refuser et de les considérer comme le dernier souvenir d'un ami d'enfance qui connaît ton affection et te la rend de tout son cœur. D'après ce que tu m'as dit toi-même, je crois que ta bourse n'est pas bien garnie. Au moment de ton mariage, tu auras plusieurs notes à régler, sans compter la corbeille qu'il te faudra acheter. Ta mère ne te donnera guère que le quart de ce qui te sera indispensable. Avec ces vingt mille francs, tu pourras faire convenablement les choses. Tout cela vous forcera, ta femme et toi, de penser de temps en temps à votre vieil ami.

» Maintenant, voici l'autre demande que j'ai à t'adresser.... Tu connais l'équipage à quatre che-

vaux que j'ai acheté au duc de Maran. Tu comprends que je ne puis l'emmener. Fais-moi le plaisir de l'accepter. Si ta fortune ne te permet pas de conserver la *Daumont* complète, tu te déferas des chevaux dont tu n'auras pas besoin, mais tu pourras toujours te servir de la calèche pour ton mariage.

» Adieu, mon ami, puisses-tu être heureux. Que Dieu reporte sur ta femme et sur toi la part de bonheur qu'il m'a refusée ici-bas. »

Quoiqu'il s'attendît toujours à quelque coup de tête de la part de son ami, Baillères fut extrêmement surpris de cette lettre. Sans pénétrer complément la vérité, il comprit que René lui cachait quelque mystère douloureux, et que son cœur saignait en écrivant cette lettre si froide et si calme. Avec plus de plainte et d'amertume, elle l'eût moins inquiété. Gavery partait évidemment avec l'intention bien arrêtée de ne plus revenir. S'il ne le disait pas plus clairement, c'était pour ne pas effrayer son ami par cette triste nouvelle.

Le cœur plein d'inquiétudes et de tristesse, Charles courut chez madame de Vareilles pour lui remettre la lettre de M. de Gavery. Par malheur, la marquise était sortie.

Il attendit avec impatience le moment de causer

de tout cela avec mademoiselle Holmes; mais, de ce côté encore, son espoir fut déçu. Laure vint bien sur la terrasse; mais, loin de seconder Baillères, qui cherchait à rester seul avec elle, la jeune fille fit au contraire tout ce qui dépendait d'elle pour éviter le tête-à-tête.

En désespoir de cause, Baillères annonça le départ de M. Gavery. Laure devint excessivement pâle, mais elle ne dit pas un mot. Charles remarqua seulement qu'elle étreignait fortement le dossier d'une chaise sur laquelle sa main se trouvait posée. Au bout de quelques instants, elle se remit à causer; elle parlait plus lentement que d'habitude, et ses lèvres tremblaient. A partir de ce moment, elle chercha à son tour à rester seule avec M. de Baillères; mais sa sœur, madame de Cobrizo, ne la quitta plus un seul instant. Toutes deux rentrèrent, et Charles fut obligé de s'éloigner sans avoir pu dire un mot en particulier à mademoiselle Holmes.

Il eut un moment l'idée de partir pour le Havre, afin de rejoindre son ami, mais il n'y avait déjà plus assez d'eau pour qu'une barque pût sortir. Il alla néanmoins chez Pinel et lui demanda où était son bateau.

— La *Louise* est partie ce matin pour le Havre, répondit Pinel, avec le monsieur qui a gagné la course l'autre jour.

— M. de Gavery ?

— Précisément.

— Et votre autre bateau ?

— Parti une heure après le premier.

— Avec qui ?

— Avec un individu que je ne connais pas ; un étranger très-certainement, car il avait la peau couleur de safran et des yeux qui brillaient comme des tisons. Une mauvaise figure, voyez-vous. Je crois pourtant qu'il connaissait M. de Gavery, car il avait grande envie de le rejoindre.

— Il vous l'a dit ?

— Non ; mais ce n'était pas difficile à deviner. Il est arrivé dix minutes après le départ de l'autre. Je crois bien qu'il l'avait vu passer de dessus l'estacade ; sans en avoir l'air, il nous a demandé où allait ce monsieur qui venait de s'embarquer. Je lui ai répondu qu'il partait pour le Havre. Alors, il a dit qu'il voulait aussi se rendre au Havre, et il a fait préparer l'autre bateau. Il paraît qu'il tenait beaucoup à arriver de bonne heure, car il a promis 20 fr. aux deux matelots si le *Djalma* était paré lestement.

— A quelle heure pourra-t-on partir désormais ? demanda Baillères saisi d'une vague inquiétude.

— Vers quatre heures et demie, cinq heures.

— Où trouverai-je un autre bateau ?

— Chez le père Toutain, à côté du bureau de la douane, vis-à-vis la cale de construction.

Baillères avait perdu beaucoup de temps pour trouver Pinel qui demeure à l'extrémité de la ville et qu'il n'avait pas rencontré chez lui. Il était déjà près de trois heures. Avant de prendre un parti, Charles courut chez madame de Vareilles pour lui faire part des renseignements qu'il venait de recueillir. On lui répondit que madame de Vareilles n'était pas rentrée; mais il avait à peine fait dix pas dans la rue qu'un domestique courut après lui et le pria de revenir.

— Madame la marquise est occupée en ce moment, lui dit le domestique, mais elle désirerait parler à monsieur. Madame le prie de vouloir bien l'attendre durant quelques minutes au salon.

Voici ce qui s'est passé de midi à trois heures, c'est-à-dire depuis le moment où Charles avait remis chez madame de Vareilles la lettre de son ami.

En rentrant chez elle, la marquise avait ouvert cette lettre que nous reproduisons ici :

« Chère madame, disait cette lettre, vous avez été si bonne pour moi et vous m'avez témoigné une affection si maternelle, que je vous écris aujourd'hui comme j'écrirais à ma pauvre mère si elle vivait

encore. Pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer, et que les souffrances de mon cœur fassent oublier les folies de ma tête.

» Je pars dans quelques heures pour la Nouvelle-Orléans. Une fois-là, de quel côté dirigerai-je mes pas ? Je n'en sais rien encore, mais il faut que je parte.

» J'aime mademoiselle Laure Holmes, je l'aime comme un fou... Je sens que je n'aimerai jamais qu'elle. Ne souriez pas, chère madame ; cette fois, je ne me fais pas illusion ; l'amour que j'ai pour Laure ne ressemble en rien à celui que m'inspirait Hermance. La douleur que je viens d'éprouver en apprenant qu'elle en aimait un autre, n'est plus la même que celle que m'avait causée le mariage d'Hermance. Je sens maintenant que l'amour-propre froissé et le dépit entraient, à mon insu, pour beaucoup dans mon désespoir et dans mon ressentiment contre madame de Cobrizo. Ici rien de pareil. Celui qu'aime mademoiselle Laure est mon meilleur ami, Charles de Baillères. Quoique j'aie le cœur brisé, je n'en veux ni à l'un ni à l'autre. Je suis presque calme ; mais je sens que c'est fini pour moi... mon cœur est mort... Jadis je songeais encore à me venger... Je n'y songe plus. Maintenant, c'est le vide que je vois autour de moi. Je ne désire ni

n'espère plus rien. Vous rappelez-vous cet homme des contes d'Hoffmann qui avait perdu son ombre? Moi, j'ai perdu mon cœur. Aussi je pars ; à défaut de la vie du cœur qui m'échappe désormais, il me faut la vie physique, l'existence remplie de ces fatigues et de ces périls qui vous forcent à sortir de vos tristes pensées et qui anéantissent l'âme par la lassitude du corps. J'ai tant souffert que, chez moi, le moral est aussi fatigué que si j'avais vécu cent ans : au tour du physique maintenant.

» Tenez, chère madame, je cherche à faire de l'esprit et à dépeindre ce que j'éprouve... J'ai tort... La vérité est que je souffre et que je suis bien malheureux. Si je pars, c'est que je sens que mon énergie est épuisée, que mon courage s'en va, et que je n'aurais pas la force d'assister au bonheur de Charles et de Laure. Tous deux s'aiment d'une sincère amitié : ma douleur les affligerait. Ce serait de l'égoïsme de ma part d'attrister leur bonheur pour obtenir quelques paroles de consolation, et de troubler par mes larmes le brillant miroir dans lequel leurs yeux voient en ce moment l'avenir. Vous seule, chère madame, savez la vérité et je compte sur votre discrétion.

» La confiance que je vous témoigne et l'amer plaisir que je trouve à épancher ma douleur près

de vous, doivent vous prouver quelle est ma respectueuse affection, et combien je compte sur votre amitié pour ce pauvre cerveau brûlé qu'on nomme René de Gavery. Tenez, permettez-moi de vous demander encore un service.

» Laure n'a plus de mère. Sa tante ne s'est jamais occupée et ne s'occupera jamais d'elle. Charles est bien jeune et ne connaît guère la vie. Eh bien, chère marquise, reportez sur Laure un peu de l'affection que vous aviez pour moi. Aimez-la comme une fille ; je vous jure qu'elle en est digne, et que son cœur a des trésors de tendresse et de bonté dignes du vôtre. Veillez sur elle ; donnez-lui, ainsi qu'à son mari, les conseils si précieux de votre expérience et de votre esprit. Vous le ferez, n'est-ce pas, chère madame ? Vous me laisserez la satisfaction de penser que, même loin d'eux, je puis encore leur être utile. J'ai prié Baillères de vous charger de l'achat de la corbeille pour laquelle mon notaire lui remettra vingt mille francs. Mon pauvre ami, que sa mère tient fort serré, sera peut-être obligé d'employer une partie de cet argent à payer quelque arriéré de garçon. Si cela est, mon notaire, M. Dupuis, que vous connaissez du reste, tiendra à votre disposition une autre somme de dix mille francs pour le même emploi. Pardonnez-moi de

vous charger de tous ces soins et d'abuser peut-être de votre obligeante amitié ; mais, si vous saviez combien il m'est doux de m'occuper de Laure ! Il me semble que ce que j'ajoute à son bonheur allége d'autant mes chagrins... Puis, c'est si bon de parler de ce qu'on aime.

» On vient m'annoncer que le bateau est prêt et qu'il est temps de partir... Adieu, madame, adieu... J'aurais bien voulu vous embrasser avant de quitter la France ; mais vous auriez voulu me retenir, et nous aurions souffert tous deux, vous de me voir partir, moi de résister à vos prières. Adieu donc. Veillez sur Laure, en souvenir de ma mère et de moi. »

Au moment où madame de Vareilles achevait la lecture de cette lettre, on lui annonça la visite de mademoiselle Holmes.

## XII

Depuis qu'elle avait appris le départ de M. de Gavery, la jeune fille était dans un état d'agitation incroyable. Elle souffrait d'autant plus qu'il lui fallait le dissimuler devant sa tante et devant Hermance surtout qui ne la perdait pas de vue. Ne pouvant résister davantage à son inquiétude, Laure profita d'un moment où madame de Cobrizo s'occupait avec son mari de quelques préparatifs de voyage, et se fit conduire chez madame de Vareilles, sous prétexte d'apprendre à faire un ouvrage de broderie que la marquise avait en effet promis de lui montrer.

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous ? s'écria la jeune fille en courant à la marquise, dont la figure était baignée de larmes.

Madame de Vareilles, s'essuya précipitamment les

yeux. En dépit de la touchante recommandation de M. de Gavery, elle reçut mademoiselle Holmes assez froidement. C'était principalement sur cette jeune fille qu'avait compté la bonne marquise pour guérir la mélancolie de son protégé. Un instant même, elle avait espéré que ses vœux étaient exaucés et que les deux jeunes gens commençaient à s'aimer. La lettre de René était venue détruire tous ses châteaux en Espagne, et l'excellente femme ne pouvait s'empêcher d'en vouloir un peu à mademoiselle Holmes.

Craignant que son émotion ne lui fît trahir le secret de René, madame de Vareilles évitait d'amener la conversation sur le jeune homme. Laure n'osait pas en parler non plus par un motif facile à comprendre. Toutes deux causaient de tout, excepté du seul sujet qui les intéressât en ce moment. Enfin mademoiselle Holmes, craignant d'ailleurs qu'il n'arrivât quelqu'un, ne put résister plus longtemps à son inquiétude.

— Est-il vrai que M. de Gavery soit parti ? demanda-t-elle sans oser lever les yeux de dessus son ouvrage, auquel elle travaillait avec plus d'activité que d'adresse.

— Oui, répondit madame de Vareilles.

— Il est parti ! répéta Laure, dont la voix tremblait... Et quand ?

— Ce matin.

Il y eut un moment de silence.

Laure avait espéré obtenir quelques détails. La réserve de madame de Vareilles lui causait autant de contrariété que d'inquiétude.

— Il retourne chez lui, sans doute? reprit-elle.

— Il part pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique! s'écria Laure avec un tel accent, que madame de Vareilles, frappée d'une idée subite, la regarda fixement.

La jeune fille fit un violent effort sur elle-même, et se remit au travail; mais ses yeux remplis de larmes secondaient bien mal son activité fébrile.

— Il m'a écrit ce matin avant de partir, dit madame de Vareilles qui, tout en ayant l'air de travailler, ne perdait de vue aucun des mouvements de la physionomie de mademoiselle Holmes.

— Ah! fit Laure, dont le regard vint se fixer comme une flèche sur la lettre de René qui était restée sur la table devant la marquise.

— En me prévenant de son départ, ce pauvre René m'annonçait aussi une nouvelle à laquelle je ne m'attendais pas. Il me dit, ma chère enfant, que vous allez épouser M. de Baillères.

— Il vous a écrit cela? s'écria Laure avec vivacité.

— Il ne faut pas lui en vouloir de son indiscré-

tion, mon enfant ; René sait qu'avec moi votre secret sera bien gardé. Il me dit qu'il vous regarde comme sa sœur et qu'il vous recommande à moi.

— Il ne reviendra donc pas ? demanda Laure d'une voix étouffée.

Toute son âme semblait avoir passé dans ses yeux qu'elle tenait fixés sur madame de Vareilles.

Sans cesser de l'observer, la marquise fit signe que non.

— Jamais, dit-elle.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... lui serait-il arrivé quelque malheur ? reprit mademoiselle Holmes.

— Non, répondit la marquise qui se rappela sa promesse. Il a des affaires là-bas ; mais laissons cela, mon enfant, et parlons de vous... Ainsi vous épousez M. de Baillères ?

— Moi, madame ? non.

— Vous vous aimez cependant ?

Elle fit un signe négatif.

— M. René m'a dit que M. de Baillères m'aimait, et qu'il l'avait chargé de me demander l'autorisation de s'adresser à ma tante... Je ne sais pas ce que j'ai répondu, continua la jeune fille, qui commençait à ne plus pouvoir contenir ses larmes et son émotion. Cette démarche était si singulière.

— En effet, dit madame de Vareilles... mais peut-être... Voyons, Laure, parlez-moi franchement. Je suis une vieille amie pour vous. Souvenez-vous que, lorsque j'allais passer quelques mois chez cette pauvre madame de Gavery, vous étiez ma favorite et que vous me racontiez tous vos petits chagrins. Vous savez aussi que, si je vous questionne aujourd'hui, c'est pour contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Eh bien ! là, franchement, vous aimez M. de Baillères, n'est-ce pas ?

— Mais non, madame, je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais ! reprit la jeune fille, qui ne put résister davantage et qui se laissa tomber tout en larmes dans les bras de madame de Vareilles.

Celle-ci la contempla quelque temps sans rien dire ; puis, tout à coup, saisissant la lettre de René, elle la jeta tout ouverte sur les genoux de la jeune fille.

— Lisez, lui dit-elle.

Laure reconnut l'écriture de Gavery et ne se fit pas répéter deux fois l'invitation.

Tenant la lettre d'une main, et, de l'autre, essuyant ses yeux mouillés de larmes, la pauvre enfant avait oublié le monde entier. Tout à coup, elle pâlit et faillit tomber à la renverse ; puis elle devint rouge comme une cerise, et porta la main à son

cœur pour en comprimer les battements désordonnés, tandis qu'elle relisait un passage auquel sa raison n'osait croire encore.

— Il m'aime! murmura-t-elle enfin avec un tel accent que madame de Vareilles n'eut pas besoin d'autre aveu.

— Oui, ma chère enfant, répondit la marquise en réunissant les deux mains de Laure dans les siennes, René vous aime... et vous?...

— Moi!... S'il était parti, je serais morte! murmura Laure en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de madame de Vareilles, qui l'embrassa avec effusion.

Ce fut à ce moment que Baillères se présenta chez madame de Vareilles. Comme elle avait fait défendre sa porte en voyant arriver mademoiselle Holmes, il dut se retirer. Nous avons vu comment la marquise se hâta de le faire rappeler, aussitôt que le domestique lui eut remis la carte de Baillères.

— Voyons, ma chère enfant, dit madame de Vareilles à la jeune fille, qui pleurait silencieusement, ne vous désolez pas ainsi, René vous aime; Dieu merci, c'est le point le plus important. Quant à son départ, nous trouverons bien moyen de l'empêcher.

— Il est trop tard maintenant, murmura Laure avec tristesse.

— Qui sait!... un navire ne part pas toujours au moment fixé... Il y a tant de choses qui peuvent le retarder : le vent, les passagers, la marée, que sais-je enfin?... Voyons, séchez vos beaux yeux, et causons tranquillement... si c'est possible, ajouta-t-elle avec son bienveillant sourire. Tenez, M. de Baillères est là. Peut-être sait-il quelque chose sur le compte de notre ami, car voilà la seconde fois qu'il se présente pour me voir. Voulez-vous que je le fasse entrer?

— Oh! oui, madame.

— Il faut alors que vous nous laissiez seuls, mon enfant.

— Mon Dieu, c'est que...

— Eh bien?... Ah! oui, je devine... vous voudriez bien entendre ce qu'il va dire, n'est-ce pas? reprit madame de Vareilles, touchée de l'accent suppliant de la jeune fille.

— Oui, madame, répondit-elle en rougissant.

— Alors, passez dans ce boudoir : vous laisserez la porte entr'ouverte, et vous pourrez écouter. Allez, chère petite, et surtout ayez confiance en votre vieille amie. Vous devez bien penser que, si je me prête à tout ceci, c'est que j'ai l'intention bien arrêtée de vous marier, bon gré mal gré, avec mon pauvre René. Embrassez-moi... Puis, mon enfant,

si vous vous sentez le cœur trop gros, levez les yeux vers le ciel et priez... Cela fait toujours du bien.

Laure se jeta dans les bras de l'excellente femme, et se retira dans le petit salon.

M. de Baillères entra presque aussitôt.

— Vous avez lu la lettre de René, madame ? demanda-t-il à la marquise.

— Oui, monsieur.

— Il vous annonce sans doute son départ ?

— Précisément. Il me dit vous avoir écrit en même temps qu'à moi.

— En effet. Je désirais vous parler de cette lettre. et c'est pour cela que j'ai eu l'honneur de me présenter ce matin à votre porte ; mais, depuis cette visite, j'ai appris quelque chose qui me donne une certaine inquiétude.

— Qu'est-ce donc ?

Charles raconta ce qu'il venait d'apprendre chez le batelier au sujet de l'individu parti pour rejoindre Gavery. Il n'eut pas de peine à faire partager ses inquiétudes à madame de Vareilles.

— Il faut à tout prix rejoindre René et le prévenir ! s'écria-t-elle. Partez au plus vite, monsieur de Baillères.

— J'ai ordonné de me tenir une barque prête,

madame; mais elle ne sera à flot que dans une heure au plus tôt, à cause de la marée.

— Pourvu que vous arriviez à temps, reprit la marquise avec anxiété. Pauvre René ! s'il allait périr au moment !...

Elle s'arrêta tout à coup et fixa les yeux sur Baillères comme pour étudier sa physionomie et pénétrer jusqu'au fond de son cœur.

Celui-ci la regarda d'un air surpris.

— Monsieur de Baillères, dit enfin la marquise, rassurée par l'air de franchise et de loyauté du jeune homme... vous avez une grande amitié pour René de Gavery ?

— Certes oui, madame, répondit-il avec élan ; c'est mon meilleur ami, et je me ferais tuer pour lui.

— Je puis vous assurer qu'il est digne de votre affection et qu'il vous la rend. En voici la preuve : lisez ceci, monsieur, ajouta-t-elle en lui tendant la lettre de Gavery.

A mesure que Charles avançait dans sa lecture, la marquise, qui l'observait, voyait ses yeux se remplir de larmes.

— Pauvre, pauvre René ! dit-il enfin en rendant la lettre à madame de Vareilles, qu'il est bon et généreux !

— Vous voyez le sacrifice qu'il fait pour vous, reprit madame de Vareilles ; si l'occasion s'en présentait, vous sentiriez-vous le courage d'en faire autant ?

— Je le crois, madame, répondit simplement le jeune homme.

— Eh bien, mon cher monsieur, cette occasion est entre vos mains. J'ai à vous annoncer une nouvelle qui va vous causer une cruelle déception... Puisse la satisfaction de rendre à votre ami le bonheur auquel il renonçait pour vous, adoucir le chagrin que vous allez éprouver !

— Qu'est-ce donc ? demanda Baillières avec anxiété, mademoiselle Holmes?...

— Gavery et vous, vous étiez dans l'erreur à son égard. Celui qu'elle aime, c'est René. Elle n'a pour vous que de l'estime et une profonde amitié.

— Elle vous l'a dit? murmura Baillères qui tressaillit, et dont la voix émue trahit le cruel désappointement.

— A l'instant même, mon pauvre ami.

— Elle était là ?

Madame de Vareilles fit un signe affirmatif.

— Allons, fit le pauvre garçon en poussant un gros soupir, adieu mon beau rêve !... Cela me punit de ma sotte fatuité... Comme elle a dû se moquer

de moi... Elle vous a dit bien clairement, n'est-ce pas, qu'elle aimait Gavery?

— Aussi clairement que possible.

— Et moi qui étais assez stupide!... Tenez, madame, pardonnez-moi; mais je vous avoue qu'en ce moment ma pauvre tête est un peu sens dessus dessous... Je m'étais si bien fait à l'idée d'épouser mademoiselle Holmes... et je l'aime tant, voyez-vous, que cette nouvelle m'a bouleversé.

Il fit cinq ou six pas dans le salon; puis, appuyant le front contre les vitres de la croisée, il resta quelque temps silencieux et immobile, les yeux fixés sur le jardin qu'en ce moment pourtant il ne songeait guère à admirer.

Tout à coup, deux petites mains s'emparèrent de la sienne et la pressèrent doucement. Il se retourna et se trouva en face de Laure qui le regardait d'un air suppliant, comme pour lui demander pardon du chagrin qu'elle lui causait.

Le pauvre garçon fit un effort pour sourire et pour répondre à ce muet témoignage de sympathie; mais la voix lui manqua. Il détourna précipitamment la tête en passant la main sur ses yeux.

Madame de Vareilles vint à lui et prit l'autre main de Charles.

— Allons, mon ami, lui dit-elle avec une affec-

tueuse fermeté, ne rougissez pas de votre émotion. Les larmes d'un homme de cœur n'ont jamais rien de ridicule. Une femme ne peut qu'en être touchée et honorée.

Laure prit son mouchoir et le posa doucement sur les yeux du jeune homme, dont elle tenait toujours la main.

— Vous m'en voulez? lui dit-elle de sa voix douce et caressante.

— Non, Dieu m'en est témoin! s'écria-t-il... Seulement, vous comprenez qu'un coup comme celui que je viens de recevoir étourdit un peu... Mais c'est fini, ajouta-t-il en faisant un courageux effort sur lui-même et en raffermissant sa voix. Laissons de côté mes folles idées et parlons de Gavery.

Par un mouvement plein d'une respectueuse reconnaissance, il porta à ses lèvres les mains des deux femmes et les laissa ensuite retomber.

— Pauvre garçon, dit madame de Vareilles tout émue, vous souffrez?

— Non, répondit-t-il en se forçant à sourire; le premier moment a été rude; mais c'est fini. Causons de René; cela me remettra tout à fait.

Une demi-heure après, Baillères partait pour le Havre dans le bateau du père Toutain. A moitié chemin, ils rencontrèrent la *Louise* et le *Djalma*, que

Toutain reconnut de loin, et sur lesquels Baillères le pria de gouverner.

— Que sont devenus vos passagers? demanda Charles au patron du premier bateau.

— Nous les avons débarqués au Havre, répondit le capitaine Rioult.

— Êtes-vous arrivés en même temps que M. de Gavery?

— Oh! non; la *Louise* avait un bon quart d'heure d'avance.

— Connaissez-vous l'homme que vous aviez à bord? dit Charles au patron du *Djalma*.

— Non, monsieur.

— Est-ce un Français ou un étranger?

— Un étranger, monsieur... Un Espagnol, je pense, ou quelque chose comme ça... Il a un drôle d'accent, et il est jaune comme une orange; puis il a le blanc des yeux un peu bleuâtre, comme les nègres.

— Quel âge, quelle taille?

— Trente-cinq à quarante ans. Pour la taille, dame! il n'est pas grand; peut-être bien deux pouces de moins que moi, mais il doit être très-vigoureux.

— Vous a-t-il dit ce qu'il allait faire au Havre?

— Non. Nous ne nous serions jamais permis de

questionner un passager, et un passager qui payait si bien surtout... Il a une mauvaise figure, c'est vrai, mais son argent en a une bonne. Puis il n'a point l'air causeur.

— Savez-vous son nom, au moins ?

— Non, monsieur.

— Monsieur de Baillères, dit le patron de la *Louise*, je pense que ce monsieur voulait rejoindre M. de Gavery qui était avec nous, car la première chose qu'il a dite en accostant à la jetée, ç'a été pour demander où était passé le monsieur que nous avions conduit.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Qu'il avait pris par la rue de Paris, en ordonnant de porter ses bagages à l'hôtel de l'Amirauté.

Malgré l'importance que Baillières attachait à se procurer des renseignements sur l'individu qui suivait Gavery, son temps était trop précieux pour qu'il prolongeât davantage l'interrogatoire des bateliers. Il les remercia de leurs indications, et l'*Alcyon* reprit sa course vers le Havre.

# XIII

Charles courut à l'hôtel de l'Amirauté. On lui apprit que les malles de M. de Gavery y avaient bien été déposées, mais que lui-même était revenu les prendre avec une voiture, et les avait emportées on ne savait où.

Charles se douta que René avait transporté tous ses colis à bord du navire sur lequel il devait s'embarquer. Restait à savoir quel était ce navire, sur lequel Gavery n'avait donné aucune indication dans sa lettre. Baillères courut de tous côtés pour se procurer des renseignements sur les navires en partance pour l'Amérique ; mais le nombre en était grand. Le pauvre garçon dut entrer dans bien des bureaux et questionner bien des gens. Il apprit enfin, chez MM. Barbey et C^e^, que Gavery venait de retc-

nir une cabine à bord du navire le *Saint-Pierre*, qui devait partir le soir même pour la Nouvelle-Orléans, mais dont le départ avait été remis au lendemain à la pointe du jour. Baillères se fit conduire au *Saint-Pierre*. Les colis de Gavery venaient d'y être embarqués. Leur propriétaire, après avoir fait une visite à bord pour choisir sa cabine, était retourné à terre.

Le moyen le moins fatigant et le plus sûr de retrouver Gavery eût été de l'attendre à bord du bâtiment; mais Baillères songeait toujours avec inquiétude à l'individu qui suivait Gavery dans un but inconnu et probablement coupable.

Il se fit reconduire à terre et se mit à parcourir les rues du Havre, regardant partout, entrant dans chaque café et visitant chaque établissement public. Il retourna encore à bord du *Saint-Pierre* et à l'hôtel de l'Amirauté. Ni M. de Gavery, ni son domestique n'avaient reparu. Malgré le peu de succès de ses recherches, Baillères prit à peine le temps de dîner et continua ses pérégrinations. Il se creusait inutilement la cervelle pour deviner ce que pouvait être devenu M. de Gavery et commençait à éprouver de sérieuses inquiétudes.

Vers neuf à dix heures du soir, brisé de fatigue, triste et découragé, Baillères s'assit sur un banc à

l'extrémité de la jetée. Il y resta quelque temps, les yeux machinalement fixés sur les feux épars de quelques navires mouillés en rade qui étincelaient au loin dans l'obscurité de la nuit.

Le temps étant assez mauvais, la jetée se trouvait complétement déserte à cette heure avancée. Bientôt la tête de Baillères s'inclina progressivement sur sa main. Il tomba peu à peu dans cet état indéfinissable qui tient le milieu entre la veille et le sommeil. Sans cesser tout à fait de voir et d'entendre, il n'avait plus que des notions confuses de ce qui se passait autour de lui.

Au bout de quelques instants, il lui sembla entendre le bruit des pas d'une personne qui s'approchait en courant. Bientôt, en effet, il distingua confusément un homme arrêté à sept ou huit pas de lui. Autant que Baillères pouvait en juger, le nouveau venu regardait du côté opposé à la mer, comme s'il attendait quelqu'un. Un instant après, cet homme passa auprès de Charles. Évidemment préoccupé de la personne qu'il attendait et dont il entendait les pas dans le lointain, cet individu ne vit pas Baillères, qui se trouvait d'ailleurs dans l'ombre d'un des cabestans de remorque établis de distance en distance sur la jetée.

Arrivé au delà de Charles, il s'arrêta et se cacha

derrière un autre cabestan, de manière à disparaître complétement. A l'instant où il se baissait, Baillères crut apercevoir entre ses mains un objet qui étincelait comme une lame d'acier. Assez intrigué des allures mystérieuses de cet homme, Charles suivit son exemple et s'accroupit derrière son cabestan.

Bientôt une autre personne, qui marchait lentement et d'un pas inégal, passa devant Baillères. Celui-ci tressaillit et fut sur le point de se lever. Il lui avait semblé reconnaître M. de Gavery. Son premier mouvement avait été de courir à lui; mais, au même instant, son attention fut attirée par un autre personnage dont il ne pouvait qu'entrevoir la forme, perdue dans l'obscurité, et qui arrivait du côté de la ville.

— Serait-ce un guet-apens contre René? se dit-il...

Il se leva et se mit à suivre Gavery, en se courbant jusqu'à terre pour que son corps restât dans l'ombre. Il n'était plus qu'à cinq ou six pas de son ami, lorsque le premier individu s'élança sur René un poignard à la main. Baillères poussa un cri qui mit René sur ses gardes, et se précipita sur l'inconnu. D'une main, il le saisit à la gorge; de l'autre, il arrêta sa main déjà levée pour frapper Gavery. Ce dernier, réveillé comme en sursaut de sa profonde

préoccupation, resta un instant tout étourdi, sans prêter aucun secours à son ami. Malgré la force de Charles, l'assassin parvint à dégager son bras de l'étreinte du jeune homme. Il lui effleura l'épaule d'un coup de poignard, et prit la fuite à toutes jambes dans la direction de la ville.

— Es-tu blessé, Charles ? s'écria Gavery, qui venait de reconnaître la voix de son ami.

— Non, répondit ce dernier, une égratignure... Occupons-nous de ce coquin.

Ils s'élancèrent après lui ; mais l'inconnu avait déjà une cinquantaine de pas d'avance. Il leur sembla bientôt qu'au lieu d'une forme courant devant eux, il y en avait deux à peu de distance l'une de l'autre. Ces deux personnes parurent se rapprocher. On entendit le bruit d'une courte lutte, auquel succéda le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau de toute la hauteur de la jetée. Le même bruit se reproduisit presque aussitôt.

Les deux amis se penchèrent sur le parapet ; mais l'obscurité était trop profonde pour qu'il leur fût possible de rien distinguer.

— Les misérables nous échappent ! s'écria Charles avec colère.

— Peut-être vont-ils se noyer, répondit Gavery.

— Il faut tâcher de nous procurer une embarcation, reprit Baillières.

— Nous n'en trouverons que vis-à-vis le Musée.

— Courons-y bien vite alors....

A cette heure de la nuit et de mer basse, ils ne trouvèrent pas un seul batelier sur le quai.

— Malédiction ! s'écria Baillères, nous ne pourrons plus les rejoindre désormais... Ah ! voici un douanier ; peut-être nous indiquera-t-il où trouver un bateau.

Le douanier était de faction et ne put quitter son poste ; mais, grâce à ses renseignements, les deux amis parvinrent à se procurer une embarcation. Malheureusement, la mer était encore trop basse, et ce ne fut qu'au bout d'une bonne heure que les efforts réunis de Gavery, de Baillères et de trois douaniers complaisants réussirent à mettre le canot à flot. Il fallut ensuite se procurer des avirons et un falot. Les deux jeunes gens se dirigèrent à force de rames vers l'endroit où les hommes qu'ils poursuivaient avaient dû tomber. Bien que secondés par les douaniers, ils regardèrent vainement de tous côtés sans trouver aucun indice de ce qu'ils cherchaient.

Après deux heures de recherches inutiles, ils revinrent à bord, et l'embarcation fut rehissée à son poste.

— Dès qu'il fera jour, nous irons faire notre déclaration à la police, dit Baillères. Je suis sûr que ce coquin dont j'ai arrêté le bras si à propos est le même que celui qui a déjà voulu t'assassiner à Étretat.

— C'est probable, répondit René avec une sorte d'indifférence. Maintenant que nous ne pouvons plus songer à les rejoindre et que nous n'avons rien de mieux à faire que d'attendre le jour, me diras-tu comment tu t'es trouvé là si heureusement ?

— Ma foi, mon ami, ce n'a pas été sans peine ; car, sans reproche, voilà six heures d'horloge que je cours après toi.

— Pauvre ami, dit René en lui tendant la main ; je devine ce que tu viens faire.

— Je te réponds bien que non, par exemple.

— Tu as reçu ma lettre ?

— Oui, je l'ai reçue... et j'ai lu aussi celle de madame de Vareilles.

— Ah ! fit René avec contrariété, je lui avais pourtant recommandé de ne la montrer à personne.

— Ainsi, tu te sacrifiais pour moi et tu te dépouillais du peu de fortune qui te reste pour assurer mon mariage avec celle que tu aimais ?

— Tu en aurais fait autant à ma place.

— Peut-être bien ! Mais, toi, aurais-tu accepté mon sacrifice ?

— Certainement.

— Ta parole ?

— Je te le jure.

— Tiens, j'ai peine à le croire. Voyons : si les rôles se trouvaient renversés... si c'était à toi que mademoiselle Holmes eût donné son cœur... tu l'épouserais... bien que sachant mon amour pour elle ?

— Oui... Si mon sacrifice pouvait changer les dispositions de mademoiselle Holmes, et te faire aimer, peut-être hésiterais-je..., mais tu sais bien qu'en pareille circonstance cela n'arrive jamais. Quelle que soit mon amitié pour toi, je crois que je reculerais devant un sacrifice qui ferait deux malheureux au lieu d'un sans consoler le troisième.

— Eh bien ! mon ami, tu viens de prononcer ta condamnation. Nous nous étions trompés tous deux. Ce n'est pas moi qu'aime mademoiselle Holmes ; c'est toi.

— Moi ! s'écria René, qui sentit ses jambes fléchir.

— Oui, toi... Allons, René, ne tremble pas ainsi et appuie-toi sur mon bras... Là... Je te donne ma parole d'honneur que je t'ai dit la vérité.

— Comment le sais-tu ? demanda Gavery d'une voix si émue qu'on l'entendait à peine.

— Mademoiselle Holmes me l'a dit, parbleu ! Ah ! c'est une vaillante jeune fille ! Quel cœur ! quelle franchise !... Et comme elle t'aime ! murmura Charles en étouffant un soupir. Écoute, je vais te raconter tout ce qui s'est passé depuis ton départ. Veux-tu d'abord que nous rentrions à l'hôtel ?

— Comme tu voudras ; mais, avant tout, répète-moi mot à mot ce qu'elle t'a dit.

Bien que le cœur du pauvre Charles saignât plus d'une fois de ce qu'il avait à raconter, il mit courageusement René au courant des détails les plus minutieux ; je ne dis pas les plus insignifiants, car il n'y en a pas d'insignifiants pour un amoureux, quand on lui parle de celle qu'il aime.

— Si tu n'es pas fatigué, nous allons repartir ce soir pour Trouville, lui dit Gavery.

— Je ne suis pas fatigué, mon ami, mais tu dois l'être, toi. D'ailleurs, tu sais bien que toutes les embarcations sont à sec.

— La mer monte ; on pourra les mettre à flot d'ici à une demi-heure.

— Et des bateliers ?

— On en trouvera.

— Nous arriverions à trois heures du matin. A quoi cela nous avancerait-il ? Tu ne peux pas espérer que Mlle Holmes te reçoive à cette heure-là.

— Je serai près d'elle ; c'est déjà quelque chose.

— Tu as raison, répondit Baillères qui ajouta tout bas : au fait, j'en aurais bien dit autant ce matin.

— Commençons par chercher des bateliers, reprit Gavery.

— Non pas ; nous voici tout près de l'hôtel ; voyons d'abord si ton domestique est rentré. Nous l'enverrons à la découverte. En sa qualité d'ancien matelot, il nous trouvera barque et bateliers... A propos, et tes bagages ? Il faudra les faire prendre.

— C'est vrai ; je n'y pensais plus.

A l'hôtel, on apprit que Mathurin n'était pas rentré.

— Peut-être sera-t-il allé coucher à bord du *Saint-Pierre*, dit Baillères.

Malgré l'heure avancée de la nuit, on expédia deux domestiques de l'hôtel, l'un pour demander Mathurin à bord du *Saint-Pierre* et pour remettre au capitaine une lettre de Gavery, l'autre pour chercher des bateliers. Celui-ci revint le premier. Il annonça qu'une embarcation serait prête à partir dans une heure, et qu'on la trouverait à l'escalier vis-à-vis du Musée.

Quant au second messager, moins heureux dans sa mission, il n'avait pu que remettre au capitaine la lettre de M. de Gavery, sans rencontrer Mathurin qui n'avait point reparu sur le bâtiment.

— Que diable sera-t-il devenu? dit Gavery avec un peu d'inquiétude. Je serais désolé qu'il fût arrivé malheur à ce brave garçon. Il m'est si dévoué!

— Il aura profité de la dernière nuit qu'il avait à rester à terre, dit Baillères. L'attendons-nous?

— Non. Je vais lui laisser un mot à l'hôtel et en faire porter un autre sur le bâtiment. Il faut d'ailleurs qu'il veille au débarquement de mes bagages.

Une demi-heure après, les deux jeunes gens voguaient vers Trouville; mais, ayant contre eux le vent et la marée, ils n'y arrivèrent que vers sept heures du matin. Faute de mieux, René s'en alla errer autour de la maison qu'habitait mademoiselle Holmes. Malheureusement pour lui, la chambre de Laure donnait sur une cour, de sorte qu'il n'avait aucun espoir d'apercevoir la jeune fille.

## XIV

Dès qu'il entendit sonner dix heures, il courut chez madame de Vareilles qui se levait d'habitude à cette heure-là.

Quoique à peine habillée, la marquise prit pitié du pauvre amoureux et descendit au salon. René se jeta dans ses bras et l'embrassa comme il eût embrassé sa mère.

Elle voulut le gronder; mais elle s'aperçut bien vite qu'en ce moment ce serait peine perdue, et que Gavery était incapable de parler d'autre chose que de son amour.

— Écoutez, dit-il en portant à ses lèvres la main de la vieille marquise, il faut être indulgente pour moi aujourd'hui plus encore que d'habitude. En vérité, je suis comme un homme ivre. Même avec

ce pauvre Baillères, je ne pouvais parler que de Laure... C'était mal, c'était cruel ; je m'en voulais et je me promettais de ne plus revenir sur ce sujet si pénible pour mon pauvre ami... Eh bien ! cinq minutes après, je recommençais. J'étais armé pour le malheur ; je ne le suis pas pour le bonheur. Vous êtes bien sûre que Laure m'aime, au moins ? Tenez, je n'ose y croire encore, je voudrais...

— Qu'elle vous le dît elle-même, n'est-ce pas ? interrompit madame de Vareilles en souriant.

— Oui.

— Eh bien ! vous la verrez sans doute cette après-midi, sur la terrasse.

— Elle y sera au milieu de dix autres personnes, et je ne pourrai lui parler... Chère madame de Vareilles, vous qui êtes si bonne... !

— Oui, je vous vois venir... Vous voudriez bien que Laure vînt ici, n'est-ce pas ? En vérité, je joue un singulier rôle ! continua-t-elle en riant... Empêcher une jeune fille de suivre la volonté de ses parents. Je ne sais vraiment où je me suis laissé entraîner.

— Vous vous êtes laissé entraîner par votre excellent cœur, dit René, par votre bienveillance pour moi et par le souvenir de votre amitié pour ma mère.

— Intrigant, répondit-elle en menaçant du doigt le jeune homme, qui attachait sur elle des yeux suppliants... Allons, on vous obéira, monsieur ; je chercherai un prétexte ; mais, en attendant, causons un peu raison et parlons franchement. Comme il faudra bien, tôt ou tard, que vous risquiez la demande officielle, il est important que je connaisse votre position exacte de fortune.

— Hélas !

— Oh, oui, hélas !... je m'en doute bien... N'importe... A la mort de votre pauvre mère, vous avez dû vous trouver à la tête de quatorze à quinze mille francs de rente.

— Quinze mille francs.

— Il vous en reste ?

— Je n'ose vous le dire.

— Eh, mon Dieu, mon pauvre enfant, le mal est fait ; ainsi à quoi bon vous gronder là-dessus ? Voyons, il vous reste bien encore six mille francs de rente ?

— Hélas ! non.

— Quatre mille !

— Trois mille tout au plus ! et encore...

Madame de Vareilles poussa un gros soupir.

— Ceci compliquera encore la difficulté, reprit-elle. Les parents de mademoiselle Holmes nous

objecteront votre peu de fortune et vous reprocheront vos dissipations.

— Ils n'auront que trop raison... et pourtant vous savez ce qui les a causées ?

— Votre amour malheureux pour madame de Cobrizo, je le sais bien ! mais cette considération, qui peut être fort valable à mes yeux, n'aura pas grand poids auprès de M. et madame de Grinbavau.

Comme elle achevait ces paroles, un domestique vint annoncer que mademoiselle Holmes demandait si madame de Vareilles était visible.

— Faites entrer, répondit la marquise en arrêtant René qui allait s'élancer vers la porte.

— Allons, dit madame de Vareilles, il y a décidément un dieu pour les amoureux !... Voyons, restez donc là, mon ami ; en conscience, vous ne pouvez pas lui sauter au cou devant mes domestiques. Soyez raisonnable.

Laure avait passé toute la matinée à chercher un prétexte pour se présenter chez madame de Vareilles afin d'avoir des nouvelles de René. Elle ignorait encore qu'on l'eût rejoint à temps et qu'il fût déjà de retour.

Dans le premier moment de surprise et de joie, elle fut sur le point de s'élancer dans les bras du jeune homme.

Elle se retint, mais juste à temps. La pensée de ce qu'elle avait été sur le point de faire la rendit si confuse qu'elle se couvrit la figure d'une main, en tendant à Gavery l'autre main qu'il couvrit de baisers.

« Est-ce bien moi que vous aimez? demanda-t-il tout bas à la jeune fille qui s'était laissée tomber dans un fauteuil et dont la joie s'épanchait en larmes de bonheur.

— Vous le voyez bien, répondit-elle en lui serrant doucement la main ; mais vous ?... Cette lettre qu'on m'a montrée est-elle bien l'expression de votre pensée ? M'aimez-vous autant que vous l'avez écrit à madame de Vareilles ?

— Oh non ! reprit René avec élan, je vous aime mille fois davantage ! »

Tout en parlant à mademoiselle Holmes, Gavery adressait de temps en temps un regard suppliant à madame de Vareilles.

La marquise comprenait fort bien qu'il eût désiré rester quelques instants seul avec Laure, mais elle ne voulait pas y consentir. Aussi répondait-elle en souriant par un signe de tête négatif, et se tenait-elle auprès des deux jeunes gens qui causaient à voix basse avec ce magnifique égoïsme de tous les amoureux.

Lorsqu'elle supposa qu'ils étaient enfin devenus un peu plus calmes, elle s'assit à côté d'eux.

— Et moi? leur dit-elle avec un doux et malicieux sourire.

Laure se retourna brusquement et cacha son front dans le sein de la marquise, en la remerciant avec effusion. Quant à René, il s'était agenouillé devant madame de Vareilles et lui baisait les mains.

— Allons! mes enfants, allons! disait l'excellente femme profondément touchée de ces témoignages de reconnaissance; ne m'attendrissez pas ainsi... Il faut qu'un de nous trois au moins conserve sa raison pour veiller sur les autres... Vous, mademoiselle Laure, essuyez-moi ces beaux yeux; et vous, René, asseyez-vous là près de moi... Maintenant, parlons raison, si c'est possible... et arrangeons notre petite coalition.

Mademoiselle Holmes aurait bien voulu savoir ce qui s'était passé au Havre, mais elle n'osa pas le demander et s'assit à côté de madame de Vareilles.

— Voyons, reprit celle-ci, votre oncle, M. de Grinbavau, est votre tuteur?

— Oui, madame.

— Alors, c'est son consentement qu'il s'agit d'obtenir.

— Oui ; mais mon oncle ne répondra pas sans consulter sa femme, et c'est elle qui décidera.

— Elle est donc la maîtresse dans le ménage ?

— Complétement.

— Et vous croyez qu'elle sera défavorable à M. de Gavery ?

— J'en suis sûre.

— Mais votre oncle ?

— Lui, au contraire, il conserve beaucoup de reconnaissance et de respect pour madame de Gavery. Je suis sa préférée, et, s'il était seul, on obtiendrait facilement son consentement.

— Il faut que j'aie un entretien avec M. de Grinbavau, dit madame de Vareilles après un instant de réflexion... Nous l'engagerons bon gré mal gré dans le complot. D'abord, cela me rendra plus entreprenante, car ma conscience n'aura plus de reproche à se faire, du moment où j'agirai avec l'assentiment de votre protecteur naturel. Où pourrai-je bien trouver votre tuteur, ma chère enfant ?

— Je ne sais trop... il passe sa vie au salon ou sur la plage.

— Seul ?

— Oh ! non, avec des amis...

Après mûre délibération, il fut convenu que

mademoiselle Holmes tâcherait de prendre son oncle à part, et de l'envoyer chez madame de Vareilles.

— Il le racontera tout de suite à ma tante, reprit Laure avec inquiétude.

— Dites-lui que j'ai un service à lui demander, et que je le prie de me garder le secret... Il va se croire en bonne fortune, ajouta la marquise en riant... Ce n'est pas un Lovelace, au moins?... Il ne me compromettra pas?

— Oh! non, s'écria Laure qui ne put s'empêcher de sourire en pensant à la tournure peu conquérante de son pauvre oncle. Il n'est pas brillant, mais c'est un excellent homme.

— Eh bien! ne perdez pas de temps, envoyez-le-moi bien vite... A propos, connaissez-vous quelqu'un qui possède un peu d'influence sur madame de Grinbavau?

— Ma sœur; mais bien peu.

— Il ne faut pas y songer... et M. de Cobrizo?

— M. de Cobrizo est peut-être celui qui aurait le plus d'influence.

— Comment sera-t-il pour René?

— Aussi mal que possible... Je ne sais pourquoi, mais il le hait de toute son âme.

— Par jalousie, probablement.

— Je ne crois pas... ou, du moins, si c'est ce motif, il le dissimule bien.

— Enfin, nous verrons, reprit la marquise; maintenant, mes enfants, séparez-vous. Ne vous tourmentez pas trop et comptez sur la Providence. Adieu, mademoiselle Laure; et vous, René, restez ici. Vous partirez plus tard... A propos, mademoiselle Laure, comment avez-vous fait pour sortir ce matin?

— J'ai dit que vous aviez à me parler au sujet d'une quête, répondit Laure en baissant les yeux.

— Hum! hum! fit madame de Vareilles qui finit par hausser les épaules et par ajouter en riant:

— Allons, petite pécheresse, embrassez-moi et partez bien vite.

Une demi-heure après, M. Grosdot de Grinbavau se faisait annoncer chez la marquise de Vareilles.

## XV

L'heureux époux d'Hildegarde était un gros bonhomme dont la figure, assez insignifiante du reste, exprimait le calme et la bonté. Son signalement eût été facile à tracer; il aurait suffi du mot *ordinaire* d'un bout à l'autre. On aurait pu y ajouter aussi le mot *arrondi*, car le front, le nez, les yeux, etc., tout était rond chez M. de Grinbavau.

Du 1er janvier au 31 décembre, il portait des souliers de castor et des bas blancs, un gilet de satin noir et une redingote de même couleur. Le pantalon seul et le chapeau subissaient quelque variation, suivant l'état de la température. De sa vie, il n'avait endossé un pardessus, et l'on pouvait compter sur plusieurs degrés au-dessous de zéro chaque fois qu'on le voyait mettre son man-

teau, qui datait bien de sept ou huit ans et qu'il portait tout au plus cinq fois par année.

Au demeurant, M. Grosdot était l'homme du monde le plus facile à vivre. Bien que dépensant fort peu pour lui-même, il n'était pas avare; s'il ne songeait pas souvent à faire un cadeau à ses nièces, il ne leur refusait jamais ce qu'elles lui demandaient. Il préférait la cadette, et, plus d'une fois, il avait soutenu Laure, même contre madame de Grinbavau.

Le digne homme entra chez madame de Vareilles, d'un air assez embarrassé. Ce n'était pas qu'il fût timide habituellement. Il avait assez vécu pour connaître l'influence de l'argent et aurait fort bien su se camper sur ses quatre-vingt mille francs de rente pour répondre aux gentilshommes qui eussent paru mépriser sa roture. Vis-à-vis d'une personne hautaine et surtout impertinente, il eût été fort à l'aise; mais, près d'une femme aussi haut placée par son nom, sa fortune, sa position et son esprit, que l'était madame de Vareilles, il sentait malgré lui une supériorité à laquelle tous les millions du monde ne lui permettraient pas d'atteindre. La politesse même de madame de Vareilles l'embarrassait, car il craignait de paraître sous un mauvais jour devant la marquise qu'il savait aimée et respectée de tout le monde.

Cet instant d'embarras ne dura qu'une minute. madame de Vareilles possédait mieux que personne ce tact et cette bienveillance qui savent mettre chacun à l'aise. Au bout de cinq minutes, M. Grosdot causait tranquillement avec la marquise ; et les fréquents changements de position de son chapeau auraient pu seuls trahir quelque reste d'embarras.

Du premier coup d'œil, madame de Vareilles avait jugé le digne homme. Elle comprit qu'avec lui la franchise était le meilleur moyen, et lui raconta simplement tout ce qui s'était passé entre sa nièce et M. de Gavery.

M. de Grinbavau écouta silencieusement, les yeux fixés sur la pointe de ses souliers.

— Maintenant que vous savez tout, dit la marquise en terminant, répondez-moi franchement : Vous n'avez pas oublié, je le sais, tout ce que cette pauvre madame de Gavery a fait pour vos deux nièces.... eh bien, n'êtes-vous pas disposé à accorder la main de mademoiselle Laure à son fils ?

M. de Grinbavau resta quelque temps sans répondre.

— Mon Dieu, dit-il enfin, si cela ne dépendait que de moi, je vous jure que le mariage de ces deux pauvres enfants se ferait bien vite. Je conserve une profonde reconnaissance pour madame de Gavery,

et je me sentais même une certaine amitié pour son fils. Lorsque ma nièce Hermance a voulu épouser M. de Cobrizo, je m'y suis opposé de tout mon pouvoir, parce que je savais qu'elle avait presque un engagement avec M. René. Malheureusement....

— Eh bien ?

— C'est assez embarrassant à vous dire.... vous allez vous moquer de moi : enfin n'importe, j'aime mieux vous paraître un peu ridicule que de passer à vos yeux pour manquer de cœur et de reconnaissance. Seulement, gardez-moi le secret, je vous en prie.

— Je vous le promets.

— Eh bien, quoique tuteur de Laure, je ne suis pas le maître absolu de son sort.... Pour intéresser ma femme à ces deux pauvres orphelines, et l'amener à les regarder comme ses filles, j'ai laissé Hildegarde prendre la haute main sur tout ce qui les concernait.... Puis, il faut bien l'avouer, ma femme est un peu la maîtresse.... Ce n'est pas tout à fait de ma faute.... Autrefois, il n'en était pas ainsi.... Quand nous nous sommes mariés, j'apportais une certaine fortune qui surpassait et au delà les avantages de ma femme sous d'autres rapports. Malheureusement, en 1848, j'ai presque tout perdu.... A partir de ce moment, pour calmer les

plaintes et les récriminations de ma femme, je lui ai abandonné peu à peu les rênes du ménage. Un peu plus tard, elle a hérité de la fortune de son cousin Morel.... Enfin, à un moment donné, elle pouvait dire que tout ce que nous avions ici lui appartenait. Cela m'humiliait et me rendait timide.... Je vous demande pardon de vous raconter tout cela, mais il faut bien que je vous explique comment je suis arrivé insensiblement à me laisser dominer par Hildegarde.

» Maintenant le pli est pris, et je ne me sens pas la force de braver les luttes interminables qu'il faudrait soutenir pour changer cet état de choses.

» Pour en revenir à votre protégé, ma femme l'a pris en grippe, je ne sais trop pourquoi. Elle dit (et malheureusement, en cela, elle a un peu raison) que c'est un dissipateur, un cerveau brûlé, et qu'il n'offre aucune des garanties qu'on demande à un mari.... Je vous avoue que cela m'inquiète aussi, moi.... J'aime beaucoup ma petite Laure, et je serais désolé de la voir malheureuse.

Tout cela fut dit d'un ton rempli de franchise et de bonhomie qui ne laissait aucun doute sur les bonnes dispositions de M. de Grinbavau en faveur de Gavery. Aussi madame de Vareilles parvint-elle assez facilement à justifier son protégé. Elle fit va-

loir ses brillantes études, le caractère grave et laborieux qu'il avait montré jusqu'à vingt-cinq ans, sa conduite envers sa mère.

— C'est le manque de parole de votre nièce Hermance qui a causé toutes ses folies, dit-elle enfin.... Votre famille lui doit bien un dédommagement.

— Pauvre garçon! murmura M. de Grinbavau tout attendri.... Et vous dites que ma nièce l'aime?

— Je vous en réponds. Je crois assez la connaître pour vous assurer que rien au monde ne la fera changer.

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé de tout cela, la petite dissimulée? reprit-il avec une nuance de mécontentement.

— Le pouvait-elle encore? Ce n'est pas d'ailleurs à un homme qu'une jeune fille fait de pareilles confidences. Quant à madame de Grinbavau, je vous demande à vous-même comment elle eût reçu les confidences de votre nièce?

— C'est vrai, dit le bonhomme.

Au bout d'une heure de conversation, M. de Grinbavau retourna chez lui passablement convaincu que Laure ne pouvait être heureuse avec un autre que M. de Gavery. La jeune fille, qui guettait son arrivée, accourut au devant de lui, et l'entraîna

dans un coin sous le prétexte de lui montrer une bourse qu'elle avait brodée à son intention.

— Je viens de chez madame de Vareilles, lui dit le bonhomme. Elle m'a tout raconté. Ah çà! tu l'aimes donc bien ce M. de Gavery.

On devine la réponse. N'eût-il pas été déjà convaincu par les discours de madame de Vareilles, M. de Grinbavau n'aurait pu résister aux câlineries de Laure qui lui racontait ses craintes et ses espérances avec tant de gentillesse et de naïveté. Au bout de cinq minutes, on aurait pu lire toutes les paroles de la jeune fille sur la physionomie de M. de Grinbavau.

—Tu fais de moi tout ce que tu veux, dit-il enfin.... Ma femme est-elle dans sa chambre?

— Oui, mon bon oncle.

— Allons, embrasse-moi pour me donner du courage.... là...! Maintenant, à l'assaut!... Tu ris, mauvaise!... Eh bien! je te réponds que, tout pacifique que je suis, j'aimerais mieux attaquer une redoute que d'engager une discussion avec ta tante.

En achevant ces paroles, il monta au premier étage et entra résolûment chez madame de Grinbavau.

## XVI

Du premier coup d'œil, celle-ci comprit qu'elle allait avoir une lutte à soutenir. Comme un coq qui s'apprête au combat, elle se replia sur elle-même, puis, hérissant pour ainsi dire ses traits anguleux, elle attendit l'attaque.

Elle laissa parler son mari sans l'interrompre; mais, à mesure qu'il avançait dans son récit, la physionomie d'Hildegarde devenait si menaçante, que le digne homme se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il n'eut pas assez de sang-froid pour continuer jusqu'au bout. Prenant son courage à deux mains comme un poltron pressé d'en finir, il termina par les mots suivants, qu'il prononça malheureusement d'un ton fort peu en harmonie avec ses paroles :

— Ainsi, ma chère amie, mon intention est que Laure épouse M. de Gavery.

— Ah! *c'est votre intention!* dit madame de Grinbavau, qui commença piano mais dont l'irritation éclata bientôt en un *rinforzando* formidable.... Très-bien, monsieur.... Du moment où vous avez décidé cela tout seul, ce n'était pas même la peine de m'en parler. Vous êtes bien le maître de disposer de votre nièce.... Elle ne m'est rien à moi.... Ce n'est pas moi qui vous ai engagé à la prendre chez vous, n'est-ce pas?

— Mais, Hildegarde, je comptais te demander....

— Ce n'est pas moi qui leur ai donné leurs premières toilettes, qui ai payé tous leurs maîtres?....

— Mais, Hildegarde....

— Ce n'est pas moi qui me sacrifie pour elles, qui passe mes nuits au bal et dans le monde pour les produire.... Ah! c'est votre intention? Eh bien, moi aussi, j'ai une intention.

— Hildegarde, je te prie....

— Et je vous la ferai connaître.... Puisque je ne suis plus rien dans la maison, puisqu'on ne reconnaît mes bienfaits et mon dévouement que par l'ingratitude et de mauvais procédés....

— Voyons, Hildegarde, laisse-moi t'expliquer....

Mais on aurait plutôt arrêté les flots de la marée montante que l'éloquence impétueuse de madame de

Grinbavau. Pendant une heure entière, elle foudroya le malheureux Babolein, dont les objections de plus en plus timides furent pulvérisées par les fougueux arguments de sa terrible moitié. Deux ou trois fois, il voulut battre en retraite et se dirigea dans ce but du côté de la porte. Mais Hildegarde se jeta au devant de lui et lui barra résolûment le passage.

« Non, lui dit-elle, vous m'écouterez jusqu'au bout.... Toute ma vie j'ai été trop bonne, trop indulgente ; je me fatigue à la fin.

Et l'aimable créature recommença une nouvelle litanie de choses désagréables à l'adresse de son mari, de sa nièce, de René et même de madame de Vareilles.

Battu, terrassé, écrasé par cette philippique, le pauvre Grosdot s'assit dans un coin, croisa ses deux mains sur son gros ventre, et attendit la fin de l'orage avec la résolution d'un martyr.

Ainsi qu'il arrivait presque toujours dans ces grandes circonstances, les larmes finirent par succéder à l'emportement d'Hildegarde. Elle tomba tout en pleurs dans les bras de son époux en l'accusant de vouloir sa mort et de la pousser au tombeau. Grinbavau fit son possible pour l'apaiser et finit par lui déclarer qu'il renonçait à son malencontreux

projet. Il s'ensuivit ce que les marins appellent une *embellie*, dont Grinbavau profita pour se sauver.

A peine fut-il dans sa chambre, qu'il regretta sa faiblesse et se repentit d'avoir cédé aux emportements de sa femme; mais il était trop tard pour revenir. Le pauvre homme sentait d'ailleurs qu'une nouvelle tentative n'aurait pas un meilleur résultat. Tout en s'indignant de sa faiblesse, il se reconnaissait incapable de la surmonter.

Il sortit furtivement pour ne pas rencontrer Laure, dont il craignait les larmes, et se rendit chez madame de Vareilles, à laquelle il raconta franchement la vérité.

— Raillez-moi, blâmez-moi, lui dit-il : vous aurez raison; mais c'est plus fort que moi. Jamais je ne pourrai désormais imposer ma volonté à madame de Grinbavau.... Le pli est pris, comme je vous le disais l'autre jour..... J'en rougis, et je me battrais de bon cœur; mais je n'ose vous promettre d'être plus hardi une autre fois. Et pourtant, Dieu sait combien je donnerais pour que ma petite Laure fût heureuse!

Madame de Vareilles, qui était la bonté même et qui avait trop d'esprit pour ne pas comprendre toutes les sottises des autres, ne fit aucun reproche à

M. Grosdot de sa faiblesse; elle sentait que ce serait inutile, et que, malgré sa bonté, le digne homme pourrait être froissé au fond du cœur des railleries auxquelles il s'exposait. Mieux valait au contraire s'en faire un ami par son indulgence, et attendre que quelque bonne occasion lui permît de racheter par un bon mouvement une faiblesse dont il rougirait d'autant plus qu'on la lui reprocherait moins.

— Écoutez, lui dit-elle, je comprends votre position vis-à-vis de madame de Grinbavau et je ne vous conseillerai même pas de tenter une autre démarche. Tout ce que je désire, c'est votre assentiment à ce mariage, et la certitude que vous le désirez.

— Oh! pour cela, je vous le jure!

— Ainsi vous me donnez carte blanche?

— De tout mon cœur; et je vous remercie d'avance de ce que vous ferez.

— Alors, adieu; laissez-moi travailler à notre grande entreprise.... Ah! donnez-moi donc auparavant quelques renseignements sur votre neveu Cobrizo.

— En vérité, répondit M. de Grinbavau, je serais fort embarrassé pour cela. Cobrizo est l'homme le plus renfermé que je connaisse.... Il est fort riche et très-fier de sa fortune.... jaloux comme un tigre

et fort mauvais coucheur.... Sa marotte est de poser en grand seigneur.... A ces certains moments, il jette de l'argent par les fenêtres; puis, à d'autres, il tondrait un œuf.

— Que faisait-il avant son mariage?

— Rien. Il habitait au Brésil.

— Pourquoi l'a-t-il quitté?

— Il s'ennuyait. Comme beaucoup d'étrangers, il avait l'idée de voir Paris et de se faire recevoir dans la haute société parisienne. Pour une invitation dans le faubourg Saint-Germain, il vendrait son droit d'aînesse. Je vous le dis entre nous, Cobrizo a un mauvais caractère et des allures qui ne me vont pas du tout. Aussi ne causons-nous presque jamais ensemble.

Ainsi que M. Grosdot en avait prévenu la marquise, ces renseignements n'étaient pas de nature à beaucoup éclairer madame de Vareilles sur le compte de M. de Cobrizo.

Elle résolut néanmoins d'avoir une entrevue avec lui. Elle vint sur la terrasse où on lui avait appris que se trouvait le Portugais, et le fit demander par le comte de Martigles.

— De deux choses l'une, se disait-elle, ou M. de Cobrizo m'accordera son appui pour mon protégé ou il me le refusera. Dans le premier cas, j'aurai

bien fait de ménager cet allié. Dans le second, je connaîtrai au moins mes ennemis. Je trouverai bien moyen d'ailleurs, dans la conversation, de pénétrer un peu le caractère de ce mystérieux Portugais.

Cobrizo arriva bientôt, l'air épanoui et le sourire aux lèvres. Il accabla la marquise de ces politesses et de ces compliments exagérés qui révèlent une telle envie de plaire aux gens, qu'ils les disposent à se tenir sur leurs gardes.

Après l'avoir fait causer durant quelque temps, madame de Vareilles aborda la question. Elle commença par s'appesantir sur le nom et sur les brillantes relations de Gavery. Sans rien lancer de trop direct, elle arrangea les choses de manière à faire comprendre à M. de Cobrizo, que le beau-frère de Gavery se trouverait admis de droit dans les premiers salons de Paris.

En dépit de toute sa diplomatie, elle s'aperçut bien vite que Cobrizo ne l'écoutait pas d'une oreille favorable et que M. de Gavery était fort peu sympathique au Portugais. Trop engagée néanmoins pour pouvoir reculer, elle se décida enfin à parler du mariage. Cette ouverture fut mal reçue. Cobrizo se contint pendant quelque temps; mais il ne tarda pas à se laisser emporter par sa violence naturelle

et par sa haine contre Gavery. Il lui reprocha son peu de fortune, ses folies, ses dissipations. Il finit même par montrer tant d'animosité, que madame de Vareilles l'interrompit pour lui rappeler qu'elle était l'amie de M. de Gavery.

Comme il continuait, en ménageant les termes de moins en moins, elle lui lança deux ou trois mots très-mordants sur lesquels un Français se serait immédiatement arrêté, mais que, dans sa colère, M. de Cobrizo parut à peine comprendre. Sans avoir peut-être l'intention de blesser madame de Vareilles, il laissa échapper quelque phrases si malencontreuses qu'elles froissèrent tout à fait la marquise.

— Je vous demande pardon de vous interrompre, monsieur, lui dit-elle, mais je m'aperçois que, dans l'énumération des bonnes qualités de M. de Gavery, j'en ai oublié une fort importante. C'est un vrai gentilhomme, poli, de bonnes façons, et sachant parler aux femmes avec les égards que leur doit tout homme bien élevé. C'est une qualité que nous apprécions beaucoup en France, monsieur.

En achevant ces mots, prononcés avec cette impertinence polie dont la Parisienne du faubourg Saint-Germain semble avoir le secret, madame de Vareilles fit une profonde révérence au Portugais un peu décontenancé, et accosta deux personnes de

sa connaissance qui passaient à côté d'elle en ce moment.

— Il me semble, madame, que vous n'avez pas réussi près de M. de Cobrizo? dit Baillères qui avait remarqué l'air courroucé de la marquise.

— Que voulez-vous qu'on fasse avec de pareils malotrus? répondit madame de Vareilles, d'autant plus froissée de l'impolitèsse du Portugais qu'elle était habituée à plus d'égards et de prévenances. Le comte de Martigles avait bien raison quand il nous disait l'autre jour, qu'au lieu de mettre des gants pour parler aux trois quarts des étrangers qui nous pleuvent en France, c'est une étrille qu'il faudrait prendre... Et tout cela est reçu dans le monde, pourtant!... Si le premier drôle venu, Papavoine ou Jeannot, Fualdès ou Polichinelle, nous arrivaient de l'étranger avec trois ou quatre millions, tous les salons se disputeraient l'honneur de les recevoir.

— Est-ce que M. de Cobrizo vous aurait manqué de respect? demanda Baillères avec vivacité.

— Non; il n'a pas été jusque-là, s'empressa de répondre madame de Vareilles, qui comprit l'intention du jeune homme. Il n'a été que sot et grossier... mais ne nous occupons plus de lui... revenons à notre ami Gavery. Il faut que ce mariage se fasse

en dépit de madame de Grinbavau et de son neveu. Maintenant que ma conscience est en repos, grâce à l'assentiment de M. Grosdot, je suis comme Guzman, je ne connais plus d'obstacle... Faisons une conspiration... Voyons, cher comte, dit-elle à M. de Martigles, son ami depuis quarante ans, qu'elle avait mis dans la confidence, donnez-nous un conseil; trouvez-nous un moyen.

— J'en connais bien un, répondit le vieux gentilhomme, mais vous allez me dire que c'est un moyen de comédie.

— Hum! fit la marquise.

— Voyez-vous!... Eh bien, marquise, tout vieux, tout usés qu'ils sont, ces moyens réussissent presque constamment... Il y a longtemps qu'on emploie des hameçons et pourtant le poisson y mord toujours.

— Quel est ce moyen?...

— Tout dépend de M. de Baillères.

— De moi?

— Mon Dieu, oui... Jusqu'à présent vous ne vous êtes adressé qu'aux bons sentiments... C'était mal connaître la nature humaine... Aussi avez-vous échoué... Il faut maintenant agir autrement. La fin justifiera les moyens.

— Mais de quoi s'agit-il?

— Il faut que vous fassiez la cour à madame de Grinbavau.

— Moi! s'écria Charles avec terreur.

— Vous... Je sais qu'un moment elle s'est méprise sur la cause de votre assiduité dans sa maison.

— Qui vous a dit cela?

— Madame de Vareilles.

— Je le tenais de votre ami René, dit la marquise en riant.

— En vérité, reprit Charles, je n'oserais jamais. Tout le monde se moquerait de moi.

— Cela ne durera pas longtemps. Pourvu que vous soyez tendre et passionné...

— Passionné?

— Sans doute... une déclaration brûlante.

— Une déclaration! Madame de Grinbavau elle-même me rirait au nez.

— Allons donc! Vous savez bien comment elle vous accueillait avant d'avoir découvert que vous préfériez sa nièce.

— Comment voulez-vous que je lui persuade maintenant le contraire?... Quelles raisons lui donnerais-je pour expliquer...

— Ne vous en préoccupez pas; avec les femmes du caractère de madame de Grimbavau, il suffit de

donner la première raison venue ; bonne ou mauvaise, peu importe. Chez ces femmes-là, et chez bien d'autres malheureusemént, le cœur, ou pour mieux dire la vanité ressemble aux boîtes à musique ; il suffit de le monter par quelque déclaration pour qu'il chante tout seul.

— Et vous croyez qu'il suffira que je fasse la cour à cette...

— Chut ! monsieur de Baillères... On peut se moquer d'une vieille coquette haineuse et méchante ; mais, comme elle est femme, il ne faut jamais employer les gros mots.

— Il suffira donc que je fasse la cour à cette aimable personne, reprit Charles, pour qu'elle accorde la main de sa nièce à mon ami ?

— Non pas ; vous y arriveriez peut-être ainsi, mais il faudrait beaucoup de patience, et je ne vous vois pas disposé à y consacrer les deux ou trois ans nécessaires.

— Deux ou trois ans ! Miséricorde !...

— Le siége de Troie a duré bien davantage ; mais nous ne vous mettrons pas à cette épreuve. Il y a un autre moyen plus expéditif.

— Lequel ?

— Je ne l'ai pas encore suffisamment mûri... Puis madame de Vareilles me le défendrait peut-être.

— Pourquoi cela ? demanda la marquise.

— Vous êtes trop bonne. Venez dîner avec moi, monsieur de Baillères, nous causerons de cela et nous préparerons nos batteries.

## XVII

Située au fond d'un immense fer à cheval dont les branches la protégent de trois côtés, Trouville est beaucoup moins exposée au vent que la plupart des autres ports de la Normandie. Aussi les soirées y sont-elles magnifiques et permettent-elles de prolonger la promenade ou de rester sur la terrasse fort avant dans la nuit.

En sortant de table, M. de Martigles se rendit sur la terrasse avec Charles de Baillères.

—Voilà votre Dulcinée, dit le vieux gentilhomme en montrant de loin à son compagnon madame de Grinbavau qui trônait dans un coin. Que diable raconte-t-elle donc à son auditoire?

Pour retenir autour d'elle le petit cercle qui flattait son amour-propre, madame de Grinbavau em-

14.

ployait un moyen qui ne réussit que trop souvent. Elle racòntait sur le compte d'une pauvre jeune femme de sa société une aventure scandaleuse, plus ou moins vraie, mais, en tous cas, considérablement augmentée.

— Quelle langue de vipère! murmura M. de Martigles. Malgré le motif qui nous guide, j'avais quelque scrupule de faire jouer un rôle ridiculé à une femme de son âge, mais actuellement ma conscience est tranquille. Notre complot sera la juste punition de sa méchanceté. Voyons, M. de Baillères, voici le grand moment... je vais tout à l'heure vous préparer un tête-à-tête... pas de faiblesse, morbleu!

— Oh! ne craignez rien, s'écria Charles en riant. Si je m'écoutais, Joseph serait un Don Juan à côté de moi.....

— Oh! je m'en doute bien; mais quand je parle de faiblésse, c'est comme l'opposé de courage. Au lieu d'être Joseph, soyez madame Putiphar.

— Diable! fit Charles, si madame Joseph allait ne pas lâcher son manteau!

— Soyez tranquille, j'arriverai à temps pour vous sauver. Seulement, soyez tendre et pressant.

— Vous en parlez bien à votre aise, reprit Charles qui ne pouvait s'empêcher de rire.

— Allons, Montjoie-Saint-Denis, en avant! s'écria M. de Martigles qui prit le bras de Charles et l'entraîna vers le petit groupe au centre duquel pérorait madame de Gribavau.

Après quelques minutes de conversation, M. de Martigles parla du magnifique point de vue qu'on découvre des hauteurs d'Hennequeville.

« Le soir surtout, dit-il, au clair de la lune, c'est splendide.

— Si nous y allions, dit quelqu'un.

— Oh oui! s'écria madame de Grinbavau avec un accent sentimental... L'azur de la mer et la verdure des coteaux, cela doit être si beau sous les rayons argentés de l'astre des nuits. A cette heure tout est mystère et poésie.

— C'est une idée, dit M. de Martigles. Il est huit heures; nous pouvons être de retour à dix heures, ou dix heures et demie au plus tard. Partons nous?

— Partons! s'écrièrent plusieurs autres personnes.

— Monsieur de Veillan, auriez-vous l'obligeance de prévenir M. de Grinbavau? dit Hildegarde en se levant.

Cinq ou six autres personnes de la même société se joignirent au petit groupe, et l'on se mit en route pour Hennequeville.

—Madame, dit M. de Veillan à Hildegarde, M. de Grinbavau termine en ce moment une partie de dominos; il viendra vous rejoindre tout à l'heure.

— Allons, Baillères, murmura le comte de Martigles en montrant à Charles le chapeau à plumes de madame de Grinbavau, suivez ce panache vert, et songez que, du haut de ce monument, cinquante printemps vous contemplent. Songez à votre ami, ajouta-t-il d'un ton plus sérieux.

Charles prit son courage à deux mains et se précipita vers madame de Grinbavau, à laquelle il offrit son bras, qu'elle accepta avec empressement.

Elle disait volontiers pis que pendre de Baillères, à qui elle ne pouvait pardonner sa propre erreur, mais elle n'en était pas moins flattée d'avoir pour cavalier un jeune homme, beau garçon, bien né, très-gai, très-amusant, et surtout fort à la mode. Cette dernière qualité, principalement, séduisait madame de Grinbavau : chez elle, le cœur était muet, et la vanité parlait seule. Aussi fit-elle beaucoup de frais pour son cavalier, au bras duquel elle s'appuyait avec une nonchalance dont il l'eût volontiers dispensée.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? lui dit-elle enfin. Vous avez l'air triste et préoccupé; vous serait-il survenu quelque contariété?

— Je suis souvent ainsi, répondit-il d'un ton élégiaque.

— Et pourquoi ?

— Des idées.

— Vous, l'enfant gâté de toutes ces dames.

— J'aimerais mieux l'être d'une seule.

— Fi ! repartit Mme de Grinbavau d'un petit air grondeur. Je suppose, du reste, qu'il doit en être ainsi, reprit-elle après un instant de silence.

— Hélas ! non, répondit Charles en levant les yeux au ciel.

— Comment donc ! vous n'êtes pas heureux dans vos amours ?

— Non, reprit Charles d'un ton plus sombre encore.

— On vous a déclaré qu'on ne vous aimait pas ?

— Non, madame ; mais je ne l'ai que trop vu.

— On a donc mal accueilli vos tendres propos ?

— Hélas ! madame, le respect m'a toujours fermé la bouche.

— Vous plaisantez ! fit Hildegarde... vous, timide ?

— Pas d'habitude, madame ; mais l'effet d'une grande passion.

— Quoi ! vraiment, monsieur de Baillères, vous seriez capable d'aimer ainsi ? Ah ! que c'est bien !... ah ! vous ne savez pas combien vous venez de gagner

dans mon estime!... Vous allez dire que je suis bien curieuse, mais, nous autres femmes... Voyons, est-ce que je connais l'objet de votre culte ?

— Oh! oui, madame.

— Serait-ce encore ma nièce? demanda Hildegarde d'un ton plus sévère.

— Votre nièce! fit Charles d'un air surpris.

— Laure?

— Nullement.

— Nullement, nullement, répéta madame de Grinbavau d'un air incrédule; vous en avez été fort épris pendant un certain temps...

— Jamais, madame.

— Oh!

— Je vous assure. Vous êtes dans l'erreur.

— Et ces promenades sentimentales sous mes fenêtres... les nierez-vous?

— Non, madame.

— Était-ce simplement par hasard que nous vous rencontrions partout sur nos pas?

— Non, madame.

— Vous voyez bien...

— Quoi?

— Que vous aimiez ma nièce.

— Vous vous trompez, madame; j'aimais, j'aime encore... mais ce n'est pas mademoiselle Holmes.

— Madame de Cobrizo ?

— Non, madame.

— Mais alors... je cherche en vain, dit madame de Grinbavau en baissant les yeux.

— Ne cherchez pas, madame, reprit-il vivement, car, si vous trouviez, je n'oserais plus me présenter devant vous.

— Je ne vous comprends pas, murmura Hildegarde qui commençait à penser qu'elle avait bien pu se méprendre la seconde fois, et non la première, au sujet de l'amour du jeune homme. Voyons... la personne que vous aimez est-elle de ma société habituelle ?

— Oui, madame.

— De ma famille ?

— De votre famille.

— Et ce n'est ni Laure ni Hermance ?

— Non, fit de la tête M. de Baillères, qui ne pouvait se décider à lancer le terrible aveu.

— Qui peut-elle être alors? reprit madame de Grinbavau, avec d'adorables petites mines de pudeur et de naïveté... Il faut que vous me le disiez.

— Oh ! madame !... vous allez vous fâcher contre moi !...

— Non, je vous le promets.

— Eh bien !...

— Achevez.

— Eh bien! c'est vous! s'écria enfin Baillères, se lançant avec toute l'impétuosité d'un cheval peureux qui se décide enfin à franchir un obstacle.

— Moi! grand Dieu! exclama Hildegarde en se voilant pudiquement la figure de ses deux mains pour cacher une rougeur absente... Une vieille femme.

— Une femme n'a que l'âge qu'elle paraît avoir.

— Qui n'a rien de séduisant.

— Que dites-vous!... l'esprit, la grâce, l'élégance...

— Oh! oh! oh!... Flatteur!... Mais je vous le répète, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites-là. »

Baillères jeta un rapide regard autour de lui. Tout en causant, on était arrivé sur les hauteurs qui dominent Hennequeville et sur le flanc d'un petit vallon.

Les autres personnes, masquées d'ailleurs par une élévation du terrain, devaient se trouver assez loin en avant.

Le moment était venu.

Par un geste pathétique que n'eût pas désavoué Laferrière, Charles arrêta la tremblante Hildegarde, et se jeta à genoux devant elle.

— Vous ne me croyez pas, s'écria-t-il. Écoutez-

moi, madame; il y a trop longtemps que je cache le secret de mon cœur, et que le respect enchaîne ma langue!

A ce début classique succéda une déclaration qu'on aurait pu appeler éclectique, car Baillères en empruntait les phrases aux souvenirs de toutes ses lectures: tragédie, drame, roman, comédie, il pillait effrontément chaque genre de littérature. Dans la chaleur de son débit, il lui arrivait souvent de ne plus trop savoir ce qu'il disait, mais il allait toujours, et cousait une nouvelle phrase à sa pièce d'éloquence.

De temps en temps cependant, Charles regardait autour de lui d'un air inquiet... M. de Martigles, qui lui avait promis de troubler l'entretien, ne paraissait point. D'un autre côté, madame de Grinbavau, qui ne s'était jamais vue à pareille fête, n'avait garde d'interrompre cette musique si douce à son oreille.

La position commençait à devenir embarrassante.

En dépit de sa mémoire et de son imagination, Baillères en était réduit à se répéter. Cela passait tout de même; mais il sentait que madame de Grinbavaû finirait par s'étonner de le voir ainsi marcher à reculons.

En se voyant ainsi abandonné par son allié, il eût donné bien des choses pour que la forteresse qu'il

assiégeait fît une résistance plus héroïque... Une seule parole un peu sévère eût suffi pour le faire battre en retraite, pénétré d'un respect si profond que, de la soirée, il n'eût osé reparler de son amour.

Au moment où il allait tirer une troisième édition de sa déclaration, il distingua le bruit des pas d'un homme qui s'approchait avec précaution. Ranimé par l'arrivée du secours promis, Charles se lança à corps perdu dans les phrases les plus incendiaires.

Bouleversée par cette impétueuse tendresse, Hildegarde, éperdue, balbutia quelques phrases que l'homme le moins infatué de lui-même pouvait regarder comme un aveu. Tout à coup, un homme se précipita entre les deux tourtereaux.

— Mon mari! s'écria Hildegarde.

— Ah! sacrebleu! murmura Baillères, stupéfait de voir apparaître M. de Grinbavau au lieu de M. de Martigles qu'il attendait.

# XVIII

— En vérité, je ne puis encore en croire mes oreilles, murmura M. de Grinbavau en regardant tour à tour Baillères qui, malgré son dépit, avait presque envie de rire, et Hildegarde qui s'était décidée à s'évanouir, après avoir eu soin de choisir l'endroit le plus moelleux... Comment, vous, monsieur de Baillères, vous, un jeune homme de vingt-cinq ans, je vous trouve aux pieds de ma femme qui en a cinquante bien sonnés.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Hildegarde, sur l'évanouissement de laquelle cette phrase produisit l'effet du classique verre d'eau jeté à la figure.

— Taisez-vous, madame, répliqua durement M. de Grinbavau.

— Mais, monsieur, reprit Hildegarde dont les instincts dominateurs se réveillaient...

— Je vous ai prié de vous taire, interrompit Grosdot d'un ton d'autorité qui ferma la bouche à son orgueilleuse moitié... Ne me poussez pas à bout, croyez-moi... J'ai déjà assez de peine à me contenir... Si ce n'était la crainte du ridicule qu'une pareille affaire jetterait sur deux personnes de notre âge...

— De notre âge! murmura Hildegarde.

— Mais, en vérité, tout le monde nous rirait au nez, reprit le pauvre homme dont la colère avait quelque chose de comique... On dirait que nous sommes tombés en enfance.

— Monsieur, s'écria Hildegarde, ces expressions...

— Ces expressions sont méritées, madame, reprit Babolein, et je vous trouve bien hardie d'oser élever la voix après la scène dont je viens d'être témoin. Vous comptez sur ma faiblesse, n'est-ce pas? vous avez tort, madame. Pour obtenir la paix dans mon ménage, j'ai pu faire bien des sacrifices; mais, quand il s'agit de mon honneur attaqué, de mon affection méprisée, alors je sais être le maître. Puisque telle est la récompense que vous me réserviez pour tant d'égard et de faiblesse, tout va changer.

J'entends que désormais, tout marche à ma guise; et vous la première. Nous allons rejoindre les autres personnes avec lesquelles vous êtes partie... Pas un mot de ce qui vient de se passer... Quant à vous, monsieur de Baillères...

Il le chercha des yeux, mais ce fut en vain. Charles s'était esquivé et causait en ce moment avec le comte de Martigles qui venait d'arriver. M. de Grinbavau n'acheva pas sa phrase et suivit lentement Hildegarde qui avait profité du moment d'inattention de son époux pour rejoindre ses amis.

## XIX

— Eh bien ! vous voyez ce que m'ont valu vos conseils, disait pendant ce temps Charles de Baillères au comte de Martigles, qui n'avait entendu que les derniers mots de la conversation. Je suis sûr que c'est vous qui m'avez envoyé M. de Grinbavau.

— Non, je vous jure ; je ne me le serais pas permis. Franchement, d'ailleurs, je n'y avais pas songé. Je comptais seulement vous surprendre tous deux, afin d'avoir barre sur madame de Grinbavau. Me sachant maîtresse de son secret, elle n'aurait eu garde de me résister, lorsque j'aurais appuyé la demande de votre ami Gavery.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu comme vous me l'aviez promis?

— Parce que je n'ai pu me débarrasser de ce mau-

dit Garlon, qui a, je crois, envie d'obtenir une permission de chasse dans mes bois de Verailly, et qui me suit comme mon ombre.

— Me voilà dans une agréable position! Si le bruit de cette bonne fortune vient à circuler, je n'ai plus qu'à faire mes malles et à quitter Trouville au plus vite.

— Voyons! voyons! ne nous désolons pas si promptement, dit M. de Martigles qui, tout en comprenant parfaitement la contrariété du jeune homme, avait mille peines à s'empêcher de rire... Ce n'est ni M. ni madame de Grinbavau qui en parleront, je suppose... Vous non plus... reste moi, et je pense que ma parole d'honneur doit vous rassurer.

Comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, il fallut bien que Baillères se résignât... En dépit de toutes les consolations du comte, il rentra fort tristement au Casino. Nous avouerons même à sa honte qu'il ne fit pas le moindre effort pour revoir la pauvre Hildegarde.

Celle-ci prétexta une migraine pour ne pas paraître au salon et rentra avec son mari.

M. de Grinbavau la quitta aussitôt et se rendit chez madame de Vareilles, qui fut tout étonnée de le voir arriver à pareille heure.

— Madame la marquise, lui dit-il, je vous de-

mande pardon de me présenter chez vous si tard, mais je sais combien vous tenez au mariage de votre protégé, M. de Gavery, avec ma nièce. Je me reproche d'ailleurs d'avoir, par ma sotte faiblesse, différé le bonheur de cette enfant et de votre ami. Je viens vous dire aujourd'hui que je consens à tout et que le mariage se fera quand vous le désirerez.

Stupéfaite d'un revirement si inattendu, madame de Vareilles remercia le digne homme avec effusion. Elle avait trop d'esprit et de tact pour ne pas remarquer l'état de surexcitation de M. de Grinbavau, qui parlait et gesticulait avec une animation inusitée. Elle le questionna avec tant d'intérêt et d'affectueuse délicatesse, que le pauvre homme ne put y résister plus longtemps. Il se mit à pleurer comme un enfant, et raconta à la marquise tout ce qui s'était passé entre sa femme et M. de Baillères.

— Tenez, lui dit-il, cela m'a brisé le cœur. Je suis loin d'avoir rencontré chez Hildegarde l'affection que j'avais pour elle dans le principe, et que j'aurais désiré trouver chez ma femme. Mais enfin, je comptais sur elle, je l'estimais.... je.... A son âge! avec sa figure!... En qui donc aurai-je confiance, désormais?

Madame de Vareilles n'eut pas de peine à deviner

15.

la vérité. Sans la sincère affliction du pauvre Grinbavau, elle eût ri de bon cœur en songeant à la figure que devait faire le malheureux Baillères, surpris en *criminal conversation* avec un tendron de cinquante printemps. Avec son tact exquis et sa bonté ordinaire, elle s'empressa de calmer et de consoler M. de Grinbavau. Elle avait justement dans sa bibliothèque le volume d'Octave Feuillet contenant la charmante petite pièce de *la Crise*. Elle en lut quelques passages à M. de Grinbavau et lui prouva qu'Hildegarde n'avait fait que céder à ce mouvement d'entraînement auquel presque toutes les femmes vertueuses sont exposées à un certain âge. Elle aurait bien pu justifier complétement M. de Baillères, en expliquant le but qu'il poursuivait, mais elle craignit que cette confidence, tout en rassurant le bonhomme, ne compromît le mariage de Laure et de M. de Gavery. En conséquence, elle se contenta de calmer M. de Grinbavau, et le renvoya presque tout à fait consolé. Elle envoya aussitôt chercher M. de Gavery, et lui raconta l'heureux incident qui venait de renverser la barrière élevée entre lui et celle qu'il aimait.

— C'est à M. de Baillères que vous devez ce consentement, lui dit-elle, et vous devez lui en avoir une grande reconnaissance, car ce pauvre garçon a

fait pour vous ce qu'il n'eût certes jamais fait pour toute autre considération. »

Gavery s'empressa de courir chez Baillères pour lui annoncer le bonheur dont il lui était redevable. Ses remerciements calmèrent un peu le dépit de son ami, qui finit peu à peu par prendre son aventure du côté plaisant, tout en gardant néanmoins un peu de rancune à M. de Martigles.

Le lendemain matin, vers dix heures, les deux amis déjeunaient ensemble dans le petit salon du *Bras-d'or*, lorsqu'ils virent entrer M. de Cobrizo.

Le Portugais paraissait furieux.

— Monsieur, dit-il à Gavery, je viens d'apprendre que, dupe de je ne sais quelle comédie, et persécuté sans doute par vos nombreux amis, mon oncle, M. de Grinbavau, a consenti à vous accorder la main de ma belle-sœur.... Puisque M. de Grinbavau a été assez faible pour se laisser entraîner à cette sottise, moi, je saurai l'empêcher. Je vous déclare que vous n'épouserez pas mademoiselle Holmes !

Depuis qu'il avait obtenu le consentement de M. de Grinbavau, René était si heureux qu'il aurait voulu se mettre bien avec tout le monde, et surtout naturellement avec tous les parents et les amis de Laure.

Au lieu de répondre à M. de Cobrizo, comme il

l'eût fait probablement en toute autre circonstance, il fut aussi calme, aussi conciliant que possible; mais l'autre, qui semblait exaspéré, montra d'autant plus d'exigence et de grossièreté que René témoignait de modération. Comme Gavery lui demandait les motifs de cette opposition si violente, le Portugais lui reprocha ses folies, ses dissipations et l'accusa de chercher à refaire sa fortune par son mariage avec mademoiselle Holmes. S'animant par ses propres paroles, il arriva enfin à un tel degré d'impertinence, que Gavery se vit obligé de changer de ton.

Au moment où tous deux en étaient arrivés à parler d'une rencontre, trois coups vigoureux firent trembler la porte du petit salon.

— Entrez! cria M. de Gavery en reprenant son sangfroid.

Ce fut Mathurin Lequellec qui parut.

— Me voilà, moi! dit-il en s'avançant vers son maître d'un air tout rayonnant.

— D'où viens-tu donc, mon pauvre garçon?

— Du Havre, monsieur.

— Où étais-tu passé alors? Je commençais à être fort inquiet sur ton compte.

— Vous avez cru que j'avais déserté peut-être?

— Non, Mathurin, je te crois incapable de m'abandonner.

— Eh bien! vous avez raison; oui, foi de Breton, vous avez raison!... et voyez-vous bien, si j'avais jamais pensé à vous quitter, ce que vous venez de dire là m'en aurait empêché de toute ma vie; mais je n'y ai jamais songé.... vrai d'honneur.... au contraire, je travaillais pour vous.

— Tu me raconteras cela tout à l'heure.... J'ai à causer avec monsieur. Attends-moi dans le jardin. Dis à la cuisine qu'on te donne un verre de vin; cela t'éclaircira les idées.

Après cet échange de paroles, René reprit sa conversation avec M. de Cobrizo.

— Monsieur, lui dit-il, au point où nous en sommes arrivés, nous ne pouvons continuer plus longtemps cet entretien. C'est à nos témoins qu'il appartient désormais d'y donner suite.

Furieux du sangfroid de son adversaire, le Portugais voulut encore répliquer; mais René ne lui répondit que par un regard froid et hautain et se leva, ainsi que Baillères.

— Viens-tu? dit-il à ce dernier.

Charles lui prit le bras, et tous deux s'éloignèrent, laissant dans le salon M. de Cobrizo, qui fut obligé de se retirer.

En traversant le jardin, Gavery appela Mathurin et l'emmena dans sa chambre.

— Maintenant, lui dit-il, raconte-nous ce qui t'est arrivé.

— Pour lors, dit Lequellec, qui n'avait jamais pu s'habituer à employer la troisième personne pour parler à son maître, pour lors je trouvais que vous aviez l'air si triste et si sombre que ça me donnait de l'inquiétude. Je ne pouvais pas vous demander ce que vous aviez, parce que je sais bien que vous n'aimez pas cela et que vous m'auriez envoyé promener. « Il n'a qu'à lui passer une mauvaise idée » par la tête! » que je me disais à moi dans mon petit intérieur.... Vous comprenez, monsieur de Baillères? ajouta-t-il en se tournant vers Charles, qui traitait le brave marin avec la même familiarité que M. de Gavery.... Ça m'inquiétait, moi; pour lors je me suis mis à suivre le sillage du lieutenant.... de loin, bien entendu.... Au reste, il était si absorbé, et il allait si bien le nez à terre, que j'aurais passé à deux pieds de lui sans qu'il me vît. Aussi vrai que voilà une table là, monsieur, le lieutenant m'a fait bourlinguer depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, au point que les jambes m'en rentraient dans le corps. Je me disais toujours.... « Allons bon, c'est fini désormais : le lieutenant » n'a pas les bêtes d'idées que je lui supposais.... » je puis m'en aller.... » Mais, tout en disant cela,

je restais tout de même.... Enfin, vers neuf ou dix heures du soir, j'ai cru m'apercevoir que je n'étais pas tout seul dans le sillage du lieutenant. Il y avait un autre bâtiment qui ne voulait pas accoster non plus, mais qui naviguait toujours de conserve. Ça m'a paru suspect.... J'ai résolu d'observer le particulier. En arrivant de l'autre côté de la porte, sur la jetée, voilà mon homme qui prend sa course et qui disparaît.

» — Bon, que je me dis, je me serai trompé... C'est » un autre qu'il suivait. » Pas du tout; le coquin voulait dépasser le lieutenant pour l'attendre sur la jetée.

» Dix minutes après, j'ai entendu un cri. J'ai cru qu'on avait assassiné mon lieutenant.... J'en suis devenu tout je ne sais comment.... j'ai pris ma course.... Aussi vrai que je m'appelle Mathurin Lequellec, voyez-vous, si le lieutenant avait été tué et si je n'avais pas eu d'armes, j'aurais mangé l'assassin. Mais vous aviez déjà sauté dessus, vous, monsieur de Baillères.... Oh! je n'oublierai jamais cela, et si un jour vous avez besoin de la peau d'un vieux matelot, vous pouvez vous adresser à Mathurin Lequellec. Tant qu'il y aura une goutte de sang dans ce bras-là, voyez-vous, elle sera à votre service.

» Pour lors, quand j'ai vu le brigand qui arrivait de mon côté, et que je l'ai entendu se jeter à l'eau, j'ai sauté après lui. Il nageait bien, le coquin, oh! pour ça, faut lui rendre justice; il nageait comme un vrai marsouin.... Moi aussi, je ne file pas mal de nœuds.... Tout de même, il allait encore plus vite que moi.

» Il a gagné au large.... J'ai bien vu qu'il avait quelque part une embarcation à l'attendre, car il l'a hélée deux ou trois fois. A la fin, on a répondu. Alors, il a nagé de ce côté; moi, je suivais toujours. Je l'ai entendu monter à bord de la barque que j'étais encore à cinquante ou soixante brasses de lui. J'ai crié : « Arrêtez le brigand! le voleur! l'assassin! » Mais, je t'en souhaite!... D'abord, je crois bien qu'ils ne m'ont pas entendu; et puis ça ne les aurait pas empêchés de faire route.

» Par bonheur, il y avait tout près de moi une petite barque qui louvoyait pour attendre la marée. Les hommes m'ont entendu et m'ont répondu. Alors j'ai mis le cap sur eux et j'ai grimpé à bord. Je leur ai conté ce qui était arrivé et je leur ai promis une bonne somme s'ils m'aidaient à rejoindre mon coquin.

» — Il n'y a pas assez d'eau pour que son embarca-
» tion puisse rentrer, m'a dit le patron. Il faut qu'il

» aille au large ou qu'il rejoigne quelque bâtiment » en rade. S'il est dans le canot qui a passé tout à » l'heure, il doit être juste à l'avant de nous. »

» Comme il disait cela, le canot de mon brigand a hissé une voile.... Nous l'avons suivi, mais il était plus fin voilier que nous. Un mille de plus et nous le perdions de vue. Heureusement il a accosté un gros navire, tandis que nous le distinguions encore.

» Cinq minutes après, son embarcation nous a croisés; nous avons hélé le patron, mais il n'a pas répondu. Alors nous avons continué jusqu'au navire.... un beau trois-mâts carré, ma foi, qui partait au lever du soleil pour Rio-Janeiro. Je suis monté à bord avec le patron de la barque et j'ai dit que je voulais parler au capitaine.

» Je lui ai demandé si un homme ne venait pas de monter à bord. Il m'a dit que oui : alors je lui ai largué ma petite histoire. Il a fait venir le monsieur.... Le coquin avait raconté qu'il était tombé à l'eau en s'embarquant, pour expliquer comme quoi il arrivait mouillé comme un canard.

» Entre nous deux, le capitaine était fort embarrassé. J'avais bien l'air de dire la vérité, mais l'autre était mis comme un prince, et il avait de l'argent plein ses poches et un passe-port en règle. Il avait

retenu son passage dans l'après-midi, et il déclarait que si le capitaine le renvoyait à terre, il le rendait responsable de tous les dommages. Il se démenait comme un requin sur le pont, quoi!

» Pendant ce temps la brise fraîchissait. Pour profiter du vent, le capitaine a fait lever l'ancre, et le navire est parti. On m'a offert de me renvoyer sur la barque de pêche, j'ai refusé.... Je me serais battu contre l'équipage tout entier, voyez-vous, plutôt que de lâcher mon homme....

» Je ne sais pas trop ce que cela serait devenu, lorsque, par bonheur, à une vingtaine de milles en mer, nous avons rencontré le *cutter* de l'État, *le Résolu*, qui rentrait au Havre. Le capitaine a fait gouverner dessus.... Arrivé bord à bord avec *le Résolu*, il a été conter mon histoire au lieutenant de vaisseau qui le commandait.

» Le lieutenant est venu m'interroger. Quand j'ai prononcé votre nom, il m'a dit qu'il vous connaissait.

— Comment s'appelle-t-il?

— M. Targer.

— En effet, nous nous sommes trouvés ensemble au cap de Bonne-Espérance.

— J'ai bien vu que ça faisait déjà bon effet. Puis j'ai eu l'idée de lui demander le nom des hommes

de son équipage, pour voir s'il n'y en aurait pas aussi quelqu'un qui ait navigué avec moi. Justement, Leraille, qui était gabier sur *le Neptune* en même temps que moi, se trouvait maître à bord du *Résolu*. On l'a fait venir... Il m'a reconnu. « Tiens, » qu'il m'a dit, comme tu es engraissé, mon fiston, » il paraît... »

— C'est bon, c'est bon, interrompit René en souriant, laisse là ton dialogue. Qu'a décidé le lieutenant?

— Dame! lorsqu'il a vu cela, et que Leraille a répondu de moi *corps à corps*, il a dit qu'il allait emmener le particulier et moi et nous conduire au Havre. L'autre a voulu recommencer ses réclamations; alors le lieutenant lui a dit de se taire. Comme il ne voulait pas venir de bon gré, on l'a ficelé comme un saucisson, et on l'a jeté à bord.

» Le lieutenant m'a fait donner un *boujaron* d'eau-de-vie qui ne valait point celle de M. Levasseur, faut bien le dire, mais dont j'ai été reconnaissant tout de même, et il m'a prié de vous faire ses amitiés. En débarquant au Havre, on nous a conduits tous deux, le monsieur et moi, chez le procureur impérial, qui a fait venir aussi le maître de l'hôtel de l'amirauté. Il a vu bien vite que c'était l'autre qui était fautif, et l'on m'a donné ma feuille de

route en me faisant des compliments. L'autre a été fourré à fond de cale, c'est-à-dire au violon, en prison, quoi ! moi, j'ai pris un bateau et me voilà. Le procureur a dit comme cela, monsieur, qu'il allait vous écrire et vous prier de venir au Havre... Voilà l'histoire, mon lieutenant.

Il avala là-dessus un plein verre de cognac que Baillères venait de lui verser, s'essuya la bouche du revers de sa main et attendit la réponse de son maître avec la physionomie d'un homme certain d'avoir rempli son devoir,

Gavery le félicita de son intelligence et de son courage et le remercia de son attachement.

— Oh ! pour ce qui est de ça, oui, je vous suis attaché, reprit le matelot, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; mais il n'y a pas de mérite à cela. Seulement, je crois qu'on ne s'est pas mal tiré de l'affaire à bord du trois-mâts, et qu'on a joliment gouverné devant le commandant du *cutter*. Ce n'est pas pour me vanter, mais, foi de gabier, j'ai aplati le Brésilien.

— Cet homme était Brésilien ? demanda René.

— *Censément*, puisqu'il partait pour Rio-Janeiro.

— Ce n'est pas une preuve.

— Puis il parlait portugais... Devant le lieutenant, il a voulu le nier, je ne sais pas trop pourquoi,

mais le capitaine du trois-mâts lui a bien dit qu'il mentait. Puis, voyez-vous, il avait une figure de ce pays-là ! un charbon qui aurait déteint, quoi !

Baillères et Gavery se regardèrent. Tous deux avaient eu la même idée.

D'après la haine inexplicable de Cobrizo contre M. de Gavery, on pouvait à bon droit remarquer cette coïncidence de nation. Le portrait que Mathurin faisait du meurtrier s'accordait en outre parfaitement avec les renseignements fournis par le batelier du *Djalma* sur l'homme qui était parti de Trouville à la poursuite de Gavery.

Ce dernier recommanda à son domestique le secret le plus absolu et resta seul avec Baillères. Après un entretien de quelques minutes, Gavery se rendit chez madame de Vareilles, à laquelle il raconta la provocation de Cobrizo et le cruel embarras dans lequel le mettait cette rencontre avec son futur beau-frère.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne redoute pas un duel, ajouta-t-il; mais je crains que cela ne fasse renaître tous les obstacles qui s'opposaient à mon mariage avec mademoiselle Holmes. En admettant même qu'il ne l'empêche pas complétement, il le retarderait et peut-être pour longtemps.

— Voulez-vous me laisser faire une tentative au-

près de M. de Grinbavau ? dit la marquise. Quelque riche qu'il soit, M. de Cobrizo doit tenir à l'héritage des parents de sa femme. La crainte de se brouiller avec eux l'arrêtera peut-être.

— On va croire que j'ai peur, murmura René.

— Quel enfantillage! Lorsqu'on a eu, comme vous, quatre duels le même jour, comment ne se met-on pas au-dessus de pareilles craintes? D'ailleurs, mon ami, songez qu'il s'agit de votre mariage avec Laure. Elle vaut bien quelque petit sacrifice d'amour-propre.

— Vous avez raison, répondit Gavery; je m'abandonne à vous.

## XX

Tandis que la marquise, infatigable comme le sont les femmes de ce caractère lorsqu'il s'agit de rendre service à un ami, courait chez M. de Grinbavau, les témoins de René s'abouchaient avec ceux de M. de Cobrizo.

Forcés d'obéir aux exigences de leur ami, ces derniers demandaient un duel à mort et dans des conditions tout à fait insolites. Ils voulaient qu'on plaçât les adversaires à cinq pas, après avoir fait décider par le sort lequel des deux tirerait le premier.

Baillères et M. de Bauvron se récrièrent, en disant avec raison que, dans la circonstance, ils ne voyaient point d'insulte suffisante pour justifier de telles conditions.

— Nous ne servirons jamais de témoins pour un pareil duel ! s'écria M. de Bauvron.

— Dans notre pays, on se bat de toutes les manières, dit un des témoins de Cobrizo, qui était Portugais comme le mari d'Hermance. Mon ami est l'offensé, il a le droit de choisir la mode de son pays.

— Laissez-moi donc tranquille, s'écria M. de Bauvron qui se contenait avec peine depuis quelque temps. Si un Japonais vient me chercher une querelle d'Allemands, faudra-t-il pour lui plaire, et parce que c'est la méthode de sa nation, que je m'ouvre le ventre devant lui tandis qu'il en fera autant de son côté?

La discussion s'échauffa si bien que les témoins, oubliant leur rôle, faillirent se quereller sérieusement. L'un des amis de Cobrizo se montrait fort convenable ; mais l'autre homme, d'un esprit étroit et obstiné, ne voulait pas comprendre que Cobrizo n'avait pas le droit de se poser en offensé et d'imposer des conditions en dehors de toutes les règles ordinaires du duel. D'un autre côté Bauvron, assez querelleur de sa nature et d'ailleurs exaspéré par l'entêtement et l'exigence du Portugais, mourait d'envie de l'envoyer au diable et de lui donner une leçon pratique et personnelle du duel tel qu'il a lieu

généralement en Europe. Baillères et l'autre témoin parvinrent heureusement à calmer les deux mauvaises têtes, et les emmenèrent chacun de leur côté. On se sépara naturellement sans avoir rien conclu. Les témoins de Cobrizo allèrent chez ce dernier lui rendre compte de cette entrevue inutile. Comme il rentrait chez lui, il rencontra sur la plage Gavery qui se promenait avec Baillères et Bauvron.

Surexcité sans doute par tout ce qu'on venait de lui raconter ou désirant peut-être rendre un combat inévitable, Cobrizo s'approcha de Gavery et le regarda très-insolemment. René se contint; mais, emporté par sa violence et par sa haine inexplicable contre Gavery, le Portugais proféra une injure grossière et leva la main sur son ennemi. Bauvron lui saisit le bras et l'envoya rouler sur le sable. Gavery était devenu très-pâle, et ses yeux étincelaient comme ceux d'un lion enchaîné.

— Mon cher, dit-il à Baillères, ma patience est à bout. Arrive que pourra. Il faut que ce duel ait lieu. Acceptez toutes les conditions qu'on voudra.

Pendant ce temps, Cobrizo s'était relevé. Il revint sur Bauvron dans tel état de fureur que les yeux lui sortaient de la tête et qu'il écumait comme un sanglier aux abois.

— Tout doux, monsieur! lui dit l'officier; si c'est

un duel que vous voulez, je suis votre homme. Si c'est un combat de crocheteurs, je vous enverrai mon domestique qui est au courant de ce genre de lutte. Seulement, ne me touchez pas, ou je vous mets dans un tel état, que d'ici à deux mois je vous défie de toucher une épée ou un pistolet. »

Les deux amis de Cobrizo le saisirent à bras le corps et l'empêchèrent à se livrer à des violences indignes de lui.

— Quelle bête féroce ! dit Baillères.

— Voilà lès témoins de M. Cobrizo qui reviennent, dit Bauvron. Évidemment ils nous cherchent.

— Allez au devant d'eux, dit Gavery, et tâchez de tout arranger pour demain. Maintenant qu'un duel est devenu inévitable, je vous avoue que je désire en être débarrassé le plus tôt possible. Vous me retrouverez à l'hôtel.

La conduite inqualifiable de Cobrizo ayant mis tous les torts de son côté, ses amis ne pouvaient avoir désormais la prétention de le poser en offensé : ils déclarèrent cependant que Cobrizo n'ayant jamais tiré l'épée, ils ne le laisseraient pas se battre à cette arme contre un adversaire aussi fort que M. de Gavery.

— Tant pis pour M. de Cobrizo, dit Baillères.

Quand on veut être insolent, il faut se résigner à subir les conséquences de sa brutalité.

Une discussion fut encore sur le point de s'élever. On y coupa court en décidant qu'on se rencontrerait le lendemain à neuf heures du matin, au pied du château de Lassay, et qu'on apporterait des épées et des pistolets.

— Si M. de Gavery persiste à exiger l'épée, dirent les témoins du Portugais, M. de Cobrizo se battra à l'épée ; mais nous espérons que votre ami consentira à prendre le pistolet.

On se sépara là-dessus.

Baillères et Bauvron rejoignirent Gavery et lui racontèrent les détails de cette entrevue. Ils le trouvèrent fort attristé de ce duel, mais parfaitement décidé à le mener jusqu'au bout. En quittant ses amis, il se rendit chez madame de Vareilles et la mit au courant du nouvel incident qui coupait court désormais à toute tentative de conciliation. La marquise lui apprit qu'elle sortait elle-même de chez M. de Grinbavau. Ce dernier avait fait appeler M. de Cobrizo et lui avait signifié qu'il le déshériterait complétement, s'il persistait dans son inqualifiable provocation. Cobrizo s'était emporté et avait répondu que nulle considération au monde ne l'empêcherait de tuer M. de Gavery.

« Mais enfin, que vous a-t-il fait pour que vous le haïssiez tant? avait demandé M. de Grinbavau.

Le Portugais avait mâchonné une réponse évasive, et il était parti en déclarant qu'il allait ordonner à sa femme de faire tous ses préparatifs pour quitter Trouville dès le surlendemain.

Un instant après, madame de Cobrizo était arrivée tout en pleurs chez son oncle. Son mari sortait de chez elle et lui avait déclaré qu'elle eût à faire ses préparatifs pour se séparer de sa famille et pour partir pour l'Amérique.

M. de Grinbavau était accouru raconter tout cela à madame de Vareilles, qu'il venait de quitter au moment où René se présentait chez elle.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Gavery et ses deux témoins arrivèrent au pied du château de Lassay. C'était à cet endroit même que René avait eu ses quatre duels. Que de changements depuis ce temps!

A cette époque, il appelait la mort de tous ses vœux et il allait presque gaiement à une rencontre qu'il avait en quelque sorte provoquée. Aujourd'hui, ranimé par un nouvel amour et voyant devant lui tout un avenir de tendresse et de bonheur, il ne se battait qu'à son corps défendant.

— Je ne crois pas qu'on puisse jamais m'accuser

de lâcheté, disait-il à Baillères, mais je t'avoue qu'en ce moment j'ai un poids sur le cœur et qu'il me serait cruel d'être tué aujourd'hui.

Une demi-heure s'écoula. Cobrizo ne paraissait pas. Vers dix heures, on aperçut une voiture qui arrivait par le pont de Touque ; elle s'arrêta à l'endroit où le sentier qui conduit à la chapelle Saint-Arnoult rejoint la route de Touque à Cabourg. Deux hommes en descendirent : c'étaient les deux témoins de l'adversaire de Gavery.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit Bauvron étonné de ne pas voir Cobrizo.

— Où donc est votre ami, messieurs ? demanda Bauvron aux deux témoins.

— Est-ce qu'il n'est pas ici? dit l'un d'eux avec surprise.

— Non, messieurs.

— Alors nous ne savons ce qu'il est devenu. Il devait venir nous prendre avec sa voiture à huit heures et demie. Nous avons envoyé chez lui pour savoir d'où provenait son retard. On a répondu qu'il était parti avant neuf heures, comme un homme très-pressé et sans dire où il allait. Après avoir attendu jusqu'à dix heures, nous avons envoyé de nouveau demander s'il était rentré. On nous a répondu que non. Nous avons pensé qu'il y avait

eu un malentendu et qu'il croyait peut-être nous trouver ici. Alors nous avons pris une voiture, et nous sommes partis en laissant un mot chez M. de Cobrizo pour le prévenir, dans le cas où il rentrerait. Il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident.

— Il est dix heures et demie maintenant, dit Baillères. Si vous voulez, nous pouvons encore attendre jusqu'à onze heures.

Une heure s'écoula sans qu'on vît arriver M. de Cobrizo.

— Messieurs, dit enfin M. de Bauvron, voici onze heures et demie : nous avons attendu plus de deux heures. Je crois que c'est assez et peut-être même trop longtemps. Si vous le voulez bien, nous allons rentrer en ville.

Les témoins de Cobrizo s'inclinèrent en hommes qui n'ont rien à répondre, et les cinq jeunes gens revinrent ensemble à Trouville.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi que l'avaient dit les témoins de M. de Cobrizo, il avait été convenu que ce dernier viendrait avec la voiture chercher ses amis à huit heures et demie.

Au moment où le Portugais commençait à s'habiller, un individu s'était présenté à sa porte et avait demandé à lui parler immédiatement. Les

domestiques lui avaient dit de revenir dans l'après-midi ; mais il s'était obstiné à voir tout de suite M. de Cobrizo. Celui-ci avait donné ordre de le laisser entrer.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'entrée de cet homme dans la chambre de M. de Cobrizo, lorsque celui-ci descendit avec l'inconnu. Il n'avait pas même pris le temps de faire sa barbe.

Tous deux coururent à la place de la *Cahotte*, descendirent sur la grève, et s'embarquèrent dans un bateau qui les attendait à quelque distance des estacades.

— Eh bien ! il était temps, leur dit le patron en poussant vigoureusement avec son aviron pour s'éloigner de terre ; cinq minutes de plus, et nous allions toucher. Cette satanée marée descend avec une vitesse incroyable. Heureusement, nous voilà *parés*.

Ils hissèrent leurs voiles, et le patron mit le cap sur le Havre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'individu qui avait été arrêté la veille à bord du trois-mâts brésilien avait déclaré se nommer Antonio Coïmbo.

C'était du reste le nom porté sur son passe-port, qui le désignait comme sujet brésilien.

Comme il avait soutenu le contraire devant le commandant du côtre français, cette contradiction était une mauvaise note contre lui. Il avait bien cherché à l'expliquer en prétendant que, né au Brésil, il avait quitté le pays fort jeune, et qu'il en avait complétement oublié la langue. Mais, outre l'affirmation du capitaine du trois-mâts brésilien, qui avait certifié au commandant du *Résolu* que Coïmbo lui avait parlé en portugais, l'accent du prisonnier suffisait pour démentir ses paroles.

Voyant du reste que son affaire s'engageait fort mal, Coïmbo avait fini par se renfermer dans un silence absolu.

Quoiqu'il eût été fouillé comme tous les prisonniers au moment de son entrée à la maison d'arrêt, il était parvenu à soustraire aux recherches deux billets de banque de mille francs et cinq pièces d'or de quarante francs. Il demanda une cellule particulière.

— Nous n'avons de libre en ce moment qu'une chambre à deux lits, répondit le concierge, et l'un de ces lits est déjà occupé.

— Je voudrais une cellule où je sois seul, répondit Coïmbo, je payerai ce qu'il faudra.

— Prenez celle-ci, monsieur, lui dit le gardien; le prisonnier qui l'habite va être mis en liberté

aujourd'hui ou demain matin et je ferai en sorte de vous laisser seul.

Le compagnon de chambre du Brésilien était un petit homme à figure sournoise et rusée.

Il avait été compromis dans une querelle qui avait eu lieu entre des matelots et dans laquelle un novice américain avait reçu un coup de couteau.

Cet homme, qui s'appelait Jean Maudier et qui menait une existence assez problématique, avait été trouvé caché dans l'auberge où avait été commis le meurtre. Ses réponses n'ayant pas été satisfaisantes, on l'avait arrêté et conduit à la maison de dépôt.

A la suite de l'interrogatoire de ce Maudier et de l'enquête faite à son sujet, on l'avait reconnu pour un contrebandier fort adroit.

Il était venu à l'auberge pour organiser probablement quelque affaire de son métier, puis, surpris par le tapage et plus tard par l'invasion de la police, il avait été arrêté avec les vrais coupables.

Ceux-ci ayant été découverts sur ces entrefaites, Maudier n'attendait plus que son bulletin de sortie pour retourner au grand air.

Bien que tout le monde le connût pour un contrebandier, capable au besoin de quelques mauvais coups, il n'y avait contre lui que des soupçons,

sans aucun fait assez évident pour motiver une arrestation sous ce rapport.

Maudier et Coïmbo restèrent assez longtemps éloignés l'un de l'autre et s'observant réciproquement.

Enfin Coïmbo fit quelques avances à son confrère d'infortune et la conversation s'engagea.

—Écoutez, lui dit enfin le Brésilien, voulez-vous gagner mille francs?

— C'est selon, monsieur, reprit Maudier qui n'était pas Normand pour rien.

— Voici de quoi il s'agit, reprit Coïmbo. D'après ce que m'a dit le geôlier, vous allez être mis en liberté ce soir ou demain matin.

— On me l'a fait espérer.

— Eh bien, voulez-vous vous charger de porter une lettre à quelqu'un de ma part?

— Où?

— A Trouville.

— A qui?

— Vous verrez le nom sur l'adresse. C'est un homme immensément riche et qui vous payera généreusement.

— Vous avez dit mille francs?

— Je le dis encore.

— Quand serai-je payé?

— En remettant la lettre.

— Hum ! fit le Normand d'un ton peu satisfait,

— Je puis vous donner deux cents francs d'avance.

— Donnez toujours.

— Alors je puis faire ma lettre ?

— Certainement.

— Comment ferez-vous pour qu'on ne la trouve pas sur vous ?

— Ne vous en inquiétez pas, reprit Maudier en riant. La contrebande est mon métier. Je vous promets que votre lettre arrivera à destination.

— Je n'ai ni encre, ni papier, dit le Brésilien ; comment faire ?

Maudier haussa les épaules.

— Voyons les deux cents francs, dit-il.

L'autre les montra.

— Très-bien, fit le Normand ; maintenant je vais vous fournir de quoi écrire.

Il lui donna un crayon et une feuille de papier ; mais, toujours méfiant, il ne voulut jamais lui dire comment il était parvenu à se les procurer.

— Faites le billet le plus petit possible, dit le contrebandier, et surtout hâtez-vous. Voici l'heure où l'on vient d'habitude chercher ceux qui vont être mis en liberté.

Voici ce que contenait la lettre de Coïmbo.

« Je suis détenu dans la prison du Havre ; avisez à me sauver. L'homme qui vous remettra ce billet vous donnera tous les renseignements. »

Pour plus de sûreté, Coïmbo n'écrivit pas l'adresse, mais il l'indiqua clairement à Maudier.

— Vous demanderez M. de Cobrizo, lui dit-il, et vous ferez en sorte de ne remettre ce billet qu'à lui-même. Vous irez le chercher partout où il sera.

Maudier ne fut mis en liberté que le soir. Il loua un bateau et partit dans la nuit pour Trouville. Nous avons vu comment il s'était acquitté de sa commission.

En arrivant au Havre, et malgré les avis prudents de Maudier, M. de Cobrizo courut à la prison. Comme la plupart des gens habitués aux mœurs américaines, il se figurait que rien ne résistait au pouvoir de l'argent. Il demanda à voir Coïmbo.

Le geôlier réclama naturellement l'autorisation du parquet.

Le Portugais essaya d'y suppléer par l'offre de quelques pièces d'or ; le gardien refusa.

— Vous avez donc un grand intérêt à voir le prisonnier ? dit ce dernier en fixant un regard inquisiteur sur le Portugais.

— C'est mon compatriote, répondit Cobrizo, qui comprit qu'il risquait d'éveiller les soupçons et devint moins pressant.

— Eh bien alors, il faut remplir les formalités, reprit le gardien, qui lui donna tous les détails nécessaires, avec la politesse qu'inspire presque toujours la vue de l'or.

— C'est bien, dit M. de Cobrizo ; je vais de ce pas chez le magistrat.

— Voulez-vous que je vous fasse conduire ? demanda le concierge.

— Merci, je trouverai bien tout seul.

En réalité, M. de Cobrizo se souciait fort peu d'une entrevue avec la justice. Il craignait à bon droit le regard scrutateur des magistrats et commençait à se dire qu'il marchait sur un terrain brûlant.

En revenant au café où l'attendait Maudier, il crut remarquer qu'on le suivait.

Il trouva le contrebandier en train de boire avec deux marins anglais à figures patibulaires.

Cobrizo le prit à part et lui raconta l'insuccès de sa tentative.

— Je vous l'avais bien dit, fit Maudier, qui avait évidemment sur la conscience d'autres méfaits que ceux de la contrebande, à en juger par son expé-

rience des prisons et de leurs usages. On fait beaucoup de choses avec de l'argent, voyez-vous, monsieur ; mais alors il faut du temps pour se retourner et pour dresser ses batteries.

— Je crains que l'on ne m'ait suivi, reprit Cobrizo.

Maudier se leva, écarta un coin du rideau et regarda dans la rue.

— Parbleu ! dit-il ; je vous avais prévenu. Croyez-moi, monsieur, si vous avez quelque peccadille à vous reprocher, ne restez pas davantage en France.

— Où irais-je ?

— En Angleterre.

— Et ma femme... mes parents ?

— Mieux vaut leur écrire d'Angleterre que de prison. Avez-vous un passe-port ?

— Non.

— C'est une faute... Après cela, il ne serait peut-être plus possible déjà de le faire viser. Le diable est qu'on ne vous recevra pas à bord des paquebots sans cela. Avez-vous de l'argent sur vous, au moins ?

— J'ai quarante mille francs.

Un éclair traversa les yeux louches de Maudier ; les oreilles lui tintèrent.

— Eh bien! reprit-il, je ne vois qu'un moyen de vous sauver.

— Lequel?

— Vous allez couper vos moustaches et vos favoris. Le maître du café, qui est un de mes amis, vous prêtera des vêtements de matelot; moi, de mon côté, je m'arrangerai de manière à ne pas être reconnu. Nous partirons avec les deux marins que vous voyez là. Je vous conduirai dans une autre maison que je connais du côté des quais. Nous y attendrons que la mer soit haute. A la nuit, nous sortirons et nous gagnerons la yole de ces Anglais qui est mouillée à côté des barques de pêche; ils nous conduiront à leur lougre, le *Good-Fellow*, dont je connais le patron. Vous ferez votre prix; si vous payez suffisamment, il vous embarquera et trouvera bien moyen de vous déposer quelque part sur les côtes d'Angleterre.

Le conseil du contrebandier était assez bon, mais M. de Cobrizo ne pouvait se décider à laisser derrière lui Coïmbo dont il craignait évidemment quelques révélations.

— Non, dit-il, je ne puis partir ainsi. Je vous propose un marché. Vous devez avoir des amis dans la prison ou connaître des gens qui y ont conservé quelques intelligences.

— Eh bien?

— Voici deux mille francs! Trouvez moyen de faire évader Coïmbo. Si, d'ici à demain, il est libre, je vous donne vingt mille francs.

— Vingt mille francs? répéta Maudier avec un accent inexprimable de cupidité.

— Vingt mille francs.

— Et quand me les remettrez-vous?

— Obtenez que vos Anglais restent à nous attendre. Au moment où Coïmbo mettra le pied dans la barque, je vous donne dix mille francs, et les dix mille autres vous seront délivrés aussitôt qu'il aura débarqué en Angleterre.

— Vous me demandez l'impossible, dit Maudier. Vous ne savez pas, vous autres étrangers, combien tout cela est difficile en France. Chez vous, avec de l'argent, on achèterait tous les gardiens de la ville. En France, ils sont tellement tenus que, même avec de la bonne volonté, ils ne peuvent vous servir sans se perdre. N'importe, vingt mille francs valent la peine qu'on s'ingénie... Je vous réponds que si votre ami ne s'échappe pas, ce ne sera pas ma faute.

— Comment allez-vous vous y prendre?

— Je n'en sais rien encore. Je vais aller voir quelques amis. Je connais un café où je suis certain de rencontrer quelques habitués de la prison.

Laissez-moi faire, et surtout ne vous mêlez de rien ; vous gâteriez tout.

— Où vous attendrai-je?

— Je vais vous conduire chez un ami à moi ; vous y coucherez. C'est tout près de l'endroit où se trouve la yole de mes Anglais. Je ferai en sorte qu'ils nous attendent et qu'ils se tiennent toujours prêts à partir. De votre côté, tenez-vous sur vos gardes et ne sortez pas avant de m'avoir revu.

## XXI

Cobrizo se laissa conduire chez l'ami de Maudier. Resté seul, il écrivit à sa femme et à ses deux témoins, pour leur expliquer qu'une affaire importante, de laquelle dépendait une grande partie de sa fortune, le forçait de partir immédiatement pour Londres.

Il leur annonçait son retour pour la fin de la semaine, et priait ses témoins de l'excuser auprès de M. de Gavery.

« Le lendemain de mon arrivée, leur écrivait-il, nous reprendrons les choses au point où elles en sont restées. J'espère que M. de Gavery voudra bien attendre jusque-là. »

Pendant ce temps, Maudier commençait sa campagne.

Stimulé par la promesse des vingt mille francs, il mit en œuvre toutes les ressources de son esprit entreprenant et rusé.

Nous aurions ici une belle occasion d'imiter les feuilletons à la mode, et de consacrer une douzaine de numéros au récit des plans, des entretiens et des ruses du contrebandier.

Nous pourrions promener nos lecteurs de bouge en bouge, et leur faire lire de charmantes conversations émaillées de mots d'argot et de plaisanteries de haut goût.

Malheureusement ce genre de littérature nous sourit médiocrement.

Ce n'est qu'à regret même, et parce que notre sujet nous y force, que nous mettons en scène des créatures telles que Maudier et ses acolytes.

Au lieu de donner le bulletin détaillé de ses opérations, nous en indiquerons donc simplement le résultat.

A force de ruse, d'audace, et surtout à force d'argent, il réussit à faire passer à Coïmbo une lime, un poignard et une corde à nœuds.

Il le fit prévenir, en même temps, qu'on l'attendait au pied des murs de la prison, pour le guider dans sa fuite.

Dans le cas où il ne trouverait personne, on lui

indiquait l'endroit où il devrait se rendre pour s'embarquer.

Un accident qu'il serait trop long de rapporter ici, mais qui ne dépendait que du hasard, et que toutes les précautions n'auraient pu ni prévoir ni empêcher, faillit faire réussir les projets d'évasion de Coïmbo.

A la faveur du tumulte et de la confusion, il parvint à se sauver de sa chambre.

Au moment où il arrivait dans la rue, le factionnaire l'arrêta en croisant la baïonnette.

Se voyant sur le point d'être repris, Coïmbo se jeta à plat-ventre; puis, bondissant comme un chat-tigre, il s'élança sur le soldat et le frappa d'un coup de poignard.

Malheureusement pour lui, il avait affaire à un ancien soldat d'Afrique, un gaillard solide et résolu, qui, malgré sa blessure, ne lâcha pas le prisonnier.

Maudier vint au secours de son complice.

Se voyant attaqué par deux hommes, le soldat riposta au coup de poignard de Coïmbo par un coup baïonnette qui cloua le Portugais contre le mur.

Comme on accourait de la prison aux cris de la sentinelle, Maudier prit la fuite à toutes jambes. On le poursuivit.

Au moment où il arrivait tout essoufflé sur le quai, à deux pas de l'endroit où l'attendait M. de Cobrizo, un soldat béarnais, qui le talonnait depuis la prison, le saisit par la basque de sa redingote et le renversa.

Cobrizo s'élança à son secours.

Au même instant, débouchèrent cinq ou six autres soldats que guidaient les cris de leur camarade.

Cobrizo comprit que la lutte était désormais impossible, et prit sa course du côté de la yole.

Comme elle se tenait à deux ou trois mètres du bord, il se jeta à l'eau tout habillé pour la rejoindre... Il nageait assez bien ; mais, comme ses vêtements le gênaient beaucoup, il eut quelque peine à gagner la yole dans laquelle on le hissa à moitié évanoui.

— Et les autres ? demandèrent les matelots.

— Pris par les soldats, dit le Portugais, il ne faut pas les attendre. Vite à bord de votre lougre.

Comme il achevait ces paroles, on entendit la voix de Maudier qui appelait au secours.

Le contrebandier était parvenu à échapper aux mains de ses adversaires et s'était jeté à l'eau.

Les deux matelots gouvernèrent dans la direction d'où partaient les cris et tendirent un aviron à Maudier qui grimpa dans la yole.

— Au large, dit-il aux matelots, et *ferme* sur les avirons ; car nous serons poursuivis.

Les Anglais appuyèrent sur leurs rames de toute la vigueur de leurs bras d'Hercules et la yole fila comme une flèche sur les vagues qui commençaient à s'élever à mesure qu'on s'éloignait du port.

Pendant ce temps, Maudier racontait à Cobrizo le mauvais résultat de son expédition. Il lui reprocha de l'avoir abandonné entre les mains des soldats. Cobrizo lui renvoya le même reproche à l'égard de Coïmbo. La discussion ne tarda pas à s'envenimer, Maudier réclama le prix des dangers qu'il avait courus. Le Portugais répondit avec assez de raison, qu'il avait promis vingt mille francs pour la liberté de Coïmbo, et que, ce dernier étant toujours prisonnier, il ne devait rien du tout.

Aigris par l'insuccès, tous deux se querellèrent assez vivement.

A la fin, Cobrizo, exaspéré, saisit le normand à la gorge et le serra si vigoureusement, qu'il faillit l'étouffer.

Les matelots le lui arrachèrent des mains.

Maudier, furieux, mais ne se sentant pas de force à lutter avec le Portugais, alla s'asseoir à l'avant et se mit à causer en anglais avec les matelots.

Au bout de quelques minutes, Cobrizo, redevenu

plus calme, comprit qu'il avait commis une grande imprudence en se brouillant avec cet homme, à la merci duquel il se trouvait en ce moment.

Tout en continuant à ramer et à causer avec Maudier, les matelots jetaient sur Cobrizo des regards qui n'avaient rien de rassurant.

Il essaya d'engager la conversation avec eux, mais ils ne répondirent pas.

Quoiqu'il ne pût saisir les paroles qu'ils échangeaient avec Maudier, il en entendit assez pour comprendre qu'il s'agissait de sa personne et de l'argent qu'il avait sur lui.

Quarante mille francs étaient une somme bien tentante pour des gens qui ne se piquaient guère de moralité et qui risquaient chaque jour leur vie pour de maigres bénéfices.

Cobrizo commençait à songer avec effroi que sa mort ne les exposerait même à aucun châtiment, et qu'ils pouvaient le tuer sans rien craindre de la justice, à supposer d'ailleurs que cette crainte fût de quelque poids pour des gens hors la loi comme l'étaient ses compagnons de route.

Tout en observant du coin de l'œil les matelots et Maudier, Cobrizo défaisait ses vêtements afin d'être prêt à se jeter à la mer au premier mouvement de ses ennemis.

Au moment où il se baissait pour dénouer ses chaussures, un coup d'aviron, donné à dessein, mit la yole en travers devant une énorme lame. Il s'ensuivit une épouvantable secousse qui renversa M. de Cobrizo. Avant qu'il pût faire un mouvement pour se relever, un des matelots lui jeta sur la tête une vareuse, que Maudier noua solidement autour du cou de Cobrizo, dont les deux matelots avaient saisi les bras.

— Tenez-le bien, dit Maudier; le portefeuille doit être dans la poche de sa redingote.

La chose était difficile, car l'instinct de la conservation doublait les forces du robuste Portugais. Mais il avait affaire à deux de ces Hercules, comme on en rencontre tant dans la marine anglaise, qui le maintinrent en dépit de ses efforts désespérés. On lui enleva son portefeuille et sa bourse.

— A l'eau maintenant, dit un des matelots auquel Maudier venait de montrer les billets de banque.

— Non pas, s'écria le contrebandier.... Il faut lui laisser quelque chose dans les poches, pour qu'on n'ait pas l'air de l'avoir dévalisé. On croira tout simplement qu'il s'est jeté à l'eau pour échapper aux soldats, et qu'il s'est noyé.

En entendant ces paroles sinistres, Cobrizo fit un tel effort, qu'il faillit faire chavirer la yole.

— Dépêchez-vous donc, Maudier, dit un des matelots en jurant. Ce gredin-là est fort comme un bœuf, et finirait par nous échapper ; puis le bateau s'en va en dérive.

Maudier fourra précipitamment deux billets de banque et quelques pièces d'or dans la poche du Portugais, et resserra de nouveau la corde qui maintenait la vareuse autour de la tête de Cobrizo.

— *Envoyez !* dit-il ensuite aux matelots.

Ils saisirent M. de Cobrizo par les jambes, et le jetèrent à l'eau sans écouter ses cris et ses promesses.

— Où est la corde ? demanda Maudier.

Un des matelots lui remit le bout d'une corde qu'on avait attachée autour du corps de Cobrizo.

— En route maintenant, dit le contrebandier. Nous allons le traîner à la remorque pendant quelque temps. Puis, quand il *aura son affaire*, nous enlèverons la corde et nous le laisserons aller.

Et la yole prit le large, entraînant à la remorque le malheureux Cobrizo, dont les cris étaient étouffés par les plis de la vareuse et par le bruit des vagues et du vent.

## XXII

Le lendemain des événements que nous venons de raconter, M. de Gavery reçut deux lettres du Havre et une autre de Pont-l'Évêque.

La première, signée d'un prêtre dont le nom étranger indiquait un Espagnol ou un Portugais, priait René de venir immédiatement au Havre, où un mourant avait des révélations importantes à lui faire et un pardon à solliciter.

Les deux autres lettres venaient des parquets du Havre et de Pont-l'Évêque. Elles réclamaient quelques renseignements, et annonçaient à Gavery qu'on croyait avoir découvert l'homme qui avait tenté de l'assassiner.

Gavery partit aussitôt pour le Havre et se rendit chez l'ecclésiastique qui lui avait écrit. Ce der-

nier le conduisit à l'infirmerie de la prison auprès d'un homme dont l'état paraissait en effet désespéré.

— Me reconnaissez-vous, monsieur ? demanda cet homme en essayant de se soulever sur le coude pour regarder M. de Gavery.

— Non, monsieur, répondit René après l'avoir examiné quelques instants.

— C'est moi qui ai essayé deux fois de vous assassiner, reprit le mourant ; à Étretat d'abord, puis sur la jetée du Havre.

— Que vous avais-je fait, et pourquoi vouliez-vous ma mort? demanda le jeune homme.

— Rappelez-vous le comptoir d'Anamy, monsieur; mon vrai nom est Carlo Straniero.

— Le gérant du senor Peralda?

— Oui, monsieur.

— Celui qui opposa une si vive résistance à mes hommes et qui a tenté de nous empoisonner?

— Hélas! oui, monsieur! Ma vie a été celle d'un misérable. J'ai été élevé au milieu de bandits sans foi ni loi. Je me repens maintenant de tous les crimes que j'ai commis. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard, comme me le fait espérer le digne prêtre que vous voyez à mes côtés. C'est lui qui m'a ra-

mené à Dieu et qui m'a conseillé de vous faire l'aveu de mes crimes.

» Il serait à souhaiter que les gens qui nient l'influence consolante de la religion pussent assister à la mort de quelques-uns de ces bandits comme en a rencontré tout individu qui a parcouru l'Amérique et les diverses contrées où la force et la ruse passent avant la loi.

» Parmi ces misérables, ceux qui refusent les secours de la religion, meurent le blasphème et l'écume à la bouche, maudissant la terre et le ciel, insultant aux ombres de leurs victimes et cherchant à faire le mal jusqu'après leur trépas.

» Une mort de ce genre est un affreux spectacle qui soulève le cœur des gens les plus aguerris et laisse une profonde impression de dégoût et d'effroi.

» Quelques-uns, au contraire, au seuil de l'éternité qui se dresse devant eux, reconnaissent enfin la puissance et la miséricorde de ce Dieu qu'ils ont trop longtemps méprisé.

» Quelques paroles d'un ministre du Seigneur suffisent pour dompter ces caractères indomptables et pour attendrir ces cœurs orgueilleux et féroces.

» Ils confessent leurs crimes et font tout ce qui

dépend d'eux pour réparer le mal qu'ils ont commis.

» Ils meurent en chrétiens, et le signe du salut que leur présente la main du prêtre en leur rappelant les souffrances du Christ, adoucit leurs propres douleurs, et répand dans leurs âmes, à travers leurs yeux éteints, le baume divin de la foi et de l'espérance.

» Les natures les plus violentes sont souvent celles que la voix du prêtre ramène le plus complétement, car elles apportent à leur repentir la passion et l'énergie qu'elles employaient au crime quelques jours encore auparavant.

Blessé à mort par le factionnaire qu'il avait voulu tuer, Carlo Straniero avait commencé par se livrer à des transports de colère tellement violents que, malgré sa blessure, on avait été obligé de lui mettre la camisole de force.

Par bonheur pour le coupable, un prêtre, du même pays que lui, avait appris qu'un de ses compatriotes se mourait en prison.

Il était accouru aussitôt lui apporter le secours de son divin ministère.

Reçu d'abord par des railleries, des insultes et des blasphèmes, il était courageusement resté à son

poste, ne répondant aux injures que par des paroles de douceur et d'indulgence.

Nous avons vu quels avaient été les résultats de cette sainte persévérance.

Après avoir raconté à M. de Gavery comment il l'avait suivi et manqué à Étretat ainsi qu'au Havre, Straniero prévint le jeune homme qu'il n'avait été que l'instrument de la vengeance d'un autre.

— Du senor Peralda, n'est-ce pas? dit René.

— Oui, monsieur, mais le senor Peralda avait comme moi changé de nom. Il s'appelle maintenant don Manoël Cobrizo.

Gavery s'attendait à cette révélation qui ne lui causa aucune surprise.

— Est-ce que don Cobrizo n'avait d'autre motif de haine contre moi que l'incendie de son comptoir? demanda Gavery.

— N'était-ce pas assez, monsieur? Vous lui avez enlevé d'un seul coup le tiers au moins de sa fortune, et vous avez surtout froissé son orgueil. Le senor Peralda avait toujours joui jusqu'à cette époque d'un bonheur extraordinaire. Toutes ses entreprises réussissaient. Jamais il n'avait éprouvé d'échec important. A partir de la destruction de ses deux comptoirs, il a marché de catastrophe en catastrophe. Puis, dans l'incendie de l'habitation,

Juana, une métisse qu'il aimait passionnément, a péri en voulant sauver leur enfant.

» Le senor Peralda avait contre vous, monsieur, une haine que votre mort seule pouvait éteindre, et qui ne vous eût jamais pardonné.

— Qu'est-il devenu? demanda René qui songeait avec inquiétude au scandale que causerait l'arrestation de Cobrizo et à la honte qui en rejaillirait sur la famille de sa femme.

— Je crois qu'il est mort, monsieur, dit le prêtre, en prenant la parole. Ce matin, on a trouvé sur la plage de Sainte-Adresse le cadavre d'un noyé. Il avait encore tous ses vêtements; outre deux billets de banque de mille francs, son portefeuille renfermait divers papiers à l'adresse de M. de Cobrizo. Il avait aussi sa bourse; elle ne contenait que quelques pièces d'or. On n'a découvert sur le cadavre la trace d'aucune blessure. Les médecins croient cependant que sa mort est le résultat d'un crime, mais ils n'ont pas une certitude bien complète à cet égard. D'un autre côté, divers indices ayant fait supposer que cet homme était le même qui s'était présenté hier à la prison pour visiter Coïmbo, on a fait venir à Sainte-Adresse le gardien de la maison d'arrêt. Celui-ci a en effet reconnu M. de Cobrizo pour l'homme qui était venu la veille lui offrir

de l'argent afin d'obtenir la permission de voir le prisonnier sans autorisation du parquet.

» Une tentative ayant eu lieu la nuit dernière pour délivrer M. Coïmbo, et les soldats ayant poursuivi deux individus qui se sont jetés à la mer, on suppose que M. de Cobrizo était un de ces deux hommes, et qu'il se sera noyé en essayant de gagner quelque bateau.

— Je vais aller savoir ce qui en est, dit René, et tâcher de reconnaître le corps, afin d'écrire à sa famille et d'obtenir qu'on étouffe cette malheureuse affaire.

— Me pardonnez-vous, monsieur? demanda Straniero, dont les forces diminuaient rapidement, et qui ne se soutenait plus qu'à l'aide de cordiaux très-violents.

— De tout mon cœur, répondit Gavery avec émotion. Puisse la justice humaine et la justice divine vous pardonner comme moi, si vous en réchappez.

Il fit signe qu'il avait perdu tout espoir.

— Il ne faut jamais désespérer, reprit Gavery. Si vous en réchappez, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'on ne vous poursuive pas. Si vous devez succomber, dites-moi ce que je puis faire pour

adoucir vos derniers moments, et je vous promets d'exécuter vos intentions.

— Merci, merci, monsieur, balbutia le mourant profondément touché de cette générosité; puisque vous êtes si bon, tout ce que je réclame de vous, c'est de faire dire quelques messes pour le salut de mon âme.

— Je vous le promets, dit Gavery. En attendant, je vais remettre quelque argent au directeur afin que vous puissiez obtenir toutes les douceurs que les règlements de la maison permettent d'accorder aux prisonniers.

Il resta quelques minutes encore à causer sur le seuil de la porte avec le digne ecclésiastique et partit aussitôt pour Sainte-Adresse.

En y arrivant, M. de Gavery y rencontra M. de Grinbavau, qui était venu au Havre par le second voyage du bateau à vapeur.

Malgré le grand changement qu'avait apporté à la physionomie de M. de Cobrizo, la suppression de ses favoris et de ses moustaches, M. de Grinbavau et René reconnurent aisément le Portugais.

Ils allèrent ensemble au parquet afin d'obtenir qu'on donnât le moins de publicité possible à cette triste affaire qui, du reste, s'arrêtait d'elle-même par la mort des deux coupables.

Straniero avait en effet succombé quelques heures après le départ de Gavery.

On prit les mesures nécessaires pour faire inhumer d'une manière convenable M. de Cobrizo, qui fut enterré et inscrit sur le registre mortuaire, sous son vrai nom de Peralda.

Grâce à cette circonstance, on put cacher sa mort à tout le monde.

On répandit le bruit qu'il était toujours en Angleterre.

Pour éviter les propos et les conjectures relatifs au duel manqué, Gavery fut censé partir pour Londres, afin d'y rejoindre son adversaire qui l'y appelait pour terminer leur querelle.

Pendant ce temps, M. et madame de Grinbavau et leurs nièces quittèrent Trouville pour retourner à leur maison de campagne. Comme ce départ était annoncé depuis quelques jours, il ne surprit personne.

Une fois que toute la famille fut rassemblée au château que M. de Grinbavau possédait dans le Nivernais, on apprit à madame de Cobrizo la triste vérité relativement à son mari. Elle faillit en devenir folle.

En deux mois, elle vieillit de dix ans. Elle ne pouvait surtout se consoler d'avoir été la femme

d'un misérable tel que le prétendu Cobrizo. On croit aussi qu'elle avait commencé à aimer M. de Gavery, dont l'union avec sa sœur était officiellement annoncée à tous les amis de la famille.

Un jour de désespoir, madame de Cobrizo entra au couvent; mais elle n'était pas faite pour cette vie de prière et de recueillement. Après un mois de noviciat, elle rentra dans le monde; puis elle se brouilla avec son oncle et sa tante et partit pour l'Italie.

Elle habite maintenant Florence.

Quant à Laure, elle a épousé M. de Gavery. On me les a montrés l'autre jour aux Champs-Élysées. Ils passaient dans une jolie calèche, attelée de deux beaux chevaux alezan-brûlé. Vis-à-vis d'eux, était assise une domestique, tenant dans ses bras un enfant dont madame de Gavery surveillait tous les mouvements avec la sollicitude d'une mère.

Madame de Grinbavau s'était réconciliée avec son neveu, et passait presque toutes ses journées chez madame de Gavery.

Malheureusement pour elle, son caractère acariâtre et brouillon ne tarda pas à reprendre le dessus.

Faute de mieux, elle fit son possible pour brouil-

ler son neveu et sa nièce et pour persuader à Laure que René aimait toujours madame de Cobrizo.

Gavery comprit que la charitable Hildegarde ferait bientôt un enfer de sa maison, s'il lui laissait le champ libre, et s'arrangéa de manière à rendre moins fréquentes les visites de son aimable tante.

Celle-ci se fâcha et s'en prit à sa nièce, à laquelle elle ferma la porte de sa maison.

M. de Grinbavau se mit sérieusement en colère à cette occasion, et reprit encore une fois l'autorité qu'Hildegarde avait reconquise morceau par morceau, à force de ruse et de patience.

Pour le moment, madame de Grinbavau est possédée de la manie des constructions; elle habite neuf mois sur douze son château du Nivernais, dans le jardin duquel elle fait construire un kiosque nouveau toutes les six semaines.

Baillères est sur le point d'épouser une cousine de Gavery. Celle-ci est fort éprise de son fiancé, auquel elle apportera une magnifique fortune. Charles commence aussi à la regarder d'un air fort tendre, et ne devient plus triste et soucieux comme autrefois lorsqu'il voit passer madame de Gavery appuyée au bras de son mari.

Morieu a eu la jambe cassée par un de ses che-

vaux, qui est naturellement devenu son favori, et qu'il compte bien monter de préférence à tout autre dès que les médecins lui accorderont l'autorisation de se remettre en selle.

L'autre témoin de Gavery, M. de Bauvron, a été nommé capitaine au 15 août dernier.

Enfin le beau Garlon a épousé une jeune veuve allemande de quarante-trois ans, qui l'embrasse toute la journée et le force à disserter avec elle sur tous les livres des philosophes allemands qu'il s'est cru obligé de lire du temps où il faisait la cour à sa sentimentale future.

De tous ces gens-là le plus heureux sans contredit, après Laure et René, c'est M. de Grinbavau. Son neveu et sa nièce l'aiment sincèrement, et leurs témoignages d'affection sont d'autant plus sensibles au digne homme, que, jusqu'à présent, il n'avait pas été gâté sous ce rapport. Il fait régulièrement ses trois promenades quotidiennes, vient regarder deux fois par jour si son petit-neveu a grandi, et fait tous les soirs sa partie de tric-trac chez la marquise de Vareilles dont il est devenu le grand admirateur, et qui s'est attachée de son côté à ce vieillard d'un caractère si bon et si égal.

M. de Gavery et sa femme n'ont pas oublié ce qu'ils devaient à l'aimable et spirituelle protectrice

de leurs jeunes amours. Il est bien rare que Laure passe un jour sans venir visiter madame de Vareilles qui la guide dans le monde et lui témoigne une affection toute maternelle.

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.



